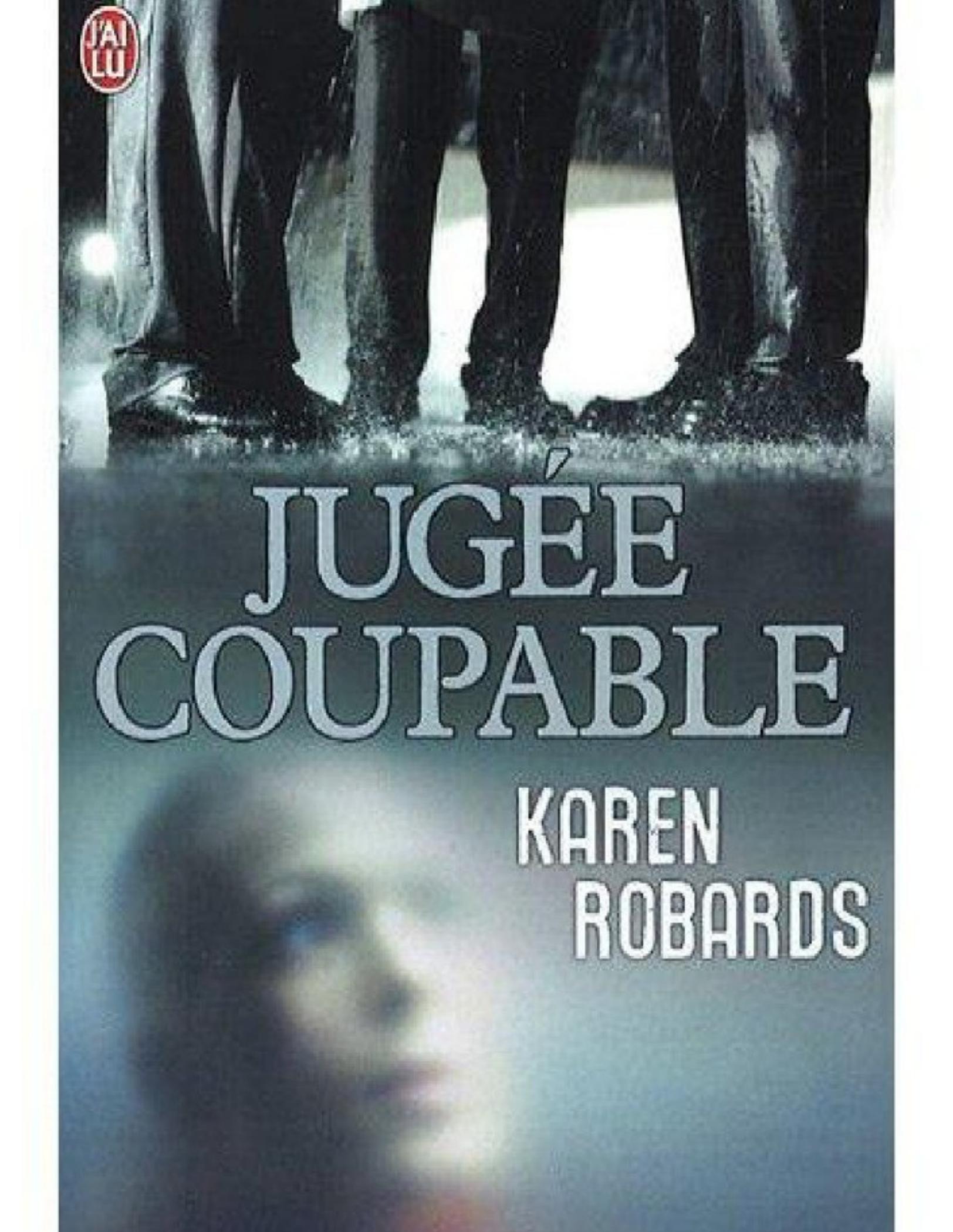


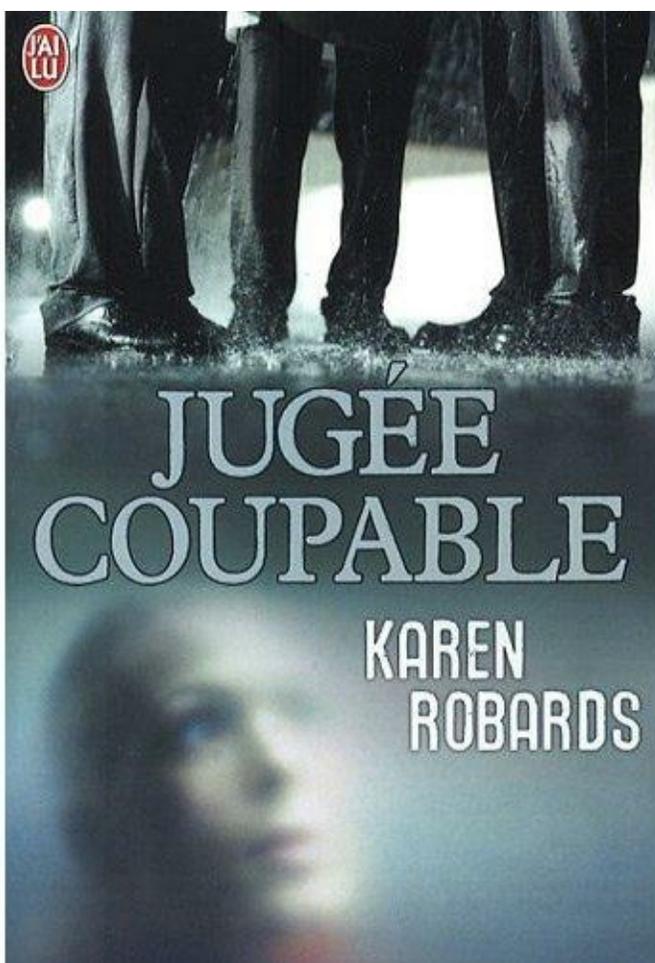
The logo for the publisher 'J'ai lu', consisting of the words 'JAI' and 'LU' stacked vertically inside a red circle.

JAI
LU

The background of the book cover features a low-angle, black and white photograph of several pairs of legs in dark trousers and shoes, standing on a light-colored surface. The lower portion of the cover is a dark, blurred area.

JUGÉE
COUPABLE

KAREN
ROBARDS



1.

Août 1994

— On peut savoir ce que tu fabriques, bon Dieu ?

Un peu après minuit, en ce vendredi moite, à Baltimore, Katrina Kominski, quinze ans, était perchée sur l'escalier de secours métallique, à mi-chemin entre la fenêtre de sa chambre et la ruelle qui longeait l'immeuble de brique rouge dans lequel elle habitait depuis sept mois. Elle se figea en entendant la voix au-dessus d'elle.

« Merde ! » pensa-t-elle, parce qu'elle était en train de faire le mur, alors qu'elle était privée de sortie pour tout le week-end.

Agrippée à la rambarde de métal dont la peinture noire s'écaillait de partout, elle leva un regard paniqué vers le quatrième étage et vit sa mère d'accueil penchée par la fenêtre, ses grosses joues tremblant comme de la gelée, ses bigoudis roses bougeant dans tous les sens, sa robe de chambre rose fermée jusqu'à son cou de taureau. Derrière, elle aperçut deux des autres filles dont s'occupait Mme Coleman

- elle ne prenait jamais que des filles et en hébergeait en ce moment cinq dans son appartement de quatre pièces. La Tonya, douze ans, semblait effrayée. Natalie, seize ans, affichait un air méprisant. Cette sale jalouse avait probablement cafté.

— Je sors ! hurla Katrina en guise de réponse.

Elle avait lancé cela d'un ton bravache, mais c'était parce que en bas ses copains l'attendaient et la regardaient. En réalité, la peur lui nouait l'estomac, et son cœur battait comme un dératé.

Que faire ?

— Allez, Kat ! lança Jason Winter, le garçon dont elle était folle, un mec franchement mignon.

Elle se pencha, en proie à l'indécision. Il était au volant de sa Camaro bleue complètement déginguée et s'était garé dans l'allée. A l'intérieur se trouvaient quatre autres adolescents. A l'arrière, sa meilleure amie, Leah Oscar, avait passé la tête par la vitre baissée et lui hurlait de descendre, en faisant de grands gestes vers le bas. Mario Castellanos, un ami de Jason, brun et bouclé, avait sorti la tête lui aussi et, les mains en porte-voix, braillait des insanités à l'intention de Mme Coleman, qui s'était mise à traiter Kat de tous les noms.

— Fais gaffe ! s'écria soudain Leah en pointant un doigt au-dessus de Kat.

Jason hurla quelque chose lui aussi, et les deux autres passagers de la Camaro sortirent la tête à leur tour pour lui crier de faire attention. Kat leva la tête, et ce qu'elle vit lui noua un peu plus l'estomac.

Marty Jones, le compagnon de Mme Coleman, avait remplacé cette dernière à la fenêtre et sortait sur l'escalier de secours.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, une trentaine de minutes plus tôt, au moment où elle était allée « se cou cher » dans la chambre qu'elle partageait avec LaTonya et Natalie, il somnolait sur le canapé du salon. Et voilà qu'il se lançait à sa poursuite, pieds nus, en bleu de travail et maillot de corps, massif, musclé, velu.

L'horreur. Comme Mme Coleman, il devait avoir

une

quarantaine

d'années.

Contrairement à elle, il ne faisait même pas semblant d'aimer les pensionnaires qu'elle accueillait contre rémunération...

sauf de temps en temps, et d'une manière qui donnait le frisson. Ainsi, il avait demandé à Kat de l'appeler Marty plutôt que « monsieur Jones ». Et il faisait toujours en sorte qu'elle s'asseye à côté de lui sur le canapé lorsqu'ils regardaient la télé. Quelques jours auparavant, il avait fait sauter le verrou de la salle de bains - il avait juré que Kat ne l'avait pas mis, mais c'était faux - et il était entré « par inadvertance » alors qu'elle prenait sa douche. Et aussi... Oh, elle aurait eu tellement d'anecdotes de ce genre à raconter !

Kat le détestait. Il la reluquait depuis qu'elle était arrivée du foyer où elle avait été envoyée après l'échec de son placement dans une énième famille d'accueil. Être blonde aux yeux bleus, mignonne et bien foutue, ce n'était pas une bonne chose, quand on vivait dans un monde peuplé de prédateurs comme Marty Jones. Ces deux dernières années, Kat avait appris à les reconnaître au premier coup

d'œil et à les éviter le plus possible.

Mais elle avait de plus en plus de mal à maintenir Marty à distance.

— Je te conseille de ramener ton petit cul ici tout de suite !

Il avait presque franchi la fenêtre et avait une batte de base-ball à la main. Lorsque leurs regards se croisèrent à travers le plancher métallique de l'escalier, Kat se sentit faiblir. Elle pouvait bien se l'avouer : Marty Jones lui fichait une trouille terrible.

— Reviens immédiatement, tu m'entends ?

Ça, pour l'entendre, elle l'entendait. Aussi, lorsqu'il se laissa tomber dehors, faisant dangereusement trembler tout l'escalier, se rua-t-elle dans la dernière volée de marches sous les cris d'encouragement de ses copains, le cœur battant à cent à l'heure, dégoulinante de sueur.

S'il l'attrapait...

— Magne-toi, Kat !

— Il arrive ! Il arrive !

— Gros porc ! Tu vas fracasser l'escalier, si tu continues à t'agiter comme ça !

— Kat ! Dépêche-toi !

— Allez, saute !

Marty se mit à hurler à son tour.

— T'as pas intérêt à filer, je te préviens ! Si je t'attrape, je te...

Ce qu'il allait lui faire, Kat ne l'entendit jamais. Elle sauta pour franchir les dernières marches et atterrit durement dans ses sabots suédois sur le bitume de l'allée. Aussitôt, des bras jaillirent de la Camaro, dont une portière s'était ouverte en prévision de son arrivée imminente, et elle fut tirée à l'intérieur. La portière était encore béante lorsque la voiture démarra dans un crissement de pneus, mais se referma en claquant d'un coup sec. En se redressant pour s'asseoir, Kat vit défiler des murs de brique sur lesquels zigzaguaient des escaliers de secours comparables à celui qu'elle venait de dégringoler, des poubelles qui débordaient et des détritrus épars, de rares silhouettes dans la lumière des phares.

— Waouh, c'était trop cool !

— Merde, il a failli la coincer !

— C'est ton vieux, le gros ?

—Un peu plus et il faisait tomber tout l'escalier !

— Tu crois qu'ils vont appeler les flics ?

— Non, ils n'appelleront personne, répondit Kat.

Elle avait réussi à se glisser entre Leah et son petit ami, Roger Friedkin, tandis que Donna Bianco était écrasée contre la portière. Ils étaient quatre à l'arrière, plus Jason et Mario à l'avant, et il faisait très chaud malgré les quatre vitres baissées. La clim avait rendu l'âme depuis longtemps.

Kat avait mis un jean, parce qu'elle ne possédait pas de short. Heureusement, le débardeur rouge

«

emprunté

»

à

LaTonya

était

suffisamment léger pour rendre la chaleur supportable.

— S'ils appellent les flics, l'assistante sociale viendra me chercher, et ils ne veulent surtout pas de ça. Ils ont besoin du fric. Je les ai entendus en parler.

— Et quand tu vas rentrer, tu penses que ça va aller, Kitty-Kat ? demanda Jason sur le ton attentionné et doux qui l'avait fait craquer.

Ses yeux, aussi bleus que les eaux de la baie de Chesapeake, croisèrent ceux de Kat dans le rétroviseur, et cette fois, ce ne fut pas la peur mais l'émoi qui lui noua le ventre.

D'un hochement de tête, elle acquiesça.

— T'as intérêt à faire gaffe à tes fesses, le gros porc va pas te rater, lâcha Mario, goguenard, avant de se retourner vers elle pour ajouter avec un sourire en coin : Et en plus, il va prendre son pied, non ?

— Ferme-la ! ordonna Jason en donnant un coup de coude à son ami.

— Hé ! brailla Mario, outré.

— Laisse tomber, dit Kat à Jason.

Puis elle se tourna vers Mario.

— Va te faire foutre, OK ?

Mario la fusilla du regard, mais quelque chose, peut-être la perspective de mettre Jason encore plus en colère, l'empêcha de répliquer.

À la seule pensée de l'accueil qu'on lui réserverait à son retour à l'appartement, Kat avait envie de vomir. En se conduisant comme elle venait de le faire, elle avait offert sur un plateau à Marty une excuse pour poser la main sur elle, et cela la terrifiait. Mario avait raison, même si elle le détestait d'avoir dit une chose pareille.

Si elle retournait chez Mme Coleman, Marty lui ferait du mal et y prendrait plaisir. Et elle était absolument certaine d'une chose : Mme Coleman le laisserait faire.

Elle serra les poings, sentit sa bouche devenir sèche, les larmes lui picoter les yeux. Mais plutôt mourir que de les laisser rouler sur ses joues.

On verra plus tard.

— Hé, et si on allait s'acheter de la bière ?

lança Mario. Il était obligé de crier, car la voiture roulait maintenant à vive allure sur la

voie

express

en

direction

de

Washington, la radio était à fond et tout le monde parlait en même temps. Les puissants lampadaires qui éclairaient la route illuminaient l'intérieur de la voiture à intervalles réguliers, si bien qu'il y faisait aussi clair qu'en plein jour. Il y avait peu de circulation - quelques voitures, un ou deux gros camions qui roulaient dans un fracas assourdissant.

— Ouais ! De la bière !

— Super !

— Allez, faut trouver de la bière !

Kat détestait la bière, mais elle ne dit rien.

La Camaro fit une embardée, et Kat agrippa le bras de Leah, par réflexe. Ils quittèrent la voie express, abordant la bretelle de sortie trop vite. Jason pila au carrefour sur lequel ils débouchaient, et chacun d'eux fut violemment projeté vers l'avant.

Tous reprirent leur place en éclatant de rire, comme s'il ne leur était jamais rien arrivé d'aussi drôle. Kat rit aussi, parce que c'étaient ses amis.

Jason venait de s'engager dans une avenue quasiment déserte, bordée de magasins presque tous fermés, lorsque Mario tapa du poing sur le tableau de bord.

— Qui a du fric ?

— J'ai un dollar et... euh... vingt-deux cents.

— Moi, j'ai un dollar, c'est tout.

— Et moi, vingt-cinq cents.

— Je... je n'ai pas d'argent, bredouilla Kat lorsque tous les yeux se tournèrent vers elle. Mais je n'ai pas soif, de toute façon.

— Pas grave, dit Jason. Je paierai pour toi.

Leurs regards se croisèrent une nouvelle fois dans le rétroviseur, et il lui sourit. Kat se détendit un peu.

A cette heure avancée de la nuit, même les grandes arches jaunes du *McDonald's* étaient éteintes. Les seuls magasins ouverts étaient les stations-service et leurs petites boutiques où l'on trouvait un peu de tout. Juste ment, il y en avait une un peu plus loin, au coin d'une rue, et Kat supposa que c'était la destination à laquelle pensait Jason.

— Vous avez une carte d'identité bidon ?

demanda-t-elle alors que la Camaro, qui roulait toujours trop vite, franchissait le bateau pour aller piler près d'une pompe à essence.

L'endroit était désert. À travers la vitrine, Kat distingua une employée derrière la caisse enregistreuse, une jeune Latino.

— J'en ai une, répondit Mario en lui souriant. Mais j'en ai pas besoin. Je passe facilement pour un mec de vingt et un ans.

— Elle est bien faite, ta carte, en plus, dit Roger. Vachement mieux que la mienne.

Ils descendirent tous de la voiture et se dirigèrent vers la boutique.

— Faut que j'aille aux toilettes, annonça Leah en regardant Kat. Tu viens avec moi ?

— D'accord.

Elles s'écartèrent du groupe pour se diriger vers le côté du bâtiment, où une pancarte annonçait « Toilettes ». Elles avaient toutes les deux fini, et Kat se lavait les mains tandis que Leah se recoiffait lorsque, de l'extérieur, leur parvint une série de claquements. *Clac ! Clac ! Clac !*

— Merde, qu'est-ce que c'est ? s'étonna Leah en pivotant vers la porte, qui n'avait pas de verrou.

— Des coups de feu.

Kat connaissait ce bruit. L'appartement HLM de Mme Coleman était en réalité un des plus beaux

endroits où elle avait jamais vécu. Les sept ans qu'elle avait passés avec sa mère ne lui avaient laissé guère d'autres souvenirs qu'un enchaînement de squats à crack, de maisons en ruine et de foyers pour sans-abri. Vers la fin, elle avait été ballottée de parents éloignés en copines, jusqu'à ce qu'un matin, une assistante sociale vienne la chercher et l'emmène.

Pendant des années, les coups de feu avaient émaillé son sommeil et elle avait dormi recroquevillée dans les coins, en priant pour qu'aucune balle ne traverse les murs et ne finisse sa course dans son corps.

— Merde ! s'écria Leah en se ruant vers la porte. Kat la suivit, un peu ralentie par ses sabots suédois.

Lorsqu'elles arrivèrent au coin du bâtiment, elles découvrirent Jason et les autres qui couraient vers la Camaro comme s'ils étaient poursuivis par une bête féroce. Ils hurlaient. Kat était trop loin pour comprendre ce qu'ils disaient, mais elle vit que Jason était mort de peur... et que Mario avait un pistolet à la main.

Son cœur manqua un battement.

Il y avait un homme entre elle, Leah, et le reste de la bande. Un homme déjà âgé, aux cheveux gris, vêtu de ce qui ressemblait à un uniforme bleu. Il était sur les genoux et lui tournait le dos. Leah passa près de lui sans même le regarder. Lorsque Kat passa à son tour, il poussa un gémissement et tomba sur le côté avant de rouler sur le dos, les mains sur la poitrine. Quand elle comprit pourquoi, elle s'arrêta net.

Du sang rouge vif coulait entre ses doigts et allait se répandre sur l'asphalte noir, formant une flaque dans laquelle se reflétait faiblement la lumière de la boutique. Kat vit qu'il portait un badge argenté, avec un autre, en plastique noir, gravé à son nom, juste en dessous. Mais elle n'était pas assez près pour lire son nom.

On lui a tiré dessus.

Elle repensa à l'arme dans la main de Mario et sentit un frisson la parcourir.

L'homme la vit et cligna des yeux.

— Aidez... moi.

— *Mon Dieu !*

Elle s'agenouilla près de lui, se pencha et le regarda, horrifiée. Elle voulait l'aider, mais comment ? Finalement, ses mains écartèrent celles de l'homme, découvrant la blessure. Puis elle plaqua ses paumes l'une sur l'autre, contre le trou, pour essayer d'arrêter le sang. C'était chaud, visqueux, et il y avait une odeur écœurante de viande crue.

— J'ai mal, gémit-il. Et il ferma les yeux.

— Kat ! Vite !

C'était Leah, dans la Camaro. La voiture venait de piler juste à côté d'elle.

— Allez ! Monte ! Magne-toi ! lui crièrent les autres. Mais elle était incapable de bouger. Même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas pu les rejoindre. Elle sentait la vie quitter le corps de cet homme - dont le nom était David Brady, elle arrivait à le lire, maintenant. Elle sentait son énergie s'amenuiser, comme si son âme s'apprêtait à prendre son envol.

Puis la Camaro démarra dans un crissement de pneus, et elle se retrouva seule. Vraiment seule. Car David Brady était mort, maintenant. Le sang ne coulait plus.

Elle resta ainsi, à genoux près de lui, jusqu'à ce qu'elle entende les sirènes approcher. Alors, elle se releva et s'en fut dans l'obscurité, le sang de David Brady coulant encore sur ses mains.

2.

Treize ans plus tard...

Quelque chose cloche. Tom Braga en était sûr à cent pour cent, maintenant. Cette évidence lui fit l'effet d'une balle en pleine tête.

Un nœud se forma dans son ventre. Son pouls s'accéléra. Retenant son souffle, il écouta encore un moment le silence à l'autre bout du fil - un moment durant lequel son appréhension ne cessa de croître. Comment savait-il que ça n'allait pas ? Il le savait, voilà tout. Lui et son frère cadet étaient en ligne sur leurs portables.

Tom était dans sa voiture, pris dans le flot des véhicules qui se dirigeaient vers le centre de Philadelphie. Il se rendait au tribunal, où il devait comparaître à 9

heures, c'est-à-dire dans environ trois minutes. Quant à Charlie, Dieu seul savait où il se trouvait. Ils étaient tous les deux policiers, lui inspecteur à la criminelle, Charlie adjoint du shérif, chacun de service en ce lundi matin pluvieux. Et à moins que Tom n'ait complètement perdu la boule, Charlie avait des ennuis.

Tom avait mal à la main tant il serrait son téléphone, mais il parvint à garder un ton décontracté.

— Hé, frangin, tu es toujours là ?

Ils venaient de parler du repas du dimanche, chez leur mère, que Tom avait raté pour la troisième fois de suite la veille parce qu'il en avait assez de s'entendre répéter les mêmes choses sur son célibat à trente-cinq ans, et parce que de temps en temps, sa famille - dix-neuf personnes en tout - lui tapait sur le système. Charlie, vingt-huit ans, le faisait saliver en lui décrivant le poulet à la *parmigiana* avec moult détails parce qu'il savait que c'était le plat favori de Tom quand, tout à coup, il avait émis un petit hoquet de surprise et s'était tu. Comme ça, en plein milieu d'une phrase. C'était à ce moment-là que Tom avait commencé à avoir un mauvais pressentiment.

— Oui, oui, finit par dire Charlie.

D'abord soulagé, Tom se rendit compte alors que son frère, d'ordinaire enjoué, avait lâché sa réponse d'un ton absolument plat. Et sa respiration avait changé. Elle était soudain plus forte, plus saccadée.

— Bon, il faut que j'y aille.

— OK. N'oublie pas d'embrasser ta petite femme pour moi, d'accord ? Dis-lui que j'attends de pied ferme le plat de lasagnes qu'elle m'a promis !

— C'est ça. Je lui dirai.

Et Charlie raccrocha. Tom avait des sueurs froides.

Les derniers mots de son frère résonnaient encore dans ses oreilles lorsqu'il pila, manquant de faire un tête-à-queue.

Complètement ailleurs, il avait failli griller un feu rouge. Sa Taurus noire s'arrêta juste au ras du flot des voitures qui venaient sur sa gauche. Leurs phares allumés rendaient cette journée encore plus glauque qu'elle ne l'était déjà. La pluie glissait sur son pare-brise, cinglait le toit. Les essuie-glaces allaient et venaient à la vitesse maximale. La radio passait de la musique d'as censeur.

La femme de Charlie s'appelait Terry. Et faire des sandwiches à la confiture et au beurre de cacahuète pour leurs deux garnements, voilà où s'arrêtaient ses talents culinaires.

— Bon Dieu...

C'était à la fois une prière et un juron.

Tom inspira un grand coup. Toutes ses années d'expérience ne furent pas de trop pour l'aider à garder la tête froide, ne pas se laisser envahir par l'émotion et faire ce qu'il avait appris à faire en cas d'urgence : penser à la suite. Malgré tout, une image de Charlie tel qu'il était la dernière fois qu'il l'avait vu lui traversa l'esprit. Brun, mince, séduisant, comme tous les Braga, il était assis dans une petite piscine gonflable pour enfants, au milieu de son minuscule jardin, en maillot de bain, et appelait à l'aide tandis que ses jumeaux de quatre ans lui vidaient seau après seau d'eau froide sur la tête. C'était trois semaines auparavant. Se représenter le visage rieur de son frère ne l'aidait pas, aussi Tom fit-il de son mieux pour effacer cette image tandis qu'il composait un numéro sur son portable. Il ne tremblait pas. Ses pensées étaient claires. Son pouls était celui d'un pur-sang qui voit la ligne d'arrivée.

Il lui sembla qu'une éternité s'écoulait tandis qu'il écoutait les sonneries se succéder.

Décroche, Bruce Johnson. Mais décroche, nom de Dieu, décroche !

— Johnson à l'appareil.

— Salut, c'est Tom Braga, dit-il au supérieur de Charlie. Pourrais-tu me dire où est Charlie ?

L'adrénaline se ruait dans ses veines, et il y avait une dureté dans sa voix qui le surprit lui-même. Pourtant, il se sentait très concentré, très calme.

— Charlie ?

Johnson se tut un instant. Tom l'imagina, renversé dans son fauteuil, un café et le journal posés sur son bureau, une oasis de calme bon enfant au centre d'un chaos sans fin. Le bureau du shérif de Philadelphie était une grosse machine, avec de nombreux services, des centaines d'adjoints et beaucoup de personnel, mais Tom et Johnson avaient grandi ensemble dans les quartiers sud de la ville, des quartiers durs, et se connaissaient bien. Le gros officier de police un peu bourru avait très bonne cote dans la famille Braga.

— Attends, je vais voir.

Il couvrit le combiné - mal - et hurla :

— Est-ce que quelqu'un sait où est Charlie Braga, ce matin ?

« Grouillez-vous ! » pensa Tom en serrant les dents. Quelques secondes plus tard, Johnson reprit le combiné.

— Il est allé conduire un témoin de la prison au palais de justice. Il doit y être encore, d'ailleurs. On peut savoir pourquoi tu le cherches ?

Le palais de justice. De l'endroit où il se trouvait, il le voyait, à quelques centaines de mètres sur sa droite. C'était un petit rectangle de pierre couronné d'une coupole, dont les ouvertures, hautes et étroites, laissaient filtrer une lumière jaune.

Le feu était passé au vert, et devant lui, la voie

était

libre.

Derrière,

déjà,

retentissaient

les

avertisseurs,

Tom

enfonce l'accélérateur.

— J'étais au téléphone avec lui juste avant de l'appeler.

Il parlait d'une voix posée, mais son inquiétude ne faisait qu'augmenter. Il fonça en direction du palais et scruta le bâtiment tout en se frayant un passage entre les véhicules. Il y avait des voitures garées tout le long de l'avenue qui bordait le palais de justice. Les couloirs étaient bondés.

Des

gens

montaient

et

descendaient d'un pas pressé les marches qui menaient à l'entrée principale. Un océan de parapluies et de pieds, voilà en réalité tout ce qu'il distinguait. De l'autre côté des grandes portes à tambour, il aperçut les détecteurs de métaux et les vigiles. Tout semblait normal. Mais son instinct lui disait le contraire, et si ses treize ans de service lui avaient appris une chose, c'était qu'il fallait toujours suivre son instinct.

— Il m'a envoyé une sorte de signal, poursuivit Tom sans cesser de scruter les alentours. Quelque chose ne tourne pas rond. Tu dois absolument avertir tes hommes sur place que quelque chose risque de se produire. Envoie des renforts du côté de Charlie. Et dis-leur de la jouer en sourdine. Pas de sirènes, rien du tout.

J'ai vrai ment un mauvais pressentiment.

Johnson eut un petit rire.

— Je suis censé envoyer la cavalerie parce que tu as un mauvais pressentiment ?

— Ouais.

— OK.

Johnson était suffisamment professionnel pour ne pas prendre de risques dès lors qu'il y allait de la sécurité d'un de ses hommes, et pour ne pas douter de l'instinct d'un autre flic. Il couvrit une nouvelle fois le combiné et lança les ordres nécessaires.

— Où est-il dans le palais ? demanda Tom.

Il était devant le bâtiment, à présent, et longea la file des voitures garées. Il n'y avait pas une place libre. Mais peu lui importait. Ignorant les coups de klaxon indignés derrière lui, il s'arrêta en double file à côté d'un énorme 4x4 gris métallisé.

— Niveau moins deux, lui répondit Johnson.

— Merde.

Le sous-sol du palais était un immense terrier mal éclairé et mal ventilé. On y trouvait les cellules réservées aux prisonniers qui devaient comparaître le jour même, le bureau des écrous et diverses antichambres réservées aux avocats, aux huissiers et au personnel du palais. L'endroit bourdonnait comme une ruche dès 7 heures du matin, heure à partir de laquelle inculpés, condamnés, acquittés et tous ceux qui avaient à voir avec ces affaires y entraient et en sortaient.

Charlie pouvait y rencontrer toutes sortes d'ennuis.

— Je suis sur place, lâcha sèchement Tom avant de raccrocher.

Il sortit de sa voiture sous la pluie battante et claqua la portière avant de courir en direction du palais. Sans s'arrêter, il ouvrit l'étui qui contenait son Glock.

Avec un peu de chance, il n'en aurait pas besoin. Mais de la chance, il n'en avait jamais vraiment eu.

3.

« Procureur, ce n'est pas un boulot de chochette », pensa Kate White tandis que le contrefort de ses élégants escarpins Weitzman achetés dix dollars sur eBay lui mordait un peu plus le talon à chacun de ses pas décidés. Le salaire était ridicule, les avantages inexistants et les collègues... eh bien, on pouvait juste dire que dans le panier de crabes, certains - très peu -

avaient des pinces moins coupantes que les autres. Et ils étaient bien cachés.

— Grouillez-vous, bon sang ! Si on est en retard, il ne va pas nous rater, grommela Bryan Chen derrière elle.

Petit, râblé, d'origine asiatique, le premier substitut était indéniablement un gentil crabe. Quatre mois plus tôt, quand Kate était sortie de la fac de droit, il l'avait prise sous son aile. Elle avait vingt-huit ans et venait de décider d'intégrer le bureau du procureur. C'était la première étape d'un plan de carrière qui devait la mener à la tête (lucrative) d'un cabinet haut de gamme de Philadelphie. Bryan, de son côté, était substitut du procureur depuis seize ans et semblait tout à fait satisfait de sa carrière. Évidemment, il n'avait pas des dizaines de milliers de dollars de prêt étudiant à rembourser, ni de fils à élever seul, sans pension alimentaire.

Kate voulait plus que cela, pour elle et pour Ben, son adorable petit ange de neuf ans.

Elle voulait plus qu'une maison minuscule en location et un régime alimentaire pâtes/beurre de cacahuète en fin de mois.

Et elle avait bien l'intention d'y arriver.

— Nous ne sommes pas en retard, répondit-elle avec plus d'assurance qu'elle n'en éprouvait.

Elle poussa les lourdes portes en acajou de la salle d'audience numéro deux cent sept et fut soulagée de constater qu'elle avait raison. Le « il » auquel Bryan avait fait référence - Michael Moran, le juge dépourvu d'humour qui présidait les débats aujourd'hui - n'était pas encore là.

Mais l'huissier fixait la porte par laquelle Son Honneur était censé arriver, laissant croire qu'il serait là d'une minute à l'autre.

« Dépêchons. Mieux vaut ne pas se mettre à dos un juge très irritable avant même que le procès ne commence », songea-t-elle en remontant l'allée qui menait au banc des magistrats. Mais ses semelles étaient mouillées, et le sol ciré glissant. Trop de précipitation, et elle était certaine de tomber. De plus, arriver à la dernière minute ne posait pas de problème, du moment qu'ils étaient en place au moment où entrait le juge. Pourtant, Kate avait l'impression de ne pas avoir le choix : la défense était déjà là, la salle d'audience bondée. Seuls manquaient le juge et les assistants du procureur.

L'huissier fixait toujours la porte par laquelle le juge devait apparaître. La pluie dégoulinait le long des deux hautes fenêtres qui encadraient le siège du juge, donnant à la salle une atmosphère confinée. L'automne avait commencé plus d'une semaine auparavant, mais la pluie glaciale de ce lundi était le premier vrai signe de ce changement de saison. C'était aussi la raison de leur retard - il n'y avait plus une seule place libre autour du palais de justice, et ils avaient dû opter pour un parking souterrain à

plusieurs centaines de mètres de là - et des mèches folles qui lui barraient le visage -son chignon n'avait pas tenu le coup. Elle n'espérait qu'une chose : que le mascara qu'elle avait appliqué à la hâte - c'était du waterproof, mais bon marché, alors on ne savait jamais -

soulignait toujours ses yeux bleus et ne dégoûlait pas sur la peau ivoire de son visage. Ressembler à un clown triste ne faisait pas partie de sa stratégie d'accusation.

Malgré le risque qu'il y avait à foncer en direction de la table du procureur sans se concentrer complètement sur chacun de ses pas, Kate multipliait les activités.

Jonglant avec son parapluie et son attaché-

case, elle passa un doigt sous ses yeux pour s'assurer de la bonne tenue de son mascara, puis, d'un revers de main, chassa les gouttes d'eau encore agrippées à l'étoffe de ce qui avait été un tailleur noir griffé et, enfin, tira sur son tee-shirt blanc pour qu'il ne la moule pas trop. Simultanément, elle jeta un regard circulaire dans la salle lambrissée d'acajou, son cerveau relevant détail après détail : les têtes courbées de l'accusé et de son avocat qui discutaient, penchés sur un bloc de papier, le mur mure

des

conversations

et

des

mouvements dans le public, la légère odeur de moisi dégagée par tous ces corps mouillés par la pluie et réunis dans un espace fermé. Devant ce spectacle, elle éprouva un sentiment de satisfaction.

C'était son monde, celui qu'elle s'était choisi et dans lequel elle s'était fait une place grâce à sa seule détermination.

Savoir qu'elle en était membre, qu'elle appartenait

au

camp

des

gentils,

désormais, fit apparaître un sourire sur ses lèvres. Elle se redressa un peu et fut aussitôt ramenée à la réalité par la morsure douloureuse de ces fichus escarpins. Ils étaient en cuir et ajoutaient indéniablement un côté professionnel à son tailleur d'occasion, mais, bon sang, qu'est-ce qu'ils faisaient mal ! Il lui fallut fournir un réel effort pour ne pas se mettre à boiter.

« A cheval donné on ne regarde pas les dents », lui disait-on souvent dans sa dernière famille d'accueil. Autrement dit, mieux valait ne pas faire la difficile. Ce mois-ci, elle avait payé le loyer, le

gaz, l'électricité, la baby-sitter, le montant minimum dû sur sa carte Visa, l'échéance de son prêt étudiant, un plein d'essence, et elle avait acheté une nouvelle paire de baskets à Ben. Il restait six jours avant le 1er octobre et elle était très, très nettement dans le rouge. Comme tous les mois, ou presque. Ce qui signifiait que la ligne «

vêtements pour le travail » de son budget, quand elle existait, était réduite à son strict minimum. Le problème était que, pour atteindre son objectif, il fallait qu'elle ait l'air d'une femme d'affaires. Une femme d'affaires qui a réussi. D'où le recours à eBay chaque fois que cela se révélait nécessaire. Mais, comme pour tout le reste, s'habiller correctement sans se ruiner avait un prix, et aujourd'hui, le prix était apparemment deux énormes ampoules aux talons.

La grosse horloge accrochée au-dessus de la porte par laquelle entraient les accusés l'indiquait

désormais

:

il

était

officiellement 9 heures.

Au diable ses escarpins ! Elle devait se dépêcher, main tenant.

— Attention, le voilà !

Bryan la propulsa littéralement à travers le tourniquet qui séparait la partie de la salle destinée au public de celle réservée aux magistrats et à la défense, juste au moment où l'huissier se tournait vers la salle et se redressait pour annoncer d'une voix haute et claire :

— La cour !

Il eut un regard courroucé à l'intention de Kate et de Bryan, qui prenaient précipitamment place derrière leur table.

Toute la salle se leva tandis que la porte s'ouvrait.

— La séance est ouverte, sous la présidence de l'honorable juge Michael Moran.

Comme le juge - les substituts du procureur le surnommaient Moran Outang - entra, sa robe noire juste assez large pour son ample bedaine, son visage rougeaud et rond couronné d'une brosse gris acier, semblant déjà las et en colère à 9

heures du matin, une tasse de café fumant à la main, Kate laissa discrètement tomber son parapluie par terre, posa son attaché-

case sur la table et fit de son mieux pour reprendre son souffle. Au lieu de regarder le juge s'installer sur son estrade, elle jeta un coup d'œil en direction du jury, sur sa droite. Il y avait là quatorze

personnes, douze jurés et deux suppléants, des gens d'un certain âge, des Blancs, des femmes, exactement comme elle l'avait voulu. Il s'agissait d'une affaire de vol à main armée, rien de très original à Philadelphie, mais l'accusé, Julio Soto, dit « Petit Jules

», un voyou de vingt-trois ans, avait salement amoché la caissière, qui avait eu droit à cinq jours d'hospitalisation. Un tel niveau de violence, pour Kate, témoignait de la dangerosité de l'accusé. Elle avait refusé de négocier. Le ministère public, c'est-à-dire elle, avait requis une peine de vingt ans, pas moins.

En conséquence de quoi, l'accusé avait choisi d'exercer son droit constitutionnel à un procès avec jury. Non que cela puisse changer grand-chose pour lui. Elle avait un dossier en béton armé : témoins oculaires, empreintes, enregistrement par système de vidéosurveillance, tout y était. A moins qu'il ne soit en excellente position dans la queue pour la distribution des miracles, Petit Jules allait passer pas mal de temps à l'ombre.

— Bonjour, dit le juge à l'assemblée.

Le ton était déjà aigre. Kate supposa qu'il n'aimait pas plus que les autres les lundis matin pluvieux. A la gauche du juge, la greffière, Sally Toner, une blonde replète d'une cinquantaine d'années, avait pris place devant son ordinateur. Ses doigts virevoltèrent sur le clavier tandis qu'elle notait les salutations du juge, comme elle noterait tout ce qui se dirait dans cette salle aujourd'hui.

— Bonjour, Votre Honneur, répondirent de concert Kate et son homologue de la défense, d'un ton faussement enjoué.

La synchronisation des civilités n'était pas enseignée en fac de droit, mais la plupart des avocats et des procureurs finissaient par la maîtriser. Avec le temps, Kate était certaine que ce réflexe lui viendrait aussi naturellement que celui qui consistait à caresser un juge dans le sens du poil.

Après un bref hochement de tête, le juge Moran s'assit dans son fauteuil de cuir, posa précautionneusement son café devant lui, avant de prendre la liasse de papiers que lui tendait son assesseur. C'était le signe que le reste de la salle pouvait s'asseoir à son tour, ce que fit Kate avec soulagement, en retirant ses talons de ses chaussures. L'assesseur se tourna vers la salle et annonça qu'ils étaient ici aujourd'hui pour examiner l'affaire qui opposait

le

ministère

public

de

Pennsylvanie à Julio Juan Soto, etc. Kate pensait déjà à autre chose.

Dès que possible, je mets des pansements à mes talons. Elle en avait toujours dans son attaché-case.

Mais comme elle portait des collants, cela nécessitait un passage aux toilettes. Elle allait donc devoir attendre une pause.

Pas de bol.

Elle sortit ses dossiers et en profita pour jeter un rapide coup d'œil dans le petit miroir accroché à l'intérieur de son attaché-case, avant de poser celui-ci par terre. Le peu de maquillage qu'elle portait semblait avoir survécu au déluge. Ouf. En revanche, comme elle l'avait redouté, son chignon était en passe de dégringoler définitivement. Rapidement, elle rajusta ses épingles à cheveux, disciplina ses mèches folles. Pour le reste, ça pouvait aller. Elle n'était pas belle à proprement parler, mais elle se savait séduisante, avec sa mâchoire carrée, ses pommettes hautes, son regard intelligent et sa bouche sensuelle. Le pire, elle trouvait que c'était son nez, un peu trop long. En plus, en cet instant précis, il lui semblait de transpiration, ce qui ne le flattait pas. Discrètement, elle l'essuya avec un mouchoir en papier et se redressa juste au moment où l'assesseur se taisait.

Le juge Moran était plongé dans les papiers posés devant lui. À côté d'elle, Bryan avait sorti un bloc et un stylo et griffonnait

quelques

mots.

C'était

officiellement son affaire, mais elle en avait assumé toute la préparation et serait seule à prendre la parole pendant le procès. Ensuite, à moins de commettre un terrible impair et d'être virée, elle traiterait ses propres affaires, d'un bout à l'autre, sans l'aide de Bryan. Quelques jours plus tôt, les résultats de l'examen du barreau étaient tombés : elle avait été reçue avec les félicitations du jury. La prestation de serment n'avait pas encore eu lieu, mais elle était désormais membre à part entière du barreau de Pennsylvanie et n'avait plus besoin d'être supervisée pour assumer le rôle de procureur.

Elle, Kate White, était désormais une femme de loi dont la probité ne faisait aucun doute.

Cette pensée lui donnait des frissons. Qui aurait cru que les choses tourneraient ainsi pour elle ? Personne dans sa vie d'avant, c'était certain. Elle-même avait par fois du mal à s'en convaincre.

— Maître Curry ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le juge Moran avait levé les yeux et fronçait les sourcils en direction de la défense.

Kate fut aussitôt sur le qui-vive. Maître Curry était un avocat commis d'office à qui elle avait déjà eu affaire sur plusieurs dossiers,

suffisamment

pour

savoir

comment il fonctionnait. De taille moyenne, mince, affligé d'une calvitie naissante, la quarantaine bien entamée, il portait aujourd'hui un costume gris froissé, une chemise blanche et une cravate bleu marine. Et il n'avait pas pour habitude d'arriver à un procès avec une surprise. Pragmatique, sans

imagination, légèrement impatient, il faisait plutôt du bon boulot pour ses clients si l'on tenait compte du temps dont il disposait en général pour traiter une affaire.

Curry se leva.

— Votre Honneur, je vous prie de m'excuser, mais je n'ai eu connaissance de ce témoin que vendredi en fin de journée.

Pendant le week-end, j'ai rendu visite à ce détenu, et son témoignage m'a paru créd...

— Témoin ? Quel témoin ?

Renonçant au bien-être de ses talons, Kate les mit au supplice en se levant brusquement, manquant de renverser sa chaise, que Bryan rattrapa au vol. D'un regard, le juge lui intima l'ordre de se calmer. Curry tourna brièvement la tête en direction de Kate, avant de refaire face au juge. Il était visiblement mal à l'aise. « Il peut ! » pensa Kate. Tirer un témoin de sa manche le premier jour d'un procès, c'était absolument contraire à tous les principes, même les bleus comme elle le savaient. Un coup d'œil du côté des jurés lui permit de constater que cette histoire les intéressait au plus haut point. Quoi qu'il advienne, elle ne tenait pas à ce que le jury sache avant elle de quoi il retournait. Elle avait besoin de détails pour pouvoir mesurer les répercussions de ce retournement de situation sur son réquisitoire et, cela allait de soit, pour trouver un moyen de le neutraliser. Le tout avant que le jury n'en soit informé.

— Votre Honneur, puis-je vous parler quelques instants ?

— Accordé. Maître Curry, si vous voulez bien approcher aussi...

Kate quitta sa table et se dirigea vers le juge d'un pas martial, et tant pis pour ses talons. Le langage corporel avait sa place dans un tribunal. Il fallait parfois faire comprendre à vos adversaires que vous n'étiez pas du genre à avaler des couleuvres. Sinon, les plus agressifs -et ils étaient nombreux dans la profession - vous rouleraient joyeusement dans la farine.

Fuyant son regard - *ah ah, il sait parfaitement qu'il est allé trop loin* -, Curry s'avança lui aussi. Kate attaqua la première.

—

Votre Honneur, la défense sait pertinemment qu'il est trop tard pour présenter un nouveau témoin.

L'instruction est close depuis plusieurs semaines. Je...

— Épargnez-moi la leçon de droit, madame White, coupa Moran en levant une main.

Je suis tout à fait au courant de la façon dont les événements sont censés s'en chaîner, croyez-moi.

Kate serra la mâchoire, croisa les bras et, du haut de son mètre soixante-deux - non, soixante-neuf avec les talons - lança un regard qu'elle espérait indigné en direction du jury. Les jurés ne pouvaient pas entendre leur conversation - le juge, l'avocat et elle parlaient à voix basse précisément pour cette raison -, mais là encore, son langage corporel était censé leur faire comprendre que la défense était en train de monter une entourloupe de dernière minute et qu'il ne fallait pas se laisser avoir. C'était

beaucoup pour un seul regard.

— Au cas où cela vous aurait échappé, vous avez interrompu maître Curry, continua Moran avant de se tourner vers l'avocat de la défense. Maître, je suppose que vous étiez sur le point de m'expliquer pourquoi nous n'avons jamais entendu parler de ce témoin jusqu'à ce jour. Je vous préviens, si je découvre que vous avez délibérément omis de faire parvenir l'information à l'accusation...

Curry secoua vigoureusement la tête. Lui aussi connaissait Moran, qui avait la réputation de distribuer comme des sucettes les citations pour outrage à la cour. Citations à la fois mauvaises pour la réputation, le porte-monnaie et l'emploi du temps de l'intéressé. Il fallait donc calmer le jeu.

— Rien de tel, Votre Honneur, je vous le garantis. Comme je le disais, le témoin a pris contact avec mon cabinet vendredi. Il est lui-même en détention et n'avait pas eu connaissance de l'affaire jusque-là. Il est en mesure d'apporter un alibi solide à mon client. Soyez bien sûr que, sans cela, jamais je n'aurais envisagé de vous en faire part.

— C'est de la co...

Kate se rattrapa à temps, ravala les dernières syllabes tandis que le juge tournait vers elle un regard courroucé et conclut par :

—... médie, Votre Honneur. Les éléments à charge sont accablants, et maître Curry le sait très bien. Le témoin ne peut décentement pas fournir un alibi à son client dans la mesure où nous avons un témoin oculaire, une bande-vidéo et des empreintes prouvant la présence de M.

Soto sur les lieux. Votre client, conclut-elle en s'adressant à l'avocat, est aussi coupable qu'on peut l'être.

— Madame White, je sais que vous sortez de l'école et que vous avez besoin d'un peu d'entraînement, mais vous ne pouvez ignorer que ça, c'est au jury d'en décider, rétorqua Curry avec un sourire de requin.

— C'est exact, dit Moran sans laisser à Kate le temps de répondre.

Il ponctua ses paroles d'un hochement de tête, et Kate comprit d'où il tenait son surnom. De toute évidence, il n'avait pas réalisé qu'il était en train de se faire avoir.

Comme ses lointains cousins, hocher la tête d'un air grave était pour lui une façon d'affirmer son pouvoir. Curry connaissait le juge bien mieux qu'elle et s'en servait à son avantage.

Moran la regarda en fronçant les sourcils.

— Rappelez-vous, madame White, que nous sommes ici pour faire la lumière sur cette affaire et découvrir la vérité, quelle qu'elle soit. Si un témoin affirme détenir la preuve de l'innocence de l'accusé, on ne peut pas l'écartier sous prétexte qu'il n'arrive pas au bon moment pour l'accusation.

Moran parlait sur le ton supérieur du professeur qui s'adresse à son élève, ce qui eut pour effet de faire sortir Kate de ses gonds. Elle serra les lèvres. La stratégie de la défense était claire, désormais : Curry savait qu'il n'avait aucune chance de l'emporter aujourd'hui, alors il essayait de gagner du temps. Car

Le temps était le meilleur allié de la défense : lorsqu'un procès était repoussé assez long temps, tout pouvait arriver, et en général les événements qui survenaient favorisaient la défense. Les témoins pouvaient déménager ou mourir, les pièces à conviction disparaître, les mémoires faire défaut. Les procureurs pouvaient changer de poste, les juges prendre leur retraite. Et même si rien de tout cela n'arrivait, chaque jour, l'affaire devenait un peu plus secondaire. Tant de crimes étaient commis, par tant de criminels, qu'un dossier qui n'était pas traité dans les temps pouvait aisément se perdre dans le système judiciaire.

Debbie Berman, la caissière dont la pommette et l'arcade sourcilière avaient été fracturées par l'accusé méritait mieux que cela. Elle était ici, dans la salle, avait pris sur son temps de travail, à ses frais, et attendait de pouvoir témoigner, attendait que justice soit faite. Tout comme le client qui se trouvait dans la boutique lors du braquage. Tout comme l'homme qui prenait de l'essence dehors et avait vu Soto sortir en courant. Tout comme l'officier de police qui avait analysé l'enregistrement vidéo. Tout comme ceux qui avaient travaillé sur cette affaire et se trouvaient ici aujourd'hui parce qu'elle, Kate, avait passé des dizaines et des dizaines d'heures à instruire le dossier. Et parce qu'elle leur avait assuré que ça valait la peine de venir témoigner, que, cette fois, le méchant allait être puni. Elle avait tout organisé, réuni tout le monde, effectué toutes les démarches nécessaires. Le procès devait se dérouler comme sur des roulettes, avec le réquisitoire et la plaidoirie de la défense en fin d'après-midi, moins d'une journée pour les délibérations du jury, et un verdict le lendemain soir, au plus tard mercredi matin. Un verdict de culpabilité, cela allait de soi.

Coupable, coupable, coupable. Elle n'avait aucun doute là-dessus. Justice allait être rendue, il y aurait un délinquant de moins dans les rues, et tout le monde rentrerait chez soi content.

Mais Curry était en train de bouleverser ce plan bien établi. Elle ne put s'empêcher de lui lancer un regard lourd de reproches.

Heureusement,

Moran

s'était

déjà

retourné vers l'avocat de la défense.

— Maître Curry, vous voulez bien nous expliquer, au procureur White et à moi-même, qui est votre témoin et quel témoignage il souhaite faire devant cette cour, afin que je décide si votre requête est recevable ou non ?

Curry la regarda, et Kate vit toute sa roublardise au fond de ses yeux. Il savait que son témoin ne valait rien. Il savait que personne

ne

pouvait

honnêtement

témoigner de la présence de Soto ailleurs que sur la scène du crime, parce qu'il y était et qu'il y avait commis cette agression. Les preuves contre lui étaient nombreuses.

Moran avait adopté une expression solennelle et digne.

Il ne se rend donc compte de rien ? Il ne voit pas que Curry le balade ? Qu'il est en train de se faire avoir ?

Apparemment non.

— Mon témoin - et je préfère taire son nom ici, pour sa protection - est une connaissance de longue date de l'inculpé et de sa famille. Il affirme que M. Soto a un cousin qui...

Une petite mélodie enlevée - les premières notes d'un tube des Pretenders - s'éleva soudain dans la salle. Le juge Moran se raidit, tandis que Curry jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, surpris, cherchant l'origine de cette interruption. Kate, elle, se figea, horrifiée.

Elle savait parfaitement d'où venait cette musique. C'était la sonnerie de son portable. Elle avait oublié de l'éteindre. Or, dans un tribunal, tout le monde savait que c'était le genre de choses à éviter à tout prix. Le choix de sa sonnerie ne faisait qu'aggraver la situation. La veille, Ben et sa copine Samantha avaient joué avec son portable tandis qu'elle ramenait la fillette chez elle. Cette sonnerie leur avait particulièrement plu, et ils l'avaient sélectionnée. Le soir venu, cet épisode lui était complètement sorti de la tête, et elle avait oublié de remettre sa sonnerie habituelle, moins excentrique, plus neutre.

Professionnelle, quoi.

Elle éteignait toujours son portable avant d'entrer dans une salle d'audience.

Toujours. Mais dans la précipitation ce matin-là, elle avait oublié. Et il fallait que cela tombe aujourd'hui !

À qui est ce téléphone ? demanda Moran, outré.

Il suffit à Kate d'un regard en direction de Bryan pour réaliser que son collègue avait compris. Cette petite musique venait de leur coin. Plus précisément de l'attaché-

case de Kate, posé par terre, au pied de la table. Elle ne le voyait pas d'où elle se trouvait, mais devinait que l'appareil vibrait, tant la musique était... rock and roll.

— Je veux une réponse ! tonna le juge.

Chacun regarda son voisin, à la recherche du coupable. Les trois huissiers se regardèrent, puis regardèrent le juge, pour savoir ce qu'il fallait faire. Connaissant Moran, la situation allait très vite dégénérer.

Il n'y avait pas trente-six solutions. Kate allait devoir avouer.

— C'est le mien, Votre Honneur, dit-elle avec autant de dignité possible, alors qu'elle aurait aimé

s'enfoncer sous terre et disparaître.

Au même moment, la petite musique recommença de plus belle.

Mais ferme-la, foutue machine !

— Je vous prie de m'excuser, je...

— Éteignez-le ! Immédiatement !

— Oui, Votre Honneur.

D'un pas qu'elle eut du mal à rendre assuré et décontracté à la fois, sous les regards de toutes les personnes présentes dans la salle, elle se dirigea vers la table où se trouvait Bryan. Bryan, dont le visage trahissait le mépris. Le silence était total, en dehors de la petite musique de son portable.

Je n'y crois pas. Je suis en train de me ridiculiser, et de ridiculiser avec moi Bryan et tout le ministère public. Moran va me saquer comme jamais. Comment ai-je pu être aussi négligente ?

Les mâchoires serrées, Kate s'accroupit à côté de la table, ouvrit son attaché-case et plongea la main dans la petite poche où elle rangeait toujours son portable.

Elle trouva sans peine l'interrupteur de la sonnerie et l'actionna d'un geste précis, nerveux. Mais ses yeux avaient reconnu le numéro d'appel. Le numéro qui s'affichait en rythme avec la sonnerie était celui de l'école de Ben.

Pourtant, son sentiment principal, dans l'instant qui suivit, fut le soulagement.

Enfin, le silence était rétabli.

Une angoisse sourde s'installa ensuite, mettant ses nerfs à plus rude épreuve encore.

Ben.

Elle l'avait déposé à 7 h 30, comme tous les matins, pour pouvoir être à l'heure au bureau. Il faisait partie de ces enfants qui prenaient leur petit déjeuner à l'école parce que leurs parents devaient être au boulot à 8 heures. On leur servait du jus d'orange et des céréales puis, à 7 h 50, ils gagnaient leur salle de classe. C'était la première année de Ben dans cette école. Ils avaient emménagé dans le quartier au début de l'été, juste après que Kate avait été embauchée au bureau du procureur.

Jusque-là, lui avait-il dit, « ça allait ». En langage Ben, cela signifiait qu'il n'avait pas envie d'en parler. Ce qui inquiétait beaucoup Kate. Rien d'étonnant à cela : presque tout ce qui avait à voir avec l'éducation de Ben l'inquiétait. Elle avait tellement peur de ne pas faire les choses comme il le fallait !

Et voilà que l'école l'appelait. Rien que d'y penser, son angoisse redoubla.

Ben était-il malade ? Blessé ? S'agissait-il simplement d'un problème administratif -

un formulaire qu'elle aurait oublié de remplir, un chèque qu'elle n'aurait pas envoyé ? Quoi qu'il en

soit, elle ne pouvait décemment pas rappeler maintenant. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était attendre une pause, et espérer qu'elle aurait le temps de téléphoner à ce moment-là.

« Mon Dieu, faites que Ben ne soit pas blessé ! » pria-t-elle en remettant le téléphone dans son attaché-case, avant d'adresser à Bryan un regard contrit, redoutant déjà le savon qu'il allait lui passer.

Elle se relevait lorsque trois claquements secs, légèrement étouffés, retentirent.

Clac ! Clac ! Clac !

Sur le côté, Kate perçut un mouvement : une porte, celle qui menait au couloir des cellules, venait de s'ouvrir brusquement.

Comme elle se tournait dans cette direction, quelqu'un dans l'assistance poussa un cri.

C'étaient des coups de feu, comprit-elle comme la panique s'emparait de toute la salle d'audience.

À sa grande surprise, Soto, un petit homme noueux en costume gris mal coupé, bondit alors et contourna la table de la défense. Ses longs cheveux bruns et sa cravate bleu pâle s'envolaient à chacun de ses mouvements ; une expression de triomphe sauvage s'était peinte sur son visage en lame de couteau. Soudain, il brandit un pistolet sorti de nulle part.

Kate, le cœur battant, voulut crier, mais son cri resta bloqué dans sa gorge. Ses lèvres ne bougèrent pas.

— Je ne retournerai pas en taule ! lança Soto, hurlant pour couvrir les cris de panique qui parcouraient la salle.

Incrédule, Kate suivit le regard de Soto et vit que le juge Moran s'était levé. Les mains en avant, paumes offertes, on aurait dit qu'il cherchait à repousser le danger.

Les yeux exorbités, la bouche ouverte, il semblait sur le point de crier quelque chose. Quoi ? Kate ne le sut jamais. *Clac !*

Une nouvelle détonation retentit, et la tête du juge explosa.

4.

Le meurtre du juge Moran frappa Kate comme un coup de poing en plein ventre.

Une nausée lui retourna l'estomac, et ses oreilles se mirent à siffler.

C'est impossible. Je suis en plein cauchemar.

Derrière le juge, le mur fut éclaboussé de sang

et

de

matière

cervicale.

A

l'emplacement de la tête de Moran ne subsistait plus qu'un nuage rosé. Déjà, son corps s'effondrait, disparaissait derrière l'imposant fauteuil. Au même moment, Kate sentit ses jambes se dérober sous elle.

Elle tomba à genoux juste à côté de la table, les yeux écarquillés par l'horreur, le cœur battant. Ses poings serrés se plaquèrent sur sa bouche. A partir de cet instant, bouger, respirer lui sembla au-dessus de ses forces.

Non, non. Faites que ce soit vraiment un cauchemar.

Deux hommes, dont au moins un était un détenu, à en croire sa combinaison orange, émergèrent du couloir des cellules. Ils étaient armés. Par-dessus son épaule, Soto leur lança un regard.

— ¡ *Vámonos!* On se tire ! *Clac ! Clac !*

D'autres coups de feu furent tirés, apparemment depuis les bancs du jury. «

Un des gardes qui riposte », pensa Kate.

Puis ce fut la panique générale, la confusion la plus totale. Autour d'elle, on se mit à courir dans tous les sens.

Soto et ses comparses traversèrent la salle.

Celui qui portait la combinaison orange hurla :

— Bordel, mais pourquoi t'as fait ça ?

— OK, je l'ai buté, et alors ? hurla Soto en retour.

— Mais t'es complètement dingue !

— Va te faire foutre !

Tout en s'insultant copieusement, pliés en deux pour échapper aux balles des gardes, ils se mirent à tirer de toutes parts. Curry se plaqua à terre, devant la chaire du juge, les mains sur la tête, quelques secondes à peine avant qu'une balle ne vienne se ficher dans l'acajou, cinquante centimètres au-dessus de lui. Les gardes répliquèrent.

Les mains en l'air, la greffière courut en hurlant vers le box des jurés. Le garde qui se trouvait le plus près de la table de l'accusation s'effondra, touché. Une flaque de sang se forma sous sa tête presque aussitôt.

Coups de feu, hurlements, piétinements...

Même après toutes ces années, Kate aurait reconnu ces bruits entre mille. Renvoyés par les murs, rebondissant contre le plafond, ils se mêlaient en une musique hideuse, grotesque, terrifiante. L'odeur de la poudre et de la violence se répandait.

Le sang du garde qui gisait à quelques mètres d'elle formait désormais un petit ruisseau rouge sur le carreau noir.

Et tout à coup, elle sentit son odeur.

Le sang humain sent la viande crue. Je m'en souviens, maintenant...

Une nouvelle nausée secoua Kate. Elle voulut déglutir, mais n'y parvint pas. Elle ne pouvait pas bouger. Le choc l'avait paralysée. Elle restait là, à genoux, la tête courbée.

Du sang... du sang partout. Tellement de sang. Des éclaboussures écarlates sur les murs, des coulées sur le sol. Des cœurs encore vivants expulsant en rythme des flots de sang...

Le temps avait ralenti. Le temps n'avancait plus. Glacée par l'horreur, elle savait qu'elle ne pouvait rien faire pour se sortir, ni sortir qui que ce soit du carnage qui se déroulait autour d'elle.

— Où est-ce qu'ils sont ? hurla l'homme en combinai son orange par-dessus le chaos sonore, si violent que Kate en avait mal aux tympans.

— Est-ce que je sais, moi ? hurla Soto en guise de réponse.

— Ils sont forcément ici !

— Sortez ! Sortez vite !

Malgré le tumulte, un homme, dans le public, tentait de faire sortir les gens de la salle.

— Maman !

Dans le public, un cri d'enfant.

— Mon Dieu, je vous en supplie, aidez-moi, gémit une femme, pas très loin de là.

Cette voix et d'autres, désincarnées, parvenaient à ses oreilles à travers les cris de dizaines de personnes qui essayaient de fuir le massacre. Si elle avait pu bouger, Kate aurait plaqué ses mains sur ses oreilles. Mais ses muscles, aussi pesants que du plomb, refusaient d'exécuter l'ordre transmis par son cerveau. Sa respiration se fit courte, haletante. Son pouls s'accéléra.

Elle fut prise de sueurs froides. Ne pas bouger, ne pas courir, ne pas se cacher, c'était risquer la mort, elle le savait. Mais elle restait immobile. Bouger lui était impossible. Pour la deuxième fois de son existence, elle était figée par la peur. Seuls ses yeux remuaient. Elle regardait autour d'elle, désespérée.

Combien de morts ?

Le public était pris sous le feu croisé des gardes et des forcenés. Certains restaient plaqués à terre, d'autres sautaient en hurlant par-dessus les bancs pour gagner la sortie ou remontaient l'allée centrale, pliés en deux, se heurtant les uns les autres en essayant de franchir la double porte par laquelle Bryan et elle étaient entrés quelques instants plus tôt. Touché dans le dos, un homme fut projeté en avant et renversa deux autres personnes en tombant. Ceux qui couraient derrière lui trébuchèrent sur les corps à terre. Dans le box des jurés, certains se ruaient sur la porte qui menait à la salle des délibérations. D'autres s'abritaient derrière la rambarde en bois, gênant la fuite de leurs compagnons.

Les balles sifflaient dans tous les sens.

Les trois forcenés avaient trouvé refuge derrière le bureau du juge. Un des gardes, sur la gauche de la salle, tira longuement dans leur direction avant d'être victime d'un tir de barrage dans l'autre sens. Dans les tympans de Kate, ce fut autant de coups de masse. Elle hurla -mais une fois encore, aucun son ne sortit de sa gorge.

— Kate, bon sang, mettez-vous à l'abri !

Cette injonction venait de tout près.

Quelque chose de chaud et de légèrement humide lui toucha la jambe. Elle sursauta.

La réalité lui revint comme un seau d'eau glacée en plein visage.

Je pourrais mourir ici, mais ce n'est pas possible. Que deviendrait Ben ?

Le visage de son fils adoré s'imprima dans son esprit, et la panique s'empara d'elle.

Son instinct de survie prit le dessus. Elle reconnut les petits doigts boudinés de Bryan qui la tiraient par la cheville pour qu'elle le rejoigne sous l'abri bien relatif que leur fournissait la table de l'accusation.

Accroupi, le souffle court, en nage, Bryan regardait Kate avec des yeux qui n'exprimaient qu'une chose : la peur.

Ils ont tué le juge Moran. Cela veut dire que nous, les membres de l'accusation, sommes les prochains

sur la liste. O mon Dieu !

Le temps reprit son cours. Elle se retourna, rampa jusqu'à la table. Son cœur battait à tout rompre, et elle avait les paumes si moites qu'elle faillit glisser sur le carrelage.

Une fois accroupie aux côtés de Bryan, sous la mince protection d'une table en acajou, elle se sentit malgré tout un peu plus en sécurité. Elle tenta de voir où se trouvaient exactement les trois hommes, mais elle ne distinguait pas grand-chose, sinon des attachés-cases, des parapluies et des papiers éparpillés sur le sol, ainsi qu'une partie du box des jurés, la moitié inférieure de la chaire du juge, la barre des témoins et le bureau de la greffière. Les seules personnes qu'elle apercevait étaient le garde abattu et Curry, qui rampait façon commando en direction de la table de la défense et, au-delà, du muret qui séparait magistrats et avocats du reste de la salle.

— C'est un carnage, murmura Bryan d'une voix tremblante.

— Il faut qu'on bouge.

Les mots sortaient de sa bouche, à présent

- avec difficulté, mais ils sortaient. Cet abri qui n'en était pas un, il fallait qu'ils le quittent. Pour Ben, elle devait rester en vie.

Que ferait-il sans elle ? Son père était mort

; elle n'avait aucune famille qui puisse s'occuper de lui. Il se retrouverait seul.

Cette seule pensée provoquait en elle la plus noire des peurs.

— Il est là, Meltzer, au moins ? hurla la combinaison orange. Pack, tu l'as vu ?

— Je vois rien avec cette pluie.

— Il faut qu'on prenne le risque. Qu'on sorte d'ici.

Au moins deux des trois hommes étaient dangereusement près de l'endroit où Bryan et Kate se trouvaient, à en juger par la clarté avec laquelle ils entendirent leur conversation. Et leurs coups de feu semblaient tirés juste au-dessus de leurs têtes. Elle ne voyait pas les forcenés, ce qui ne faisait qu'aggraver sa panique. À la pensée qu'ils puissent, soudain, se souvenir de leur existence, elle frissonna.

Non, mon heure n'est pas venue. Faites que mon heure ne soit pas venue.

Sa respiration était tellement saccadée qu'elle eut peur de faire un malaise. Son pouls s'accélérait encore, battait dans ses oreilles. Les bruits qui explosaient tout autour d'elle lui faisaient rentrer un peu plus la tête dans les épaules. Elle ne voyait rien, mais elle était sûre d'une chose : Bryan et elle étaient en danger de mort.

Il n'y avait que trois solutions. Passer par-dessus le muret qui se trouvait à moins d'un mètre derrière eux puis longer les bancs pour s'éloigner le plus possible ; courir vers le tourniquet qui donnait sur

l'allée centrale et se ruer vers la sortie avec le reste de la foule, ou rester sur place. Les deux premières solutions les exposaient aux balles qui continuaient à siffler un peu partout et, s'ils étaient repérés par les forcenés, ce qui était plus que probable, revenaient à se peindre une cible dans le dos. La troisième semblait plus sûre, mais en

réalité

elle

renforcerait

leur

vulnérabilité s'ils étaient touchés par une balle perdue ou repérés par les trois hommes, qui, elle n'en doutait pas une seconde après ce qui venait d'arriver au juge Moran, les abattraient sans la moindre hésitation.

L'idée de se retrouver coincée, à la merci de ces meurtriers, lui donna la chair de poule.

— Nous devons absolument sortir de là, murmura-t-elle à Bryan, qui regardait autour d'eux d'un air tout aussi désespéré qu'elle.

Il hocha la tête.

Ils n'eurent même pas le temps de réfléchir à la façon de procéder. Le dernier garde, celui qui se tenait tout près du box des jurés, apparut devant eux. C'était un homme d'une bonne quarantaine d'années, un peu boudiné dans son uniforme, dont les cheveux bruns grisonnaient sur les tempes. Il jaillit de son abri d'une façon un peu maladroite, penché en avant, en hurlant : « Homme à terre ! Homme à terre ! » dans son talkie-walkie, tout en tirant avec son arme pour se couvrir. À

peine quelques secondes après être entré dans le champ de vision de Kate, il s'effondra, touché au dos. Le talkie-walkie s'envola et retomba à moins d'un mètre de la table qui abritait Kate. Horrifiée, elle vit les paupières de l'homme lutter pour rester ouvertes, tandis que, dans son dos, le cercle rouge s'élargissait à vue d'œil, telle une rose dont l'éclosion aurait été filmée en accéléré. L'homme n'était pas mort, du moins pas encore, car après être tombé, il bougea la main, referma le poing.

Le cœur de Kate fut broyé par cette vision.

Il a besoin d'aide...

Mais elle ne pouvait rien faire. Elle ne pouvait même pas s'approcher de lui sans courir le risque d'être touchée aussi - ou pire.

— Tenez bon ! articula-t-elle à l'intention du garde, dont les paupières avaient cessé de battre.

Il la fixait d'un regard qui, elle le redoutait, présageait le pire. Elle n'aurait même pas su dire s'il la voyait.

Tandis

qu'elle

s'interrogeait

ainsi,

horrifiée, deux choses se produisirent simultanément. D'abord, il y eut un tir de barrage, accompagné de bris de glace. La vitre la plus proche de l'endroit où se trouvaient les forcenés venait très probablement de se fracasser. Une multitude d'éclats de verre s'abattit sur le sol, telle une pluie battante. Puis, de l'autre bout de la salle, vers l'entrée principale, lui parvint une voix tonitruante, réussissant l'exploit de se faire entendre malgré le chaos.

— Police ! On ne bouge plus ! À terre ! À

terre !

Dieu merci, nous sommes sauvés !

— Merde ! lâcha un des forcenés.

Les tirs reprirent de plus belle, et les cris aussi, indiquant à Kate que la salle était toujours aussi pleine.

— Putain, y a des flics partout ! s'écria une voix.

Elle était presque sûre que c'était celle du détenu en combinaison orange. Or, cette voix était beaucoup trop proche à son goût.

— Faut tenter un truc. J'y vais ! lança une troisième voix, nouée par la panique.

— Non, Petit Jules !

Si Petit Jules répondit, Kate ne l'entendit pas, car une autre voix répéta :

— On ne bouge plus, j'ai dit !

Suivit un feu nourri sans précédent jusque-là. Les balles sifflaient de toutes parts.

Certaines

allèrent

transpercer

les

panneaux de bois du box des jurés, et l'une d'elles finit sa course dans le sol à quelques centimètres de l'attaché-case de Kate.

Bryan et elle s'étaient instinctivement couvert la tête et ne formaient plus qu'une seule masse tant ils

se serraient l'un contre l'autre. Il sembla à Kate que la fusillade continuait en dehors de la salle. Un cri étouffé, bref, la fit frissonner.

— J'ai l'impression qu'ils ont encerclé le bâtiment, murmura Bryan. Je crois que le type a sauté par la fenêtre et qu'ils l'ont abattu.

L'un comme l'autre étaient agités d'incontrôlables
tremblements.

Bryan

claquait des dents en parlant.

— Si seulement ils pouvaient tous sauter...

Une balle vint se loger dans un pied de la table, et des éclats de bois s'envolèrent.

Kate se recroquevilla un peu plus, les yeux fixés sur le bois pulvérisé.

— Mon Dieu, protégez-nous... gémit Bryan.

Soudain, Kate entendit des pas, tout près.

Instinctive ment, elle tourna la tête dans la direction d'où venait ce bruit, mais elle ne vit rien, ce qui ne fit qu'ajouter à son angoisse.

Ses yeux balayèrent fébrilement les alentours, cherchant un signe, une ombre.

Mais elle ne distingua rien. Recroquevillée là, si près du sol, la respiration saccadée, elle réalisa soudain que la qualité de l'air avait changé : il était plus frais, et sentait la pluie. La vitre qui se trouvait presque en face d'eux avait donc bien été brisée. Les trois hommes avaient peut-être envisagé de s'enfuir par là avant d'en être dissuadés

- à l'exception de Soto - par une présence policière à l'extérieur. Elle entendait main tenant la pluie qui continuait de tomber à verse dehors et, plus loin, les sirènes.

Beaucoup de sirènes, comme si toute la police

de

Philadelphie

convergeait

désormais vers le palais de justice.

Il faut que je tienne encore un peu. Tout sera bientôt terminé.

— Lâchez vos armes ! Maintenant ! hurla un policier.

Bryan se serra encore un peu plus contre Kate. L'arrivée de la cavalerie et les tirs continus au-dessus de leurs têtes rendaient complètement ridicule toute tentative de fuite de leur part.

Il faut qu'on s'en sorte. Il faut qu'on s'en sorte.

De nouveau, Kate entendit des pas précipités, tout près. Et de nouveau, elle chercha d'où cela pouvait provenir. Mais elle ne voyait toujours rien, en dehors de la partie inférieure de la chaire du juge et des corps des deux gardes - elle était certaine que le second était mort, car son regard était devenu vitreux, et son poing s'était relâché. C'est alors que, dans son champ de vision, apparurent deux pieds chaussés de tennis noires. Kate crut que son cœur allait cesser de battre lorsqu'elle constata qu'au-dessus

de

ces

chaussures

retombaient les jambes d'une combinaison orange. L'homme s'accroupit juste devant la table. Il avait un énorme pistolet à la main, qui sentait la poudre. Il était de type latino, comme Soto, avait un visage rond, rasé de près, presque poupin, avec des joues rebondies et une fossette au menton, et devait avoir entre vingt-cinq et trente ans. Il transpirait, semblait paniqué et regardait au-dessus d'elle, au-delà de la table, sans doute en direction des flics qui avaient pris position dans la salle.

Son regard était perçant. Et cruel. Il balaya un moment la salle, puis descendit lentement et croisa celui de Kate.

— Lâche ton arme ! hurla un policier dans la salle. Le cœur de Kate battait si fort qu'elle n'entendait plus que des voix étouffées, lointaines.

L'homme ne réagit pas. C'était comme s'il n'avait rien entendu. Il fixait le regard de Kate. Cette dernière réalisa soudain que, selon toute probabilité, elle faisait face à sa propre mort. Elle cessa de respirer.

Je vous en prie, ne le laissez pas me tuer.

— Lâche ton arme ! répéta le policier.

Kate constata alors qu'il employait le singulier, et non le pluriel, comme avant.

Cela signifiait-il que la police n'avait plus qu'une arme à faire taire ? Celle que l'homme en combinaison orange pointait justement sur son visage ?

— Approche, toi.

Il venait de la saisir par le bras et la tirait violemment vers lui. Elle ne résista pas, certaine qu'il n'hésiterait pas à l'abattre si elle se débattait. Les doigts de l'homme mordaient la chair de son bras. À quatre pattes, elle sortit de sa cachette, fixant le bout rond et noir du canon de son pistolet.

L'image de l'assassinat du juge Moran lui revint à l'esprit. Sa tête exploserait de la même manière si

l'homme appuyait sur la détente.

Non, non, non.

Mais que pouvait-elle faire ? Bryan n'essaya pas de l'aider. Il se recroquevilla même un peu plus. Et comment aurait-elle pu lui en vouloir ? Il était clair qu'il aurait été abattu s'il avait tenté de s'interposer.

— Je vous en prie... J'ai un petit garçon, dit-elle lorsque son genou heurta le pied de l'homme.

Elle essaya de soutenir son regard, tenta d'y trouver un soupçon d'humanité. Mais il regardait de nouveau au-delà de la table.

Sans doute cherchait-il où se cachaient précisément les policiers.

— Ta gueule, dit l'homme en la tirant de manière qu'ils regardent dans la même direction.

Puis il passa un bras autour de son cou, comme s'il voulait l'étrangler, toujours à l'abri de la table.

— Maintenant, on va se lever. Tous les deux.

Le

canon

du

pistolet

s'enfonça

brusquement dans la joue de Kate, qui sursauta. Sa tête se mit à tourner, ses genoux à trembler, menaçant de se dérober à tout moment. Mais l'homme la força à se lever avec lui. De son bras, il la plaquait contre lui, et elle sentait sa chaleur. Son odeur, aussi. Il empestait la transpiration et l'après-rasage bon marché, était à peine plus grand qu'elle, mais plus râblé, et bien plus fort. Dans son oreille, elle entendait sa respiration précipitée.

Elle avait envie de vomir.

— Je vous préviens, je vais la buter ! lança-t-il tandis qu'ils se redressaient lentement.

Sortez, sinon je fais sauter sa putain de tête

!

— Cessez le feu ! cria un homme. Ne tirez pas !

Elle ne voyait rien. Son agresseur appuyait si fort le canon sur sa joue qu'elle était obligée de pencher la tête en arrière.

Ils restèrent ainsi un instant, puis il relâcha un peu son bras et elle put redresser la tête. Face à elle, elle découvrit la salle d'audience, dans laquelle une petite dizaine de civils tentaient de se cacher, accroupis, recroquevillés un peu partout derrière les bancs. Seuls quelques-uns osaient lever les yeux pour les regarder.

Tout au fond, gardes et policiers s'étaient figés sur place. Certains étaient à couvert ; d'autres, dans l'allée centrale, à découvert.

Ils n'étaient pas tous équipés de gilets pare-balles, mais tous étaient armés et pointaient leurs pistolets dans leur direction. Aucun d'eux ne bougeait. Celui qui semblait être à leur tête, un homme brun au teint mat, était en civil et trempé des pieds à la tête. Sa chemise blanche collait à son torse à

certaines endroits. Âgé d'une trentaine d'années, il était mince, large d'épaules, et plutôt

beau

gosse.

En

d'autres

circonstances, Kate aurait laissé son regard errer un peu plus longuement sur lui. Il avait un genou à terre et tenait son arme à deux mains. Comme les autres, il visait Kate.

« Non, il ne me vise pas », rectifia-t-elle pour elle-même, en essayant de calmer les battements de son cœur. Comme les autres, il pointait son arme en direction de l'homme qui l'avait prise en otage.

Son regard croisa celui du policier. Il avait des yeux sombres, qui brillaient comme deux billes d'onyx dans la lumière crue des néons qui éclairaient la salle. Ils exprimaient le calme, l'assurance, ne manifestaient aucune panique. Il soutint son regard quelques instants avant de fixer son agresseur.

— Lâche-la, dit-il d'une voix aussi calme que son regard.

Son arme ne bougeait pas d'un pouce. Kate réalisa qu'elle avait recommencé à respirer lorsque son agresseur resserra son bras autour de son cou et lui coupa le souffle.

Au bord de l'étouffement, elle s'agrippa des deux mains à l'avant-bras velu du forcené, n'osant ni le griffer ni y enfoncer ses ongles, de peur qu'il ne l'abatte. Terrifiée, elle ne quittait pas le policier des yeux.

Mais lui se concentrait sur l'homme qui la retenait prisonnière.

— Ben voyons, lâcha ce dernier avec un petit rire, avant de la tirer sur la gauche, en direction du couloir d'accès réservé aux détenus.

Handicapée par ses hauts talons, elle trébucha. D'un mouvement brusque, il la tira vers le haut. Elle eut mal au cou, mais le mouvement avait forcé l'homme à modifier sa prise, et elle pouvait de nouveau respirer normalement.

— Tu me prends pour un con, c'est ça ? Tu crois que j'ai pas percuté que c'était le couloir de la mort qui m'attendait, là ?

Il hésita légèrement, et Kate sentit contre elle sa respiration s'accélérer encore.

— Je veux un hélicoptère. Devant le palais.

Dans un quart d'heure. Sinon, je la bute.

— Si tu la butes, on te bute, répondit le flic sur le ton de l'évidence.

Son visage ne trahissait aucune expression.

Il fixait toujours l'homme en orange sans ciller. Son arme suivait leur progression.

— Sans l'hélico, je suis foutu, de toute façon. Alors, je veux cet hélico, compris ?

Sinon, je la tue.

Ils atteignirent la porte du couloir des détenus.

— Ouvre, ordonna l'homme.

Comme Kate n'obéissait pas, il enfonça un peu plus le canon de son arme dans sa joue, lui entamant la peau. La douleur fut fulgurante. Kate grimaça, lâcha un cri étranglé et tendit la main vers la poignée, qu'elle ne voyait que du coin de l'œil.

C'était une poignée ronde, en métal brossé, qui glissa sous sa paume moite.

Ne tourne pas la poignée. Essaie de gagner du temps...

— Écoutez, dit-elle d'une voix blanche, consciente de tenter l'impossible, peut-être qu'on peut trouver un arrangement...

— Ouvre cette foutue porte, bordel !

— Aïe !

Le canon de l'arme la blessa un peu plus profondément. Elle sentit sa peau se déchirer. Aussitôt après, un filet chaud coula sur sa joue. Elle saignait. Le souffle court, le ventre noué par la peur, elle obéit.

La tension qu'elle sentait dans le corps de l'homme, sa respiration si saccadée, la sueur qui dégoulinait sur ses tempes lui disaient qu'il était prêt à tout. Il n'avait plus rien à perdre. Elle avança le plus lentement possible, fit ce qu'il lui demandait et réussit à tourner la poignée malgré la moiteur de sa paume.

Tout aussi lentement, elle poussa la lourde porte métallique.

— Lâche-la, et il te restera plusieurs années pour trouver un moyen d'éviter la chaise, lança le policier

sur le ton de la conversation, comme s'il parlait de la météo.

Kate lui jeta un regard suppliant. Mais il était concentré sur l'homme en orange et n'eut même pas un battement de cils pour accuser réception de sa panique.

Qu'allait-il lui arriver lorsqu'elle serait seule derrière cette porte avec l'homme ?

Elle ne voulait même pas y penser.

Ben, mon bébé. Maman t'aime, tu sais.

L'idée qu'elle ne verrait plus jamais son fils lui fit monter les larmes aux yeux.

— Pour un type intelligent comme toi, ça ne devrait pas poser de problème, continua le policier. Tu connais le système, tu sais comment on peut s'en tirer. Mais si tu la tues, je peux te garantir que tu ne verras pas le soleil se lever demain.

D'un coup de pied, l'homme ouvrit la porte en grand et s'engouffra dans le couloir, tirant Kate derrière lui.

— Va te faire foutre, *amigo*. Je poserai pas mes fesses sur ta foutue chaise. T'as un quart d'heure pour me trouver un hélico.

5.

La porte se referma avec un petit claquement. Kate se sentit défaillir. Elle était désormais seule avec l'homme en orange. Restait-il quelqu'un dans ce couloir ? Il y régnait un silence angoissant. On n'entendait que le ronronnement du système de ventilation, qui évoquait celui de la pompe qui maintient un patient en vie. Juste au-dessus de la porte se trouvait une caméra de surveillance - ou plutôt ce qu'il en restait, car elle avait été pulvérisée, vraisemblablement par un coup de feu.

L'atmosphère était confinée comme dans un avion. Seuls les détenus et les gardiens étaient autorisés à pénétrer dans cet endroit. Des gardiens, elle doutait qu'il en restât beaucoup. Vivants, en tout cas.

— Verrouille la porte, ordonna l'homme.

Kate baissa les yeux et constata qu'il y avait un verrou juste au-dessous de la poignée.

Son agresseur n'attendait personne, donc.

Cela confirmait l'impression qu'elle avait eue : ses deux complices étaient désormais hors du coup, qu'ils soient morts, blessés ou déjà en fuite. Elle s'exécuta, avec le sentiment de nouer elle-même la corde pour se pendre. La porte était blindée, elle le savait. Et parfaitement insonorisée, aussi, pour autant qu'elle pouvait en juger.

— Voilà, ça, c'est un gentil petit procureur.

Le sarcasme dans sa voix lorsqu'il prononça le mot « procureur » ne laissait pas place au doute : le destin de Kate était scellé. Quoi qu'il arrive, il allait la tuer.

A moins qu'un miracle ne se produise ou qu'elle ne trouve un moyen de sauver sa peau... dans le quart d'heure qui suivait.

— T'as une montre ? C'est quelle heure ?

Elle baissa les yeux sur son poignet.

— Il est 9 h 16.

— Bon. T'as jusqu'à 9 h 31, alors. Allez, avance.

Il la fit pivoter et la poussa devant lui.

Cette fois, il la tenait par le col de sa veste de tailleur et avait planté le canon de son arme dans ses reins. Elle se cambra en grimaçant, mais n'osa pas protester. Prise de sueurs froides, elle transpirait et grelottait à la fois.

Reste calme. Réfléchis. Il y a forcément un moyen de sortir delà.

Le couloir faisait partie d'un ensemble de plusieurs corridors reliés entre eux et desservant à peu près tout le bâtiment.

L'ensemble était destiné à maintenir une vraie séparation entre le public et les détenus convoqués devant un tribunal. «

Sécurité » ayant été le maître mot de la construction du palais, ces couloirs permettaient aux gardes de déplacer les prisonniers dans le bâtiment de façon quasiment invisible. En cas d'urgence, chaque section de ce véritable labyrinthe pouvait être isolée des autres par le biais de portes blindées. Un système qui avait fait ses preuves et qui, pour l'heure, jouait contre Kate. Elle avait souvent entendu dire, et le constatait à ses dépens aujourd'hui, que ces couloirs étaient imprenables.

Celui dans lequel ils se trouvaient était étroit, brillamment éclairé par des néons intégrés au plafond. Les murs étaient d'un gris déprimant, le sol en ciment lisse. Sur la droite, deux portes, en métal gris elles aussi et percées d'une petite fenêtre à la vitre grillagée, donnaient sur deux cellules.

Au bout du couloir, on apercevait un vieux téléphone noir accroché au mur avec, en dessous, une chaise pliante en métal pour les

gardes

chargés

d'escorter

des

prisonniers jusqu'à la salle d'audience, et une autre porte, identique à celle qu'ils venaient de franchir. Elle menait à un autre couloir, naturellement. Devant l'absence d'intérêt que son ravisseur manifesta pour cette porte, Kate devina qu'elle devait être verrouillée de l'intérieur.

La vérité, c'était que ce labyrinthe était une véritable prison à l'intérieur du palais de justice. Pour que la police puisse tirer Kate de là, il lui faudrait faire des efforts démesurés, qui laisseraient à l'homme en orange plus de temps qu'il n'en fallait pour liquider son otage.

Les cellules. Leur porte était très certainement blindée, elle aussi. Peut-être qu'en se dégageant brusquement, elle pourrait se ruer à l'intérieur... Une lueur d'espoir s'alluma dans l'esprit de Kate.

— T'as intérêt à prier pour qu'ils ramènent l'hélico, dit l'homme en poussant son arme dans son dos.

Je me retourne d'un coup, je le pousse, il perd l'équilibre et je cours dans la cellule la plus proche. Je claque la porte, et...

— Vous savez, peut-être que l'hélico n'est pas la seule solution. On pourrait discuter.

Si vous plaidez coupable...

Elle fut fière d'entendre que sa voix tremblait à peine. Tout en parlant, elle continuait à réfléchir à son plan, pesant le pour et le contre. Il régnait un tel silence dans le couloir que chaque claquement de ses talons sur le sol en ciment résonnait comme un coup de feu.

— Par exemple, si vous me laissez sortir maintenant, je ferai en sorte que vous ne risquiez pas la

peine de mort. Je vous le garantis.

— Arrête tes conneries. Tes garanties, c'est du flan, dit-il en resserrant sa prise sur son col, lui arrachant une grimace. Et si tu la fermes pas illico pour que je puisse réfléchir, je te bute tout de suite.

Bien, bien, bien. Respirons.

Donc, négocier n'était pas possible. Si ce fumier n'obtenait pas son hélicoptère - et il ne l'obtiendrait pas, elle savait comment ce genre de marché finissait en général -et si elle ne trouvait pas un moyen de se sortir de là toute seule, elle était fichue.

Après le carnage de la salle d'audience, l'homme savait qu'il n'avait plus rien à perdre. La peine de mort, il y avait droit au moins six fois, déjà. Une victime de plus ne changerait pas grand-chose à son avenir.

Pour couronner le tout, il n'avait pas l'air de porter les procureurs dans son cœur.

Mon Dieu, je Vous en prie ! Je ne veux pas mourir.

Le visage de Ben traversa une nouvelle fois l'esprit de Kate. Elle se mit à penser à ce qui lui arriverait après sa mort et sentit les larmes lui picoter les yeux.

Ne fais pas ta chochette !

Et parce que cette expression figurait parmi les favorites de Ben, l'étau qui lui serrait le cœur se referma un peu plus.

D'un battement de cils, elle refoula ses larmes et consacra le peu de forces qu'il lui restait à chasser Ben de son esprit. Pour garder un espoir de s'en sortir, elle devait se concentrer sur l'instant présent.

Réfléchis.

Ils arrivaient à la hauteur de la première cellule lorsque sa poignée se mit à bouger.

Kate sursauta. Derrière la fenêtre grillagée apparut un visage d'homme basané, au crâne rasé.

— Merde ! rugit l'homme en orange. Ouvre la porte, vite !

Elle obtempéra. Les cellules étaient équipées

de

verrous

à

clé,

que

complétaient des loquets. À l'extérieur, bien sûr. Comment avait-elle pu envisager de chercher un abri derrière une de ces portes ? Les prisonniers, on les enfermait de l'extérieur. En se réfugiant dans une cellule, elle aurait commis une erreur fatale.

Curieusement, le loquet de la cellule où se trouvait

l'homme

n'était

pas

tiré.

D'ailleurs, au moment où elle allait actionner la poignée, il donna un coup de pied dans la porte, qui s'ouvrit.

Le basané était un peu plus grand que le ravisseur de Kate et portait la même combinaison orange. Son torse était visiblement celui d'un amateur de musculation dopé aux anabolisants. Une habitude sans doute prise en prison. Sa combinaison était tendue au niveau des épaules et autour des biceps. Il avait un cou de taureau, des sourcils broussailleux au-dessus de petits yeux marron, un nez triangulaire, charnu, et une bouche sans lèvres surmontée d'une fine moustache.

Un bouc parfaitement taillé complétait l'ensemble.

Et il brandissait un gros pistolet noir.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce que vous avez foutu ? demanda celui qui tenait Kate. Et Newton, il est où ?

Il plaqua Kate face au mur. La porte de la cellule se referma à quelques centimètres de son nez, mais elle eut le temps d'entrevoir l'intérieur. Trois hommes étaient à terre. Elle ne vit les jambes que de deux d'entre eux, l'un en combinaison orange, l'autre en uniforme bleu. Le troisième homme était lui aussi en uniforme. Il était sur le ventre, mort ou inconscient, elle n'aurait su le dire. Les cheveux courts, bruns, il semblait mince et jeune.

— Newton est là-dedans. Mort. Le salopard de flic qui l'escortait ne l'a pas raté. On allait sortir quand Newton est tombé. Je me suis arrêté pour achever le flic, et cette foutue porte s'est coincée.

Contrairement à l'autre, visiblement agité, le basané paraissait d'un calme à toute épreuve. Kate resta immobile, la joue contre le mur froid. Elle avait désormais deux meurtriers armés contre elle, et pas l'ombre du commencement d'un plan.

— J'y croyais pas. Cette foutue porte qui s'ouvrait plus ! J'étais fait comme un rat.

Et de votre côté, ça a merdé ou quoi ?

— À ton avis ? Tu crois vraiment que je serais ici, si ça avait pas merdé ?

— Et Pack ? Et Petit Jules ?

— Morts, tous les deux. Meltzer est jamais arrivé avec la caisse, l'enfoiré. Peut-être qu'il a pas réussi à approcher le palais.

C'était le branle-bas de combat général, dehors, quand on a fait sauter la vitre.

Peut-être que les flics avaient été rencardés. Petit Jules a tout de même sauté, et ils l'ont tiré comme un lapin. Pack s'est pris un pruneau dans la salle d'audience. Alors, j'ai attrapé la jolie petite proc', et puis...

À l'autre bout du couloir, le téléphone se mit à sonner. Ils sursautèrent tous les trois et tournèrent la tête en direction de la sonnerie.

— Qui c'est ? fit le basané, nerveux tout à coup.

— Comment tu veux que je le sache ?

Attends, c'est peut-être les flics. Si ça se trouve, l'hélico est arrivé.

Aucun d'eux ne fit mine d'aller répondre.

Le téléphone continuait à sonner, impérieux. Kate sentit alors une main se refermer sur son bras. Son agresseur l'écarta violemment du mur et la poussa en avant.

— Bouge ton cul, dit-il tandis qu'elle trébuchait, juchée sur ses maudits talons.

— L'hélico ? s'enquit l'autre homme.

— Ouais. Je leur ai laissé un quart d'heure pour me trouver un hélico. Sinon, je la bute, annonça l'homme en orange, content de lui. Au fait, madame la proc', c'est quelle heure, là ?

Kate baissa les yeux sur sa montre. Elle n'avait aucune envie de le savoir.

— 9 h 20.

— Bon. Il leur reste onze minutes, alors.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Comment je le saurais, crétin ? S'ils la veulent vivante, ça marchera.

— T'es sûr qu'elle est proc' ?

— Certain.

Le téléphone sonnait toujours. Ils s'en approchèrent en file indienne, Kate en premier, suivie de l'homme en orange, puis de son complice.

L'homme en orange la poussa contre le mur, juste à côté de l'appareil. La sonnerie lui vrillait les

tympan, mais elle fit de son mieux pour l'ignorer, posa une joue contre le ciment frais et tenta de se concentrer sur les battements de son cœur et sa respiration. Il fallait qu'elle ait l'esprit libre pour échafauder un autre plan.

Un plan, oui, mais avec quelles idées ?

Parce qu'il lui fallait se rendre à l'évidence

: des idées, elle n'en avait plus.

L'homme lui lâcha le bras. Une nouvelle fois, elle sentit le canon froid et dur de son arme contre sa peau, dans son cou, juste en dessous de la mâchoire.

— T'as pas intérêt à faire la maligne, compris ? dit-il en tendant un bras vers le téléphone.

Enfin, il décrocha. Durant quelques secondes, ce fut le silence. Elle ferma les yeux.

— Ouais ! aboya l'homme dans le combiné.

Il écouta un instant avant de riposter :

— Arrête de me bassiner avec tes conneries. Je te donne pas plus longtemps.

— Dis-lui que tu veux du fric, intervint le basané derrière eux.

Il était visiblement agité, maintenant, et ne cessait de se balancer sur la pointe des pieds. Kate sentait le mouvement, entendait les frottements de ses vêtements.

— Demande cent mille dollars, avec l'hélico.

— Je veux du fric aussi, dit l'homme en orange. Cent mille dollars. En liquide, billets non marqués, petites coupures.

Dans l'hélico. Et il reste moins de dix minutes.

Il écouta un moment, puis déclara :

— OK, tu peux lui parler. Du moment que tu gardes un œil sur l'heure.

Lui parler. Kate ouvrit les yeux.

L'homme en orange posa le combiné contre son torse et la regarda.

— Il veut s'assurer que t'es toujours vivante, dit-il en faisant glisser le bout de son canon le long du cou de Kate, jusque sous son oreille.

Elle sentit son pouls battre contre le métal froid. Ses yeux écarquillés croisèrent le regard de son agresseur. Elle avait le souffle court, les lèvres sèches. Un faux mouvement, ou une simple pression, délibérée, de la détente, et elle ne serait plus de ce monde.

Est-ce que ça fait mal ?

— T'as intérêt à faire gaffe, ma salope, parce que je t'ai à l'œil.

Et il posa le combiné contre son oreille. *Je Vous en prie, mon Dieu. Je Vous en prie.*

— Allô ? dit-elle.

— Vous êtes Kate White ? fit une voix masculine dans son oreille.

Elle reconnut aussitôt le policier qu'elle avait vu dans la salle d'audience, celui dont le regard était si calme, si rassurant. Sa voix était à l'image de ce regard. Elle s'accrocha à la force tranquille qui émanait de lui comme un noyé s'agrippe à une bouée.

Reste calme. Ne panique pas.

Ses jambes flageolèrent.

Seigneur, ne me laissez pas mourir !

— Oui.

Elle ignorait combien de temps on la laisserait parler et voulut aller à l'essentiel.

Alors, d'une voix rauque, fêlée par la peur, qu'elle n'essaya pas d'empêcher de trembler, elle poursuivit d'une traite :

— J'ai un petit garçon. Je l'élève seule. Je vous en prie, donnez à cet homme ce qu'il veut.

L'homme en orange approuva d'un mouvement de menton.

— Nous allons faire de notre mieux pour vous sortir de là en bonne santé. Etes-vous le seul otage ?

— Oui.

Elle pensa aux corps aperçus dans la cellule, et à l'autre cellule, dont elle n'avait pas vu l'intérieur.

— Je crois, ajouta-t-elle. L'homme en orange se rembrunit.

— Ça suffit, dit-il en lui retirant le combiné.

Elle inspira un grand coup, reposa la tête contre le mur, ferma les yeux. *Ayez pitié, Seigneur ! Je Vous en supplie.*

— T'as entendu ? Son même n'a qu'elle, dit l'homme en orange dans le combiné, sur un ton de défi. Alors, tu me rappelles quand l'hélico est là. Avec le fric. Le temps passe, au cas où tu l'aurais pas compris.

Et il raccrocha.

— Tu l'auras jamais, ton hélico, dit alors le basané.

Kate rouvrit les yeux.

— Pourquoi tu dis ça ? Pourquoi tu dis une connerie pareille ?

L'homme en orange s'était retourné si brusquement qu'elle sentit l'air qu'il avait déplacé. Dans le même temps, il avait ôté son arme de son cou. Elle réprima un soupir de soulagement.

— Ils te mènent en bateau, répondit l'autre.

T'auras rien du tout.

— Ils me mènent pas en bateau. L'hélico va arriver. Ils savent que sinon je la bute.

— Et si tu la butes, ça t'avancera à quoi ? Ça nous sortira pas d'ici.

Il n'y avait pas de réponse à cela. L'homme en orange le savait aussi bien que Kate, apparemment, car il hésita avant de répondre. Elle vit l'incertitude l'envahir, en même temps que la rage et la peur. Entre les deux hommes, la tension était palpable.

— Ils la veulent vivante. Ils me donneront ce que je demande.

Mais sa voix n'était plus aussi assurée que l'instant d'avant.

— Admettons qu'ils soient OK pour l'hélico.

Comment tu iras jusqu'à ce foutu hélico ?

— Quoi ?

— Comment tu le rejoindras ? Où est-ce qu'il sera ?

— Je leur ai dit sur le toit.

— C'est vrai, il y a une plate-forme là-haut.

Mais comment tu vas monter sur le toit sans qu'ils te descendent ?

— Je vais me servir d'elle comme d'un bouclier, tiens. Et je leur dirai que si je vois ne serait-ce que l'ombre d'un flic, je lui fais sauter la tête.

L'autre secoua la tête.

— Ça marchera pas.

— Comment ça, ça marchera pas ?

— C'est trop loin. Il faut aller jusqu'à l'ascenseur, le prendre, monter sur le toit, sortir, traverser jusqu'à l'hélico, le tout avec elle. Il y aura des tireurs d'élite par tout.

L'homme en orange vibra de fureur et de frustration.

— T'as un meilleur plan, peut-être ? Parce que si t'en as un, je t'écoute, connard !

— Ouais, j'en ai un, fit l'autre. Un bien meilleur, même. Pour moi, en tout cas.

Kate ne vit même pas sa main bouger. Il y eut une détonation assourdissante, et l'homme en orange s'écrasa dos au mur, juste à côté d'elle, avec une telle violence que sa tête cogna contre la paroi de ciment puis rebondit en avant. Elle hurla et le vit ouvrir la bouche, comme s'il voulait crier, lui aussi. Mais aucun son ne sortit de sa gorge. Lentement, il glissa le long du mur, telle une poupée de chiffon. Quelques instants plus tard, il était assis, jambes écartées devant lui. Ses yeux étaient encore ouverts, sa bouche aussi. Puis sa tête retomba sur le côté. Kate comprit qu'il était mort avant même de voir le filet de sang au coin de ses lèvres et la plaie béante sur sa poitrine.

Elle tourna un regard stupéfait vers le basané. L'arme à la main, celui-ci regardait son complice sans vie avec un sourire vicieux. L'odeur de poudre et de sang arriva aux narines de Kate au moment où il plantait son regard dans le sien.

Elle sentit son cœur cesser de battre.

— Salut, Kitty-Kat, fit-il. Faut pas avoir peur, tu sais... Me dis pas que tu te souviens pas de ton vieux pote Mario !

6.

Tom décrocha le combiné d'une main qui ne tremblait pas. Il contrôlait sa respiration, était fermement planté sur ses jambes, ne cillait pas, ne transpirait pas.

Rien dans son apparence ne trahissait le profond malaise qui lui nouait l'estomac, les battements trop pesants de son cœur, l'adrénaline qui courait dans ses veines.

Autour de lui se trouvait un petit groupe de policiers. Ils se tenaient serrés autour du téléphone, dans l'espace d'ordinaire réservé à l'huissier et à partir duquel on appelait à la barre les détenus amenés à témoigner. Ils avaient tous entendu le coup de feu dans le couloir de sécurité. Tom pensa à Kate White, mince et séduisante avec ses cheveux blonds, sa peau diaphane et ses grands yeux bleus, aussi désemparée qu'une petite souris entre les griffes d'un chat affamé. Il serra les dents.

Était-elle morte ?

Et Charlie ? Où était-il ? S'il s'était trouvé quelque part dans le palais de justice au moment où avaient éclaté les premiers coups de feu, il les aurait déjà rejoints.

Était-il mort, lui aussi ?

Cette éventualité le rendait fou. Le responsable des entrées au sous-sol pensait, mais sans pouvoir l'affirmer, qu'après avoir réglé les formalités pour son détenu, Charlie avait escorté ce dernier jusqu'au premier étage. Au lieu de refaire le même chemin que son frère en passant par le sous-sol - il n'était pas autorisé à pénétrer dans le labyrinthe, de toute façon

-, Tom était monté directement au premier pour voir s'il y trouvait Charlie. Il sortait de l'ascenseur en compagnie de deux officiers envoyés par Johnson lorsque les premiers coups de feu avaient été tirés dans la salle d'audience numéro deux cent sept. Il avait dû remonter à contre-courant le flot de la foule qui cherchait à quitter les lieux le plus rapidement possible, dans le mouvement de panique générale qui avait suivi. Au milieu du carnage, il n'avait pas trouvé Charlie. Ni mort ni vivant. Et cela était loin de le rassurer.

Mais pour l'heure, son devoir était de se porter au secours de Kate White.

— S'il refuse de lui passer le téléphone, c'est qu'il l'aura butée, non ? dit Mitch Cooney.

L'officier, gagné par l'embonpoint et la calvitie, devait avoir une cinquantaine d'années et était blême. Le massacre d'un si grand nombre de ses amis et collègues l'avait fortement choqué. Mais comme le reste du groupe autour de Tom, il tenait encore bon, assumait ses fonctions, fidèle au poste.

— Ça serait complètement idiot de sa part de l'avoir tuée. Sans elle, il est foutu. Il ne peut plus négocier, intervint le brigadier LaRonda Davis.

Noire, haute comme trois pommes mais avec des courbes qui rendaient même l'uniforme sexy, elle semblait secouée. Elle se trouvait là parce qu'au moment où avait éclaté la fusillade, elle se rendait dans la salle d'audience voisine pour témoigner.

— Bon, taisez-vous, maintenant, j'appelle.

Tom pressa la touche qui établissait la communication avec le téléphone du couloir.

— On n'a rien. Qu'est-ce que tu vas dire ?

L'officier Tim Linning semblait au bord de la panique.

À dire vrai, personne autour de Tom ne se sentait qualifié pour démêler en douceur l'écheveau complexe fait de cupidité, d'espoir et de bêtise qui maintenait - pour combien de temps ? - Kate White en vie.

Mais tant que personne de plus qualifié ne se présenterait, l'équipe pour le moins hétéroclite qui se trouvait là était tout ce sur quoi elle pouvait compter.

— Je vais demander à reparler à la proc', lâcha Tom. S'il me la passe, je mentirai comme un arracheur de dents et je lui dirai qu'il aura tout ce qu'il demande. Sinon...

sinon, on verra.

Le téléphone sonna. De l'autre oreille, Tom entendit la sonnerie résonner dans le couloir. Il avait les nerfs à vif et se sentait plus à cran encore qu'un accro à la caféine devant un *Starbucks* fermé.

Dring...

Il attendit. Serra les dents. *Dring...*

Il restait quatre minutes avant l'expiration de l'ultimatum lancé par Nico Rodriguez.

L'hélicoptère ne serait pas là avant un quart d'heure. De toute façon, il n'était pas prévu que Rodriguez parte avec. Faire venir l'hélico était un moyen de le forcer à sortir. Les cent mille dollars, avec lesquels il n'irait nulle part non plus, étaient sur le point d'être réunis, pour le cas où Rodriguez aurait l'intelligence et le temps de vérifier le contenu du sac. Le groupe d'intervention, avec tous ses tireurs d'élite, était en route. On les attendait dans moins de trois minutes, de même qu'un négociateur spécialisé dans les prises d'otages et que l'essentiel des effectifs de police de la ville.

Tout ce qu'il avait à faire, c'était maintenir Kate White en vie assez longtemps pour permettre aux officiers rompus à ce genre d'affaire d'arriver et de prendre le relais.

Facile à dire, songea-t-il en grimaçant.

Dring...

— Décroche, bon Dieu ! lâcha Davis.

Elle disait tout haut ce que les autres pensaient tout bas. Mais tous savaient que se laisser emporter par l'émotion n'aiderait guère celle qu'ils essayaient de sortir de là.

D'un froncement de sourcils, Tom fit taire Davis. *Dring...*

Dans la salle d'audience, le chaos régnait toujours. Un chaos différent. Officiers de police, personnel médical, civils couraient dans tous les sens. Il y avait déjà des journalistes - sans doute ceux qui se trouvaient au palais pour suivre une autre affaire, et qui avaient accouru en entendant la fusillade. Partout, du sang, des corps déchiquetés. Les victimes étaient soignées sur place. Des brancards circulaient entre les bancs, et quelques personnes

tentaient

d'organiser

un

système de triage des blessés. Dans un coin, un défibrillateur émettait son sifflement caractéristique. Des femmes pleuraient, au bord de l'hystérie. Ici et là, on entendait quelques cris, à mesure que des rescapés découvraient des proches mal en point. Par la fenêtre brisée, à peine étouffés par la pluie battante et la distance, parvenaient les bruits de dizaines de sirènes.

Les renforts arrivaient. Bientôt, quelqu'un de plus qualifié prendrait la relève.

Dring...

On essayait d'établir un cordon de police autour de la salle d'audience et d'en faire sortir tous ceux dont la présence n'était pas requise. L'évacuation du palais de justice s'organisait, mais lentement. Très lentement. Le bâtiment était immense, bourré de recoins, et il était bondé. Il y avait trop de gens, trop de détenus, trop de tâches à accomplir simultanément, trop de confusion, et pour l'instant trop de désorganisation pour obtenir un résultat efficace. Tout le monde était sous le choc ; personne n'était préparé à cette irruption de l'horreur dans sa vie.

Tom, du fait de son grade, et parce qu'il connaissait Rodriguez pour l'avoir déjà arrêté - et surtout parce qu'il refusait de laisser qui que ce soit d'autre gérer cela avant l'arrivée d'un négociateur -, avait pris les choses en main. Il savait que sa mission était simple : il devait garder Rodriguez au téléphone le plus longtemps possible, lui faire croire qu'il allait obtenir tout ce qu'il voulait. L'empêcher de tuer Kate White.

Le regard de Kate, rivé au sien comme si elle avait été sûre qu'il allait la sauver, le hantait. Sa voix aussi, qu'il avait entendue trembler de peur lorsqu'elle lui avait dit qu'elle élevait seule son fils.

Dri...

La sonnerie se tut. Quelqu'un avait décroché. Tom se tendit.

Les autres comprirent sans doute ce qui se passait, à son expression ou au mouvement de son corps. Ils se penchèrent vers lui, ne le quittant pas des yeux.

À l'autre bout du fil, silence. Mais Tom était presque certain d'entendre une respiration.

— Rodriguez ? demanda-t-il d'une voix blanche.

L'homme

était

un

criminel

multirécidiviste, avec un casier judiciaire long comme le bras. Abattre son otage ne lui ferait ni chaud ni froid.

— Non.

C'était la voix de Kate White. Grave, fébrile.

Elle était en vie. Tom sentit les griffes de la peur lâcher prise. Ce ne fut qu'à ce moment qu'il se rendit compte à quel point il avait craint qu'elle ne soit morte.

— Comment ça va ? demanda-t-il.

Autour de lui, sentant la tension redescendre dans sa voix, le groupe lâcha un soupir à l'unisson.

— Ça va.

Elle avait le souffle court mais semblait maîtresse

d'elle-même.

Tout

bien

considéré, elle avait tenu bon, était restée calme,

concentrée,

avait

participé

activement à sa propre sauvegarde, et il l'admira pour cela. Dans les mêmes circonstances, la majorité des gens - lui compris, peut-être - aurait craqué, aurait laissé la terreur prendre le pas sur tout le reste.

— On a entendu...

— Un coup de feu, coupa-t-elle. Je sais.

Elle inspira un grand coup et le cloua sur place en déclarant :

— Je l'ai tué. Il est mort.

Tom crut qu'il avait mal entendu.

— Quoi ?

Autour de lui, les autres se penchèrent un peu plus, attentifs.

— Il est mort. C'est fini.

Elle inspira une nouvelle fois, longuement, avec quelques tremblements. Puis souffla lentement.

— Je vais sortir, dit-elle enfin.

— Comment est-ce que... commença Tom, stupéfait. Mais une fois encore, elle l'interrompit. En raccrochant.

Tom écouta la tonalité un instant, avant de raccrocher à son tour et de regarder fixement le téléphone, ébahi.

— Alors ?

La question lui fit relever la tête. Une bonne dizaine de regards interrogateurs étaient rivés sur lui.

— Elle a dit que Rodriguez était mort. Et qu'elle allait sortir.

— Seule ? demanda Linning.

— Je crois. Elle ne l'a pas précisé, mais si Rodriguez est mort, je suppose que la réponse est oui.

— Tu veux dire que c'est elle qui a tiré et que c'est lui qui a pris la balle ?

Davis semblait aussi éberluée que Tom, qui haussa les épaules.

— C'est pas net, cette histoire, grommela Cooney en secouant la tête.

Il fixait la porte métallique comme s'il pouvait deviner, en insistant un peu, ce qui s'était réellement passé derrière.

Et la pensée qui avait traversé l'esprit de Tom se fit jour dans celui de tous les autres au même moment. Et si c'était du bluff ? Si Rodriguez était en train de les faire marcher ?

Cela semblait beaucoup plus probable que d'imaginer Kate White lui tirant dessus.

C'est dans cet état d'esprit qu'ils décidèrent de dégager les abords de la porte et d'isoler cette zone du reste de la salle d'audience, qui, fort heureusement, était à présent presque vide, exception faite des corps des victimes et de quelques personnes, sans doute des ambulanciers, qui s'occupaient des derniers blessés. Deux hommes se chargèrent d'évacuer ceux qui pouvaient l'être, pour le cas où Rodriguez déciderait de sortir en force, en tirant de tous les côtés.

Les autres allèrent se mettre en position derrière le muret de séparation, et partout où ils pouvaient être à couvert et tirer si nécessaire.

Lorsque la poignée tourna, ils étaient prêts. La per sonne qui sortirait, quelle qu'elle soit, serait dans la ligne de mire de tous les pistolets.

Tom était le seul visible. Il se tenait à côté de la table de la défense, à quelques mètres de la porte, comme s'il avait pris Kate White au mot et s'attendait à la voir sortir seule. Il avait son Glock dans la main, mais son bras était le long de son corps. Prêt à tirer, si besoin était.

La poignée cessa de tourner. La porte ne s'ouvrit pas. Le cœur battant, Tom serra les dents. Sa main droite le démangeait.

Pas encore...

L'attente était insupportable. On lui avait déjà tiré des sus, et il n'avait pas aimé ça.

En l'occurrence, il estimait à cinquante pour cent les chances que cela se reproduise, et il savait qu'il n'aimerait pas cela plus que les autres fois. Jouer à passer entre les balles n'était pas drôle. Sur tout quand on perdait, comme cela lui était arrivé.

Enfin, la poignée se remit à tourner.

Il retint sa respiration, attendit.

Cette fois, lorsque la poignée cessa de tourner, la porte s'ouvrit, lentement, sans un bruit. Et Kate White apparut, plus pâle qu'un spectre, plus fragile qu'une poupée de porcelaine dans son tailleur noir très ajusté, ses cheveux retombant sur ses épaules en vagues dorées, apparemment indemne, le visage inexpressif.

Hormis son regard, qu'on aurait dit hanté par l'horreur.

Pour autant que Tom pouvait en juger, elle était seule. Elle était trop frêle pour permettre à Rodriguez ou à qui que ce soit d'autre de se cacher derrière elle. Le regard de Tom glissa néanmoins au-delà d'elle, dans le couloir. Mais il ne vit rien.

Personne. Juste des murs gris, des portes.

Et Kate White.

C'était incroyable, mais il ne semblait pas y avoir d'entourloupe derrière tout cela.

— Kate ? Rodriguez est vraiment mort ?

Lorsqu'il prononça son nom, elle le regarda, pour la première fois depuis qu'elle avait ouvert la porte. Il crut voir dans ses yeux une nuance beaucoup plus sombre que le bleu ciel dont il se souvenait, comme si la peur, la violence de ce qu'elle avait vécu avaient noirci son regard. Elle hocha la tête, puis sembla inspirer un grand coup avant de faire quelques pas vers lui, chancelant sur ses jambes fines, que des talons aiguilles étonnamment sexy rendaient encore plus longues.

— Ne tirez pas ! ordonna Tom par-dessus son épaule. Elle est seule.

Tandis que ses confrères quittaient leurs positions et que la porte se refermait doucement derrière Kate, il glissa son arme dans son holster et avança à sa rencontre.

Elle était livide, à croire que le sang s'était littéralement retiré de son visage.

— Ça va ? demanda-t-il d'une voix aussi douce que possible.

Une nouvelle fois, elle hocha la tête. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais aucun mot ne sortit de sa gorge. Tom remarqua alors ses collants filés, le filet de sang séché sur sa joue, l'horreur dans ses yeux.

Elle était vivante, pratiquement indemne, mais elle n'allait pas bien, ça non.

Kate baissa les yeux. Elle inspira encore profondément, frissonna, puis porta une main à sa poitrine, comme si son cœur avait soudain fait quelque chose qui l'effrayait.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il tandis que les autres avançaient vers le couloir, encore sur leurs gardes malgré tout.

— Je l'ai abattu, dit-elle d'une voix claire et froide. Il est mort.

Puis ses jambes se dérochèrent sous elle et, avec un petit cri, elle s'effondra.

Tom se précipita pour la rattraper avant qu'elle ne touche le sol.

7.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas aller à l'hôpital ? demanda l'ambulancière.

Le badge gris accroché à son chemisier bleu pâle indiquait « Laura Remke ». De taille moyenne, trapue, les cheveux courts, le visage dénué de maquillage, elle devait avoir une petite quarantaine d'années. Elle s'était montrée calme, efficace, avait posé le moins de questions possible, une attitude que Kate avait tout particulièrement appréciée vu les circonstances.

— Oui.

Assise dans le hall, juste à l'entrée de la salle d'audience numéro deux cent sept, elle n'avait pas bougé du banc sur lequel le policier qui l'avait rattrapée au vol l'avait déposée. Appelée vers une autre urgence, il avait fait venir Remke pour s'occuper d'elle et avait disparu.

Kate ne connaissait même pas son nom.

Mais peu importait. L'essentiel était d'avoir survécu au carnage. Tant d'autres n'avaient pas eu cette chance... Le reste, l'horreur, elle trouverait un moyen de le surmonter, tout comme elle avait trouvé le moyen de surmonter tout ce que la vie lui avait réservé de difficile jusque-là. Dès que la panique l'aurait quittée, dès qu'elle aurait l'esprit plus tranquille, elle parviendrait à dépasser cette catastrophe-là aussi.

— Il faut que j'aille chercher mon fils à l'école. Il est malade.

C'était vrai. Tandis qu'on vérifiait ses constantes - *Votre tension a sacrement grimpé, ma petite, mais avec ce que vous venez de vivre, c'est un peu normal* - et qu'on soignait sa blessure à la joue avec une

pommade

antibiotique

et

un

pansement, elle s'était souvenue que l'école avait appelé. À sa demande, un garde était allé chercher son attaché-case, et elle avait pu rappeler l'école. Comme elle l'avait prévu, la fusillade faisait déjà la une de tous les médias. La secrétaire de la directrice était dans tous ses états, mais très, très contente d'en tendre la voix de Kate.

Ben avait eu très peur que sa mère soit au cœur des événements, lui avait-elle expliqué, et ce malgré les efforts faits pour le rassurer. Kate n'avait pas eu le cœur de lui dire que Ben avait eu raison.

Si l'école avait appelé Kate, c'était parce que Ben avait vomi et se trouvait maintenant allongé dans la petite salle d'attente, devant le bureau de la directrice.

Kate avait promis de passer le chercher le plus rapidement possible.

— Le monde pourrait s'effondrer que nous autres, les mamans, nous serions encore sur le pont, pas vrai ? dit Laura Remke en secouant la tête. J'ai trois fils, alors je sais de quoi je parle.

Elle avait fini de rassembler ses affaires.

Pansements,

crèmes,

tensiomètre,

thermomètre, tout avait disparu dans sa mallette bleu vif marquée d'une croix blanche. Elle allait s'éloigner avant que Kate ait eu le temps de répondre lorsque la porte de la salle d'audience s'ouvrit soudain, laissant passer un brancard poussé par deux hommes et encadré par quelques policiers. Tout le monde courait.

Kate en déduisit que le blessé qui se trouvait sur le brancard était dans un état grave.

— Retenez l'ascenseur ! lança un des brancardiers à quelqu'un que Kate ne voyait pas.

L'immense hall au plafond voûté grouillait de monde -policiers, employés, personnel en tout genre qui allaient et venaient en communiquant par l'intermédiaire de talkies-walkies et de téléphones portables.

Des groupes de policiers d'élite, en tenue d'assaut,

investissaient

les

salles

d'audience les unes après les autres. Kate supposa que le palais de justice tout entier faisait l'objet d'une fouille approfondie. Les hommes de l'identité judiciaire étaient arrivés également et avaient entamé leurs procédures tatillonnes, ce qui ne faisait qu'ajouter à la confusion générale. Mais la voix du brancardier, puis sante et claire, avait porté malgré le brouhaha. Devant le petit convoi, la foule s'écarta sans un instant d'hésitation.

Kate aperçut vaguement une perche métallique à laquelle était pendue une poche de liquide transparent, reliée au bras du blessé, et elle eut le temps de reconnaître le jeune policier brun et mince qu'elle avait aperçu dans la cellule du couloir de sécurité.

— Il est vivant, dit-elle à voix haute.

Cela lui fit du bien. C'était un petit bout d'espoir, une note positive dans cet invraisemblable cauchemar.

— Ils n'ont pas encore eu le temps de s'occuper des morts, dit Remke en faisant claquer le fermoir de sa mallette.

Kate frissonna. Le juge Moran, les assesseurs, les gardes... Ils étaient encore tous dans la salle. Elle fit un effort pour chasser les terribles images que cette pensée avait éveillées dans son esprit.

Le brancard s'éloigna bruyamment en direction de l'ascenseur. Kate le suivit des yeux et reconnut un des hommes qui l'escortaient, le policier très brun et mince au regard duquel elle s'était accrochée pendant la fusillade. Celui dans les bras duquel elle avait fini par s'évanouir, quelques instants plus tôt. À son expression tendue et à la manière dont il collait le brancard, elle devina que la victime devait lui être chère. Peut-être même était-ce un de ses parents - ils se ressemblaient, avec leurs cheveux noir corbeau. « Pourvu qu'il ne perde personne de trop proche ! » pensa-t-elle.

Tous les regards étant tournés vers le brancard, Kate estima que le moment était bien choisi pour se retirer. Elle savait que la police voudrait lui parler, lui demanderait de faire une déposition et de rester sur place jus qu'à ce qu'on l'autorise à quitter les lieux. Or, elle se sentait incapable de répondre à des questions.

Elle était encore trop à vif ; le choc était trop récent, trop horrible pour qu'elle puisse réfléchir de manière cohérente. Et elle ne pouvait pas se permettre de commettre une erreur. Pour Ben autant que pour elle, elle devait faire très attention, peser chaque mot qu'elle allait dire.

Une seule erreur, et tout volerait en éclats.

Elle posa la canette de Coca que Remke lui avait gentiment apportée, referma ses doigts gelés sur la poignée de son attaché-

case et se leva, ignorant résolument le vertige qui s'empara d'elle. Ses genoux tremblèrent, mais elle les ignora de la même façon. Elle avait ôté ses escarpins, qui se trouvaient sous le banc, et décida de les laisser sur place. La torture qu'ils lui imposaient était plus qu'elle n'en pouvait supporter, désormais. Mieux valait qu'elle s'échappe - car c'était ce qu'elle s'apprêtait à faire - pieds nus.

— Merci, dit-elle à Remke avec un bref sourire reconnaissant.

Savoir qu'elle pouvait sourire, qu'elle pouvait paraître normale malgré les circonstances la rassura.

— Si vous avez un souci, la tête qui tourne, n'importe quoi, vous nous appelez, d'accord ? Il arrive qu'un choc violent empêche la victime de réaliser qu'elle va mal, et ce pendant plusieurs heures.

— D'accord, c'est promis, dit Kate en se dirigeant vers l'escalier.

Sous ses pieds, le sol était lisse et froid.

Prendre l'ascenseur aurait été plus rapide, et beaucoup plus facile pour ses jambes encore chancelantes, mais il était très demandé, et elle craignait d'y rencontrer des visages familiers. Tout le bureau du procureur

devait

être

sur

place,

maintenant, même si elle n'avait encore vu personne. Ce qui était certain, c'était que les témoins devaient être réunis dans une salle quelque part, à attendre qu'un officier puisse prendre leur déposition. Et en assumant - ou en revendiquant, selon le point de vue duquel on se plaçait - la mort de l'homme en orange, elle était devenue plus qu'un témoin. Toute personne ayant l'autorité de le faire était en droit de lui interdire de quitter les lieux jusqu'à ce qu'elle ait déposé et répondu à toutes les questions qu'on voudrait lui poser.

Elle connaissait la procédure à suivre. Et elle n'avait aucune intention de s'y plier.

En tout cas pas si elle pouvait l'éviter.

Ce dont elle avait besoin, avant tout, avant que l'aspect officiel de ce qui venait de lui arriver ne s'impose à elle, c'était d'un peu de temps pour reprendre le dessus et faire le point sur la situation.

Heureusement, elle avait une excuse en or

: Ben était malade et avait besoin d'elle.

Comment reprocher à une mère de courir auprès de son fils malade ? Pourtant, quand elle y réfléchissait, elle avait autant besoin de lui que lui d'elle. Dès sa naissance, il avait été son rocher, son ancre, son point d'appui dans ce monde si dur. Le fait qu'il dépende entièrement d'elle avait été le moteur de Kate, ce qui l'avait poussée à aller si loin. Il n'avait qu'elle, et cela lui donnait la force de faire face. La force de s'en sortir.

Je pensais en avoir fini.

Un sentiment de perte étreignait sa poitrine. L'avenir radieux, apaisé auquel elle avait tant travaillé venait d'éclater comme une bulle de savon.

« Il y a de quoi pleurer », pensa-t-elle tristement.

Elle agrippa fermement la rampe de l'escalier, parce que les marches mouillées étaient glissantes et qu'elle ne tenait pas à tomber. D'un pas prudent, elle descendit l'escalier monumental sans attirer l'attention. En traversant ensuite le hall en direction des entrées gardées par une armée de policiers, elle aperçut à travers les portes à tambour et les immenses baies vitrées l'indescriptible désordre qui régnait dehors et s'arrêta net.

Ce n'est pas croyable ! Toute la ville s'est donné rendez-vous ici !

Partout, ce n'était qu'ambulances, camions de pompiers et fourgons de police, avec des gyrophares rouges ou bleus si puissants qu'on aurait dit un feu d'artifice.

Des dizaines de véhicules des brigades spéciales, y compris un camion blindé de la police antiémeute et un autre de la brigade antiterroriste, étaient garés dans la rue, et jusque sur les pelouses du palais. Sur les trottoirs se pressaient les badauds, surmontés d'un ensemble hétéroclite et coloré de parapluies, journaux et sacs en plastique pour se protéger de la pluie qui tombait toujours. Un cordon de police avait toutes les peines du monde à les maintenir à distance. Un peu plus près du palais, au pied des

marches, se trouvaient les camions-régie de presque toutes les chaînes télé de la région. Une journaliste blonde - Kate crut reconnaître Patti Wilcox, de WKYW -se tenait sous un parapluie en haut de la première volée de marches et parlait dans un micro tandis qu'un

cameraman,

sous

un

autre

parapluie, quelques marches plus bas, la filmait. Un peu partout, d'autres reporters parlaient à des caméras. Par terre couraient d'épais câbles noirs, serpents brillant sous la pluie.

Reprenant ses esprits, Kate tourna les talons et traversa le hall d'entrée en direction des toilettes. Juste à côté se trouvait une petite salle réservée aux fumeurs, avec quelques tables, des chaises et un monceau de cendriers. Comme elle l'espérait, elle était vide. À l'autre bout de la salle s'ouvrait une porte latérale rarement utilisée. Elle était gardée par un agent assez grand, plutôt baraqué. Jambes écartées, bras croisés, il lui tournait le dos, sans doute parce qu'il était là avant tout pour empêcher les gens d'entrer, et non de sortir. Elle se figea, le regard fixé sur l'uniforme, hésitant sur la marche à suivre.

Il est là pour interdire l'entrée, pas la sortie. Tu passes tranquillement, et c'est tout.

Facile à dire, mais en approchant de la lourde porte vitrée, son cœur s'emballa, tandis que son estomac se nouait et que sa gorge s'asséchait.

Tu es substitut du procureur, rappelle-toi.

Tu es une citoyenne honnête, respectable.

A cette pensée, elle frissonna. Elle se faisait l'impression d'être un imposteur. Non, elle *était* un imposteur. Il lui semblait que la vérité s'était inscrite au fer rouge sur son front, que tout le monde, au premier coup d'œil, pouvait voir ce qu'elle était en réalité.

Ne t'arrête pas, bon sang.

La porte n'était pas fermée à clé.

Lorsqu'elle l'ouvrit, le policier se retourna, surpris. Puis il nota l'aspect inoffensif de celle à qui il avait affaire et fit un pas de côté pour la laisser passer. Elle sortit sur le petit perron abrité et lui adressa un léger signe de tête en réponse au sien. Le hurlement des sirènes, à peine assourdi par la pluie, agressa ses tympans. D'autres voitures de police continuaient à arriver et devaient avancer très lentement pour éviter la foule qui se faisait plus nombreuse.

L'espace d'un instant, cette foule la rassura. C'était un prétexte tout trouvé pour ne pas regarder l'agent - elle sentait son regard sur son visage.

Une bourrasque chargée d'une odeur de terre humide balaya le petit perron. C'était si bon de sentir autre chose que l'odeur de la poudre et du sang qui régnait dans presque tout le palais de justice... Quelques mèches blondes s'envolèrent, rappelant à Kate qu'elle n'avait plus de chignon. Elle n'avait plus de chaussures non plus, et devait avoir l'air d'une folle. Peut-être même avait-elle du sang sur ses vêtements

- elle n'avait pas eu le temps de regarder.

L'agent allait-il remarquer tout cela ? Et si oui, que ferait-il ? Elle inspira une grande bouffée d'air frais, puis souffla, essayant de se vider de celui de l'intérieur, vicié, écœurant, et leva les yeux vers l'agent. Il était jeune, plus jeune qu'elle. C'était un flic de terrain au visage carré, ouvert, dont les cheveux bruns presque rasés faisaient ressortir les oreilles d'une manière peu heureuse.

— C'est terrible, hein, ce qui s'est passé, dit-il en secouant la tête.

— Terrible, répéta Kate en se lançant sous la pluie.

— Vous allez vous faire mouiller.

— Je ne vais pas très loin.

Et aussi facilement que cela, elle s'éloigna, courbant le dos sous la pluie. Elle descendit la courte volée de marches qui menait jusqu'au trottoir. Le ciment était froid et dur sous ses pieds. L'eau courait dans les caniveaux. Elle fut presque instantanément trempée, et il lui fallut lisser ses cheveux en arrière pour voir où elle allait. D'abord juste un peu fraîche, cette douche inopinée, lors qu'elle pénétra ses vêtements, se fit glaciale. Plutôt que d'aller à droite, en direction de Fulton Street, où elle redoutait de croiser un visage connu et de devoir répondre à des questions, elle obliqua sur la gauche et s'éloigna d'un pas rapide. Deux officiers de la police de Philadelphie, en ciré bleu marine, achevaient de fermer le périmètre avec du ruban de plastique jaune. Le bâtiment tout entier était désormais inaccessible.

Kate leva son attaché-case, apparemment pour se protéger de la pluie, mais avant tout pour éviter les regards. Elle croisa une nouvelle escouade d'agents et de membres de la police scientifique qui couraient en direction du palais. Les gyrophares se reflétaient dans les flaques et dans les vitrines, assurant la distraction des foules, donnant une touche irréaliste à la scène, comme si une énorme boule à facettes tournait au-dessus de la rue. Le bruit était assourdissant,

la

tension

palpable.

Personne ne la remarqua.

Pourtant, à un moment, il lui sembla que quelqu'un

l'appelait.

Elle

entendit

distinctement son prénom lancé par une femme. Mais elle ne ralentit même pas, ne leva pas la tête. Des Kate, il y en avait beaucoup, de toute façon. Et si c'était bien elle qu'on appelait, elle préférait ne pas savoir pourquoi.

La rue, légèrement en pente, s'était transformée en ruisseau. Elle la traversa, les pieds gelés, puis s'engagea dans une autre rue, bifurqua une nouvelle fois et laissa derrière elle le bruit et la confusion pour se retrouver dans le calme de la vieille ville, avec ses voies étroites bordées de maisons de style colonial. Cinq minutes plus tard, elle émergea au coin de la rue sur laquelle s'ouvrait le grand magasin *Benington*, endroit où il était facile de trouver un taxi.

— Hé ! Mais ça ne va pas ? Vous ne pouvez pas monter comme ça, vous êtes trempée !

Le chauffeur, un jeune homme à dreadlocks et bouc, se retourna avec un air horrifié lorsqu'elle se glissa sur la banquette arrière, pas fâchée d'être enfin à l'abri.

— Vous allez mouiller le siège ! Mon prochain client ne voudra jamais s'asseoir.

Il n'avait pas tout à fait tort, elle dégoulinait de partout.

— Allez, dehors, dehors, continua le chauffeur en faisant des moulinets avec les mains.

Kate le regarda fixement. À côté de la multitude de problèmes qui l'attendaient, celui-ci était ridicule. Elle envisagea de lui rappeler que refuser une course était illégal, même si l'humidité trop prononcée du client pouvait être retenue comme raison légitime de refus, mais elle n'avait pas l'énergie nécessaire pour supporter la discussion qui ne manquerait pas de s'ensuivre.

Elle avait pris place dans un vieux taxi jaune qui, à n'en pas douter, tournait dans les rues de la ville depuis de nombreuses années. L'habitacle sentait le pin moisi.

Kate en aperçut la raison suspendue au rétroviseur : un carton désodorisant en forme de sapin.

— Il est en Skaiï, votre siège, fit-elle remarquer en regardant la surface noire, brillante, qui avait connu des jours meilleurs. Un peu d'eau ne lui fera pas de mal. Et puis, je suis déjà assise, ce qui signifie que le siège est mouillé, donc c'est trop tard. Disons que j'ajoute cinq dollars au prix de la course.

Et voilà, cette fois, je n'ai plus un sou pour finir le mois. Mais étant donné les circonstances, être fauchée était le cadet de ses soucis.

— Bon, d'accord, fit le chauffeur, pas mécontent. Et le taxi s'engagea dans la circulation.

Si seulement tous mes problèmes pouvaient être résolus aussi facilement !

Elle lui donna l'adresse de son bureau - ce matin, elle y avait garé sa voiture avant de monter dans celle de Bryan pour se rendre au palais - et s'affala sur le siège. Elle grelottait ; l'intérieur du taxi lui faisait l'effet

d'un

réfrigérateur.

Elle

se

recroquevilla comme elle le put pour essayer de se réchauffer et ferma les yeux.

Instantanément, des images du carnage dans la salle d'audience lui revinrent. Le juge Moran, les gardes... Tous étaient partis travailler le matin, comme elle, et maintenant, ils étaient morts.

J'ai failli mourir, moi aussi.

Elle se mit à trembler de plus en plus et dut serrer les dents pour les empêcher de claquer. A l'heure qu'il était, les familles des victimes avaient dû être prévenues.

Imaginer les officiers chargés d'aller sonner à la porte de chacune des victimes lui retourna l'estomac. Si elle en avait fait partie, ils seraient allés chercher Ben à l'école...

Arrête. Ce n'est pas arrivé. Tu es vivante.

Et tu le reste ras. Quel qu'en soit le prix.

Le prix, justement... Comment allait-elle faire ?

La panique la saisit. Tandis que le taxi se frayait un chemin dans la circulation à grands coups de frein et d'accélérateur, elle se mit à chercher une solution, un moyen de se sortir de ce nouveau pétrin. La mâchoire tendue, les poings serrés, elle finit par regarder la vérité en face.

Son passé l'avait rattrapée.

Il n'était plus question de remettre le génie dans

sa

lampe,

maintenant,

mais

d'affronter la réalité. Purement et simplement.

L'estomac noué, la gorge serrée, elle regarda sans les voir les façades de la ville qui défilaient derrière la vitre. Elle ne remarqua pas plus la circulation intense, les coups de klaxon, les feux tricolores, les arbres aux couleurs automnales, le rideau de pluie.

Ce qu'elle voyait, à travers la brume des années,

c'étaient

les

gens

peu

recommandables qu'elle avait fréquentés autrefois. Dans une autre vie.

8.

Elle n'avait jamais aimé Mario Castellanos.

Adolescent, c'était un m'as-tu-vu imbu de lui-même qui adorait persécuter les plus faibles, une brute vulgaire synonyme de mauvais coups.

Pour autant qu'elle avait pu en juger, il n'avait pas changé. Sauf qu'aujourd'hui, il était plus grand, plus méchant, et beaucoup plus effrayant. Le voyou des rues était devenu un criminel endurci.

Un criminel qui tenait la vie de Kate, et celle de Ben, au creux de sa grosse main.

Il devait bien y avoir un moyen de s'en sortir, mais elle ne voyait pas lequel. Pour l'instant, tout ce qu'elle arrivait à envisager en guise de solution, c'était de faire exactement ce qu'il lui avait demandé, parce qu'elle n'avait pas le choix. Hélas.

Regarder la vérité en face était au-dessus de ses forces. Déclarer qu'elle avait abattu l'homme en combinaison orange n'était que le début d'un engrenage qui la terrifiait. Elle ne pouvait être tenue pour responsable de la mort de cet homme -

abattre le criminel qui vous prenait en otage, cela sentait la légitime défense comme jamais -, mais mentir lui faisait trop mal. Il n'y avait plus de place pour le mensonge dans sa vie. C'était terminé, ça.

C'était le passé.

Enfin, c'était ce qu'elle avait cru.

— Ça fait un bail, avait dit Mario en souriant,

juste

après

avoir abattu

froidement l'homme en combinaison orange sous ses yeux.

L'homme était à terre, à ses pieds. L'odeur de la poudre flottait encore dans le couloir

; la détonation continuait à résonner entre les murs. Sous le choc, elle s'était tournée vers Mario et avait deviné sous les traits de l'homme l'adolescent crâneur rencontré treize ans auparavant. L'âge - il devait avoir trente et un ans, maintenant -, la musculature aux anabolisants, le crâne rasé,

l'uniforme

orange

et,

plus

simplement, l'improbabilité d'une telle rencontre l'avaient empêchée de le reconnaître tout de suite. Mais quand il l'avait appelée par son surnom d'autrefois, Kitty-Kat, elle l'avait reconnu, avec une certitude aussi brusque et douloureuse qu'un coup de poing en plein ventre.

Je ne suis pas partie assez loin. J'aurais dû continuer, jusqu'en Floride, peut-être.

Ou en Californie.

En le regardant, elle avait réalisé que ses yeux, eux, n'avaient pas changé. Ils étaient toujours d'un brun chaud et doux trompeur, qui ne laissait rien deviner de la cruauté dont il était capable et qui avait souvent dégoûté Kate. Son nez épais portait encore la cicatrice en croissant laissée par le caniche de la grand-mère de Roger Friedkin. Le chien avait disparu peu après, une coïncidence qui n'était apparue comme telle à Kate que quelques mois plus tard. Les lèvres de Mario étaient fines, presque inexistantes, et toujours serrées.

De ce fait, il avait l'air méchant même lorsqu'il souriait.

Autrefois, il avait un comportement imprévisible et dangereux. Elle ne doutait pas un instant qu'il fût bien pire aujourd'hui.

— Je viens de te sauver la vie, avait-il ajouté comme elle ne répondait pas. Tu as une dette envers moi, maintenant.

Elle avait essayé de respirer normalement, de rester calme, d'ignorer la présence d'un cadavre encore chaud se vidant de son sang à ses pieds, et celle, en face d'elle, d'un fantôme qui avait longtemps hanté ses nuits et qui venait de refaire surface pour la terrifier en plein jour.

— Merci, avait-elle lâché.

Il avait ri, amusé. Il cherchait bien autre chose que de la gratitude, et elle le savait.

Tout comme elle savait que si son propre intérêt l'avait nécessité, il aurait laissé l'homme en orange l'abattre sans lever le petit doigt.

Mario se fichait totalement d'elle. D'une manière générale, et depuis toujours, il n'attachait

d'importance

qu'à

une

personne au monde : lui-même.

— Un merci ne va pas suffire, Kitty-Kat, avait-il lâché d'un ton léger, avant de saisir une mèche de cheveux échappée de son chignon et de tirer.

— J'avais compris, avait-elle répondu en redressant le menton et en rejetant la tête en arrière pour lui faire lâcher prise.

Il l'avait libérée. Elle savait comment fonctionnaient les brutes dans son genre, parce qu'elle avait grandi dans un monde où il n'y avait que ça. La règle numéro un, pour survivre dans ce milieu, était de ne jamais leur montrer votre peur. C'étaient aussi les règles numéros deux, trois, et quatre.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Être libre. Sortir de là.

Il s'était accroupi pour essuyer l'arme dans le bas du pantalon de sa victime. L'homme en orange avait déjà le visage gris ; ses yeux étaient encore ouverts, mais vitreux.

Du sang coulait lentement de sa bouche, et sur son torse, la tache rouge continuait à grandir. Le simple fait que Mario ne prenne pas la peine de la tenir en joue ou de se mettre entre elle et la porte avait indiqué à Kate à quel point il était sûr de lui, de ses atouts. Il savait qu'elle ne tenterait pas de fuir.

Et il avait raison. Leur passé commun l'empêchait de bouger, tels les fils argentés d'une

toile

d'araignée

invisible

et

indéchirable.

— Je ne peux rien faire, avait-elle lâché d'un ton brusque.

— Arrête tes salades.

Apparemment satisfait de son nettoyage, il avait laissé glisser l'arme du crime à côté du mort sans plus la toucher. Puis il avait ramassé celle de l'homme en orange et s'était relevé, silhouette imposante dans ce couloir si étroit.

Si elle avait suivi son instinct, Kate aurait reculé. Pour tant, elle n'avait pas bougé.

Car, elle s'en était rendu compte alors, la Kate d'autrefois, celle qu'on appelait Kat, n'aurait pas reculé devant une brute armée. Et en cet instant, c'était Kat qui vivait en elle et restait debout. C'était Kat qui tenait bon, après toutes ces années.

— Alors, t'es devenue quelqu'un, à ce qu'on dit, hein ? Procureur ! Mazette ! Je suis fier de toi ! avait dit Mario en souriant, avant de lui donner un petit coup de poing complice dans le bras.

Comme il n'obtenait en réponse qu'un plissement d'yeux, il avait laissé tomber le ton badin pour continuer un peu plus durement :

— C'est bien, pour toi. Et je crois que c'est encore mieux pour moi.

— Vraiment ? Et comment ça ?

— Je risque de prendre un max, là. Entre vingt ans et perpète. Pour rien. *Rien*. Non-respect de conditionnelle. Possession d'arme à feu. Récidive. Que du vent, mais ils vont pas me rater, je le sens. Ces connards ont même pas voulu que je sorte sous caution. Du coup, je me retrouve en taule, avec le risque d'y rester jusqu'à ce que ma queue soit toute ratatinée, si ça se trouve. Alors, quand les autres se sont mis à discuter de leur plan pour se tirer, je leur ai dit : « Les mecs, j'en suis. » Mais j'ai jamais vu des branquignols pareils. Ils ont tout foiré de A à Z. Personne ne devait se faire buter. Un type devait attendre dehors avec une camionnette, juste sous la fenêtre. On faisait péter la vitre, on sautait dedans, et ciao. Mais quand Soto a buté le juge, j'ai compris que c'était foutu. Je savais qu'ils nous colleraient au train jusqu'au bout de l'enfer. J'ai coupé court.

Je récupérais les clés sur la ceinture du garde pour me tirer de là quand Rodriguez est arrivé avec toi. J'ai regardé sa copine la proc', et j'en ai pas cru mes yeux...

Dring.

La sonnerie du téléphone était venue fendre la tension ambiante comme une lame acérée. Kate avait sursauté, regardé le téléphone

avec

horreur.

C'était

certainement le policier qui appelait de la salle d'audience. Son allié... mais aussi, désormais, son ennemi.

— Pour la faire courte, j'ai un meilleur plan, maintenant, avait repris Mario, ignorant le téléphone. Tu veux savoir lequel ?

— Quoi ?

Elle n'avait rien pu dire d'autre. Elle savait déjà.

— Toi, ma vieille copine Kitty-Kat. Tu te souviens du vigile qu'on a descendu cette nuit-là, à Baltimore ?

Oh que oui. Il s'appelait David Brady.

Dring...

Le téléphone avait sonné encore une fois, et Kate avait cru défaillir. Elle était à bout de nerfs, son cœur battait à tout rompre.

Non, non, c'était un cauchemar.

Ne montre pas que tu as peur.

— Je n'avais rien à voir avec ça.

Un méchant sourire avait tordu la bouche de Mario.

— Ma belle, tu faisais partie de la bande. Tu connais la loi mieux que moi, tu sais que ça suffit. Si quelqu'un se met à baver, tu te retrouves avec un meurtre sur les bras.

Il a raison. Mon Dieu, il a raison. Dring...

— J'étais une gamine. Je ne suis même pas entrée dans le magasin.

— Mais t'es coupable quand même.

La jeunesse peut parfois être une circonstance atténuante. Mais comme elle l'avait appris plus tard, David Brady était un policier qui travaillait comme vigile en dehors de son service pour arrondir ses fins de mois. Et la justice n'aimait pas beaucoup les tueurs de policiers.

Sans doute Mario avait-il lu la peur dans son regard, car il avait ajouté :

— T'inquiète pas, je te balancerai pas. Sauf si tu fais pas ce que je te dis, évidemment.

Pour commencer, ramasse ce flingue.

Du menton, il avait indiqué l'arme avec laquelle il avait tué l'homme en combinaison orange. Comme Kate hésitait, les yeux baissés, immobile, cherchant désespérément une solution, il avait répété, d'un ton bien plus sec :

— Ramasse ce flingue.

Il avait toutes les cartes en main.

Dring...

Elle avait obéi, sans poser de questions, ni protester ni même chercher à lui tenir tête pour la forme. C'était inutile, de toute façon. Elle était totalement à sa merci, il le savait. Et elle aussi.

En se redressant, elle avait vu que Mario pointait son arme sur elle. Son cœur s'était arrêté un instant. Elle ne comprenait plus.

Puis tout était devenu clair. Elle avait une arme chargée dans la main. Bien des années auparavant, dans des circonstances similaires, la Kat qu'avait connue Mario aurait réagi plus vite et aurait eu le cran de lui tirer dessus avec cette arme.

Les années avaient fait de Kate quelqu'un de trop civilisé.

Inspirant un grand coup, les genoux flageolants, le pouls battant dans ses oreilles, elle avait lâché :

— Tu ne peux pas me dénoncer sans te dénoncer.

Il avait plongé son regard dans le sien et avait eu un petit sourire satisfait.

— Mais tu vois, c'est ça qui est épatant. Si tu y regardes bien, de nous deux, c'est quand même moi qui ai le moins à perdre.

Dring.

— Alors, écoute-moi, ma belle. Voilà comment on va procéder.

Elle l'avait écouté. En serrant l'arme dans son poing, pour ne pas trembler de tous ses membres.

Et quand Mario s'était tu, elle avait décroché le téléphone.

9.

L'école élémentaire Greathouse se trouvait dans la banlieue nord-est de Philadelphie.

C'était un bâtiment rectangulaire de brique rouge à un étage, qui donnait sur une pelouse et un terrain de sport à l'arrière, et sur une allée circulaire bordée d'arbres à l'avant. L'ensemble était ancien, imposant.

Au printemps - Kate l'avait vu sur des photos -, les arbres étaient couverts de fleurs roses, c'était très beau. Pour l'heure, sous la pluie, ils étaient informes et gris.

L'allée venait tourner devant une large marquise qui protégeait le perron et l'entrée principale. De part et d'autre de l'escalier, on pouvait lire « Parking interdit

- Accès pompiers ».

Kate ignore les panneaux et arrêta sa Toyota Camry bleue au pied des marches du perron. Elle avait mis le chauffage à fond dans l'espoir de sécher ses cheveux et ses vêtements pendant les vingt minutes du trajet entre le centre-ville et l'école, mais elle se sentait toujours aussi humide et grelottait. Un rapide coup d'œil dans le rétroviseur lui confirma qu'en dehors de quelques mèches qui avaient profité du souffle du chauffage, sur l'avant, le reste de ses cheveux n'était qu'une masse trempée et décoiffée. Elle les ramena en arrière pour en faire une torsade qu'elle noua et tenta d'attacher à l'aide des quelques épingles qui traînaient toujours dans le porte-gobelet, à droite du volant, puis elle s'empara du parapluie qui se trouvait sur la banquette arrière et sortit. L'air frais la fit frissonner, tandis qu'une pluie toujours aussi drue venait crépiter sur son parapluie. Néanmoins, savoir que, cette fois, elle ne serait pas mouillée la rasséra. Elle courut se mettre à l'abri de la marquise, plia son parapluie et grimpa les marches en effectuant une rapide revue de détail de sa propre personne. En dehors des tennis grises tirées du sac de gym qu'elle avait toujours dans sa voiture et qu'elle avait mises après avoir retiré ses collants, elle était plutôt présentable.

Ce qui avait son importance, pour Ben.

Elle dut essayer trois des quatre battants de la porte d'entrée avant de pouvoir pénétrer dans le bâtiment, « sécurité »

étant désormais le maître mot, même dans les écoles les plus tranquilles. Sur la vitre, une petite affiche annonçait une réunion de parents d'élèves pour le jeudi suivant, à 19 h 30, dans le réfectoire.

Sa poitrine se serra. Depuis que Ben allait à l'école, elle mettait un point d'honneur à participer à toutes les réunions de ce type, quoi qu'il arrive, parce qu'elle tenait à ce que Ben ait une maman qui assiste à ces réunions. Avoir une vie normale, c'était aussi cela. Une vie différente de celle, si dure, qui avait été la sienne.

Et aujourd'hui, le monde qu'elle avait si soigneusement bâti pour eux deux était sur le point de voler en éclats... à moins qu'elle n'obéisse à Mario.

Elle réprima un tremblement.

Pas

maintenant.

N'y

pense

pas

maintenant.

— Madame White ?

La secrétaire l'accueillit d'une voix feutrée et agréable dès qu'elle entra dans le grand hall au sol en linoléum gris et aux murs couleur crème décorés de guirlandes de feuilles d'automne découpées dans du papier épais. C'était une femme d'environ soixante ans, avec des cheveux gris coupés court et des lunettes juchées sur le bout du nez. Ce jour-là, elle portait un cardigan bleu au col brodé de festons blancs. Kate connaissait son nom, mais là, il lui échappait. Son bureau se trouvait juste derrière le comptoir qui séparait les locaux administratifs du large couloir qui allait jusqu'au bout du bâtiment. De cette façon, elle pouvait surveiller l'entrée principale.

Une mesure de sécurité supplémentaire, pensa Kate. Lorsqu'elle avait fait le tour des écoles, au moment de s'installer dans le quartier, le parent bénévole qui lui avait montré les lieux lui avait assuré qu'entre autres, à Greathouse, on était très à cheval sur la sécurité.

— Oui. Bonjour. Je suis navrée d'avoir mis tant de temps, répondit Kate. Je suis venue dès que j'ai pu.

Elle évita de peu un petit groupe de fillettes à couettes qui transportaient sur une grande planche de contreplaqué ce qui ressemblait

fort

à

une

réalisation

commune. Comme le hall, le bureau de la secrétaire était bien éclairé et accueillant, avec tout un mur peint en rouge cerise et couvert de photos d'enfants.

— Oh, je vous en prie, je comprends tout à fait. Avec tout ce qui se passe en ville... Je suis juste contente que vous ayez appelé.

Ben commençait à s'inquiéter. Nous avons allumé la télévision, mais j'ai dû l'éteindre.

Ils diffusaient des images en direct de ce qui se passait, et il était certain que vous étiez là, quelque part...

Tout en parlant, elle se leva, et Kate put lire le nom sur son badge. Sherry Jackson.

Très bien. Tâchons de ne plus l'oublier.

— Ils disent qu'il y a plusieurs victimes. Un juge, même, ajouta Mme Jackson sur le ton de la confiance.

Elle regarda Kate comme si elle attendait une confirmation de ses propos. Kate sentit son estomac se nouer. *N'y pense pas.* Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Mme Jackson sourit.

— Enfin, bref, Ben est allongé là, dans la pièce derrière le bureau. Si vous voulez bien signer son bulletin de sortie, je vais aller le chercher.

Elle indiqua un registre ouvert sur le comptoir et dis parut derrière une porte.

À l'autre bout du couloir, des voix et des pas précipités s'élevèrent. Kate se retourna. C'était un groupe de cinq ou six garçons qui semblaient du même âge que Ben. Ils étaient en tenue de sport - la tenue de sport officielle de l'école, que Kate reconnut aussitôt parce qu'elle avait dû trouver cinquante dollars pour la payer, deux mois plus tôt. Elle leur sourit, et l'un d'entre eux, qui avait un ballon de basket entre les mains, lui sourit en retour tandis que le groupe passait en courant pour aller s'engouffrer dans un escalier. Le tonnerre de leurs pas résonna dans le hall encore un moment.

— Maman !

Kate fit volte-face en entendant la voix de Ben. Il sortait d'un bureau, Mme Jackson derrière lui. Son cartable, dont Kate savait qu'il était incroyablement lourd pour un enfant de neuf ans, pendait à une de ses épaules et lui donnait un petit air penché.

Avec ses cheveux blonds, les mêmes yeux bleu pâle que Kate, son teint clair et ses traits fins, c'était un beau garçon. Petit pour son âge et pas très costaud, mais beau. Ses cheveux, comme d'habitude, lui tombaient devant les yeux, et il les écarta d'un geste impatient.

Le voir, après ce qui s'était passé, bouleversa Kate. Mais elle ravala ses larmes du mieux qu'elle put pour qu'il ne remarque rien et s'interdit de le serrer dans ses bras, parce qu'elle savait que cela le gênait, en public. Elle se contenta de lui sourire.

Il ne lui rendit pas son sourire.

— Bonjour, mon poussin.

Ben grimaça, et Kate comprit aussitôt qu'elle avait fait une gaffe. Maintenant qu'il était en cours moyen, « poussin », c'était trop bébé pour lui. En fait, elle avait interdiction

formelle

de

l'appeler

autrement que Ben. Et parce qu'elle était vraiment une mère formidable, elle n'avait bravé l'interdiction qu'une ou deux fois.

Au grand dam de Ben, bien sûr.

Si je n'obéis pas à Mario, qu'arrivera-t-il à Ben ?

À cette idée, le goût amer de la panique lui emplit la bouche. Elle déglutit.

N'y pense pas maintenant. Tu verras plus tard.

— Il dit qu'il se sent mieux, déclara Mme Jackson tan dis que Kate s'avavançait pour soulager Ben du poids de son cartable.

Comme elle l'avait soupçonné, on aurait dit qu'il était chargé de briques. Un nouveau groupe de garçons en tenue de sport déboula soudain à l'autre bout du hall, mais, en voyant Mme Jackson, ralentit considérablement pour passer devant elle d'un pas presque solennel. Kate réalisa que Ben se glissait derrière elle, de toute évidence pour ne pas être vu. Elle fronça les sourcils.

— Bonjour, madame Jackson, lancèrent les garçons en chœur.

Kate saisit leurs regards curieux sur elle et, pensa-t-elle, sur Ben, qu'elle sentait se recroqueviller dans son dos. Son cœur se serra. Quitter le petit appartement et le quartier difficile de South Kensington où ils avaient vécu pendant qu'elle faisait son droit avait été une épreuve pour Ben, elle en était consciente. Mais elle voulait tellement mieux pour lui qu'une enfance dans une zone défavorisée où elle tremblait de le laisser sortir sans un autre adulte et de l'envoyer dans une école où régnaient les gangs, où les rixes étaient monnaie courante et où le personnel avait baissé les bras. Elle voulait qu'il ait une enfance heureuse, ordinaire, dans un quartier sans histoires, où il pourrait faire du vélo dans la rue, jouer devant la maison et récolter des bonbons chez les voisins à Halloween.

Elle voulait qu'il reçoive une éducation correcte, dans une école chaleureuse, accueillante, comme celle-ci avait la réputation de l'être. Elle voulait que la sécurité fasse partie intégrante de son existence, au point qu'il n'ait jamais à s'en soucier. En d'autres termes, elle voulait qu'il ait tout ce qu'elle n'avait pas eu.

— Vous feriez bien de vous dépêcher, les enfants. M. Farris n'aime pas que vous soyez en retard à la gym, lança Mme Jackson à l'intention des garçons.

— On peut pas se dépêcher, on n'a pas le droit de courir dans les couloirs ! rétorqua un des gamins, tandis que les autres riaient bêtement.

— Et bien sûr, vous respectez toujours scrupuleusement le règlement, n'est-ce pas

? dit Mme Jackson d'un ton ironique qui n'échappa à personne.

Les gloussements redoublèrent. Les garçons hochèrent vigoureusement la tête et s'éloignèrent en direction de l'escalier, où ils disparurent.

— Avec ce temps, les faire jouer au basket dans le gymnase est la seule solution dont dispose M. Farris... Certains de ces élèves sont dans ta classe, n'est-ce pas, Ben ?

demanda Mme Jackson en se tournant vers lui.

— Oui, répondit ce dernier, la mine renfrognée. Maman, on peut y aller ? Je me sens pas très bien.

— Oui, on y va.

Kate sourit à Mme Jackson, qui lui rendit son sourire.

— J'espère que ça ira mieux demain, mon grand, dit la secrétaire pendant qu'ils s'éloignaient en direction de la sortie.

— Merci, répondit Kate à la place de Ben.

Il se glissa sur la banquette arrière tandis qu'elle faisait rapidement le tour de la voiture pour se mettre au volant. Après avoir jeté son parapluie et le cartable de Ben au pied du siège passager, elle démarra.

— Tu veux qu'on passe chez le médecin ?

demanda-t-elle en manœuvrant.

— Non.

Le frottement des essuie-glaces, le souffle du chauffage et la pluie qui battait sur le toit couvrirent presque la réponse laconique de Ben. Une odeur de chaud, systématique quand on mettait le chauffage, se répandit dans l'habitacle.

Sachant que Ben détestait cette odeur, Kate tourna la molette sur la position dégivrage et baissa le ventilateur.

— Si tu es malade...

— Je suis pas si malade que ça. Elle soupira.

— Cela n'a rien à voir avec le fait que ton prof de sport avait prévu un match de basket aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Silence. Traduction : si.

Elle s'engagea dans West Oak Road, la rue tranquille, résidentielle, qui bordait l'école, et jeta un œil dans le rétroviseur. Ben était assis, les épaules voûtées, et regardait d'un œil morne le paysage défiler derrière la vitre. Il paraissait petit, abattu, et elle sentit une bouffée d'amour, mêlé de culpabilité et d'inquiétude, lui étreindre le cœur. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait, mais qui sait si elle n'était pas une mauvaise mère, après tout ?

Comment est-ce que j'y connaîtrais quelque chose, moi, en éducation ?

— Ben White, as-tu vraiment vomi ?

Nouveau silence. Traduction : non.

— Bien. Alors, je t'écoute. Raconte.

Elle s'arrêta à un stop, puis bifurqua dans Maple Ave nue. Ils habitaient dans Beech Court, qui était juste un peu plus loin.

C'était un des quartiers les moins chers de Foxhouse, une banlieue résidentielle plutôt chic où elle avait tout juste les moyens de vivre. Lorsqu'elle avait signé son bail d'un an pour une toute petite maison, elle avait en tête des images de Ben souriant, s'amusant avec ses copains le long des trottoirs ombragés, sur le chemin de l'école, car il pouvait s'y rendre à pied.

En réalité, elle le conduisait tous les matins à l'école, et après les cours, Suzy Perry, la maman de Samantha, une amie de Ben, le ramenait chez elle, où il restait jusqu'à ce que Kate vienne le chercher.

En réalité, Ben n'avait apparemment pas de copains, en dehors de Samantha, qui avait un an de moins que lui et, ainsi qu'il le répétait d'un ton désespéré, était *une fille*.

En réalité, Ben ne souriait presque jamais.

Et cela la minait.

— Je suis nul en basket.

La petite voix qui venait de la banquette arrière était à la fois rigolote et sinistre.

Kate soupira intérieurement. Après la terreur et l'horreur qu'elle venait de connaître, ce n'était qu'un petit bobo. Mais il faisait mal tout de même.

— Mais non, enfin, protesta-t-elle, les yeux fixés sur le rétroviseur, où elle croisa son regard.

— Si. Personne veut jamais de moi dans son équipe.

Sa voix s'était faite plus faible encore, Kate dut tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il disait. L'aveu de Ben lui fendit le cœur. En général, il ne lui parlait pas de ses problèmes - « T'as déjà assez de soucis comme ça, maman », avait-il déclaré un jour, lorsqu'elle lui avait demandé pourquoi il ne lui avait jamais avoué qu'un grand lui piquait son sandwich à midi. S'il en parlait aujourd'hui, c'était donc que cela le perturbait beau coup. Elle faillit répéter :

« Mais non », parce que, instinctivement, elle refusait de voir la douleur sur le visage de son fils, voulait lui redonner courage, le convaincre qu'il se trompait. Le problème, c'était que Ben n'était pas né de la dernière pluie. Les bobards, il ne les avalait jamais.

Ceux de Kate encore moins que les autres.

Il y avait un autre problème : le basket n'était effectivement pas son point fort. Le sport en général, d'ailleurs. Il ne ressemblait pas seulement physiquement à sa mère. Ni l'un ni l'autre n'étaient des athlètes. Ben était bon élève, en particulier en langues, en expression artistique et en maths, et les ordinateurs n'avaient guère de secret pour lui. Il regardait la chaîne des documentaires avec autant de passion que d'autres regardaient les matches de foot. Il adorait lire, et si son cartable était si lourd, c'était, entre autres, parce qu'il emportait toujours deux romans, celui qu'il avait en cours et celui qu'il avait l'intention de lire ensuite, pour le cas où il finirait le premier plus tôt que prévu et se retrouverait sans lecture. Dès qu'il en avait l'occasion - avant le début de la classe, à la récréation, ou même pendant le déjeuner, à moins qu'un adulte ne s'y oppose -, il plongeait le nez dans son bouquin. Cela lui valait une assez bonne réputation parmi les professeurs, une moins bonne parmi les élèves. Si l'on ajoutait au reste qu'il était assez petit pour son âge, timide et nouveau dans cette école, il n'était pas étonnant qu'il ne se soit pas encore fait beaucoup d'amis.

Ce qui ne voulait pas dire qu'il s'en fichait.

Au contraire.

Que faut-il faire ? Seigneur, je n'en ai pas la moindre idée...

— Ils font des équipes, en cours de gym ?

demanda-t-elle doucement.

Elle le vit hocher la tête.

— Et qui choisit ?

— Bah, les autres gars, dit-il en haussant les épaules.

Dans cette réponse et ce mouvement qui se voulait détaché, Kate eut soudain une vision poignante de l'homme qu'il essayait de devenir.

Un jour. Pour l'instant, ce n'est qu'un petit garçon. Un petit garçon qui pense que sa maman peut tout arranger. Sauf que parfois je ne peux pas.

Un élan de panique monta en elle, mais elle le réprima. Inspirant profondément, elle freina à un nouveau carrefour, puis s'engagea dans Beech Court.

— Et qui désigne celui qui choisit ?

— Personne.

Bien sûr. Cela aurait été trop simple. Un rapide coup de fil...

— Au début du cours, on s'échauffe en faisant des tours de piste. Les quatre premiers qui finissent réchauffement choisissent ceux qu'ils veulent dans leur équipe. On divise le terrain en deux, avec deux équipes de chaque côté. La plupart du temps, je finis réchauffement en dernier, alors on me prend en dernier.

Shawn Pascal a le bras dans le plâtre, et il est jamais le dernier à être choisi.

Kate jeta un nouveau regard dans le rétroviseur. Ben dessinait sur la vitre recouverte de buée.

— Ça craint, dit Kate.

— Ouais.

— Et les filles ?

— Elles jouent dans le petit gymnase.

— Tu sais quoi ? On devrait s'entraîner, tous les deux.

— Maman, t'es nulle en basket, tu sais bien.

— Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas s'entraîner. Comme ça, on ferait tous les deux des progrès.

Ben eut un petit rire désabusé.

— Comme si ça allait changer quelque chose ! De toute façon, je déteste le basket.

— Je parie que c'est toi qui lis le mieux, dans ta classe.

—

Et tout le monde s'en fiche complètement.

— Pas moi. Ta maîtresse non plus, j'en suis sûre. Nouveau petit rire.

— On a un panier de basket au-dessus de la porte du garage. Tu pourrais t'entraîner.

— J'ai pas envie de m'entraîner. Je te dis que je déteste le basket. Arrête un peu.

Kate serra les lèvres, ravalant sa tendance à s'inquiéter beaucoup trop pour pas grand-chose, comme le lui faisait souvent remarquer Ben. Ils arrivaient devant la maison.

C'était un modeste pavillon à la façade peinte en gris clair, avec des volets noirs et deux pignons assez pittoresques, qui rappelait les belles maisons de Cape Cod, en beaucoup plus simple. Il se trouvait dans l'alignement des autres maisons de ce quartier résidentiel datant des années cinquante et soixante. Toutes possédaient un jardin à peine plus grand qu'un timbre-poste qui les séparait de la rue. Quelques fenêtres étaient déjà éclairées - un certain nombre de mères de famille du quartier ne travaillaient pas, et la pluie assombrissait considérablement la ville. La pluie, qui battait sans relâche les feuilles du chêne qui se dressait devant leur maison, et celles du houx qui poussait devant le porche. Du toit dégoulinait un véritable mur d'eau sur la petite haie qui longeait l'avant de la maison.

Kate considéra cette chute d'eau d'un œil dépité. De toute évidence, les gouttières étaient bouchées. Il allait falloir les nettoyer. C'était la première fois qu'elle louait une maison. Ce genre de tâche revenait-il au locataire ou au propriétaire ?

À mettre dans le dossier des problèmes à régler plus tard.

En s'engageant dans l'allée, elle actionna la porte automatique du garage. Beaucoup de choses lui plaisaient dans cette maison, mais le fait qu'elle ait un garage qui communiquait avec l'intérieur arrivait largement en tête. Pendant des années, elle avait dû se garer dans la rue et, avec Ben, transporter tout ce qui avait besoin de l'être, quel que soit le temps. Pouvoir ranger sa voiture dans un garage, même petit, même encombré de partout, même sans lumière, lui faisait l'effet d'un vrai luxe.

Si je ne fais pas ce que Mario me demande, on perdra la maison. Je perdrai mon boulot et ma liberté. Peut-être même ma vie. Et Ben. Je perdrai Ben.

Cette seule pensée la terrifiait.

Elle se gara et appuya sur le bouton qui refermait la porte. En se retournant, elle aperçut, dehors, le ballon de basket et une balle de base-ball dans une cagette en plastique, à côté des poubelles. Peut-être pouvait-elle...

— Maman ?

La voix de Ben portait mieux, maintenant que le moteur était éteint.

— S'il t'arrivait quelque chose, qui est-ce qui s'occuperait de moi ?

La porte du garage termina sa course avec un *clang* métallique sur le sol en béton.

Kate resta un instant sans répondre, les mains serrées sur le volant, dans l'obscurité.

La question de Ben la glaçait. Parce que, aujourd'hui, elle s'était posée beaucoup trop clairement.

Elle savait pourquoi Ben lui demandait cela, bien sûr. Il avait vu à la télévision ce qui s'était passé au palais de justice. Il avait sûrement entendu parler du juge et des gardes abattus. Des victimes. Elle espérait juste qu'il n'avait pas vu trop d'horreurs. Elle allait devoir en discuter avec lui, démêler ce qu'il savait de ce qu'il imaginait et redoutait, lui faire un résumé expurgé de ce qu'elle avait vécu, et ce le plus tôt possible, avant que quelqu'un ne lui en parle à l'école. Mais pas tout de suite. Elle savait qu'elle n'y parviendrait pas.

Elle était encore sous le choc.

— Il ne m'arrivera rien, répondit-elle d'un ton ferme.

Elle claqua la portière et entra dans la maison. Ben la suivit. Le garage donnait directement dans la cuisine. Avec ses éléments jaune et blanc en Formica, elle n'avait rien de très moderne, mais elle était équipée,

et

tous

les

appareils

fonctionnaient, Kate n'en demandait pas plus. A l'opposé du réfrigérateur, une porte s'ouvrait sur le jardin clos, à l'arrière de la maison. Au milieu de la pièce, une grosse table ronde en bois blond et quatre chaises, achetées d'occasion, comme la plupart de ses meubles, occupaient presque toute la place.

Elle alluma la lumière. Dans l'évier gisaient encore les bols du petit déjeuner -

le matin même, en retard, elle n'avait pas eu le temps de les mettre dans le lave-vaisselle. Dans les chambres, les lits n'étaient pas faits. Au sous-sol, il y avait de quoi remplir deux ou trois machines.

D'accord. Elle n'était pas Supermaman.

Mais elle essayait.

— Tu as faim ? demanda-t-elle à Ben, qui posait son cartable sur la table.

— Non, répondit-il avant d'ajouter, avec un sourire effronté : J'ai vomi, tout à l'heure, je te rappelle.

— C'est vrai. J'oubliais, dit-elle un peu sèchement, avant de lui donner une petite tape pas complètement gentille sur les fesses.

Il esquiva, eut un sourire plus franc, cette fois, et dis parut en direction du salon.

— Je ne veux plus que tu fasses semblant d'être malade, d'accord ?

— D'accord.

Je devrais le punir, sans doute. Pour qu'il comprenne que je n'aime vraiment pas ce comportement.

Mais elle était tellement soulagée de le voir un peu plus gai qu'elle écarta cette éventualité aussitôt... pour se dire deux minutes plus tard qu'une mère plus expérimentée aurait sans doute imposé une discipline plus stricte. Mais tant pis.

Comme les gouttières qui débordaient, le soi-disant mal de ventre de Ben n'était pas son problème numéro un pour l'instant.

La peur lui noua une nouvelle fois l'estomac.

Que vais-je faire ?

Elle savait exactement ce qu'elle allait faire, et c'était bien cela le plus terrible. La question de Ben sur ce qu'il deviendrait s'il lui arrivait quelque chose avait résumé clairement la situation.

La déontologie, la morale, l'intégrité pouvaient aller se rhabiller. A moins de trouver d'ici quelques heures une solution miraculeuse à laquelle elle n'avait pas encore pensé, elle ferait exactement ce que Mario lui avait dit de faire. Elle allait pactiser avec le diable. Une fois. Une seule fois. Pour pouvoir ensuite le chasser de sa vie.

De toute façon, elle n'avait pas le choix.

La vie, l'équilibre de Ben étaient en jeu.

Et tant pis si ce qu'elle s'apprêtait à faire lui donnait des palpitations et la bouleversait.

Tandis que Ben montait dans sa chambre, Kate appela son bureau. Son assistante, Mona Morrison, une maman divorcée d'une quarantaine d'années, dont la fille était déjà à l'université, répondit.

— Mon Dieu, Kate, mais où êtes-vous ?

Tout le monde vous cherche ! Bryan, la police, les journalistes... On m'appelle sans arrêt. Ça va ? Que s'est-il passé ?

— Tout va bien. Ben était malade, j'ai dû aller le chercher à l'école. Je suis chez moi, maintenant.

— Comment ça, tout va bien ? s'écria Mona.

Vous voulez rire ? Vous avez été prise en otage ! Vous vous êtes emparée d'une arme et vous avez abattu votre agresseur pour vous libérer ! On ne parle que de cela à la télévision. Je ne vois vraiment pas comment tout pourrait aller bien !

— Si, ça va, je vous assure, insista Kate, les jambes flageolantes à l'idée que son mensonge soit déjà sur tous les écrans. Et Ben est vraiment malade. Moi, j'ai juste besoin de décompresser un peu, alors je prends mon après-midi. Dites à tout le monde que je serai de retour demain.

— Mais...

Kate ne laissa pas à Mona le temps de protester. Elle raccrocha et alla dans le salon. Les rideaux étaient ouverts, et à travers la large fenêtre, elle vit l'eau qui dégringolait de son toit, véritable cascade qui lui barrait la vue.

« Je suis de l'autre côté du miroir, pensa-telle. A tout point de vue. »

Pour chasser cette idée de son esprit, elle tira les rideaux d'un brun chaud, en lourd tissu imitation soie (une belle trouvaille sur eBay, dont elle était particulièrement fière - les rideaux, ça coûtait une fortune).

L'ameublement consistait en un imposant canapé recouvert d'un écossais brun et roux (merci, Emmaüs), un fauteuil inclinable marron (dépôt-vente), trois petites tables basses en chêne (brocante), un tapis terre de Sienne (autre brocante) et une télé sur un chariot à roulettes, à côté de la cheminée. Les murs étaient peints en blanc, comme dans toute la maison, à l'exception de la chambre de Ben qu'elle avait repeinte en bleu foncé à sa demande.

En guise de décoration, elle avait encadré quelques gravures en noir et blanc de la ville, trouvées à une braderie l'été précédent. Le résultat était relativement agréable à l'œil, pensait-elle, et pas trop féminin, une tendance contre laquelle elle essayait de lutter en tant que mère célibataire d'un garçon. À côté, elle avait transformé la salle à manger en bureau pour pouvoir travailler chez elle. Sous l'escalier avait été installé un petit cabinet de toilette. Avec l'entrée et la cuisine, l'ensemble formait le

rez-de-chaussée de la maison.

Les rideaux tirés, il faisait sombre dans la pièce, et Kate alluma une des lampes en cuivre posées sur les petites tables, de part et d'autre du canapé. Puis elle se tourna vers la télé et resta un moment ainsi, indécise, avant de secouer la tête : non, pour l'instant, elle ne tenait pas à savoir.

Elle préférait monter prendre une douche.

Lorsqu'elle redescendit, une bonne demi-heure plus tard, elle portait des vêtements secs, avait un peu plus chaud, mais ne se sentait pas mieux pour autant. Son intention était de préparer à manger pour Ben, mais elle se figea au milieu de l'escalier. A travers la vitre en demi-lune de la porte d'entrée, elle venait de voir une voiture de police qui remontait son allée.

Un camion-régie de la télé la suivait.

Son cœur s'arrêta.

10.

Le centre de détention se trouvait tout près du bureau de Kate. Elle attendit le début de l'après-midi du lendemain, quand l'effervescence fut un peu retombée et que tout le monde fut retourné vaquer à ses occupations, pour parcourir à pied la distance qui la séparait du grand bâtiment en pierre situé en plein cœur du centre-ville.

Garde ton calme. Tu penses que tout le monde te regarde, mais tu te trompes.

Ou peut-être pas. La fusillade de la veille faisait la une d'absolument tous les médias locaux. Les quotidiens régionaux ne parlaient que de cela. En passant devant un kiosque, Kate fut horrifiée de constater qu'une photo de la salle d'audience deux cent sept après le drame était en couverture de *USA Today*. Sans doute sa photo à elle figurait-elle quelque part dans ce numéro. Heureusement, c'était le plus souvent celle de l'annuaire de sa troisième année de droit qui était reprise. Sur ce cliché, elle offrait un visage souriant, les cheveux

lâchés

sur

les

épaules.

Aujourd'hui, elle les portait en un chignon sévère et ne souriait pas, mais alors pas du tout.

Elle avait même le sentiment qu'elle n'arriverait plus jamais à sourire.

Bien des années plus tôt, elle avait chassé de son esprit et de son existence Mario et les autres membres de la bande. Elle pensait ne jamais les revoir. Ne voulait pas les revoir. Mais Mario avait fini par réapparaître, et si elle ne le rencontrait pas aujourd'hui, ainsi qu'il le lui avait ordonné avant de se glisser dans le puits de ventilation d'une des cellules et de disparaître, il n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution et à parler de leur passé commun.

Elle en frissonna d'angoisse.

C'était une magnifique journée d'automne, fraîche, avec un ciel céruléen et des nuages d'un blanc cotonneux qui s'élevaient très haut au-dessus des gratte-ciel. La pluie de la veille n'avait laissé que quelques flaques isolées et des pelouses spongieuses. Kate marchait d'un pas vif avec ses escarpins noirs à tout petits talons -elle en était réduite à porter ces chaussures-là depuis qu'elle avait abandonné ses talons hauts sous un banc du palais de justice. Elle ferma son blazer noir à fines rayures et serra les bras sur sa poitrine. Elle était frigorifiée, mais ce n'était pas tant dû à la météo qu'à la détresse qu'elle ressentait au plus profond d'elle-même. Malgré l'odeur ambiante peu agréable, où se mêlaient gaz

d'échappement,

asphalte
frais

d'un

chantier tout proche et hotdogs d'un vendeur ambulant, au coin de la rue, elle inspira un grand coup pour essayer de retrouver un peu de calme. En vain.

Je me fais l'effet d'une criminelle.

Le bruit d'un marteau piqueur vint s'ajouter à celui d'une voiture qui passait en trombe et aux voix des passants alentour pour former soudain un vacarme assourdissant. Pourtant, rien ne parvenait à étouffer le battement de son pouls dans ses oreilles.

Et justement, j'en suis une.

Kate regarda son reflet dans la vitrine d'une des nombreuses boutiques du quartier Juniper. Elle était beau coup trop pâle ; son visage était fermé, avec de profonds cernes sous les yeux. Elle avait la tête de quelqu'un qui n'en peut plus d'apprendre des mauvaises nouvelles.

On se demande pourquoi, tiens...

Elle s'engagea dans Arch Street et leva les yeux vers le bâtiment gris qui abritait le centre de détention. Seule la taille réduite des fenêtres indiquait que certains des criminels les plus dangereux de la ville étaient détenus ici. La construction de ce complexe avait soulevé une polémique quant à l'opportunité de bâtir un tel centre au cœur du quartier touristique de la ville de l'« amour fraternel », ainsi qu'on surnommait Philadelphie par référence à la tolérance religieuse qui y régnait autre fois. Ce que les touristes ignoraient en général, c'était que Philadelphie était une des plus dangereuses métropoles des États-Unis. Tout récemment, le chef de la police avait jeté l'éponge et demandé la formation

de

brigades

civiles

de

surveillance, qui regroupaient au total dix mille personnes, pour patrouiller jour et nuit dans les rues. Il espérait ainsi freiner l'augmentation du nombre d'homicides, de viols, d'attaques à main armée et d'agressions en tout genre. *Bonne chance.*

Lorsqu'elle passa sous le drapeau qui surplombait l'entrée du centre de détention, une bourrasque le fit claquer.

Elle leva les yeux et découvrit que le drapeau américain, de même que le drapeau

de

Pennsylvanie,

qui

l'accompagnait, était en berne.

Sa gorge se serra. C'était pour le juge Moran, bien sûr. Ainsi que pour les quatre gardes et les deux civils qui avaient perdu la vie la veille. On ne pleurait pas officiellement les malfaiteurs qui avaient péri aussi, mais devant ces drapeaux en berne, Kate éprouva de la compassion pour eux malgré tout.

Si les choses avaient tourné autrement, elle ne serait peut-être plus de ce monde elle non plus. « Réjouis-toi d'être encore en vie, s'ordonna-t-elle sans entrain. Même si tu es prise au piège comme un rat... »

— Je vous ai vue à la télé ce matin !

s'exclama la jeune Noire en faction à l'entrée.

Kate lui tendit son badge, puis passa sous le portique détecteur de métaux. Autour d'elle, des dizaines de personnes faisaient la même chose, dans un flot régulier.

—

Après ce que vous avez vécu, franchement, vous devriez être chez vous avec la couette sur la tête ! Comment se fait-il que vous soyez déjà de retour ?

continua la femme.

Kate parvint à produire un faible sourire.

— Il faut bien gagner sa vie.

La jeune femme eut un hochement de tête compatissant.

— Ah, ça, c'est bien vrai. C'est bon, vous pouvez y aller.

Quelques instants plus tard, lorsqu'elle s'assit sur une chaise en plastique bon marché dans l'un des nombreux box où les avocats rencontraient leurs clients, Kate avait le sentiment qu'elle venait d'essuyer un tir de barrage. Pratiquement toutes les personnes qu'elle avait croisées lui avaient posé des questions ou avaient fait un commentaire sur les événements de la veille. Celles qui n'avaient rien dit l'avaient suivie d'un regard curieux. Heureusement pour elle, c'était une journée chargée à la prison, et personne n'avait vraiment le temps de prolonger la discussion. Le palais de justice ayant été fermé pour les besoins de l'enquête, le centre de détention était en alerte rouge. Toutes les audiences prévues pour les jours à venir avaient été annulées ou repoussées, et une vaste pagaille régnait. Les avocats affluaient pour voir leurs clients, et à l'évidence, tous les personnels concernés étaient surchargés de travail. Pour Kate, ce chaos était une bénédiction. Tout le monde était bien trop occupé pour se poser des questions. Le tableau des attributions d'affaires et de dossiers n'était plus qu'un vaste méli-mélo.

Par conséquent, faire ce que voulait Mario n'en devenait que plus aisé.

Si je ne fais pas ce qu'il veut...

Elle serra les poings sans même s'en rendre compte. Les conséquences d'un tel acte étaient trop difficiles à imaginer.

Kat l'opportuniste n'aurait eu aucun mal à faire ce qu'il demandait, pour en finir.

Mais Kate la consciencieuse, elle, en avait.

Consulter le dossier de Mario dans le système informatique n'avait pas posé de problème. Un assistant du procureur rattaché au bureau des récidives avait été désigné pour suivre cette affaire, mais il n'avait apparemment pas encore vraiment pris le temps de s'y atteler. Kate avait parcouru tout le dossier, plusieurs fois.

Mario n'était pas un grand délinquant. Il avait à son palmarès quelques infractions -

vols, chèques en bois, possession de stupéfiants - mais n'avait été condamné que deux fois au pénal, la première pour agression, la seconde pour trafic de drogue. Il avait fait six mois de prison pour l'agression, et neuf mois d'une peine de cinq ans pour le trafic de drogue, avant d'être libéré pour bonne conduite. Relâché huit mois plus tôt, il avait été de nouveau arrêté, il y avait presque un mois de cela.

Et là, quelqu'un avait décidé de ne pas lui faire de cadeau. La possession d'une arme à feu comptait comme crime au même titre que l'agression et le trafic de drogue. En conséquence de quoi on pouvait lui appliquer la loi « trois coups, t'es au bout

». Cette fois, ainsi qu'il l'avait dit à Kate, il risquait très gros.

D'un point de vue strictement juridique, Kate

considérait

qu'il

le

méritait

amplement. De plus, à tous les crimes et délits commis dans sa déjà longue existence

de

délinquant

s'ajoutait

désormais sa participation à la tentative d'évasion de la veille, qui avait fait tant de victimes. Si quelqu'un l'apprenait, il serait accusé de meurtre. Mais personne n'était au courant, excepté Kate. Qui ne pouvait rien dire et s'appêtait à faire en sorte qu'il soit libéré.

S 'ils découvrent ce qui s'est passé avec David Brady, ils commenceront par te virer. Ensuite, ils t'arrêteront. Puis ils prendront Ben...

L'espace d'un instant, elle eut du mal à respirer.

Peut-être que tu devrais tout avouer. Tout révéler, et en assumer les conséquences.

Elle écarta cette éventualité aussi vite que cette pensée lui était venue.

Comment

pourrais-je

faire

ça

?

Qu'advierait-il de Ben ?

La panique commençait à lui nouer le ventre de nouveau lorsque la porte s'ouvrit de l'autre côté du box, séparé en deux par une paroi en verre blindé. Kate leva les yeux et vit entrer Mario, sûr de lui, roulant des mécaniques.

Tous les muscles de son corps se tendirent, lui intimant l'ordre de fuir. Elle serra les dents, posa les mains à plat sur la table métallique, fit appel à toute sa volonté pour rester assise. Et elle y parvint.

Mario laissa courir son regard sur elle. Un sourire méchant et satisfait tordit ses lèvres. Puis il se retourna pour dire quelque chose à l'agent qui l'escortait.

Il n'a pas changé. C'est toujours le même salaud content de lui.

Elle inspira profondément, tenta de retrouver un semblant de calme intérieur et, elle l'espérait, extérieur aussi. Puis elle détourna le regard, ouvrit son attaché-case et en sortit un bloc-notes et un stylo.

Presque aussitôt, elle se mit à griffonner, pour s'occuper les mains plus qu'autre chose. Ce qu'elle voulait éviter avant tout, c'était que Mario voie à quel point elle était stressée -non, terrifiée, il fallait bien l'admettre - face à lui.

Ne leur montre jamais ta peur.

De toute évidence, la veille, Mario avait regagné sa cellule provisoire du palais de justice sans encombre, et sans que personne se doute de son rôle dans l'évasion ratée. Il portait l'incontournable combinaison orange, et le néon qui éclairait le box se reflétait sur son crâne rasé. Adolescent, il était brun et bouclé.

Aujourd'hui, cette absence de cheveux, combinée à une moustache et à un bouc soigneusement taillés

et à une musculature sur développée, rendait difficile, dans l'esprit de Kate, le parallèle entre ce criminel dopé aux stéroïdes et le gamin qu'elle avait connu. Dans cet espace minuscule, il semblait encore plus large d'épaules que dans le couloir du palais de justice. Pour la première fois, elle découvrit un tatouage qui ressemblait à un dragon noir autour de son poignet droit.

S'agissait-il d'un signe d'appartenance à un gang ? C'était la première fois en tout cas qu'elle en voyait un comme celui-ci. Elle était étonnée de ne pas l'avoir remarqué la veille mais, après tout, elle avait eu bien d'autres choses en tête, sur le moment.

Il s'approcha de la table. Leurs regards se croisèrent, et elle crut voir une étincelle de triomphe dans celui de Mario.

Rester sereine n'allait pas être facile. *Il me tient, et il le sait.*

L'agent qui escortait Mario regarda Kate, hocha la tête, et dit à son prisonnier quelque chose qu'elle n'en tendit pas, avant de se retirer, les laissant seuls. Elle connaissait la procédure : lorsqu'elle serait prête à partir, ou si elle avait besoin d'aide, tout ce qu'elle avait à faire était d'appuyer sur le bouton qui se trouvait sur le mur, près de son coude. Pour des raisons de sécurité, les agents restaient devant la porte, de l'autre côté, pendant toute la durée de l'entrevue.

Il n'y avait ni caméra ni micro dans le box.

C'était la loi : les échanges entre avocats et détenus relevaient du secret professionnel.

« Je ne vais pas y arriver », pensa Kate dans un élan de panique, en voyant Mario s'asseoir en face d'elle.

Il planta les coudes sur la table, puis croisa les bras et se pencha en avant en la fixant d'un regard assuré. *Je ne vais pas y arriver.*

Non que le faire sortir de prison posât un problème.

L'assistant

du

procureur

responsable de son dossier ne s'apercevrait même pas qu'il n'était plus sur sa pile. En moyenne, les assistants traitaient chaque jour une quarantaine de dossiers, dont la plupart n'étaient ouverts que la veille de l'audience. Le bureau du procureur croulait sous les affaires - plus de soixante-dix mille cas chaque année. Le système était complètement engorgé. Rien que pour l'année précédente, soixante pour cent des dossiers relevant du pénal avaient été déclarés irrecevables lors de l'audience préliminaire

simplement

parce

que

quelqu'un - procureur, témoin, officier de police -ne s'était pas présenté ou n'était pas prêt. Le système judiciaire était une immense porte à tambour qui relâchait chaque jour des malfaiteurs. Et tous les acteurs du système le savaient : juges, avocats, policiers, délinquants. Le grand public, lui, demeurait dans une bien heureuse ignorance de cet état de fait.

Mario n'est qu'un crétin parmi d'autres.

On en remet des dizaines comme lui en liberté tous les jours. En le sortant de prison, tu ne fais rien de plus que ce qui a été fait des milliers de fois.

C'était simple, il lui suffisait de reprendre son dossier, de le laisser tel quel et de se présenter à l'audience sans rien avoir préparé et sans citer de témoin à charge.

En deux temps trois mouvements, elle obtiendrait ce qu'elle souhaitait : affaire classée. Et un voyou de plus serait relâché dans les rues.

Personne n'en saurait rien, et la vie reprendrait son cours normal.

Moi, j'en saurais quelque chose.

En souriant, Mario décrocha le téléphone qui

devait

leur

permettre

de

communiquer. Elle fit de même, après une hésitation tout juste perceptible. Aussitôt, son cœur s'emballa, ses paumes devinrent moites. Mais elle parvint à conserver un visage parfaitement impassible tandis que leurs regards se rencontraient à travers la cloison vitrée.

— Tu as l'air en forme, Kitty-Kat, lança-t-il.

T'es devenue une nana super classe, dis donc. Et carrément sexy.

Va te faire foutre, Mario.

— Si je décide de faire ça...

Elle avait dit cela d'un ton froid, sec. Elle ne pouvait pas se résoudre à se coucher comme cela devant lui. Elle avait changé de camp, maintenant, et elle avait travaillé dur pour en arriver là. Il y avait forcément une solution, un moyen de s'en sortir et d'épargner Ben sans pour autant céder au chantage. Mais lequel ? Elle l'ignorait.

Pour l'instant. Elle devait avant tout surmonter sa peur, gagner du temps, afin de pouvoir réfléchir. Oui, dans l'immédiat, telle était sa stratégie : gagner du temps.

— Mais bien sûr que tu vas le faire, dit-il avec un sou rire plus large encore.

Kate lui renvoya un regard d'acier.

Fais comme si tu maîtrisais la situation, même si c'est faux. Ne lui laisse pas croire qu'il a l'avantage, même si c'est vrai.

— Si je décide de le faire, répéta-t-elle sur le même ton, il faudra que tu me donnes quelque chose en échange : le nom de celui qui t'a vendu l'arme, par exemple. Ou les détails d'une affaire dont tu serais au courant, avec le nom du coupable.

Mario plissa les yeux. Son sourire avait disparu.

— Quoi ? C'est hors de question.

— Je n'ai pas à ma disposition de carte «

Sortez de prison sans passer par la case procès », figure-toi. Si tu veux que je te tire de là, tu vas devoir m'aider, me donner quelque chose que je puisse utiliser comme monnaie d'échange. Quelque chose que je puisse présenter au juge.

— Laisse tomber, je suis pas une balance.

— Et moi, je ne fais pas de miracles.

— Je t'ai sauvé la vie, hier, espèce de salope. Rodriguez t'aurait butée, c'est sûr.

T'as pas intérêt à l'oublier.

— Tu me traites de salope encore une fois et je te garantis que ce que je vais oublier, c'est qu'on se connaît.

Une écœurante grimace tordit le visage de Mario.

— Je t'appelle comme je veux. T'es à moi, bébé. Et t'as intérêt à me sortir d'ici.

— Je ne suis à personne, répliqua Kate avec un regard aussi menaçant que celui de Mario. Ouvre ta grande gueule, et tu seras le premier à payer l'addition. C'est toi qui étais armé ce soir-là. Vingt ans, ça te paraît beau coup ? Imagine le couloir de la mort.

— Si je dois l'imaginer, crois-moi, tu l'imagineras aussi. Et de toute façon, c'est pas moi qui ai appuyé sur la détente. Si tu me cherches, je jurerai sur la tête de ma pauvre mère que c'était toi.

Impasse.

— Arrête de rêver. Je suis du côté de la loi.

Tu es un criminel. Si je nie en bloc, à ton avis, qui croiront-ils ?

Il

sourit.

De

petites

pattes-d'oise

apparurent au coin de ses yeux de pitbull.

Entre ses lèvres, Kate vit le bout de ses dents et sentit la peur l'envahir.

Pourvu qu'il ne remarque rien !

— Des noms, Kitty-Kat. J'ai des noms. Ils auront qu'à vérifier.

C'était la vérité, ils le savaient tous les deux. Elle savait aussi que jamais elle ne laisserait la situation aller jusque-là.

Mieux valait calmer le jeu.

— Écoute, Mario, je veux t'aider, au nom du bon vieux temps, et tout ça. Mais je n'ai ce boulot que depuis quelques mois. J'ai encore besoin de la signature de mon supérieur pour tout ce que je fais, et si je dois lui demander de revoir à la baisse les éléments à charge contre toi, il va falloir que je lui donne une raison. J'ai besoin de quelque chose en échange.

Il serra les lèvres. Pour la première fois, il semblait moins sûr de lui.

— Je te donnerai que dalle.

Elle haussa les épaules, l'air de dire : « La balle est dans ton camp », puis appuya sur le bouton gris pour appeler le gardien.

Surpris, Mario ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Qu'est-ce que tu fais, bon Dieu ?

— Je m'en vais. J'ai du travail.

— Et moi, je fais quoi ?

— Je viens de te le dire : pour que tu sortes, j'ai besoin de ton aide.

— Kat...

La voix n'était plus la même. L'inquiétude s'y mêlait à la colère.

— Ah, justement, je voulais te dire aussi : m'appeler comme ça, ou par n'importe quel autre nom que « madame White », c'est commettre une erreur. Sous-entendre qu'il y a autre chose entre nous que des relations de prévenu à procureur, c'est signer ton arrêt de mort. Il suffit que quelqu'un murmure que nous nous connaissons pour qu'on me retire l'affaire.

Et si je ne suis plus chargée du dossier, je vois mal comment tu pourras arriver à tes fins.

La porte derrière Mario s'ouvrit. Le gardien entra, et Kate sourit à Mario.

— Je te tiens au courant, dit-elle avant de raccrocher. Il n'avait aucun moyen de savoir que ses genoux tremblaient.

Elle le vit ouvrir la bouche pour répliquer.

Elle n'entendait plus rien, mais elle aurait pu jurer qu'il déversait un chapelet d'insultes. Ses yeux exorbités lançaient des éclairs. Mais le gardien était là. Il le prit par un bras, regarda Kate et dit quelque chose à Mario, qui raccrocha.

Elle ne lui accorda plus un regard, se concentra sur son bloc-notes, qu'elle remit dans son attaché-case, puis se leva et attendit qu'on l'accompagne hors du box.

Une fois seule, elle s'adossa au mur. Elle avait les jambes en coton, le cœur battant, l'estomac retourné. L'image qu'elle avait en tête était celle d'un asticot au bout d'un hameçon, se tortillant désespérément pour éviter une truite affamée.

Mais elle avait réussi à gagner un peu de temps. À quoi cela allait-il lui servir exactement ? Elle n'en avait pas la moindre idée pour l'instant, mais c'était toujours ça.

Lorsqu'elle pénétra dans le grand bâtiment en pierre qui abritait le bureau du procureur, elle avait à peu près retrouvé son calme. Elle avait encore les nerfs un peu à fleur de peau, mais sa respiration était presque normale, son rythme cardiaque tout à fait régulier, et ses jambes capables de supporter son poids. Il était 14

h 30, heure à laquelle la plupart des employés avaient déjà déjeuné et regagné leur poste, aussi ne trouva-t-elle personne de sa connaissance parmi ceux qui attendaient l'ascenseur. Elle appuya sur le bouton du neuvième étage et fixa le panneau de cuivre devant elle, cherchant à détendre son visage.

Le seul mot qui lui vint à l'esprit en regardant son reflet fut « lugubre ».

Le service où elle travaillait occupait tout le neuvième étage, et il y régnait une activité frénétique. Un groupe de lycéens bavards en terminait la visite guidée, orchestrée par John Frost, du bureau des relations publiques. Une vieille dame en pantalon rouge et poncho marron -une victime ou un témoin, probablement, car elle émettait des gémissements plaintifs -

était dirigée vers les toilettes par une jeune femme dont Kate savait qu'elle avait le même poste qu'elle. Elle vit une des secrétaires, une certaine Nancy, qui sortait de la salle de repos, une tasse de café à la main, et remontait le couloir au pas de charge. L'odeur du café resta en suspens derrière elle. Kate adressa un petit signe de la

main

à

Cindy

Harnette,

la

réceptionniste, une magnifique brune de vingt-cinq ans dont le bureau en demi-cercle faisait face à l'ascenseur.

Cindy répondit d'un geste discret avant de décrocher le téléphone. Ron Ott, un collègue, était appuyé à son bureau - sans doute était-il venu quémander un dîner, comme

tous

les

autres

hommes

célibataires du service. Jetant un coup d'oeil par-dessus son épaule, il vit Kate et la salua à son tour.

Derrière Cindy, un immense espace ouvert abritait tout le personnel administratif, celui qui, sous la responsabilité des juristes, effectuait le gros des recherches nécessaires à l'instruction d'un dossier.

L'atmosphère était à la fois studieuse et détendue. Certains discutaient, assis sur le bureau d'un collègue ou debout dans les travées ; d'autres étaient penchés sur un même dossier. Les cloisons de séparation ne faisaient qu'un mètre soixante-dix de hauteur, aussi le soleil, que laissait entrer une rangée de fenêtres donnant sur la rue, projetait-il à travers la salle ses rayons de lumière chargés de particules de poussière tourbillonnantes. A droite et à gauche de cet espace s'élançaient deux longs couloirs aux murs vert pâle jalonnés de portes en bois sombre. Kate obliqua vers la droite, en direction de son bureau, et salua au passage ceux de ses collègues dont la porte était ouverte. Celle de Bryan était fermée.

Elle lui avait parlé la veille au téléphone, lorsqu'il avait appelé pour prendre de ses nouvelles, mais elle ne l'avait pas vu de la journée. C'était aussi bien comme ça.

Moins elle croiserait de gens susceptibles d'évoquer les événements de la veille, mieux elle se porterait.

Il va falloir que je me reprenne, là-dessus.

— Ce n'est pas possible ! Mais où étiez-vous

?

Mona avait bondi en voyant Kate passer.

Cette dernière avait vaguement espéré atteindre son bureau sans se faire remarquer, mais Mona ayant un regard d'aigle et leurs bureaux étant voisins, c'était beaucoup demander. Kate s'arrêta et se retourna juste au moment où Mona franchissait sa porte. Elle se força à sourire.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, consciente du fait que ce n'était pas une réponse.

La nervosité avait repris le pas et le ton qu'elle avait employé était un peu brusque, mais c'était plus fort qu'elle. Et puis, il devait tout de même y avoir quelque chose de nouveau, pour que Mona bondisse de la sorte.

Cheveux flamboyants, regard noisette vif comme l'éclair, physique de gamine, tenue aux couleurs de l'automne en Nouvelle-Angleterre, le tout perché sur des talons hauts, Mona était une flamme à elle toute seule.

— Vous n'allez jamais le croire, dit-elle en s'arrêtant net, les mains écartées - des mains aux ongles écarlates, et dont chaque doigt ou presque portait une bague. Les gens de *The View* ont appelé !

— Pardon ?

— Les gens de *The View* ! Ils veulent vous inviter à l'émission. Ils vous appellent l'«

héroïne de la salle d'audience deux cent sept » ! Ils sont prêts à vous envoyer le billet d'avion et tout !

L'espace d'un instant, Kate resta sans voix, figée sur place. De son côté, Mona frétillait d'excitation.

— Non, c'est impossible, fit Kate en baissant la tête, avant de reprendre son chemin.

— Comment ça, non ? s'écria Mona. Vous vous rendez compte de la chance que ça représente ? Vous allez être célèbre !

Mona n'était pas du genre effacé et timide.

Elle avait une opinion sur tout et était en particulier persuadée que Kate avait besoin d'être prise en main par quelqu'un comme elle.

— Je n'ai pas envie d'être célèbre.

— M... mais... bredouilla Mona. Imaginez ce que cela pourrait signifier pour votre carrière. On vous remarque rait ! Peut-être même que ça pourrait vous aider à décrocher une émission à la télé, comme Greta Van Susteren...

— Je ne veux pas d'une émission à la télé.

Kate n'avait qu'à s'imaginer passant à la télévision pour avoir la chair de poule.

Cette image d'héroïne de la salle deux cent sept était une imposture. Elle devait s'en détacher le plus vite possible. Déjà, tous les journaux ne parlaient plus que de ça.

Apparaître en direct et en personne à la télévision ne ferait qu'entériner ce mensonge, et cette perspective l'emplissait d'effroi. Sans parler du fait qu'une telle exposition ajouterait de l'eau au moulin de Mario et pourrait même faire resurgir d'autres rats du passé de Kate.

— Mais enfin, Kate...

Mona était sur ses talons, maintenant.

Kate regardait fixement le portrait du gouverneur accroché au bout du couloir, mais n'avait pas besoin de voir Mona pour savoir qu'elle se tordait les mains de désespoir.

Elle atteignit enfin son bureau et se tourna vers Mona tout en ouvrant la porte.

— Il n'y a pas de mais. Je n'ai pas envie de participer à *The View*, ni à aucune émission de télévision, je vous remercie.

— Essayez au moins d'y réfléchir, c'est...

protesta Mona.

Kate n'entendit pas la suite. Il y avait un homme dans son bureau, debout. Il pivota vers elle alors qu'elle entra.

C'était l'officier brun au regard duquel elle s'était accrochée dans la salle d'audience deux cent sept.

11.

— Que faites-vous là ?

Le ton sévère de sa propre voix dérouta Kate. Si seulement elle avait eu quelques secondes pour se préparer à une telle rencontre... Mais elle avait été prise de court. Découvrir un policier dans son bureau après ce qu'elle venait de faire - et ce policier en particulier, avec qui elle sentait une connexion étrange, comme si ce qui s'était passé au tribunal avait, d'une certaine manière, créé un lien entre eux -

lui était aussi désagréable que si elle avait trouvé un squelette assis dans son fauteuil.

Non, plus désagréable, même.

Mona faillit buter sur elle et s'arrêta sur ses talons. Kate sentit la légère odeur de nicotine qui l'accompagnait toujours, et son regard par-dessus son épaule.

— Euh... c'est la deuxième chose que je voulais vous dire, lui souffla Mona à l'oreille d'un ton contrit. Deux policiers vous attendent dans votre bureau.

— Merci pour l'info, répondit sèchement Kate.

Deux policiers...

Elle aperçut le second lorsqu'il sortit de l'ombre du premier. Assez élégant dans son costume bleu nuit à fines rayures, sa chemise bleu pâle et sa cravate jaune, il devait faire un peu moins d'un mètre quatre-vingts, était blond et trapu, avec un teint un peu rougeaud et un visage ouvert, carré. Des yeux du même bleu que son costume

la

regardèrent

avancer,

approbateurs. Le policier du tribunal lui sourit - il était aussi séduisant que dans son souvenir ; grand, brun, mince, avec des yeux marron dans un visage aux traits anguleux et un sourire posé - et lui tendit la main.

— Je suis venu voir comment vous alliez, dit-il tandis qu'elle lui serrait la main de la manière la plus professionnelle possible, c'est-à-dire ni trop fort ni trop long temps.

La gratitude qu'elle éprouvait envers celui qui avait tout fait pour lui sauver la vie la veille fut balayée par une puissante bouffée d'inquiétude. Que voulait-il ? Sa main était large, chaude, ferme. Elle la lâcha comme si elle l'avait brûlée, alors que dans son esprit défilaient les images très nettes de cet homme la prenant dans ses bras alors qu'elle

s'évanouissait

et

appelant

quelqu'un pour la soigner. Il avait une belle carrure, sans pour autant paraître excessivement musclé. Mais il était fort, Kate l'avait constaté. Après tout, elle était mince, mais elle n'était pas une plume, et il l'avait soulevée sans effort.

— Je m'appelle Tom Braga, au fait. Je suis enquêteur à la brigade criminelle.

Son regard s'arrêta sur la joue de Kate et sur son pansement, avant de glisser sur elle.

— Je suis content de voir que vous semblez remise.

Le cœur de Kate battait à tout rompre, à présent, et cela n'avait rien à voir avec le fait que Braga était séduisant, mais avec celui qu'il était flic - à la criminelle, en plus

- et que, précisément, elle se faisait l'effet d'une criminelle.

Mais comment aurait-il pu savoir qu'elle n'avait pas la conscience tranquille ?

Comment aurait-il pu deviner que le récit qu'elle lui avait fait de ce qui s'était passé dans le couloir du tribunal, la veille, était inventé d'un bout à l'autre ? C'était absolument impossible.

Vraiment ?

Reprends-toi, Kate. C'est toi la victime, ici, je te rappelle. Elle se força à sourire et inspira un grand coup par le nez, espérant que cela la calmerait. Ses espoirs furent déçus.

—

Voici l'enquêteur Howard Fish, également de la criminelle, reprit Braga avec un geste en direction de son collègue.

Le second flic fit un pas en avant et lui tendit la main - une main plus charnue que celle de son collègue, avec des doigts plus boudinés. Il lui sourit, faisant apparaître des dents à la blancheur éclatante et deux fossettes dans ses joues. Son costume était impeccable, sa chemise et sa cravate semblaient neuves. Il ne possédait pas la beauté classique de son collègue, mais de toute évidence il était conscient de ses atouts et soignait son apparence.

— Kate White, dit-elle en lui serrant la main.

— Enchanté.

Son sourire était large, généreux. Il la fixait d'un regard chaleureux.

D'accord, il lui faisait du charme. Pas de bol. Elle jeta un coup d'œil à sa montre, cherchant désespérément une excuse pour les éconduire. Il était 14 h 55. On l'attendait au tribunal ? Non, le palais de justice était fermé. Un rendez-vous urgent

? Mona saurait qu'elle leur mentait.

— Et je suis son assistante, Mona Morrison.

Supposant probablement que Kate l'avait oubliée, Mona se présenta elle-même et leur serra la main. Fish lui servit à elle aussi son sourire à fossettes, mais il était évident qu'elle s'intéressait surtout à Braga, qu'elle fixait d'un regard presque provocant. Quoi d'étonnant à cela ? Mona ne cachait à personne qu'elle chassait l'homme en permanence, et Braga était sexy en diable.

— Je vous croise dans l'immeuble depuis des années, dit-elle. C'est un plaisir de vous rencontrer officiellement, roucoula-telle.

— Vous travaillez ici depuis des années ?

Le regard de Braga se tourna vers Kate, étonné. Mona secoua la tête.

— Je ne travaille pour Kate que depuis son arrivée, en juin dernier. Avant, j'étais au service des recherches.

— Ah, dit Braga.

— Merci, Mona, intervint Kate.

Elle était à cran, et regarder Mona flirter était au-dessus de ses forces. Elle ne demandait qu'une chose : qu'on la laisse seule, pour qu'elle puisse mettre de l'ordre dans ses pensées et reprendre le contrôle de ses émotions.

Mona lui lança un regard lourd de reproches, mais elle avait compris.

— Bon, si vous avez besoin de moi, je suis dans mon bureau.

Kate hocha la tête. Fish suivit Mona des yeux tandis qu'elle quittait la pièce. Braga, en revanche, fixait Kate. Lorsque leurs regards se croisèrent et qu'il lui sourit, le bureau lui parut soudain beaucoup trop petit. D'où elle se trouvait, moins d'un mètre les séparait. Ils étaient si près qu'elle voyait même les traces d'usure sur le revers de sa veste et sa barbe naissante.

— Après les événements d'hier, je suis surpris de vous trouver au bureau, reprit-il.

— Vous travaillez, vous aussi, lui fit-elle remarquer.

— J'ai déjà épuisé mes jours de maladie pour l'année. Le petit sourire qui accompagnait

cette

réponse

fit

comprendre à Kate qu'elle ne devait pas la prendre au sérieux. Tandis qu'il parlait, elle contourna les

deux hommes pour mettre un peu de distance entre eux et posa son attaché-case sur son bureau. De cette manière, elle eut quelques secondes pour détendre les muscles de son visage, alors qu'elle leur tournait le dos. Dans l'état de tension qui était le sien, sourire lui demandait un réel effort physique.

Garde ton calme. Ils ne savent rien.

Lorsqu'elle se retourna, ils regardaient autour d'eux. Comme tous les assistants du procureur de son service, elle disposait d'un bureau de trois mètres sur quatre aux murs peints en vert pâle (officiellement, en céladon, mais comme disait Ben, cela ressemblait plus à de la chenille écrasée, comme teinte). Il était meublé d'un bureau métallique standard, en L, avec un plateau en faux bois, d'une bibliothèque assortie et de deux armoires classeurs installées contre le mur, derrière le bureau. Un fauteuil en cuir noir - pour elle - et deux sièges en cuir et métal réservés aux visiteurs complétaient le mobilier. Au mur, derrière elle, étaient accrochés ses diplômes encadrés, et sur son bureau, elle avait posé la photo d'école de Ben. Dans un coin se dressait un portemanteau, et dans un autre, devant la fenêtre, se trouvait un ficus artificiel - Kate avait depuis longtemps renoncé aux vraies plantes, car elle oubliait systématiquement de les arroser. La fenêtre disposait de stores gris qu'elle ne baissait jamais ou presque, préférant profiter de la vue imprenable qu'elle avait... sur le bâtiment d'en face. De temps en temps, un pigeon lui faisait l'honneur d'une visite et se posait sur le rebord, ou sur celui de la fenêtre d'en face.

Lorsqu'elle se tenait vers la fenêtre et qu'elle levait les yeux, elle pouvait apercevoir le ciel serpentant entre les sommets des gratte-ciel, au-dessus du profond canyon urbain dans lequel elle travaillait.

— Je vous ai vu quitter le tribunal avec un adjoint du shérif blessé, hier, déclara-telle. J'espère qu'il va bien ?

La meilleure défense était toujours l'attaque. En l'occurrence, prendre la conversation en main était une stratégie de diversion classique. Elle avait tenté d'adopter un ton plus chaleureux et intéressé, mais n'était pas sûre d'y être parvenue. Comme son visage, sa voix était tendue et manquait de naturel.

Braga haussa les épaules, et son regard s'assombrit.

— Il est vivant, et les médecins disent qu'il va s'en sortir. Mais il est toujours en soins intensifs. C'est mon frère, Charlie.

Cette précision attendrit un peu Kate. De toute évidence, Braga était sincèrement attaché à son frère. Elle hocha la tête, compatissante.

— Je me disais bien qu'il y avait un air de famille. Les cheveux bruns.

Braga eut un léger sourire. Son visage s'éclaira un peu.

— Cela m'amène à l'autre raison de notre visite. Vous voulez bien répondre à quelques questions ?

Prise par surprise, Kate sentit qu'elle se raidissait. Son cœur fit un bond, son estomac se noua. Espérant qu'il n'était pas trop tard, elle fit de son mieux pour que sa réaction initiale - le rejet - ne transparaisse pas dans son attitude.

— J'ai fait ma déposition hier. Des policiers sont passés chez moi.

Elle était dans un tel état de fatigue à ce moment-là qu'elle se souvenait à peine de ce qu'elle avait dit. Le camion-régie n'avait été que le premier d'une longue série. Les journalistes avaient frappé à sa porte, sonné sans relâche jusqu'à ce que les deux officiers venus prendre sa déposition leur ordonnent d'arrêter ce harcèlement. Sa déposition faite, elle avait accompagné les deux hommes et découvert que l'espace devant sa maison était devenu une véritable salle de rédaction, avec des dizaines de reporters sous des parapluies et des camions garés partout. Des centaines de flashes l'avaient aveuglée lorsqu'elle était sortie sur le perron.

— Kate, est-il vrai que vous avez abattu votre ravisseur avec son propre pistolet ?

— Kate, avez-vous cru que vous alliez mourir ?

— Kate, pouvez-vous nous raconter cette terrible épreuve ?

— Madame White, comment vous sentez-vous ?

— Madame White, que vous a dit Rodriguez ?

— Kate ! Par ici, s'il vous plaît !

Horriifiée, elle avait regardé la foule, et lorsqu'un journaliste lui avait fourré un micro sous le nez, elle avait lâché : « Je n'ai rien à dire » avant de claquer la porte. De l'intérieur, elle avait entendu les policiers ordonner aux journalistes de quitter les lieux. A contrecœur, ils avaient obtempéré, mais presque aussitôt, dans la maison, les téléphones - fixe et mobile - avaient commencé à sonner. Complètement nouée, Kate avait éteint leurs sonneries. Puis elle avait fait le tour de la maison, tirant méthodiquement tous les rideaux, vérifiant que les fenêtres étaient bien fermées, avant de verrouiller toutes les entrées. Ensuite, elle était montée dans la chambre de Ben, qui lisait dans son lit. Elle avait allumé la lampe de chevet - il lisait toujours dans la pénombre - et il avait levé le nez de son livre pour la fixer longuement.

— Maman, c'était quoi, tous ces gens, dehors ? Tu as vraiment tué quelqu'un, aujourd'hui ?

De toute évidence, il avait regardé ce qui se passait par la fenêtre, avait entendu certaines des questions qu'on lui avait posées. Et son regard trahissait une véritable angoisse à l'idée qu'elle ait pu commettre un tel acte.

Kate s'était sentie défaillir.

— Non, avait-elle répondu sans réfléchir, parce qu'elle refusait qu'il associe sa mère à la violence, parce que ce n'était pas la vie qu'elle voulait pour lui.

Mais elle s'était aussitôt reprise. Si quelqu'un interrogeait Ben, elle ne pouvait pas courir le risque qu'il réponde : « Ma maman a dit qu'elle n'avait tué personne. »

Alors, elle avait rectifié sa réponse et lâché

:

— Enfin, si.

Les yeux de Ben s'étaient agrandis, et il s'était redressé dans son lit sans cesser de la fixer. Elle s'était assise à côté de lui et lui avait raconté ce qui s'était passé. Ou presque. En omettant le pire et en mentant juste là où il le fallait.

Exactement comme elle s'apprêtait à le faire avec ces deux hommes. Exactement comme elle l'avait fait dans sa déposition.

L'essentiel de son récit disait la vérité.

Parce que, de toute façon, elle n'était qu'une victime. Elle n'avait rien à cacher.

Sauf la fin de l'histoire... et le début.

A cette pensée, son pouls s'accéléra.

— Ce ne sera pas long, affirma Braga.

— Tout est dans ma déposition, insista-telle.

— Oui, je l'ai lue ce matin. Mais il y a encore deux ou trois choses que je voudrais éclaircir avec vous... J'aimerais profiter de ce que les événements sont encore récents dans votre mémoire.

— Ce ne sera pas douloureux, parole de scout, assura Fish avec un grand sourire.

Il tira le siège le plus proche pour s'asseoir.

Les pieds métalliques raclèrent le plancher.

— Vous permettez ?

Déjà, il joignait le geste à la parole.

— Bien sûr, je vous en prie. Comme si elle avait le choix !

Braga s'assit à son tour et sortit un petit carnet et un stylo de la poche de sa veste.

Kate se laissa tomber dans son fauteuil et attendit qu'il ait terminé de relire ses notes. Des notes qui, à n'en pas douter, étaient tirées tout droit de sa déposition.

— Quand vous étiez dans le couloir, avez-vous vu quel qu'un ?

Il fallut à Kate tout le self-control du monde pour ne pas ouvrir des yeux comme des soucoupes. « Ils sont au courant, pour Mario » fut sa première pensée. La panique l'envahit. Puis elle se souvint des trois hommes dans la cellule, le frère de Braga, l'autre officier et le détenu morts.

Bien sûr, c'était à eux que Braga faisait allusion.

Pour cacher son soulagement, elle s'empara d'un stylo et se mit à jouer avec.

— En dehors de Rodriguez, vous voulez dire ?

Sa voix était incroyablement posée pour quelqu'un dont la bouche était plus sèche que le Sahara. Elle pria pour que l'expression de son visage soit à l'avenant -

un peu douloureuse à l'évocation de ce souvenir, un peu intriguée, mais rien de plus.

— En dehors de Rodriguez, acquiesça Braga.

— Il y avait trois hommes allongés par terre, dans une des cellules. Je n'ai entrevu la scène que brièvement. Deux étaient des officiers de police - votre frère en faisait partie, mais je l'ignorais - et le troisième portait une combinaison orange, donc j'ai supposé qu'il s'agissait d'un détenu. Sur le moment, je... j'ai pensé qu'ils étaient tous morts.

Le souvenir de cette scène ne rendit le léger fléchissement de sa voix que plus authentique.

Braga hocha la tête et nota quelque chose.

Fish, lui, regardait le bureau de Kate. D'un rapide coup d'œil, elle s'assura qu'il n'y avait rien là qui puisse l'incriminer - le dossier de Mario, qu'elle avait téléchargé sur son ordinateur, par exemple. Mais son portable était en veille et l'écran était tourné vers elle. Téléphone, piles de dossiers, piles de formulaires, courrier en attente, boîtes de cédéroms, code pénal, boîte de conserve recouverte de papier marron - un cadeau de Ben, censé représenter un chien et servant de pot à crayons -, rien de compromettant. Elle n'osa pas se retourner, mais elle savait ce qu'elle aurait vu de toute façon : des dossiers à soufflet empilés sur les étagères, des chemises cartonnées débordant de papiers, un gros coquillage trouvé par Ben sur la plage. Les deux classeurs étaient fermés, leurs portes décorées de quelques Post-it jaunes. Un fax était posé sur l'un d'eux. Son calendrier, accroché sur le côté de l'autre à l'aide de deux aimants en forme de scottish-terrier - cadeau de Ben pour la fête des Mères -, ne comportait aucune mention de son rendez-vous d'aujourd'hui au centre de détention. Elle connaissait déjà trop bien son métier pour noter quoi que ce soit qu'on puisse utiliser contre elle ultérieurement.

Il n'y avait, elle en était certaine, aucune trace de Mario dans cette pièce.

Elle réprima un soupir lorsque son regard se posa de nouveau sur Braga. Il fixait ses mains.

Elle tripotait toujours le stylo, le faisait tourner entre ses doigts encore et encore.

Au prix d'un gros effort, elle se retint de le lâcher brusquement et, d'un geste calme, le posa délicatement devant elle, avant de croiser les mains. De cette manière, elles ne pourraient plus la trahir. Et Braga n'avait aucun moyen de savoir qu'elle avait les paumes moites.

— Comment

avez-vous fait pour «

entrevoir brièvement » l'intérieur de la cellule ? demanda Braga.

Kate se rembrunit. C'était un des détails sur lesquels elle avait menti, car si elle avait vu l'intérieur de la cellule, c'était parce que Mario en était sorti.

— Rodriguez a ouvert la porte quelques instants, je ne sais pas pourquoi. Il m'a d'abord plaquée contre

le mur, si bien que j'ai pu apercevoir l'intérieur lorsqu'il a ouvert.

— Et qu'avez-vous vu ?

— Je vous l'ai dit : les trois hommes allongés sur le sol. Mais tout s'est passé très vite.

— Avez-vous vu des armes ? Un pistolet ?

— Non. En dehors de celui que tenait Rodriguez, bien sûr.

— Bien.

Braga se replongea dans ses notes.

— Avez-vous une idée d'où Soto sortait son arme, madame White ? demanda Fish.

— Non. Aucune.

Elle réfléchit. Soto était assis à la table de la défense, et l'instant d'après, elle l'avait vu debout, une arme à la main.

— Quand il s'est levé, dans la salle d'audience, il l'avait.

— Et c'était la première fois que vous la voyiez ? L'expression de Fish était indéchiffrable. Mais peu importait. Sur ce point, Kate était sûre d'elle.

— Oui.

— Et l'arme avec laquelle vous avez abattu Rodriguez, où l'avez-vous trouvée ?

demanda Braga.

Kate croisa son regard et n'y vit que des interrogations, aucun soupçon. Malgré tout, elle fut prise de sueurs froides.

— Elle était là. Par terre.

— Elle était par terre, dans le couloir ?

— Oui.

— Et vous ne l'avez pas vue en arrivant ?

— Non,

dit-elle en s'interdisant de détourner les yeux. Rodriguez m'a fait tomber, et quand j'ai touché le sol, je l'ai vue, tout à coup, au pied du mur. Je ne l'avais pas remarquée jusque-là.

Le silence se fit, comme si Braga attendait qu'elle continue à parler. Elle le regarda droit dans les yeux, lut tant contre l'envie de se lever et de partir en courant. Et elle n'en dit pas plus. Dans la

pratique de son métier, elle avait vu trop de suspects se mettre en position délicate parce qu'ils parlaient trop. Il était hors de question qu'elle tombe dans ce piège.

— Donc, vous avez vu un pistolet par terre, conclut Braga. Sur votre droite ou sur votre gauche ?

Kate tenta de visualiser la scène qu'elle inventait au fur et à mesure.

— Sur ma droite.

— Bien. Vous dites que Rodriguez vous a fait tomber. Comment êtes-vous tombée ?

Kate dut froncer les sourcils, car il précisa presque aussitôt :

— Sur le ventre, sur le dos, sur le côté...

Seigneur, qu'on en finisse, vite...

— Sur les fesses. Je suis tombée sur les fesses, et j'ai vu l'arme. Je savais que Rodriguez allait m'abattre, alors je l'ai attrapée.

Elle se tut un instant, inspira un grand coup, à la fois pour l'effet théâtral et parce qu'elle en avait besoin, et lâcha :

— Et je l'ai tué.

— Où était-il ? Rodriguez ?

Sous son blazer, Kate sentait son chemisier trempé de sueur.

— Près du mur, près du téléphone. Il était face à moi. Une nouvelle fois, elle tenta de se représenter la scène. Aurait-elle pu se saisir de l'arme, viser et tirer alors que Rodriguez se tenait là, avec son pistolet ?

— Non. Il... il a fait tomber son arme et s'est baissé pour la ramasser. Je me suis dit que c'était le moment ou jamais.

Alors... je l'ai prise. L'arme, par terre.

Braga leva les yeux de son carnet.

— Donc, Rodriguez a fait tomber son arme, et pendant qu'il la ramassait, vous avez ramassé celle qui se trouvait déjà par terre.

Avait-il récupéré son arme quand vous avez tiré ? Dans quelle position était-il ?

Les gars de la balistique. Il ne faut pas les oublier, ceux-là. En étudiant la trajectoire de la balle, ils vont déterminer dans quelle position je me trouvais, et dans quelle position se trouvait Rodriguez quand le coup mortel a été tiré.

— Il tenait le pistolet, le levait. Il s'était relevé. Je crois... Je suis presque sûre qu'il s'apprêtait à me tirer dessus.

L'image de Mario tirant sur Rodriguez lui revint à l'esprit.

— Je m'étais relevée aussi. On était tous les deux debout quand j'ai tiré.

— Bon, alors, arrêtez-moi si je me trompe : il se tenait debout face à vous, dos au mur, et vous vous trouviez debout face à lui lorsque vous avez appuyé sur la détente.

Kate acquiesça d'un mouvement de tête.

— La sécurité était-elle mise ?

Cette question la prit au dépourvu, mais elle espéra que personne n'en avait rien vu.

À son poste de procureur, elle avait appris à décrypter le langage du corps. C'était un des outils dont disposait l'accusation pour tenter de savoir si un prévenu mentait. Des yeux qui s'agrandissent, un buste qui se raidit... autant d'indices d'une conscience pas très tranquille. Elle était absolument certaine que les enquêteurs de la criminelle étaient à l'affût des mêmes signes chez ceux qu'ils interrogeaient.

Par conséquent, elle fronça légèrement les sourcils, faisant mine de chercher dans ses souvenirs. Son estomac dansait la java, son pouls battait dans ses tempes, mais seule une petite moue de concentration s'afficha sur son visage.

Le fait était qu'en tentant d'imaginer comment la scène avait pu se passer, elle n'était jamais allée jusqu'à réfléchir aux gestes précis qu'elle était censée avoir eus.

Elle avait déjà utilisé un pistolet, au cours de sa jeunesse dissolue, et plus tard, elle s'était entraînée avec une arme achetée en promotion pour se protéger, mais elle ne s'y connaissait pas plus que cela en armes à feu. À toute vitesse, elle tenta de déterminer les risques inhérents à chaque réponse - par exemple, Braga pouvait lui dire : « Montrez-moi comment vous avez fait » et lui tendre une arme identique à celle qu'elle prétendait avoir utilisée, sur laquelle elle devrait alors trouver la sécurité - et opta pour ce qui lui semblait être la réponse la plus sûre.

— Non, affirma-t-elle d'une voix claire, avec un regard serein.

Bravo.

Il hocha la tête et nota sa réponse. Voilà.

C'était aussi simple que cela. Pas de quoi se mettre dans un état pareil, vraiment.

L'instant d'après, son téléphone sonna, et elle fit un bond de trois mètres.

12.

C'était son portable. Rien d'extraordinaire.

Mais étant donné son état de nerfs, Kate n'avait pu empêcher son cœur de passer en position turbo, menaçant de faire éclater sa cage thoracique. Braga et Fish l'observaient, à la fois curieux et interloqués.

Ne leur laisse pas voir que tu transpires.

Même si sous ta veste tu es trempée.

— Je vous prie de m'excuser, mais il faut que je réponde.

Ils hochèrent la tête de concert.

C'était Ben. Elle le savait sans avoir à regarder le numéro entrant. Elle en avait été sûre dès la deuxième sonnerie, juste après s'être reprise. D'abord, sa ligne de bureau avait été redirigée sur celle de Mona pour la journée, car elle sonnait sans arrêt. Ensuite, seules quelques personnes -

Ben et ceux qui avaient à voir avec lui de près ou de loin - possédaient son numéro de portable. Et Ben lui passait toujours un petit coup de fil depuis la voiture de Suzy, pour qu'elle sache que tout se passait bien.

Il n'y avait donc pas lieu de s'en faire. *Tu t'inquiètes toujours trop, et tu le sais.*

— Bonjour, mon pouss... Bonjour, Ben, corrigea-t-elle, se rappelant au dernier moment que « mon poussin » n'était plus autorisé.

— Salut, maman. On est en voiture, on rentre.

— Tu as passé une bonne journée ?

— Ouais.

Elle l'imagina sur la banquette arrière de la voiture de Suzy. La musique était sans doute à fond et les trois enfants Perry devaient se balancer en cadence, imités par leur mère. Ben, lui, était probablement penché vers la portière avec un doigt dans l'oreille pour pouvoir téléphoner.

Kate soupira. Dans un monde parfait, elle serait allée chercher elle-même son fils à l'école. Mais un monde parfait, cela n'existait pas.

— Je passe te chercher dès que je peux.

Peut-être un peu plus tôt que d'habitude, aujourd'hui. Mange ton goûter, et n'oublie pas de faire tes devoirs.

— D'accord.

Kate sourit. Sa dernière requête était purement formelle. Les devoirs n'étaient presque jamais faits chez Suzy, un endroit réservé aux jeux avec Samantha. Les devoirs, c'était pour la maison, et pour maman. En conséquence de quoi, certaines soirées étaient particulièrement sinistres, quand la mère et le fils, fatigués l'un comme l'autre, de mauvais poil, butaient sur un problème de maths. Pourtant, Kate n'aurait changé cela pour rien au monde.

Braga et Fish la fixaient toujours. Le regard

de

Braga,

sombre,

était

impénétrable. Celui de Fish brillait de curiosité. Kate réalisa qu'elle souriait en parlant et qu'elle s'était détendue.

Entendre la voix de Ben lui faisait du bien, lui redonnait du courage, c'était aussi simple que cela. Elle allait les sortir de ce pétrin, par tous les moyens.

Ben ne méritait pas moins.

— Il faut que j'y aille, mon chéri, dit-elle.

— Maman ! protesta-t-il en entendant l'expression de tendresse qu'elle n'était pas arrivée à ravalier. Bon, allez, salut.

— Bisous ! dit-elle avant de replier son téléphone et de le poser sur son bureau.

— C'est votre fils ? demanda Braga en montrant la photo de Ben.

C'était un cliché solennel, pris l'année précédente. Ben regardait l'objectif avec le plus grand sérieux - il lui manquait une dent de devant, aussi avait-il refusé de sourire - et sa frange blonde souffrait d'une coupe très artisanale, réalisée à l'aide d'une paire de ciseaux de cuisine parce qu'il avait voulu faire disparaître une mèche enduite de peinture rouge. Sur le moment, Kate avait été horrifiée. Aujourd'hui, cela la faisait sourire.

— Oui.

— Il est mignon.

— Merci.

Parler à Ben l'avait réellement remise sur les rails. Elle avait retrouvé son aplomb.

Posant les mains à plat sur son bureau, comme si elle s'apprêtait à se lever, elle regarda les deux enquêteurs d'un air interrogateur.

— Bien. Vous avez encore des questions ?

— Non, dit Braga en refermant son calepin, qu'il glissa avec son stylo dans sa poche intérieure. Je crois que c'est tout.

Il se leva. Fish l'imita, puis Kate à son tour.

— Merci de votre aide, dit Fish en lui souriant. On a plein de nouvelles pistes à explorer, maintenant.

Kate refusa de voir dans ce dernier commentaire quoi que ce soit d'inquiétant.

— Si vous repensez à quelque chose, vous savez où me trouver, dit-elle d'un ton vif.

Elle tendit la main à Braga, puis à Fish, et contourna

son

bureau

pour

les

raccompagner jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit avec un entrain peut-être un peu trop marqué.

— Tout à fait, répondit Braga.

Il venait de franchir le seuil du bureau et elle se trouvait juste derrière lui, le poussant mentalement dehors, lorsqu'il s'arrêta. Elle dut faire de même. Avec ses chaussures à talons plats, elle arrivait juste un peu plus haut que ses épaules, et de là où elle se trouvait, les épaules de Braga étaient d'une largeur impressionnante. Ses cheveux n'étaient pas si courts qu'elle l'avait cru et bouclaient sur sa nuque. De profil, il affichait un front haut, un nez long, légèrement creusé à la base. Ses lèvres étaient assez fines mais joliment dessinées, sa mâchoire carrée, son menton volontaire. Il semblait fatigué, et un peu plus âgé qu'elle ne l'avait pensé à première vue. Elle le trouvait toujours aussi séduisant, mais il y avait une touche de cynisme, quelque chose de dur dans son expression qui lui rappela qu'elle avait affaire à un flic qui avait dû voir pas mal d'horreurs durant sa carrière. Il se tourna vers elle, l'air songeur.

— Autre chose ? demanda-t-elle, nerveuse de nouveau.

— Je voulais juste que vous sachiez... Je n'étais pas sûr que vous vous en sortiriez, hier. Rodriguez, je le connais. Vous nous avez débarrassés d'un vrai salaud.

La gorge de Kate se serra, et son premier réflexe fut de cacher son trouble. Puis elle réalisa que cette réaction était tout à fait appropriée, puisqu'elle était censée avoir abattu Rodriguez. De toute évidence, Braga avait cherché à alléger son fardeau, à atténuer le sentiment de culpabilité qu'elle aurait éprouvé en abattant un homme.

— Merci, dit-elle. Ça rend les choses un peu plus faciles. Et je voulais vous dire, moi aussi, si je ne l'ai pas déjà fait : merci de tout ce que vous avez tenté pour me sauver la vie, hier.

Il sourit.

— Sacrée journée, hein ?

Sur ce, il sortit et rejoignit Fish, qui l'attendait dans le couloir. Ils se dirigèrent ensemble vers les ascenseurs. Pour autant que Kate pouvait en juger, ils ne se parlaient pas. La porte du bureau de Mona était ouverte, mais cette dernière devait être au téléphone, ou occupée, car elle ne jaillit pas à la suite de ces messieurs pour chercher à attirer l'attention de Braga, ce dont elle était tout à fait capable.

Lorsqu'elle fut certaine que les deux enquêteurs étaient partis pour de bon, Kate referma sa porte et s'y adossa. Son cœur battait encore beaucoup trop vite et ses genoux menaçaient de fléchir à tout instant. Elle dut lut ter contre l'envie de se laisser glisser à terre. Fermant les yeux, elle inspira et souffla lentement plusieurs fois. Elle sentait l'arrivée imminente du contrecoup. Mais elle ne pouvait pas se permettre de craquer. Pour Ben, elle devait tenir bon.

— Belle femme, lâcha Fish comme s'il se parlait à lui-même.

Ils étaient dans l'ascenseur, seuls.

— Oui.

Tom était adossé à la paroi de la cabine, les bras croisés, le regard fixé sur le numéro des étages qui s'affichait au-dessus de la porte. Kate White était belle. Très belle, même s'il la trouvait un peu maigre à son goût. Il n'aimait pas les femmes trop minces - sans doute était-ce dû au sang italien qui coulait dans ses veines.

— Tu as capté quelque chose, là-haut ?

— Un peu.

— Alors, qu'en penses-tu ?

Un tintement leur annonça qu'ils étaient arrivés à u rez-de-chaussée. Les portes s'ouvrirent, et ils sortirent du même pas.

— Bonne question, lâcha Tom.

Le hall d'entrée grouillait de monde. Le service de sécurité avait été renforcé, afin d'empêcher les journalistes d'envahir les lieux. Ils traversèrent la foule en silence et se retrouvèrent sur un trottoir bondé. Les badauds s'arrêtaient pour écouter un journaliste qui interviewait quelqu'un, forçant le reste des passants à les contourner. Sans un mot, les deux hommes obliquèrent en direction de la voiture de Tom. La Taurus était garée en toute illégalité au coin de la rue, exactement en dessous d'un panneau indiquant « Stationnement strictement interdit », mais il n'avait pas eu d'amende.

Coup de chance ou effet positif du badge de police que Tom avait accroché à son rétroviseur intérieur, difficile de le dire. Se garer à Philadelphie relevait de l'exploit.

Bâtie à une époque où l'automobile n'existait pas, la ville peinait aujourd'hui à accueillir le flot quotidien des véhicules qui y circulaient, et l a plupart des habitants s'étaient depuis longtemps

résignés à utiliser les transports en commun.

— On dirait que c'est ton jour de chance, commenta Fish en ouvrant la portière côté passager.

Tom suivit son regard jusqu'à la remorque de la fourrière qui avançait lentement le long du trottoir, dans leur direction, et accéléra le pas, partant du principe qu'il valait mieux éviter une amende plutôt que d'avoir à discuter pour se la faire enlever.

Comme il contournait sa voiture, une bourrasque écarta les pans de sa veste. Par réflexe, il la referma et la boutonna, mais le bouton du haut en profita pour reprendre sa liberté et alla rouler sur la chaussée.

— Merde.

D'un rapide coup d'oeil par-dessus son épaule, il s'assura que la fourrière était encore loin - la remorque était à une dizaine de voitures de là -, et il courut récupérer son bien. Puis il monta dans la Taurus et démarra, avant de poser le bouton dans le porte-gobelet.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Fish en fronçant les sourcils.

— Mon bouton. Il s'est décousu, dit Tom en forçant le passage pour s'engager dans le flot de la circulation.

— Le bouton de ta veste ?

Fish

se

pencha

pour

regarder

l'emplacement

du

bouton,

où

ne

subsistaient que quelques fils cassés.

— Alléluia ! Peut-être que tu vas enfin t'en payer une neuve.

Tom sourit.

— Je devrais pouvoir raccommo­der un bouton, quand même.

Fish émit un grognement. Et baissa sa vitre. Avant que Tom ait pu réaliser ce qu'il s'apprêtait à faire, Fish s'était emparé du bouton et l'avait jeté dans la rue.

— Pourquoi as-tu fait ça ? s'écria Tom, outré.

— Pour te rendre service. Bon sang, Tom, il faut que tu ailles faire du shopping, je t'assure. Si cette veste était humaine, elle aurait déjà son permis de conduire !

Le feu était rouge, Tom s'arrêta. Un mélange de touristes, Caméscope et guide de la ville en main, d'hommes d'affaires pressés, d'étudiants, de banlieusards en ville pour l'après-midi et de traîne-savates traversa le passage clouté. Sans même s'en rendre compte, il enregistra quantité de détails sur cette foule bigarrée. L'œil du professionnel.

— Et alors ?

— Alors, elle a droit à une retraite bien méritée. Achètes-en une neuve. Tiens, tant que tu y es, lâche-toi un peu, achètes-en deux. Renouvelle ta garde-robe.

— Tu sais quoi, Fish ? Va te faire voir.

Tom avait lâché cela sans animosité aucune. Ils savaient tous les deux à quoi Fish voulait en venir. Ils se connaissaient depuis qu'ils jouaient ensemble dans l'équipe de foot du lycée St. Aloysius, dans la banlieue sud de Philadelphie. Fish s'était engagé dans la police un an après Tom, avec qui il faisait équipe depuis quatre ans.

Il connaissait très bien Tom et était au courant de son passé. Il savait que depuis son divorce, Tom avait tout fait pour que le mot « permanent » n'ait pas de place dans sa vie, louant un appartement plutôt que d'acheter une maison, enchaînant les conquêtes plutôt que de chercher une relation stable, n'utilisant que sa voiture de service, qu'on lui changeait régulièrement, poussant le vice jusqu'à ne posséder que des assiettes en carton. Tom ne se faisait jamais remarquer, accomplissait ses missions de flic avec sérieux, économisait sa paie plutôt que de la dépenser. Et il ne voyait pas pourquoi son choix de vie dérangeait autant de monde autour de lui.

Il s'en fichait royalement, à vrai dire.

— Très bien, soupira Fish. Ne change rien.

Garde des fringues usées jusqu'à la trame.

Travaille tout le temps. Ne t'amuse pas. On verra qui récolte toutes les nanas.

Cette fois, Tom sourit franchement. Et Fish l'imita, à contrecœur. Ils savaient tous les deux qui décrochait le pompon, quand il s'agissait des femmes, et qui ramait.

Même si Fish, malgré tout, ne s'en sortait pas si mal.

— Tu ne crois pas que c'est elle qui a apporté l'arme, quand même ? demanda-t-il après un silence.

— Kate White ? Non.

Tom avait vécu la fusillade. Il avait été aux premières loges, et la terreur qu'il avait lue dans le regard de Kate lorsque Rodriguez l'avait prise en otage n'avait pas pu être feinte.

Où Soto avait-il trouvé l'arme avec laquelle il avait abattu le juge Moran ? La réponse à cette question leur donnerait la clé du drame qui avait fait tant de victimes.

Plusieurs équipes étudiaient l'événement sous tous ses aspects. Tom et Fish étaient aussi sur le coup, essentiellement à cause de Charlie, et parce que Tom s'était trouvé sur place et jouissait donc d'un point de vue unique. Mais d'une certaine manière, le fait que tous les malfaiteurs aient trouvé la mort à l'issue de cette fusillade tendait à émousser l'énergie des uns et des autres.

Rodriguez, Soto, Lonnie Pack et Chili Newton, tous avaient tué, et tous avaient payé le prix fort. Pas d'arrestation, pas d'instruction, pas de condamnation, même si la communauté juridique n'avait qu'une idée en tête : découvrir la vérité sur ce qui s'était passé et rendre un verdict. Étant donné les circonstances, le verdict en question allait nécessiter une enquête minutieuse, difficile, et par conséquent relativement lente.

Restait que les tueurs avaient forcément bénéficié d'aide de l'extérieur, et c'était sur ce point que se concentraient les enquêteurs pour l'instant. Tom était pratiquement sûr que les armes avaient été cachées soit dans la salle d'audience, soit dans une des cellules ou dans le couloir qui menait des cellules à la salle d'audience. Ou alors, dans tous ces endroits à la fois. Cela signifiait que les armes avaient été cachées par quelqu'un qui avait accès à ces lieux. Il fallait chercher du côté du personnel.

Le feu passa au vert, et Tom prit à gauche.

Il se dirigeait vers le siège de la police, que l'on appelait la Rotonde, du fait de la forme particulière du bâtiment.

— Il y avait quelque chose de bizarre chez elle. Elle était trop nerveuse, dit Fish, pensif.

Tom s'était fait la même remarque. Elle avait essayé de le leur cacher, mais il avait noté trop de petits détails symptomatiques dans son comportement pour les ignorer.

Pourtant, quelque chose le poussait instinctivement à adopter une attitude protectrice envers elle. Était-ce le souvenir de son regard bleu terrifié s'accrochant au sien comme s'il était son dernier espoir, au moment où Rodriguez l'avait prise en otage ? Le tremblement de sa voix au téléphone lorsqu'elle lui avait dit qu'elle élevait seule son fils ? Le trouble qu'il avait ressenti en prenant ce corps si féminin dans ses bras pour le porter jusqu'à un banc ? En tout cas, quelle que soit la raison de sa nervosité, Tom ne pensait pas qu'elle ait pu cacher des armes ou participer en quoi que ce soit à la tentative d'évasion.

Mais il était prêt à enquêter dans ce sens, et même à admettre qu'il s'était trompé si c'était ce que son enquête l'amenait à prouver.

— Peut-être que c'est le fait de me revoir qui l'a rendue nerveuse. Peut-être que ça a réveillé des images d'hier, un truc comme ça.

— Possible.

— Ou alors, elle a trafiqué son CV pour décrocher son boulot et elle a peur qu'on le découvre pendant l'enquête.

— Possible aussi.

Tom tourna à droite, et la Rotonde apparut. C'était un grand bâtiment de forme ovale, avec une espèce de petite queue en triangle. Tom répétait souvent qu'il lui faisait penser à un spermatozoïde géant en pierre. Pour l'heure, il était pris d'assaut par les camions-régie, et tous ses accès étaient gardés par des agents en uniforme qui contrôlaient l'identité de chacun. Les drapeaux hissés sur la coupole centrale étaient en berne et flottaient doucement dans le ciel azur. Les voir baissés ainsi rappelait à Tom l'horreur de la veille, et tous ceux qui avaient perdu la vie.

Mais Charlie s'en est tiré. C'est vraiment de la chance.

— Ou alors, elle est toujours sur la brèche et part en vrille dès qu'un truc ne tourne pas rond, dit-il.

— Tu y crois, toi, à son histoire d'arme qui aurait été par terre, là, juste au moment où elle en avait besoin ?

La police scientifique avait déjà conclu que l'arme qui avait tué Rodriguez était celle de Charlie. C'était pour comprendre comment elle était arrivée entre les mains de Kate White que Tom et Fish s'étaient rendus au bureau de la jeune femme.

— En tout cas, pour l'instant, je ne vois aucune raison de ne pas la croire.

Tom s'arrêta à l'entrée du parking. Un gardien les reconnut et leur fit signe de passer.

— Elle a dit que la sécurité n'était pas mise, ce qui signifie que quelqu'un s'appropriait à tirer avec cette arme avant qu'elle n'entre en sa possession. Peut-être qu'il y a eu lutte et que Charlie a lâché son arme dans le couloir. Ou peut-être que quelqu'un l'a prise à Charlie et l'a fait tomber.

— Et peut-être qu'elle ment comme elle respire. C'est-à-dire très joliment.

Tom serra les lèvres. Son estomac fit de même. Parce que, il devait bien se l'avouer, il sentait le même soupçon naître en lui.

— Mais pourquoi mentirait-elle ?

— Parce qu'elle a quelque chose à cacher.

Il ne répondit pas. Fish se tourna vers lui, croisa les bras et l'observa tandis que Tom cherchait une place sur le parking.

— Elle te branche, hein ? C'est ça ? finit-il par lâcher.

— Quoi ?

Mais en disant cela, Tom réalisa que Fish avait raison et se demanda pourquoi il ne l'avait pas compris plus tôt. La réponse était assez simple : il avait tout fait pour ne pas s'en rendre compte. Ce genre de choses compliquait tout, et les complications, il n'en voulait plus, d'aucune sorte. Mais la vérité, c'était qu'à l'instant où il avait vu Kate White, svelte, blonde, plus que jolie, les yeux écarquillés par la peur et pourtant sacrement courageuse face à Rodriguez et à ses pulsions meurtrières, il avait immédiatement ressenti quelque chose de bien plus fort que le simple lien qui peut se tisser entre un policier et une victime.

Pourquoi ? Parce que, comme Fish l'avait si délicatement formulé, elle le branchait.

Merde. Même s'il était hors de question qu'il le reconnaisse à haute voix, cela le troublait.

— Ne dis pas n'importe quoi.

Apercevant enfin une place qui se libérait, Tom s'y engagea sous le nez d'une camionnette bleue en piètre état, qu'il reconnut comme appartenant à la brigade des stupés. Au volant se trouvait Phil Wablonski,

en

civil

et

à

peine

reconnaissable avec sa grosse barbe et ses lunettes de soleil - il planquait en permanence. Il baissa sa vitre en verre fumé et fit mine de viser et de tirer sur la Taurus de Tom, qui répondit de la même manière.

— Essaie de rester objectif, c'est tout ce que je voulais dire, soupira Fish en ôtant sa ceinture de sécurité. Ce n'est pas parce qu'elle ressemble à un ange qu'elle en est forcément un.

Tom ôta sa ceinture à son tour.

— Je te signale que c'est toi qui viens de la comparer à un ange. En fait, c'est toi qui la trouves excitante.

— Oui, mais la différence, c'est que moi, je le reconnais.

Ils se dirigèrent vers l'entrée du bâtiment.

Les journalistes campaient devant la porte principale.

D'un

accord

tacite,

ils

obliquèrent en direction d'une autre entrée. Ni l'un ni l'autre ne tenait à être le pauvre flic qui se fait prendre et matraquer de questions sur l'enquête en cours. Le grand manitou avait été très clair là-dessus

: pas de commentaires.

— Toi, en revanche, tu es dans le déni, et c'est dangereux, reprit Fish. De toute façon, je peux te garantir que, même si je la reluque, ce n'est pas moi qu'elle regarde avec ses grands yeux bleus.

— Va te faire voir, répéta Tom.

Les bureaux de la brigade criminelle se trouvaient au rez-de-chaussée. C'était un immense espace rectangulaire dans lequel se répartissaient les bureaux des soixante-quatre agents, ainsi que ceux de leurs supérieurs et du personnel administratif. Tom poussa les lourdes portes en verre, suivi de Fish. Il régnait toujours une atmosphère de crise à la brigade. En matière d'homicides, Philadelphie était la troisième ville la plus importante du pays. Pour le tourisme, ce n'était pas un atout, mais pour les forces de police, cela assurait une certaine sécurité de l'emploi : on ne manquait jamais de cadavres. Pourtant, aujourd'hui, l'effervescence avait grimpé d'un cran. Les meurtres multiples n'avaient rien d'original, mais commis par des détenus, dans le palais de justice, avec un juge et des gardes - donc des collègues -

parmi les victimes, l'événement prenait un tout autre sens. Et c'était assez gênant. La réputation des forces de police de la ville en avait pris un sale coup.

En d'autres termes, l'affaire était très «

sensible ». Comprenez : il fallait du résultat, à tout prix.

Plusieurs de leurs collègues saluèrent l'entrée des deux hommes, qui se séparèrent pour gagner chacun son bureau. Tom répondit d'un geste aux saluts et se laissait tomber dans son fauteuil lorsque le sergent Ike Stella, vingt-huit ans de service et chef d'équipe, s'arrêta à sa hauteur. Stella était une force de la nature, avec son mètre quatre-vingt-dix et ses cent vingt kilos, dont l'essentiel se trouvait du côté de l'estomac. Il avait cinquante-cinq ans, le visage buriné, et la seule mèche de cheveux qui lui restait partait d'une oreille pour atteindre l'autre en passant par le haut du crâne. Plutôt bourru, il était aussi très direct et ne se perdait jamais en conjectures. Il était respecté de tous, à défaut d'être aimé. Quand il avait quelque chose de désagréable à dire, il le disait en face, mais s'il fallait soutenir un homme, il était toujours là.

— Tu as quelque chose ? demanda-t-il à Tom.

— Rien de bien concret pour l'instant.

— Une idée sur la provenance des armes ?

— J'y travaille.

— Mets le turbo. On se pose beaucoup de questions, en haut lieu. Et on veut des réponses.

Il s'éloigna sans autre forme de procès, et Tom se mit au travail, rédigeant l'entretien qu'il avait eu avec Kate White, répondant au téléphone, relisant les dépositions des témoins et essayant de faire diminuer un peu le monceau de papiers qui s'entassait sur un coin de son bureau. Le problème n'était pas le manque d'informations. Non, c'était plutôt l'abondance d'informations.

Et il n'en était qu'au tout début. La réponse à ses questions se cachait probablement dans ces piles interminables, qui ne cesseraient d'augmenter jusqu'à ce que l'affaire soit résolue. Mais dans ces conditions, trouver la solution revenait à chercher une aiguille dans une botte de foin.

A 17 heures, heure à laquelle il aurait dû quitter le bureau, il était au téléphone avec le médecin légiste, le docteur Mary Hardy, qui lui confirma que les balles qui avaient blessé Charlie et abattu l'officier Dino Russo provenaient de l'arme de service de ce dernier, qui avait été retrouvée près du corps de Chili Newton. Les empreintes de Chili Newton avaient été relevées sur le pistolet, de même que celles de Russo.

Tom raccrocha et relut ses notes en réfléchissant. De toute évidence, l'arme avait été prise à Russo avant ou après sa mort, donc l'origine d'une des armes était désormais connue. Le Sig que Soto avait utilisé, en revanche, et qui avait tué le juge et un garde, n'était pas une arme de la police, et tous les numéros qui auraient permis de l'identifier avaient été limés. Les deux

autres

pistolets,

qui

avaient

respectivement abattu un civil et un garde, étaient un PSM et un Glock dont les numéros avaient été limés aussi. Ils avaient très probablement été introduits en fraude dans le palais de justice.

Comment et par qui, c'était un mystère.

Mais il était résolu à le percer.

— Tu as l'intention de passer la soirée ici ?

Tom leva les yeux de ses notes. Fish était juste devant son bureau, en manteau, prêt à partir. Un coup d'œil à la pendulette posée sur son bureau lui apprit qu'il était plus de 18 heures. Il réalisa alors qu'il était épuisé. La veille, il avait passé la nuit à l'hôpital, se relayant avec le reste de sa famille au chevet de Charlie.

— Non, dit-il en posant son stylo.

Il fit rouler ses épaules, massa son cou tendu et douloureux, puis se leva et prit sa veste.

— Je me tire.

— J'ai appelé les gars de la scientifique, déclara Fish tandis qu'ils sortaient ensemble du bâtiment. Pour la dis tance, c'est bon. Et les empreintes de la dame sont par tout sur l'arme. Il semblerait donc que ta petite proc' sexy ait bien abattu Rodriguez, comme elle le dit.

En appelant Kate White de la sorte, Fish cherchait délibérément à l'agacer. Tom le savait, et il ne releva pas.

— C'est bon à savoir, répondit-il.

Sur le trottoir, ils s'arrêtèrent un instant.

Fish était garé dans le parking de derrière, c'était donc là que leurs chemins se séparaient. Le soir tombait ; quelques étoiles brillaient déjà dans le ciel pourpre.

Les lampadaires étaient allumés un peu partout autour du bâtiment.

— Tu veux qu'on aille manger un truc ?

proposa Fish. Tom secoua la tête.

— Je vais à l'hôpital.

— Besoin de compagnie ?

La veille, Fish l'avait rejoint, mais les exigences de l'enquête l'avaient empêché de rester longtemps. Tout comme les exigences de l'enquête avaient poussé Tom à venir travailler aujourd'hui, laissant sa famille monter la garde auprès de Charlie.

— C'est inutile. Toute la smala est déjà là-

bas. Hier soir, il y avait même des cousins que je n'avais jamais vus.

— Bon. Peut-être que je passerai quand même, un peu plus tard dans la soirée.

Ils se séparèrent sur un mouvement de tête, puis Fish se retourna.

— Tom ?

— Oui ?

— Si j'étais toi, je perdrais ma veste avant d'aller là-bas.

Tom baissa les yeux sur sa veste, sur les fils qui pendaient à l'endroit où manquait le bouton du haut et fit la grimace. D'accord, Fish n'avait pas complètement tort, cette veste avait fait son temps. Et alors ? Il lui aurait bien répondu d'aller au diable, mais il craignait que les équipes de télé postées devant le bâtiment ne l'entendent et ne fassent leur une, le lendemain matin, avec des titres du style *Vent de discorde au sein de la crim*.

Les choses étaient déjà bien assez compliquées comme cela.

Une demi-heure plus tard, toujours vêtu de sa veste parce qu'il en avait besoin pour couvrir son holster et que passer en chercher une autre chez lui juste pour ne pas heurter la sensibilité esthétique de Fish était hors de question, Tom entra dans la salle d'attente de l'unité de soins intensifs. L'endroit était rempli de membres de sa famille.

— Tommy !

Sa mère se leva de la banquette en vinyle rouge sur laquelle elle était assise avec sa tante Miriam et sa sœur Vicky, pour venir le serrer dans ses bras. Il l'embrassa affectueusement et sentit la délicate odeur du parfum

Shalimar, qu'elle portait depuis toujours.

Son père lui en achetait toujours un flacon pour Noël, et après son décès, elle avait continué à le porter, par fidélité. À

soixante ans, Anna Braga était une femme assez petite et plutôt ronde, contrairement à ses enfants, qui avaient hérité de la minceur de leur père. Elle teignait en noir ses cheveux gris, était toujours bien coiffée, et son visage était encore jeune, très peu ridé. Aujourd'hui, ses yeux noisette étaient rougis par les larmes, et un peu moins pétillants que d'ordinaire, mais son rouge à lèvres était d'un rouge profond presque provocant et ses joues poudrées de rose. « Ce n'est pas parce que je suis veuve que je suis morte », avait-elle toujours répété à ses enfants. Elle travaillait encore comme chef de salle dans un restaurant et, de temps à autre, sortait en galante compagnie.

— Charlie va mieux, Dieu merci, dit-elle en se signant. Tu as mangé ?

Ses enfants étaient sa vie - cela aussi, elle le répétait souvent.

— Un hamburger, en chemin, mentit Tom tandis que sa mère faisait un pas en arrière pour le jauger d'un œil critique.

S'il

avait

dit

non,

Anna

aurait

immédiatement envoyé quelqu'un - sans doute Natalia, la jeune sœur de Tom - lui chercher quelque chose à manger, avant de vérifier qu'il avalait jusqu'à la dernière miette ce qu'on lui aurait rapporté.

Ensuite, elle lui aurait dit qu'il ne mangeait pas assez et que quelques kilos en plus ne lui auraient pas fait de mal.

— Tu as perdu un bouton, dit-elle avec un regard désapprobateur à sa veste. Tu as besoin de quelqu'un qui prenne en main ce genre de détail. D'une femme. Un homme ne pense pas à ces choses-là.

La seule raison qui empêcha Tom de lever les yeux au ciel en soupirant, c'était la certitude de recevoir une petite tape de sa mère sur le sommet du crâne. Depuis presque un an, elle ne parlait que de lui trouver une femme, et il commençait à en avoir vraiment assez. Son regard croisa celui de Natalia, vingt-neuf ans, mince et séduisante en jean et pull orange, avec ses cheveux noirs coupés à la garçonne et très peu de maquillage sur son visage mince.

Mariée depuis sept ans, mère au foyer de deux enfants, elle discutait avec une femme que Tom ne connaissait pas. Elle avait visiblement entendu les propos de leur mère, car, quand leurs yeux se croisèrent, elle lui adressa un sourire compatissant et un petit signe de la main.

— Alors, Charlie ?

Pour que sa mère change de sujet de conversation, le meilleur moyen était encore de parler de son frère.

— Ils ont arrêté le respirateur artificiel.

Terry est avec lui.

Le règlement du service n'autorisait qu'une personne à la fois auprès du patient.

— Salut, Tom, dit Vicky en se levant pour l'embrasser. L'aînée des sœurs Braga, Tina, trente-deux ans et maman de trois enfants, n'était pas là. Vicky était la cadette.

Grande, mince, avec une longue tresse brune dans le dos, elle était mariée depuis dix ans et avait deux filles et un garçon -

les Braga, dans l'ensemble, se mariaient tôt et se reproduisaient comme des lapins.

Elle était institutrice en maternelle à mi-temps et artiste. Elle le regarda, soucieuse.

— Tu as l'air épuisé, mon pauvre. Depuis quand n'as-tu pas dormi ?

— Je t'en prie, ne parle pas trop fort, répondit Tom en jetant un regard inquiet du côté de leur mère qui, heureusement, avait repris sa conversation avec sa sœur Miriam. Si maman t'entend, elle va exiger que je m'allonge sur cette banquette pour faire la sieste.

Vicky sourit, parce que c'était exactement ce qui risquait d'arriver. Anna Braga se faisait constamment du souci pour ses enfants, mais Tom, parce que c'était un homme, qu'il était l'aîné et qu'il n'avait pas de famille, remportait la palme.

— Je crois que je vais aller voir Charlie, dit-il. Peut-être que Terry a besoin de faire une pause.

Sa belle-sœur, Terry, était une femme plutôt petite, d'allure sportive, avec des taches de rousseur. C'était une femme indépendante, qui travaillait comme comptable.

Tom était persuadé que si Charlie était tombé amoureux d'elle, c'était parce qu'elle n'avait rien de commun avec les femmes avec lesquelles il avait grandi.

En le voyant entrer, Terry sourit et se leva pour venir à sa rencontre.

— Je suis contente de te voir, dit-elle à mi-voix après l'avoir embrassé. Je te laisse la place.

Elle sortit, et Tom s'approcha du lit, les narines

incommodées

par

l'odeur

d'antiseptique qui planait dans tout le service. L'infirmière de garde le suivit du regard tandis qu'il se dirigeait vers le fond de la chambre, que Charlie partageait avec trois autres patients.

Apparemment

satisfaite

de

son

comportement, elle disparut derrière un rideau blanc, tiré autour du lit d'un malade.

Il faisait frais dans la chambre, et il y régnait une atmosphère étrange, trop silencieuse. En dehors des bips des différents moniteurs, on n'entendait rien, ni voix, ni téléphone, ni télévision, ni bruits de pas, comme si les patients étaient dans les limbes, pris dans un monde cotonneux et aseptisé, quelque part entre la vie et la mort.

Il referma les mains sur le barreau du lit de Charlie. Du regard, il parcourut la myriade d'écrans, de machines, de tubes reliés à son frère, le large pansement qui enserrait sa poitrine, la perfusion suspendue au-dessus de lui, et sentit son cœur se serrer.

La mort était passée si près !

Il repoussa le plus longtemps possible le moment de poser les yeux sur le visage de son frère, tant il redoutait de le voir si pâle et immobile. Et quand, enfin, il le regarda, il découvrit que Charlie le fixait, les yeux grands ouverts.

13.

— J'ai dû hériter de tes gènes, grommela Ben en regardant Kate rater une nouvelle fois le panier.

Le ballon rebondit sur le mur de brique puis alla rouler sur la pelouse.

— Tu dis ça comme si c'était une tare, haleta Kate en courant le chercher pour ce qui lui semblait être la millième fois.

Pas facile de rester enthousiaste et de bonne humeur passé 20 h 30 le lendemain du jour où elle avait vu mourir une dizaine de personnes et resurgir son passé, alors qu'elle avait les nerfs à vif et sursautait au moindre bruit suspect. En particulier lorsque, en plus, il s'agissait, après le repas et les devoirs, d'aider son fils à s'entraîner pour le tournoi de basket de son école, la semaine suivante.

« C'est ça, avoir un enfant, pensa Kate, qui traversait une nouvelle fois la pelouse en courant pour aller récupérer ce foutu ballon.

Quels

que

soient

les

bouleversements, les tragédies que l'on traverse dans sa propre vie, l'école, les devoirs, les activités extrascolaires, tout continue comme d'habitude pour lui. Les problèmes aussi. »

Le halo de lumière jaunâtre sous lequel se trouvait Ben faisait paraître la nuit encore plus sombre. Dans le ciel, un pâle croissant de lune et quelques étoiles jouaient à cache-cache avec les nuages. Une légère brise agitait les branches et faisait ondoyer leurs ombres sur la pelouse. La pluie de la veille avait laissé un sol humide et glissant.

Kate ramassa la balle, qui avait roulé jusqu'aux buissons qui marquaient la séparation entre les différents jardins, et sentit l'odeur de terre mouillée s'insinuer dans ses narines. Avec la tombée de la nuit, la température avait nettement baissé, mais elle avait chaud, transpirait dans son vieux sweat-shirt et se sentait fatiguée à en tomber.

Cette fois, c'était officiel : elle détestait le basket.

— Et mon père, il était bon en sport ?

demanda Ben tandis que Kate le rejoignait sous la lumière du lampadaire.

Ils n'étaient là que depuis un quart d'heure, à tirer des paniers et à en manquer neuf sur dix, et elle avait un début de point de côté à force de courir après le ballon. Mais Ben avait tellement peur d'être le plus mauvais joueur de sa classe et qu'on se moque de lui qu'elle était prête à tout pour lui éviter cela. Il n'avait pourtant pas réellement exprimé ses angoisses - jamais il ne l'aurait fait -, mais elle

l'avait senti. Lorsqu'elle lui avait parlé du tournoi, dans la voiture, en rentrant de chez Suzy, elle avait lu entre les lignes sans aucune difficulté. Depuis une semaine, il cherchait un moyen de manquer l'école. Et pour Kate, c'était hors de question. Voilà pourquoi elle se retrouvait à la nuit tombée sous un panier de basket, à bout de souffle.

Et maintenant, Ben lui brisait le cœur avec une question sur son père.

— Oui, il était très bon, mentit-elle.

Dans son souvenir, Chaz White, qu'elle avait épousé à dix-huit ans et qui l'avait abandonnée à dix-neuf, juste après la naissance de Ben, n'avait jamais pratiqué aucun sport. Elle l'avait rencontré à Atlantic City, où elle s'était enfuie après la mort de David Brady. Un peu voyou, beau gosse, Chaz était portier au casino où elle avait trouvé un boulot de serveuse après avoir menti sur son âge. Pendant l'année qu'ils avaient passée ensemble, elle avait découvert qu'en plus de son charme, qui l'avait séduite, il avait un net penchant pour la violence et les ennuis de toutes sortes. Moins d'un mois après leur rupture, il avait trouvé la mort lors d'une fusillade de rue. Kate était partie sans demander son reste. Prenant son bébé sous le bras, elle avait fui de nouveau, cette fois vers Philadelphie, où elle travaillait sans relâche depuis pour assurer à son fils une vie meilleure. Elle n'avait pas l'intention de raconter tout cela à Ben, du moins pas avant très, très longtemps. Et elle savait déjà qu'elle ne lui dirait pas tout.

— Il était bon dans un tas de domaines, y compris le sport. Et tu sais quoi ? Je crois qu'il était même particulièrement doué en basket. Mais je me souviens qu'il m'avait dit que jusqu'au lycée, il n'était pas très sportif. C'est venu petit à petit.

Elle fit rebondir le ballon en direction de Ben, pour l'empêcher de poser une nouvelle question sur son père.

— C'est vrai ? demanda-t-il d'un ton dubitatif. Kate mit ses mains sur ses hanches.

— Tu penses que je te raconterais des mensonges ?

— Oui,

répondit

Ben

sans aucune

hésitation.

Bon. Décidément, il la connaissait trop bien. Elle lui avait effectivement menti, de temps en temps, chaque fois qu'elle l'avait estimé nécessaire. Ainsi, elle avait arrangé la réalité pour fabriquer à Ben un père plus gentil, plus attentionné, qui avait toujours adoré son fils mais avait trouvé la mort dans un accident de voiture. Un jour, elle lui dirait la vérité, mais jamais elle ne lui raconterait que Chaz avait paniqué lorsqu'elle était rentrée avec son bébé de la maternité et qu'il avait pris la poudre d'escampette.

Cela, Ben n'avait pas besoin de le savoir.

— Eh bien, je te dis la vérité, pourtant, reprit-elle en se penchant en avant pour tenter de retrouver son souffle. Allez, à toi de tirer.

— Pff, c'est nul, marmonna Ben.

Mais il lança tout de même le ballon, qui, pour une fois, rebondit sur l'armature du panier.

— Ouais ! Ça y était presque ! s'exclama Kate.

Le ballon avait roulé sur la pelouse en direction du chêne, près du trottoir.

— Allez, c'est toi qui tires, c'est toi qui vas chercher la balle.

— On pourrait pas rentrer, plutôt ?

En traînant les pieds, Ben se dirigea vers la zone d'ombre au pied du grand arbre. Elle le suivit du regard.

Mains dans les poches, épaules voûtées, il manquait nettement d'entrain.

Une voiture passa lentement, et Kat suivit des yeux la lumière de ses phares, qui projetait l'ombre de Ben sur le tronc du chêne avant de le replonger dans le noir.

Elle fut soulagée de constater qu'elle ne s'arrêtait pas. Un grand nombre de journalistes attendaient devant la maison lorsque Ben et elle étaient arrivés, et une fois de plus, elle s'était félicitée d'avoir un garage qui communiquât directement avec la maison. De cette manière, ils avaient pu les éviter. Ensuite, elle avait tiré les rideaux et refusé de répondre à ceux qui étaient venus frapper à sa porte. À la tombée de la nuit, les intrus avaient enfin renoncé et plié bagage. D'une démarche de plus en plus lente et contrainte, Ben arriva enfin près de la balle, prise dans les racines du chêne, et se baissa pour la ramasser.

Kate se demandait si elle n'allait pas finalement faire un mot d'excuse à Ben pour le tournoi de basket, et dire qu'il s'était tordu la cheville, lorsqu'elle vit une ombre se former derrière le tronc et s'approcher de son fils.

Son cœur manqua un battement.

Elle était trop loin pour l'entendre, mais la personne dut dire quelque chose à Ben, parce qu'elle le vit se redresser brusquement, le ballon entre les mains. Du même coup, Ben l'empêchait de voir de qui il s'agissait. Mais c'était un adulte, à coup sûr. Un homme grand et fort.

C'était peut-être un voisin. Ou un journaliste. Mais elle n'aimait pas ça.

Quelque chose ne tournait pas rond.

— Ben !

Elle se rua vers son fils, s'engouffra dans l'obscurité comme Ben l'avait fait un instant plus tôt et, l'espace de quelques secondes, ne vit plus rien sinon des formes.

— Maman !

Le ballon serré contre lui, Ben venait à sa rencontre. Bien sûr, elle avait passé sa vie à le mettre en garde contre les inconnus, et il venait d'en voir un, grand, inquiétant. Elle le prit contre elle d'un mouvement protecteur et sentit sa raideur, et son souffle court. Il avait eu peur. Du regard, elle scruta l'endroit où s'était tenu Ben et vit l'homme - car c'était bien un homme - à quelques mètres à peine. Il les fixait tous les deux, massif, immobile.

Elle ne le reconnut pas - il faisait trop noir, de toute façon. Mais son sixième sens lui hurlait : « Danger ! »

— Kate... White, dit-il alors.

Ce n'était pas une question. Il avait prononcé son nom comme un jugement, d'une voix grave qu'elle n'avait jamais entendue, avec un accent de Philadelphie marqué. Ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité, main tenant, et elle distinguait un peu plus qu'une silhouette. Une casquette lui cachait tout le haut du visage, et un blouson de couleur sombre était fermé jusqu'à son menton. Il était impossible de dire à quel groupe ethnique il appartenait, mais sa peau était suffisamment pâle pour qu'elle devine une mâchoire carrée. Il devait faire un bon mètre quatre-vingts, était trapu. La seule chose qu'elle vit avec précision fut la lueur qui étincelait dans son regard. Il croisa les bras, et elle réalisa qu'il portait des gants.

Il ne faisait pas si froid, pourtant.

— Rentre tout de suite, ordonna-t-elle à Ben en le poussant vers la maison.

— Maman... protesta Ben.

Il y avait de la peur dans sa voix. Il leva un regard interrogateur vers elle.

— Fais ce que je te dis !

Elle ne lui parlait jamais sur ce ton, et il comprit qu'elle ne plaisantait pas. Serrant toujours le ballon contre lui, il trotta en direction du garage et ramassa la télécommande pour l'ouvrir. La porte d'entrée était fermée. Ils étaient sortis par le garage, et c'était le seul moyen de rentrer dans la maison. Kate hésita à courir derrière lui pour se ruer elle aussi à l'intérieur. Mais son instinct lui disait que si cet homme voulait les rattraper, il n'aurait aucun mal à le faire. La porte du garage mettait un temps fou à s'ouvrir, et autant à se refermer. Et puis, une fois dans la maison, plus personne ne les entendrait ni ne pourrait répondre à leurs cris, si cris il y avait.

Alors, elle se planta devant l'homme, les jambes écartées, l'air aussi assuré que possible, mais le cœur battant à tout rompre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— J'ai un message pour toi, dit-il sans répondre à sa question.

Il n'avait pas bougé d'un pouce, pas fait un mouvement, mais Kate sentait la menace qui émanait de lui comme une vague de chaleur.

— Mario dit que tu lui dois quelque chose.

— Quoi ?

La peur au ventre, Kate entendit derrière elle la porte du garage commencer à s'ouvrir et imagina Ben qui attendait en se balançant d'un pied sur l'autre, fixant d'un regard inquiet l'endroit où se trouvait sa mère. Une voiture passa de nouveau, et l'inconnu fit un pas en arrière juste au moment où le faisceau des phares allait illuminer son visage.

— Il dit que t'as pas intérêt à lui planter un couteau dans le dos, continua l'homme.

Pas une seconde Kate n'avait imaginé que Mario puisse avoir des hommes à sa solde dehors, ni qu'il puisse représenter un danger physique pour elle ou son fils. La panique s'empara de nouveau d'elle.

A cet instant, une autre voiture arriva, et ses phares l'éblouirent. Instinctivement, elle lui fit face, la main en visière pour se protéger de la vive lumière, et eut la surprise de constater que, cette fois, le véhicule s'engageait dans son allée.

Lorsqu'elle se retourna vers l'homme, il s'était évanoui dans l'obscurité.

Mon Dieu, c'est impossible.

Les phares illuminaient Ben. Les yeux écarquillés, agrippé à la télécommande du garage comme si cet appareil avait pu le sauver, il recula.

— J'arrive, mon chéri, lança Kate.

Elle courut vers lui, éperdue de gratitude pour celui -ami ? Voisin ? Journaliste ? -

qui les tirait d'un si mauvais pas. La peur qu'elle lut dans le regard de son fils lui donna la nausée.

Nous aurions pu être blessés. Ou pire.

La voiture s'arrêta à quelques mètres du garage et ses phares s'éteignirent. Kate réalisa alors que son conducteur pouvait très bien être lui aussi envoyé par Mario.

Elle accéléra brusquement le pas.

— Maman ! lança Ben, qui la cherchait du regard dans l'obscurité.

Derrière lui, la porte du garage s'ouvrait. Il pouvait se ruer à l'intérieur, mais la porte ne se refermerait pas assez vite pour le protéger. Il lui faudrait penser à courir jusqu'à la porte qui menait à la maison, fermer le verrou derrière lui et, s'il s'en souvenait, penser à appeler les secours une fois à l'abri.

— Je suis là.

Elle venait d'atteindre le cercle de lumière lorsque la portière s'ouvrit. Un homme descendit de la voiture. Il était grand...

Kate prit Ben par le bras et se prépara à courir avec lui dans le garage. Puis l'homme tourna la tête dans leur direction, et un rayon de lune éclaira des cheveux aussi noirs que le jais.

Cette taille, cette corpulence, ces cheveux...

Kate les reconnut tout à coup : c'était Tom Braga, l'enquêteur de la criminelle.

— Madame White ? dit-il au même moment.

— Qui c'est, maman ? demanda Ben, inquiet.

— N'aie pas peur, lui répondit Kate. Je le connais, c'est un policier. Tu n'as rien à craindre.

Quelques heures plus tôt, voir cet homme l'avait mise au bord de la crise de nerfs, et voilà que maintenant elle était prête à le remercier à genoux d'avoir eu l'excellente idée de passer chez elle.

— Il y a un problème ?

Braga claqua sa portière et la verrouilla.

Puis il s'approcha, pour enfin entrer dans le halo lumineux du lampadaire. Kate réalisa que Ben était plaqué contre elle et qu'elle lui agrippait le bras. Elle imaginait sans peine quelle était leur expression à tous les deux. Ils devaient donner l'impression d'avoir croisé la Mort en personne.

Tenter de faire comme si de rien n'était aurait été idiot. Braga n'était pas né de la dernière pluie, il avait déjà deviné que quelque chose ne tournait pas rond. Kate ne put s'empêcher de tourner les yeux vers le chêne et de fouiller l'obscurité du regard.

L'émissaire de Mario était-il encore là ?

Les observait-il ?

— Kate ?

Cette fois, Braga était près d'eux. Fronçant les sourcils, il suivit le regard de Kate.

Reprends-toi. Ne panique pas.

— Ce n'est rien. Juste un... Mais entrez, je vous en prie.

Il la regardait, maintenant, toujours aussi intrigué. La voix de Kate était un peu rauque, son cœur battait la chamade, et elle sentait l'adrénaline courir dans ses veines. Leurs regards se croisèrent. Braga semblait perplexe, mais il ne chercha pas à discuter.

— Merci.

Aussitôt, Kate tourna les talons et entra dans le garage.

— T'es sûre qu'il est gentil, maman ?

murmura Ben, toujours accroché à elle.

— J'en suis sûre, oui, lui répondit-elle sur le même ton. Braga, qui les suivait de près, les avait probablement entendus, mais elle s'en fichait. Rassurer Ben était le plus important. L'idée que son fils ne se sente pas en sécurité lui était insupportable.

Pourtant, elle-même ne se sentait pas si en sécurité que cela, même avec un enquêteur de la criminelle derrière elle, sans doute armé et prêt à donner sa vie pour les protéger si nécessaire. A vrai dire, elle se sentait en grand danger, et terriblement vulnérable, au point que même les objets les

plus

familiers

lui

semblaient

représenter une menace. Les poubelles, les vélos, sa vieille voiture étaient autant d'ombres dans lesquelles l'ennemi pouvait se cacher, pour surgir à un moment où elle s'y attendait le moins, exactement comme cet homme avait surgi de l'ombre du chêne quelques instants auparavant.

Pendant presque neuf ans, depuis qu'elle avait fui Atlantic City avec Ben, elle avait oublié ce qu'était la peur.

Et aujourd'hui, elle s'en souvenait.

— Ferme la porte du garage, s'il te plaît, demanda-t-elle à Ben d'une voix aussi calme que possible.

Il obtempéra, appuyant sur le bouton de la télécommande, et la porte entama sa descente en grinçant tandis qu'ils pénétraient dans la cuisine.

Il y faisait bon, il y avait de la lumière, et l'odeur de leur dîner - steaks hachés et haricots verts en boîte - flottait encore dans l'air. Les assiettes et les couverts sales attendaient dans l'évier, et sur la table gisaient cahiers, stylos et calculatrice, vestiges des devoirs de Ben, juste à côté de son cartable et de l'ordinateur portable de Kate. Sur le plan de travail se trouvaient les courses qu'elle n'avait pas eu le temps de ranger dans les placards. Voir sa cuisine en si piteux état l'agaça. Qu'est-ce que Braga allait penser d'elle ?

Mais c'était idiot. Avoir une maison impeccable n'était pas et n'avait jamais été une priorité pour elle. Elle faisait de son mieux pour le ménage, point.

— C'était qui, le monsieur, maman ?

demanda Ben lorsqu'elle ferma et verrouilla la porte de la cuisine qui communiquait avec le garage.

Pour ne pas ajouter à son inquiétude, et parce que Braga la regardait, elle se força à sourire, malgré sa peur.

— Je ne sais pas, dit-elle en secouant la tête.

— Vous... vous voulez bien me dire ce qui se passe ? demanda enfin Braga.

Il la fixait d'un regard interrogateur, profond, presque noir sous la lumière du néon. Il semblait encore plus fatigué que dans la journée, impression renforcée par ses joues désormais assombries par une barbe naissante. Il avait desserré sa cravate, défait les premiers boutons de sa chemise et portait toujours son blazer usé auquel il manquait un bouton, maintenant.

— Il y avait un homme, dehors, répondit Ben avant que Kate ait ouvert la bouche. Il m'a fait peur.

— Là, maintenant ? demanda Braga en se raidissant, comme s'il était prêt à ressortir.

Quand je suis arrivé ?

— Il est parti, dit Kate. Ce n'était rien.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il est sorti de derrière l'arbre et il m'a dit

: « C'est toi, Ben ? » Et puis maman est arrivée.

Apprendre que cet inconnu connaissait le nom de son fils coupa le souffle à Kate, et elle sentit la tête lui tourner. Mais il ne fallait pas que Braga s'en aperçoive. Il percevait trop de choses, et elle avait trop de choses à cacher.

— Il a juste dit mon nom, déclara-t-elle.

Comme ça : « Kate... White. »

Elle imita le ton sinistre de l'homme, puis, pour Braga, frissonna avec ostentation, comme si cela seul suffisait à la terrifier.

— Et c'est tout ?

— Maman m'a dit de rentrer à la maison.

C'est ce que je faisais quand vous êtes arrivé.

Du regard, Braga interrogea Kate, qui confirma ce que venait de dire Ben.

— Qui était-ce ? Vous le connaissez ?

— Non.

— Vous pouvez me le décrire ?

Kate obtempéra.

— J'ai cru qu'il allait nous tuer, ajouta Ben à l'intention de Braga. Et maman aussi.

Hein ?

Comme sa mère ne répondait pas, il ajouta

:

— Si, tu l'as cru. J'ai bien vu.

Une nouvelle fois, le regard de Braga s'arrêta sur le visage de Kate.

— C'était un peu... dérangeant, finit-elle par lâcher. Je crois qu'on a eu peur parce qu'il faisait sombre et que... qu'il a surgi comme ça, tout à coup. C'était un peu bizarre, quoi...

Elle accompagna cette ode à l'euphémisme d'un petit sourire et d'un haussement d'épaules

destinés

à

minimiser

l'importance de la chose.

Mais Braga ne l'entendait apparemment pas de cette oreille, car il se rapprocha de la porte avant même qu'elle ait terminé.

Les pans de sa veste s'écartèrent, révélant un holster noir contre son flanc gauche.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle sans bouger.

Elle était sur son chemin, mais à moins de l'empêcher physiquement d'avancer, elle voyait mal comment lui interdire de sortir de la cuisine. Au dernier moment, elle fit un pas de côté pour le laisser passer.

— Dehors, pour jeter un œil, au cas où cet inconnu serait encore dans le coin, ajouta-t-il en ouvrant la porte. Vous me raconterez la suite tout à l'heure.

— Mais il est parti depuis longtemps !

Kate en était certaine. Et si ce n'était pas le cas, elle ne tenait pas du tout à ce que Braga le trouve. Qu'un enquêteur chevronné puisse interroger un acolyte de Mario ne lui disait rien qui vaille. Cette perspective lui faisait presque aussi peur que l'apparition soudaine de l'inconnu.

Presque.

—Je vais juste vérifier.

Il prit la télécommande du garage, qu'elle avait reposée sur le plan de travail, juste à côté de la porte, sortit et referma la porte derrière lui.

Kate fixa longuement le battant clos et écouta la porte du garage s'ouvrir tout en priant pour que l'homme ne soit plus là.

— Ça va, maman ? demanda Ben.

Kate sursauta, puis se ressaisit et se retourna en souriant.

— Bien sûr que ça va. Très bien, même.

— On dirait pas, pourtant. T'as l'air vraiment pas bien.

— Je suis un peu tourneboulée, reconnut-elle, parce que cela ne servait à rien de lui cacher ce qu'il savait déjà. Mais ça va déjà mieux. Voir quelqu'un arriver comme ça ferait peur à n'importe qui. Mais il n'a rien fait, en réalité.

— On aurait dit un film d'horreur. J'ai cru qu'il allait nous découper en morceaux, comme dans *Halloween*.

Kate

se

sentait

un

peu

mieux,

suffisamment pour réagir normalement, en tout cas. Elle fronça les sourcils. Ben n'avait pas le droit de regarder ce genre de films, et il le savait.

— *Halloween*, hum ? Que tu as vu quand, exactement ?

— Euh... c'est Samantha qui le regardait, l'autre jour.

— Je vois.

Mais que Ben regarde des films qui n'étaient pas de son âge était le cadet de ses soucis pour le moment.

Elle secoua la tête d'un air désapprobateur, puis prit son fils dans ses bras et l'embrassa. Que serait la vie sans Ben ?

Elle préférait ne pas l'imaginer.

— Tu as été drôlement courageux, tu sais.

Tu as fait exactement ce que je t'ai demandé, aussi. C'est bien.

Au lieu de protester et de se dégager, comme il l'aurait fait en temps normal, Ben la serra à son tour dans ses bras, fort.

À ce geste, Kate comprit que son fils était encore sous le choc.

Ils entendirent le bruit de la porte du garage qui se fermait, et presque aussitôt, celle de la cuisine s'ouvrit. Ben se dégagea.

— Personne, annonça Braga en réponse au regard interrogateur de Kate. J'ai quand même demandé qu'une patrouille fasse le tour du quartier, c'est plus sûr.

Puis il regarda Ben, qui le fixait avec circonspection, et lui sourit.

— Au fait, je m'appelle Tom Braga, déclarat-il en lui tendant la main.

— Moi, c'est Ben White, répondit Ben.

Ils se serrèrent la main, et Kate sentit sa gorge se serrer. Ben se comportait en grand garçon, désormais. Dans cette poignée de main, elle avait soudain entrevu l'homme que deviendrait un jour son fils.

Si elle parvenait à maintenir les monstres loin de lui assez longtemps...

Cette pensée la ramena à la réalité.

— Mais que faites-vous là, exactement ?

demanda-t-elle à Braga en rassemblant les affaires de Ben pour les ranger dans son cartable.

Elle réalisait tout à coup que la présence de l'enquêteur n'était pas la simple expression de la chance - c'est dire à quel point elle était fatiguée !

— Je voulais vous parler.

Il semblait plus détendu, mais quelque chose dans son regard, dans sa façon d'observer ses moindres mouvements lui faisait redouter le pire.

—

De quoi ? s'étonna-t-elle aussi naturellement que possible.

— De rien d'important. Je voulais juste revenir avec vous sur quelques détails de ce que vous nous avez dit cet après-midi.

Kate eut un doute. Avait-il opté pour la désinvolture afin de ne pas alerter Ben ?

Probablement.

— Si ce n'est pas important, je suis étonnée que cela n'ait pas pu attendre jusqu'à demain.

Elle s'accroupit pour ranger quelque chose dans un placard, et aussi pour qu'il ne voie pas l'expression de son visage. Mais elle sentit qu'à aucun instant il ne la quittait des yeux.

— Vous êtes un ami de ma mère ?

La question de Ben, inattendue, les surprit tous les deux. Voilà que ce petit jouait les protecteurs !

Kate se redressa. Ils avaient toujours vécu tous les deux, il était donc normal qu'ils aient à cœur le bien-être l'un de l'autre.

Mais elle ne voulait pas que Ben se sente obligé de monter au créneau pour défendre sa mère. Elle surprit le regard de défiance qu'il lança à Braga. De toute évidence, il avait deviné que quelque chose se tramait, et cela l'inquiétait.

Braga répondit avant elle.

— Je suis un ami, dit-il, avec un rapide regard en direction de Kate, qui confirma d'un hochement de tête.

Ben se détendit. Braga se tourna vers Kate, avec un sourire qui n'allait pas jusqu'à ses yeux.

— Vous n'auriez pas un peu de café, par hasard ?

Elle en avait. Ces deux derniers jours avaient été éprouvants, elle n'aurait pas tenu sans ingérer des doses massives de caféine. Elle regarda Braga. Il avait chassé l'intrus, rassuré Ben, et elle lui en était reconnaissante. Pourtant, ce ton affable et détendu était tout ce qu'il y avait de factice.

Il avait une question à lui poser, et il ne tarderait pas à aborder les choses sérieuses.

—

Bien sûr. Monsieur l'enquêteur, voudriez-vous un café ? demanda-t-elle sur le ton de l'ironie.

— Volontiers, merci, répondit-il avec aplomb. Et je vous en prie, appelez-moi Tom. Kate.

Ah, bon. Nous en sommes donc déjà à l'étape des prénoms ? Autant que vous le sachiez, la comédie de l'amitié, ça ne prend pas avec moi.

— Du lait, dans votre café, Tom ? Du sucre

?

Si Ben n'avait pas été là, elle y serait allée bien plus franchement avec le sarcasme.

— Rien, merci. Je le prends noir, répondit Braga avant de se tourner vers Ben. Dis-moi, peut-être

qu'on pourrait aller s'installer quelque part pour que tu me racontes exactement ce qui s'est passé dehors ? Histoire que je sois sûr d'avoir tout bien compris.

— D'accord. Vous voulez aller dans le salon

? dit Ben, avant de lancer un regard interrogateur en direction de sa mère. Tu veux bien, maman ?

Kate hocha la tête, les lèvres pincées. Si Braga cherchait à parler à Ben en dehors de sa présence, c'était sans doute parce qu'il se doutait que, de cette manière, il en apprendrait plus. C'était probablement vrai, sauf qu'en dehors de quelques détails sans importance, Ben avait déjà raconté à Braga tout ce qu'il savait.

— Bien sûr, répondit-elle enfin. Mais je veux que tu te dépêches de tout raconter, parce qu'il est presque 9 heures et qu'il y a école, demain.

Ben émit un grognement.

— Je déteste l'école, soupira-t-il en se dirigeant vers le salon, suivi de Braga.

Kate se tourna vers la cafetière électrique et entreprit de préparer du café, soudain très consciente du rythme effréné auquel battait son cœur.

14.

Dans le salon, qui se trouvait juste à côté de la cuisine, Ben s'installa dans le fauteuil avec une expression de grand sérieux, les deux bras sur les accoudoirs. Ses pieds ne touchaient pas le sol. Tom se laissa tomber sur le canapé, profond et confortable, et regarda autour de lui. La pièce n'était pas grande, mais accueillante. De part et d'autre de la cheminée se trouvaient un poste de télé posé sur une console et une porte qui semblait donner sur une autre pièce. A sa gauche, il vit la porte d'entrée et l'escalier qui menait à l'étage.

L'odeur du café flotta bientôt jusqu'à ses narines et attira son attention vers la cuisine, et vers Kate.

Il avait sans doute eu tort de ne pas rentrer chez lui se coucher avant d'interroger Kate White, mais ce que Charlie lui avait dit était trop important. Il fallait qu'il tire cela au clair. Tant qu'il ne l'aurait pas fait, dormir serait hors de question. Selon son frère, qui avait oscillé entre conscience et inconscience alors qu'il était allongé par terre dans la cellule, il y avait eu dans le couloir deux hommes et une femme entre le moment où tout le monde avait disparu et celui où il avait été secouru. Deux hommes, et non un, tous deux vêtus de la combinaison des détenus. La femme, dont il n'avait vu que les jambes dans l'entrebâillement de la porte de la cellule, avait de très beaux mollets, des chevilles fines, et portait des escarpins noirs à talons hauts très sexy.

Bingo. Tom s'était aussitôt souvenu de ces chevilles et de ces mollets : ils appartenaient à Kate White.

Mais il n'aurait pas dû y avoir deux hommes avec elle.

— Alors, que voulez-vous savoir ?

La question de Ben interrompit ses réflexions. Tom regarda le jeune garçon.

Comme sa mère, il était mince, avec des traits fins, des cheveux blonds et de grands yeux bleus. Il devait avoir autour de huit ans. Comme deux de ses neveux et une de ses nièces.

— Bien,

commençons

par

le

commencement. Que faisais-tu dehors à cette heure ?

Ben grimaça.

— Je m'entraînais au basket.

— Tu n'aimes pas le basket ? Ben secoua la tête.

— Alors, pourquoi est-ce que tu t'entraînais

? À la nuit tombée, en plus, alors qu'il y a école demain...

— Parce que je suis nul en basket. Et que la semaine prochaine, à l'école, il y a un tournoi.

— Je vois. Donc, tu t'entraînais, et qu'est-ce qui s'est passé ?

—Le ballon a roulé vers le chêne et je suis allé le chercher, et ce type est sorti de derrière le tronc et m'a demandé si j'étais Ben.

— Qu'as-tu répondu ?

— Rien. J'avais trop la trouille.

— Où était ta maman ?

— Près du garage. Je crois qu'elle a vu que l'homme me parlait, parce qu'elle est arrivée en courant.

— A quel moment est-elle sortie ?

—Elle était dehors avec moi. Elle m'aidait à m'entraîner. Il fit de nouveau la grimace et, sur le ton de la confiance, ajouta :

—Lui dites pas que je vous l'ai dit, mais ça sert pas à grand-chose. Elle est nulle, elle aussi.

—Et ton papa, il n'est pas là ?

—Il est mort dans un accident de voiture quand j'étais bébé. On est juste tous les deux, maman et moi.

—Je suis désolé.

Tom regrettait d'avoir abordé ce sujet. S'il n'avait pas été aussi fatigué, il aurait aisément compris qu'il n'y avait pas de père dans les parages. Sur le bureau de Kate, par exemple, il n'avait vu qu'une photo de Ben. Pas de photo de famille, ni de mari.

— Moi aussi, j'ai perdu mon papa quand j'étais petit, tu sais. Mais pas quand j'étais bébé. J'avais neuf ans.

— Comme moi aujourd'hui !

— Ah, bon ?

Il s'était trompé d'un an dans son estimation. Mais Ben était petit pour son âge.

Ben confirma d'un hochement de tête.

— Et cela vous arrive souvent, de vous entraîner dehors lorsqu'il fait nuit ?

— Non, c'était la première fois. C'est parce que maman dit que si je m'entraîne, je ferai des progrès. Mais je sais bien que non. De toute façon, je ne vois vraiment pas pourquoi tant de gens aiment le basket.

Il avait replié ses genoux et posé son menton dessus. Tom éprouva un élan de compassion pour lui. Grandir sans père, il savait que c'était dur.

— C'est plutôt sympa, comme sport, une fois qu'on s'y met. Ta mère a raison, s'entraîner, ça aide. On lance, on lance, et ça finit par marcher.

Vous avez joué au basket, vous ?

— Au lycée, j'étais plutôt bon. A la fac, j'ai été pris dans l'équipe, mais j'ai dû laisser tomber au bout d'un an.

— Pourquoi ?

— Il fallait que je trouve un travail le soir après les cours, pour aider ma famille. On était cinq enfants, alors on avait besoin d'argent. Pour en revenir à ce qui nous intéresse, Ben, as-tu remarqué quelque chose d'étrange autour de la maison, ces derniers jours ?

Ben secoua la tête.

— Est-ce que ta maman aurait eu des petits amis qui seraient en colère contre elle ?

— Elle a pas de petits amis. Elle travaille tout le temps.

Tom laissa passer la remarque sans faire de commentaire, mais, pour lui, il était impossible qu'une femme aussi séduisante que Kate White n'ait pas un ou deux prétendants sous le coude. Elle devait simplement cloisonner efficacement vie de famille et vie amoureuse.

— Est-ce que tu as vu dans quelle direction est parti l'homme ?

Une nouvelle fois, Ben secoua la tête.

— J'étais près du garage. Maman m'avait dit de rentrer.

— Et elle ? Elle était restée dehors ?

— Oui.

— Tu as entendu ce que lui a dit l'homme ?

— Non, j'essayais d'entrer dans la maison pour appeler la police. Et puis vous êtes arrivé.

Il y eut un silence, puis Ben ajouta d'une petite voix :

— Est-ce que quelqu'un essaie de faire du mal à ma maman ?

Surpris par cette question, Tom se pencha vers lui.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Ben... hier, il y a eu ce truc au palais de justice, et à l'école, quelqu'un a dit qu'elle avait failli être

tuée. Et puis ce soir, il y a eu cet homme près de notre maison, et vous, vous êtes un policier, et vous êtes ici aussi, et... et... et je crois qu'elle a peur.

Ce gamin a oublié d'être bête.

Tom avait failli le dire tout haut. Car c'était exactement l'impression que lui avait donnée Kate : elle avait peur. Il s'en était rendu compte ce soir, bien sûr, mais aussi dans la journée, lorsque Fish et lui l'avaient interrogée dans son bureau.

Il entendit des bruits de pas et devina que Kate, justement, arrivait avec le café, aussi relança-t-il la conversation sur autre chose, pour se laisser le temps de réfléchir à cela.

—Donc, tu courais après le ballon, et l'homme est apparu, dit-il à Ben. Tu lui as parlé, toi ?

Ben secoua la tête et tourna les yeux vers sa mère, qui venait d'entrer dans le salon avec deux grandes tasses de café, quelques serviettes en papier, et une soucoupe sur un plateau.

—Il est 21 heures, dit-elle à Ben tout en tendant son café à Tom.

Elle posa le plateau sur la table basse. En voyant les cookies que contenait la soucoupe, Tom réalisa qu'il mourait de faim. Il avait complètement oublié de dîner.

—Merci, dit-il avec sincérité, en se servant.

—Je vous en prie. Ben ? Tu te brosses les dents, et au lit. Ben émit un grognement, mais apparemment aucune négociation n'était envisageable, car il se leva sans discuter. Tom fut impressionné. Ses neveux et nièces discutaient systématiquement au moment d'aller se coucher. Ils protestaient haut et fort, même.

—Dis bonsoir à M. Braga, demanda Kate lorsque Ben se leva pour se diriger vers l'escalier.

L'enfant lança à Tom un regard de côté. Un regard lourd de sens. Il ne fallut que quelques

secondes

à

Tom

pour

comprendre que Ben lui demandait de ne pas répéter ce qu'il venait de lui dire.

—Bonsoir.

—Bonne nuit, Ben, répondit Tom.

—Appelle-moi quand tu seras prêt, dit Kate.

Ben disparut dans l'escalier, et Kate prit sa place dans le large fauteuil, sa tasse de café entre les mains.

Avec ses cheveux attachés en queue-de-cheval et juste quelques mèches blondes qui lui encadraient le visage, elle faisait plus penser à une adolescente qu'à un procureur. Le petit pansement, sur sa pommette, rappela à Tom qu'elle avait failli perdre la vie, la veille, et il se surprit à remercier le Ciel qu'elle ait survécu. Cette femme n'avait rien d'une beauté classique, mais elle l'attirait. Son front assez large, ses pommettes hautes et sa mâchoire plutôt carrée évoquaient une ascendance viking. Sa bouche, large, douce, et d'un rose profond, était à la fois féminine et déterminée. Son nez était long, élégant, son menton volontaire. Sous son sweat-shirt trop grand, on devinait d'agréables courbes. Elle était mince, mais cette minceur allait de pair avec une finesse d'ossature et une souplesse racée qu'il commençait à trouver beaucoup plus sexy que les rondeurs voluptueuses qu'il avait préférées jusque-là.

Pour l'heure, son regard, si bleu, était indiscutablement inquiet.

« Elle cache quelque chose », songea-t-il. Il en était presque certain.

—Merci d'être une nouvelle fois venu à la rescousse, dit-elle avant de boire une gorgée, sans le quitter des yeux.

Tom prit un deuxième cookie pour se laisser le temps de choisir la meilleure approche.

—Je vous en prie, répondit-il en souriant.

C'est mon boulot, après tout.

—Ben vous a-t-il donné d'autres renseignements ?

Tiens, tiens. Allait-elle à la pêche aux informations ?

Tom avala son cookie et but une longue gorgée de café.

—Pas vraiment. C'est un chouette gamin, vous savez.

Cette fois, elle répondit à son sourire.

— Merci.

Mais son regard était toujours aussi soucieux. Il était évident que quelque chose la troublait. Restait à savoir quoi. Il pensa à Ben et espéra soudain qu'il ne s'agissait pas de ce qu'il redoutait : qu'elle ait joué un rôle dans la tuerie de la veille.

— Ça ne doit pas être facile de l'élever toute seule.

— Je m'en sors.

Elle avait dû être surprise elle-même par le ton glacial sur lequel elle avait répondu, car elle ajouta presque aussitôt :

— Mais vous avez raison, c'est dur.

— Vous avez de la famille, pour vous aider

?

—Non.

Cette fois, elle ne tenta même pas d'adoucir son ton. Elle but une gorgée, posa sa tasse sur la table et le regarda droit dans les yeux.

— Alors, monsieur Braga, que puis-je faire pour vous ?

— Tom, corrigea-t-il.

— Tom, répéta-t-elle avec un agacement flagrant.

— Pour commencer, vous pourriez me dire de quoi vous avez peur.

Il avait tiré au hasard, mais il avait mis dans le mille. Elle retint, mal, un sursaut, baissa brièvement le regard, inspira comme si elle manquait d'air depuis un moment. Tom comprit qu'il était sur la bonne voie. Mais presque immédiatement, Kate retrouva son expression fermée, qui lui cachait la vérité. Son regard n'était plus qu'innocence et étonnement.

— Mais de quoi voulez-vous parler ?

Elle était douée, il devait le reconnaître.

Mais il était trop tard. Il avait déjà vu ce qu'il voulait voir.

— Que s'est-il réellement passé hier, Kate ?

demanda-t-il d'une voix douce, presque tendre, en la fixant.

Cette fois, le regard de Kate la trahit. Un battement de cils dont elle ne s'aperçut peut-être même pas. Puis, comme l'instant d'avant, elle plongea ses yeux grands ouverts dans ceux de Tom.

— Vous savez très bien ce qui s'est passé hier. Je vous l'ai raconté. J'ai déposé sous serment et j'ai répondu à toutes vos questions.

Son attitude changea alors. Elle se redressa, se carra dans son fauteuil ; ses ongles s'enfoncèrent dans l'accoudoir. Ses narines frémissaient, ses yeux lançaient des éclairs.

— De quoi m'accusez-vous, exactement ?

La meilleure défense était l'attaque, elle le savait et pratiquait cette technique à la perfection. Sa voix était posée, son menton relevé.

Mais tout cela arrivait une fraction de seconde trop tard.

— Je ne vous accuse de rien. Mais j'ai le sentiment que vous me cachez quelque chose.

Elle soutint son regard, puis lâcha, avec un petit rire :

— Et quoi donc ? Ma pointure ? Ce que j'ai mangé au déjeuner ? Le nom de jeune fille de ma mère ? Dites-moi ce que vous cherchez, et je vous donnerai la réponse si je l'ai.

— Qui était l'autre homme qui se trouvait dans le couloir avec Rodriguez et vous ?

Elle ne tressaillit même pas.

— Nous en avons déjà parlé. J'ai vu votre frère, un gardien et un détenu allongés sur le sol de l'une des cellules. Il n'y avait personne d'autre.

— Moi, je crois que si.

— Ben croit au Père Noël, mais cela ne veut pas dire qu'il existe.

Touché.

Si elle mentait, elle venait de faire des progrès

phénoménaux

en

quelques

instants.

Peut-être

Charlie

s'était-il

trompé. Peut-être n'y avait-il eu aucun autre détenu en dehors de Rodriguez, dans le couloir. Peut-être avait-il eu une hallucination. De toute façon, même s'il avait raison, étant donné l'état dans lequel il était au moment des faits, son témoignage

ne

tiendrait

pas

bien

longtemps devant un tribunal.

— Vous pensez qu'il y avait qui, vous ?

Cette fois, son ton était ouvertement hostile. Elle avait endossé le rôle de la femme innocente accusée à tort, et elle le jouait avec la conviction d'une actrice en compétition pour l'oscar.

Il était coincé. Car la vérité, c'était qu'il ignorait de qui il pouvait s'agir. Pour l'instant.

Laisse-la mariner.

—Écoutez, Kate, nous avons un grand nombre de victimes, dont un juge et plusieurs gardes. Ils ont été abattus, en plein jour, dans une salle d'audience du palais de justice, par des détenus qui tentaient de s'évader. Mon boulot est de faire la lumière sur ce qui s'est réellement passé. C'est tout.

— Et vous pensez que j'ai quelque chose à voir là-dedans ?

L'incrédulité qui perçait dans sa voix paraissait tellement authentique ! Si authentique qu'elle réussit presque -

presque - à lui faire croire à l'innocence de Kate.

Mais si elle était innocente, de quoi avait-elle peur ?

— Maman ! Je suis prêt !

L'appel de Ben les surprit tous les deux.

Tom réalisa alors à quel point l'atmosphère était tendue dans le salon. Kate le fixa encore un instant, puis se leva.

— J'arrive ! lança-t-elle en direction de l'étage. De nouveau, elle regarda Tom, froidement.

— Je monte toujours pour lui souhaiter bonne nuit, donc...

De toute évidence, elle lui demandait de s'en aller. Tom sourit.

—Vous permettez que j'attende ici jusqu'à ce que vous ayez terminé ? J'ai encore quelques questions à vous poser.

— Je vous ai dit tout ce que je savais. Je n'ai rien à ajouter.

— Je comprends bien. Mais il faut quand même que je vous les pose, ces questions.

Bien sûr, si vous préférez, on peut faire ça demain. À la Rotonde.

À son expression, il vit que Kate avait saisi le sous-entendu : si elle ne coopérait pas, il pouvait très bien passer à son bureau le lendemain matin et l'emmener au siège de la police pour une nouvelle déposition.

Bien sûr, le fait qu'elle soit assistante du procureur compliquerait les choses. En apprenant cela, le

bureau du procureur crierait au scandale, et la hiérarchie de Tom risquait de lui taper sur les doigts. Il ne doutait pas d'ailleurs que Kate puisse passer quelques coups de fil, déposer une plainte et l'accuser de harcèlement ou, d'une manière ou d'une autre, trouver un moyen de retarder les choses d'un jour ou deux, le temps de mettre les choses à plat, de voir ses supérieurs et de tout expliquer au procureur. Mais il était prêt à parier qu'elle ne tenait pas à ce qu'un tel scénario se produise. Une convocation à un interrogatoire de police, impliquant qu'on la soupçonnait de quelque chose dans cette affaire ô combien délicate, ferait jaser. Ce genre de scandale n'était pas bon pour une carrière, en particulier pour celle d'un jeune procureur récemment nommé.

Par ailleurs, si elle n'avait rien à cacher, elle pouvait très bien lui dire d'aller se faire voir.

Elle se contenta de le fusiller du regard.

— Vous essayez de m'intimider ?

— Absolument pas.

— Maman !

— J'arrive !

Le regard toujours aussi meurtrier, elle fixa Tom.

— Très bien. J'en ai pour une demi-heure environ. Je vous en prie, faites comme chez vous en attendant, lâcha-t-elle d'un ton dégoulinant de sarcasme.

— Merci.

Tom la regarda s'éloigner. Elle monta l'escalier la tête haute, avec une certaine raideur. C'était indéniablement une belle femme. Il était presque sûr qu'elle mentait, mais ses mensonges sortaient d'une bouche exquise. Et son regard avait beau lancer des éclairs, il le faisait dans un ton de bleu irrésistible. Quant à son corps...

Non, il ne s'engagerait pas dans cette voie-là. Mais il était bien obligé de le reconnaître, Kate White le faisait craquer.

Pour couronner le tout, elle avait un fils qu'elle paraissait adorer, et qui semblait le lui rendre.

Voilà qui ne lui disait rien de bon.

Et Tom se surprit à regretter qu'elle ne l'ait pas envoyé paître.

15.

La panique avait un goût acide, Kate en faisait l'expérience. Quarante minutes après avoir laissé Braga l'attendre en bas comme une araignée au centre de sa toile, elle se trouvait dans la petite salle de bains attenante à sa chambre et se brossait les dents vigoureusement pour se débarrasser de ce goût. Un coup d'œil dans le miroir lui apprit qu'elle était livide, avait les yeux écarquillés et les lèvres sèches. Espérant se débarrasser d'un mal de tête sournois, elle avait retiré l'élastique qui lui attachait les cheveux, mais sans se recoiffer pour autant.

Elle avait peur.

Comment Braga avait-il appris qu'un second homme se trouvait dans le couloir ?

La caméra de sécurité avait été détruite d'un coup de feu. Elle la revoyait parfaitement, pendouillant au-dessus de la porte. Était-il possible qu'il y en ait eu une autre, qu'elle n'avait pas vue ? Elle n'en était pas sûre. Mais elle n'était pas sûre du contraire non plus.

Pourtant, il lui semblait que Mario et ses complices étaient trop prudents pour avoir laissé une caméra en état de marche - à moins qu'elle n'ait été cachée.

Elle n'avait jamais entendu parler de ce genre de pratique au palais de justice, mais cela ne voulait pas dire que c'était impossible.

Imaginer des policiers visionnant le film de tout ce qui s'était passé dans le couloir lui donna des sueurs froides.

Si Mario avait été filmé, tu n'aurais pas pu lui rendre visite au centre de détention parce qu'il aurait été transféré à la prison fédérale en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Bien. Respire.

Il restait une possibilité : Kate et Mario n'étaient pas les seuls à être sortis vivants du couloir. Charlie Braga avait survécu, lui aussi. Peut-être avait-il vu quelque chose.

Peut-être avait-il vu Mario.

Son estomac se noua. Lorsqu'elle l'avait entrevu, Charlie Braga lui avait semblé inconscient. Mais peut-être qu'il jouait la comédie, qu'il faisait le mort. Peut-être avait-il vu Mario avant qu'on lui tire dessus. Peut-être... peut-être...

Tu vas devenir folle, avec tous ces peut-

être.

Une chose était sûre, il ne pouvait pas l'avoir vue avec Mario. Il ne pouvait pas avoir vu Mario abattre Rodriguez puis la forcer à prendre l'arme. Il ne pouvait pas avoir entendu ce qu'elle et Mario s'étaient dit. Étant donné sa position dans la cellule, c'était impossible.

Enfin, presque.

Si, c'était impossible.

Donc, Tom Braga ne savait rien. En tout cas, il n'avait aucune certitude. Dans le cas contraire, il l'aurait déjà interpellée. Il avait mis dans le mille en posant ses questions, mais il bluffait et essayait juste de la déstabiliser pour qu'elle commette une erreur. Des policiers qui procédaient de cette manière, elle en avait croisé des dizaines.

Seulement, c'était la première fois qu'elle était à la place du suspect. Jamais elle n'avait réalisé à quel point cette technique pouvait provoquer la panique.

Surtout si on a quelque chose à cacher.

Mais cela, Braga ne le savait pas non plus.

S'il l'avait su, elle aurait été installée dans une des salles d'interrogatoire de la Rotonde, à l'heure qu'il était, avec plus de flics autour d'elle que d'abeilles dans une ruche. On lui aurait lu ses droits. Sa vie aurait déjà été brisée.

Or, pour l'instant, tout ce pour quoi elle avait travaillé si dur était encore intact.

Restait que Braga avait visé juste.

Tellement juste que la conclusion s'imposait d'elle-même : quelque chose, ou quelqu'un, l'avait forcément orienté dans la bonne direction. Mais tenter de deviner quoi ou qui prendrait bien plus de temps qu'elle n'en avait à sa disposition dans l'immédiat et, en définitive, ne changerait pas grand-chose.

Au bout du compte, Braga n'était sûr de rien, n'avait aucune preuve, et tant qu'il n'en aurait pas, elle pouvait espérer s'en sortir, si elle gardait son sang-froid.

Cette conclusion aurait dû la rassérer, mais tandis qu'elle se recoiffait et mettait un peu de brillant à lèvres pour redescendre affronter l'ennemi, Kate réalisa qu'il n'en était rien. Elle avait toujours aussi mal au ventre, aussi froid, et elle se sentait pitoyable.

Coupable.

Elle alla vérifier que Ben dormait bien - il ne se réveillait jamais, mais elle tenait malgré tout à s'assurer qu'il n'entendrait pas sa conversation avec Braga - et le trouva assoupi sur son livre. Après l'avoir bordé et embrassé sur la joue - il dormait, c'était certain, sinon il aurait protesté -, elle ferma sa porte. Ben n'avait qu'elle dans la vie. Elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il grandisse sans connaître l'insécurité. Pour cela, elle mentirait à Braga aussi souvent et avec autant de conviction que ce serait nécessaire.

Elle inspira un grand coup et regarda l'escalier en bas duquel le policier l'attendait. Mais elle eut beau faire, le courage

et

la

détermination

lui

manquaient. Au fond, elle ne ressentait que peur et solitude.

Même si j'arrive à me débarrasser de Braga, il faudra bien que j'obéisse à Mario.

Mais mieux valait traiter les problèmes les uns après les autres. Et Braga était en pôle position.

Elle descendit, le cœur battant. À mi-chemin, elle aperçut, dans la lumière tamisée du salon, deux pieds croisés sur la table basse, et fronça les sourcils. Braga avait pris ses aises, et cela ne lui plaisait pas. Même si, en l'occurrence, cela lui donnait une occasion de manifester sa colère envers lui et de le mettre sur la défensive.

Encouragée par cette pensée, elle se redressa et descendit jusqu'en bas... où elle découvrit que Braga s'était endormi.

Interloquée, elle s'approcha pour le réveiller, puis s'arrêta en chemin et réfléchit. Il dormait profondément, c'était évident. Sa tête était retombée en arrière, ses lèvres étaient entrouvertes et ses cils formaient deux croissants noirs sur le haut de ses joues. La lumière de la pièce donnait un reflet doré à sa peau mate et adoucissait ses traits. « Même endormi, il est sexy », songea-t-elle presque malgré elle.

Le réveiller, c'était s'exposer à ses questions. Il était un peu plus de 22

heures. Si elle le laissait dormir une heure, une heure et demie, elle pourrait ensuite le réveiller et le renvoyer illico dans ses pénates en arguant de l'heure tardive et de son propre besoin de dormir.

Elle laissa la Belle au Bois dormant sur son canapé, ramassa sans faire de bruit les tasses et la soucoupe vides, les emporta à la cuisine et mit le tout dans le lave-vaisselle. Puis, comme à son habitude, elle prépara la table pour le petit déjeuner du lendemain.

Une demi-heure plus tard, de retour dans le salon, elle constata que son hôte indésirable dormait toujours à poings fermés et n'avait pas bougé d'un iota. Elle décida de le laisser dormir encore une heure. De toute façon, elle avait du travail.

Elle éteignit une des lampes du salon, mais pas la plus proche de Braga, pour ne pas risquer de le réveiller, puis se rendit dans la salle à manger, qui lui servait de bureau.

Une porte vitrée la séparait du salon. Elle n'avait pas pris la peine de décorer cette pièce, mais accrochait régulièrement les derniers dessins de Ben aux murs peints en blanc. Contre l'un d'eux s'alignaient des cartons de livres qu'elle n'avait pas encore déballés. Son bureau et son siège, achetés d'occasion, étaient les seuls meubles. Le bureau était une énormité en chêne qui avait dû appartenir à un professeur. Elle l'avait placé en plein milieu de la pièce. De cette manière, lorsqu'elle y travaillait, elle pouvait voir Ben qui regardait la télé dans la pièce voisine. Son attaché-case était posé dessus.

Allez, au travail.

L'image de l'inconnu surgissant de derrière le tronc d'arbre lui revint soudain à l'esprit, et elle se tourna vers la fenêtre, soulagée que les épais rideaux blancs soient tirés.

Puis elle s'approcha. Ils n'étaient pas complètement fermés. Il y avait un interstice entre les deux panneaux de tissu.

Pouvait-on la voir de l'extérieur ? Oui.

Son cœur s'emballa. Elle fixa l'interstice un moment, puis, d'un mouvement brusque, tira les deux rideaux et s'assura qu'ils se chevauchaient. Pourtant, elle se sentait observée. Y avait-il quelqu'un dehors ? Elle n'eut pas le courage de regarder. De toute façon, il faisait trop sombre. Elle n'aurait sans doute rien vu d'autre que l'obscurité qui enveloppait la maison.

Au prix d'un réel effort, elle regagna son bureau, et cette fois ce fut le silence qui la déranga. En dehors du ronronnement des appareils électroménagers dans la cuisine, il n'y avait pas un bruit dans la maison.

Elle frissonna et se surprit à éprouver un certain soulagement à l'idée qu'elle et Ben ne soient pas seuls. Même si Braga, à sa manière, était aussi dangereux pour eux que Mario et ses sbires.

N'y pense pas. Arrête de penser à tout cela.

Kate s'installa à son bureau et se plongea dans ses dossiers. Chaque fois qu'elle levait les yeux, elle pouvait voir Braga à travers la porte vitrée, allongé sur le canapé. Mais elle se força à ne pas regarder, s'obligea à ne plus penser qu'aux affaires qui lui avaient été confiées. Passages à tabac, vols à main armée, coups et blessures, tentatives de meurtre étaient décrits dans les moindres détails dans les dossiers posés devant elle. Très souvent, il s'agissait de crimes perpétrés entre truands, la victime ayant un casier judiciaire aussi long que le prévenu. Ces affaires étaient les plus difficiles à traiter, parce qu'il était quasiment impossible de faire naître chez les jurés de la compassion pour quelqu'un qui ne respectait pas les règles. En général, pour Kate, le plus dur était de ne pas se laisser envahir par ces affaires. Mais ce soir, le plus dur était de se concentrer, tout bêtement.

Ces gens comptent sur toi pour que justice soit faite.

Malgré les événements de la veille, tous les acteurs du système judiciaire devaient continuer à faire leur travail. Elle comprit. Elle le devait aux gens qu'elle représentait.

Pourtant, même avec toute la bonne volonté du monde, il lui fallut bientôt admettre qu'elle en était incapable, ce soir.

Elle lisait pour la troisième fois la même déposition lorsqu'elle jeta l'éponge. Elle n'aiderait personne en restant assise là, à essayer de se concentrer sur des dossiers qu'elle ne voyait même pas tant elle avait l'esprit préoccupé par sa propre situation.

Mieux valait qu'elle aille se coucher pour être d'attaque le lendemain.

Elle referma le dossier ouvert devant elle, le glissa dans son attaché-case en compagnie de ceux dont

elle aurait besoin au bureau, puis regarda en direction du salon.

Braga dormait toujours. Dans la même position. Elle fronça les sourcils en lisant l'heure : 23 h 57. Elle avait l'impression de ne pas avoir retenu un seul mot de ce qu'elle venait de lire, mais le temps avait filé.

Elle se leva, s'étira et éteignit sa lampe de bureau, prit son attaché-case et alla dans la cuisine, repoussant le plus longtemps possible le moment où elle devrait réveiller Braga. D'une part, elle n'avait aucune envie de lui parler ; d'autre part, elle n'avait pas non plus envie de se retrouver seule dans la maison avec Ben. Avoir un policier armé sur son canapé avait malgré tout quelque chose de rassurant.

Allez, vas-y. Tu dois te débrouiller toute seule, tu le sais.

Elle le savait. C'était l'histoire de sa vie.

Elle n'alluma pas la lumière dans la cuisine, déposa son attaché-case sur le plan de travail, juste à côté de la porte du garage, et chercha de l'aspirine dans un tiroir. Son mal de tête persistait. Elle était épuisée, tendue. Le manque de sommeil et l'angoisse avaient eu raison de son énergie.

Pourtant, elle savait qu'il était très possible qu'elle n'arrive pas à dormir.

Bien, une chose à la fois.

A la lumière du réfrigérateur ouvert, elle avala, deux cachets d'aspirine avec un peu de lait, puis, dans l'obscurité, rinça son verre, qu'elle posa sur l'égouttoir. Cette fois, elle était à court de prétextes. Il était plus de minuit. Elle allait devoir réveiller Tom Braga.

Je vais lui dire qu'il dormait si profondément que je n'ai pas eu le...

Elle répétait son texte lorsqu'elle entendit un petit bruit. Un cliquètement métallique.

Un bruit qui, en temps normal, n'aurait pas attiré son attention. Mais ce soir, dans sa cuisine silencieuse et plongée dans le noir, elle n'entendit que lui.

C'était celui d'une poignée qu'on actionne.

Et cela venait de la porte de la cuisine qui donnait sur le jardin. Elle se tourna et braqua son regard sur la poignée en laiton, qu'un rayon de lune faisait briller légèrement. Elle bougeait bien. Dans un sens, puis dans l'autre.

Quelqu'un essaie d'entrer chez moi.

De nouveau, la panique s'empara de Kate.

Son cœur bondit dans sa poitrine, son souffle s'arrêta.

Lentement, elle leva les yeux. Derrière le panneau vitré de la porte, ce ne fut pas le jardin qu'elle distingua, mais une ombre immense, celle d'un homme, avec une tête, des épaules et des bras. Un

homme qui essayait de pénétrer chez elle pour lui faire du mal.

16.

Avec un hurlement, Kate recula, puis se rua vers le salon.

— Kate !

Sur le seuil du salon, elle avait heurté Braga de plein fouet, sans le faire vaciller d'un pouce, et aurait rebondi s'il ne l'avait pas attrapée par les poignets pour l'en empêcher.

— Que se passe-t-il ?

— Un homme... derrière la porte, lâcha-telle dans un hoquet. Là...

Elle montra la cuisine.

— Restez ici.

Braga la lâcha et se précipita vers la porte tout en tirant son arme de son holster.

Kate entendit le battant qui s'ouvrait, puis les pas de Braga sur la petite terrasse.

C'est forcément un coup de Mario. Il a ordonné à un de ses hommes de pénétrer chez moi. Est-ce un autre message ? Pour que je comprenne bien qu'il ne plaisante pas ?

Ses jambes se dérochèrent à la pensée de ce qui aurait pu arriver si Ben et elle avaient été seuls. Elle se laissa glisser le long du mur.

Ça ne peut pas continuer.

Pouvait-il s'agir d'un cambrioleur qui aurait tenté sa chance au hasard avec sa maison ? Non, Kate ne croyait pas aux coïncidences lorsqu'elles étaient aussi étranges. Elle pressa les bras sur sa poitrine, réalisa qu'elle claquait des dents et serra la mâchoire.

Il faut que je trouve un moyen de mettre un terme à cette folie.

Braga réapparut, ferma la porte derrière lui, la verrouilla. Puis il glissa son arme dans son étui et rejoignit Kate, dont le rythme cardiaque se calmait peu à peu.

Quelle chance qu'il ait été là !

— Je n'ai trouvé personne, dit-il en se plantant devant elle, les mains sur les hanches.

Elle leva les yeux.

— Le contraire m'aurait étonnée.

Il lui fallut un certain effort pour desserrer les dents et parler d'une voix posée, mais le résultat était étonnamment normal.

— Vous êtes certaine que...

Elle hocha la tête. Puis, parce qu'elle n'était pas sûre qu'il ait vu son geste dans la pénombre, elle ajouta :

— Qu'il y avait un homme à la porte du jardin ? Ah, ça, oui, j'en suis certaine.

— Vous l'avez reconnu ? C'était le même que tout à l'heure ?

— Non, je ne l'ai pas reconnu. Et comme je n'ai pas bien vu non plus l'homme de tout à l'heure, je n'en sais rien. C'est possible.

La stature était similaire. C'était peut-être la même personne. Mais peut-être pas.

— Je me suis endormi sur votre canapé.

Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé quand vous êtes redescendue ?

Elle haussa les épaules.

— Vous aviez l'air fatigué.

— Je l'étais.

De sa poche, Braga sortit un petit objet.

Dans l'obscurité, Kate ne vit pas tout de suite ce que c'était, mais elle comprit lorsqu'il l'ouvrit qu'il s'agissait d'un téléphone.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'appelle le central, dit-il en composant un numéro. Une équipe viendra et...

— Non, je vous en prie, lâcha-t-elle d'un ton vif. Il s'interrompit.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne servira à rien. Ils ne trouveront personne. Et ces derniers jours, j'ai été au cœur d'une telle... agitation que là, je n'en peux plus. S'il vous plaît. C'est un service que je vous demande.

Braga la fixa un moment sans rien dire, puis referma son téléphone avec un claquement et le remit dans sa poche.

— Il faut qu'on parle, tous les deux, décréta-t-il.

— C'est ce que vous n'arrêtez pas de me dire. Et je n'ai toujours pas compris de quoi, exactement.

En guise de réponse, il émit un petit grognement et lui tendit la main.

— Allez, debout.

L'espace d'un instant d'hésitation, Kate regarda cette main, puis la prit et sentit sa chaleur et sa force se refermer autour de sa propre main, moite. Il la tira vers le haut et elle crut pouvoir tenir debout seule, mais une nouvelle fois, ses jambes la trahirent, et elle vacilla.

—Hé, tout doux, dit Braga en ouvrant les bras.

Elle se rattrapa à ses épaules et resta ainsi un moment, se servant de lui comme d'un support. Il était grand, solide, et dégageait quelque chose d'indiscutablement viril.

Elle posa la joue contre le coton de sa chemise et sentit à travers l'étoffe la fermeté de sa musculature, la chaleur de sa peau.

Et soudain, elle eut envie de rester là, contre lui, pendant très longtemps, d'enfouir son visage contre son torse, de refermer ses bras autour de son cou et de s'accrocher à lui. De laisser quelqu'un d'autre

porter

le

fardeau

des

responsabilités pendant quelque temps. La première chose qui l'avait frappée, chez Braga, avant même son charme, c'était le calme qu'il dégageait au cœur de la tempête. Dès l'instant où elle avait posé les yeux sur lui, dans la salle d'audience deux cent sept, elle avait eu la certitude que Braga ferait tout ce qui était en son pouvoir pour la sortir de là vivante.

Aujourd'hui, il la soupçonnait, et elle se méfiait de lui, mais elle conservait cette certitude que, tant qu'il serait près d'eux, Ben et elle seraient en sécurité.

De temps en temps, ce serait bon d'avoir quelqu'un sur qui s'appuyer.

Depuis la naissance de Ben, elle avait dû être forte, intelligente et opiniâtre pour eux. Pouvoir déposer ce fardeau quelque temps, confier cette mission à un autre, ce devait être formidable.

Mais la vie s'était chargée de lui apprendre que la seule personne sur qui elle pouvait compter pour s'occuper de Ben et d'elle, c'était elle. Et que rêver à autre chose ne menait à rien.

— Ça va ?

La voix de Braga acheva de briser le charme.

— Ça va bien.

A contrecœur, elle s'écarta.

— Vous tombez toujours dans les bras des gens, quand vous allez bien ?

— J'ai eu des journées difficiles, ces derniers temps.

— À qui le dites-vous !

Il avait encore les mains sur ses hanches, légères et protectrices, comme s'il craignait qu'elle ne s'effondre une nouvelle fois. Et à vrai dire, elle non plus n'était pas très sûre de tenir sur ses jambes.

— Comment va votre frère ?

Sa question provoqua un très léger froncement de sourcils chez Braga, et la tristesse teinta son regard.

— Il se remet.

— J'en suis heureuse.

— Moi aussi.

Kate sentit qu'il resserrait légèrement ses mains autour de ses hanches. Elle vit ses yeux parcourir son visage, saisit une expression nouvelle dans son regard...

Soudain, son cœur s'emballa, mais la peur n'y était pour rien, cette fois. Il se produisit entre eux quelque chose d'étrange. C'était comme une onde de chaleur, ou une sorte de courant électrique...

Elle comprit ce qui se passait dans la seconde qui suivit : Tom Braga l'attirait. Et la réciproque était tout aussi tangible. Il était attiré par elle.

Oh, non. Non, non, non.

Mais il ne lui laissa pas le temps de se demander pourquoi avoir un faible pour lui était une très mauvaise idée.

— Bien. Allez-vous m'expliquer ce qui se passe, maintenant ? demanda-t-il d'un ton dur, professionnel, qui étouffa dans l'œuf ce qui avait peut-être tenté de voir le jour entre eux.

Et ce n'était pas plus mal.

Elle se raidit.

— Je crois qu'on en a déjà parlé, lâcha-telle d'une voix sèche.

Le visage de Braga se ferma, et ses mains quittèrent les hanches de Kate.

— On peut en reparler, alors ?

Elle se détourna.

— Et si on laissait tomber, plutôt ? Il est tard, et j'aimerais aller me coucher. J'ai besoin de sommeil.

— Vous n'avez pas peur que votre visiteur -

pardon, que l'un de vos visiteurs - revienne

?

Si, très.

— J'ai un pistolet.

Non chargé, dans une boîte cadenassée cachée dans un tiroir de sa commode. Avec les munitions rangées séparément. En tant que mère, elle considérait ces précautions comme absolument nécessaires. En pratique, cela rendait l'utilisation de l'arme en

situation

d'urgence

assez

problématique.

— Et je sais m'en servir.

— Ça, je n'en doute pas un seul instant.

Il y avait une pointe de sarcasme dans son ton. Il fallut quelques secondes à Kate pour se souvenir qu'elle était censée avoir abattu Rodriguez. Que cela lui plaise ou non, ce mensonge faisait dorénavant partie de ce que tout le monde pensait savoir sur elle.

Si ça peut leur faire plaisir...

— Quand on est seule avec un enfant, on prend quelques précautions, dit-elle.

Elle traversa le salon et se dirigea vers l'entrée

avec

l'intention

de

le

raccompagner. Dès qu'il serait parti, elle monterait voir si Ben allait bien, puis elle récupérerait son arme, la chargerait et passerait le reste de la nuit avec, assise dans le fauteuil. Il était peu probable que l'homme qui avait tenté d'entrer chez elle revienne. Sans doute n'était-il venu que pour l'effrayer, de toute façon. Pour bien lui faire comprendre que Mario ne plaisantait pas.

Mais la sécurité de Ben était en jeu, et il était hors de question qu'elle prenne des risques.

— Maman ? Ça va ?

Du haut de l'escalier leur parvint la voix endormie de Ben. Kate s'immobilisa. Braga s'arrêta aussi, juste derrière elle.

— Oui, mon chéri, tout va bien.

Elle alla jusqu'au pied de l'escalier et leva les yeux. Ben était là, devant la porte de sa chambre, et se frottait les yeux. C'était son bébé, son petit garçon, et son cœur battit d'un amour incommensurable pour lui.

— Qu'est-ce que tu fais debout, mon chéri ?

— J'ai cru que je t'avais entendue crier.

Mais j'ai mis du temps à me réveiller vraiment.

Kate frissonna à l'idée que si Braga n'avait pas été là, Ben aurait pu se lever et la trouver aux prises avec l'inconnu. Il ne fallait pas être bien intelligent pour comprendre qu'un enfant, c'était toujours un point faible, chez une mère. L'inconnu aurait pu s'en prendre à lui.

— Tu as dû faire un cauchemar, affirma Kate. Allez, retourne te coucher. Je monte dans une minute.

Ben bâilla.

— D'accord.

Il tourna les talons et disparut dans sa chambre. Quelques instants plus tard, Kate entendit

le

petit

grincement

caractéristique lui indiquant qu'il avait grimpé dans son lit.

Elle regarda Braga.

Il n'avait pas bougé et se tenait toujours au milieu du salon, les mains dans les poches.

Il avait les cheveux en bataille et semblait las, fatigué de cette situation.

Leurs regards se croisèrent. Kate voulait attendre que Ben se soit rendormi pour aller ouvrir la porte d'entrée - vu l'air ensommeillé de son fils, cela ne prendrait qu'une minute, deux maximum. Soudain, Braga lui adressa un signe de tête, comme pour lui dire : « Venez voir. »

Agacée, elle alla se planter juste devant lui.

— Quoi ? chuchota-t-elle d'un ton impatient.

— Et si je restais ici ?

Kate n'en crut pas ses oreilles.

— Quoi ?

Il n'avait pas l'air plus séduit qu'elle par la proposition qu'il venait de lui faire. Mais elle avait déjà compris qu'il n'y avait rien de généreux dans son projet.

— Il est minuit passé. Le temps que je rentre chez moi et que je me couche, il sera presque 1 heure. Je pourrais dormir sur votre canapé et rentrer chez moi tôt demain matin pour me changer et me raser.

Un ange passa. Ils se toisaient l'un l'autre.

— Et pourquoi feriez-vous une chose pareille ? finit par demander Kate.

— Je n'aime pas l'idée de vous laisser seuls, vous et le gamin. C'est la deuxième fois en une soirée qu'on essaie de vous faire peur.

Qu'est-ce qu'on dit, déjà ? Jamais deux sans trois ?

Kate baissa la tête. Elle non plus n'aimait pas beaucoup cette idée.

— C'est gentil à vous, lâcha-t-elle au bout d'un moment.

C'était une façon d'accepter, ils le savaient tous les deux.

— Je vous en prie.

Le regard de Braga glissa sur elle.

— Vous avez l'air épuisée. Lancez-moi une couverture et un oreiller quand vous serez en haut, et allons nous coucher.

Kate hésita. Le laisser dormir sur son canapé lui semblait être une très mauvaise idée. Mais elle était fatiguée, elle avait peur, et le savoir chez elle allait peut-être lui permettre de dormir un peu.

Et le lendemain, si elle avait réussi à se reposer, elle aurait les idées plus claires et pourrait trouver un moyen de se sortir de ce pétrin.

Malgré tout, elle n'était pas sûre...

— Dès 7 heures ce matin, il y avait des journalistes devant la maison qui attendaient que je sorte pour partir travailler. S'ils viennent demain, ils vous verront, et cela risque de poser plus de problèmes que ça n'en aura résolu.

Rien que de penser à ce qui allait se raconter, elle eut la chair de poule. Les rumeurs se répandraient comme une traînée de poudre. Peut-être Braga s'en fichait-il, mais en tant que jeune recrue au bureau du procureur, elle se trouvait au bas d'une échelle qui ne tolérait guère ce genre de réputation.

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il avec une grimace. Je serai parti bien avant 7

heures.

— En général, je me lève à 6 heures. Je peux vous réveiller, si vous voulez.

— Je pense que je serai déjà debout. Allez donc vous coucher, je ferai ce qu'il faut.

Cessez de vous inquiéter.

S'inquiéter était un domaine dans lequel elle excellait, même en temps normal, mais cela, il ne pouvait pas le savoir. Elle le fixa, les lèvres pincées, et comprit que, de toute façon, elle n'avait plus rien à dire.

D'ailleurs, elle avait envie d'accepter sa proposition. Alors, elle allait cesser de discuter et monter se coucher, avec la certitude qu'elle et Ben seraient en sécurité pour le reste de la nuit.

—Très bien. Je monte vous chercher de quoi vous faire un lit.

Elle redescendit quelques instants plus tard avec un oreiller, des couvertures et une parure de draps Tortues Ninja, les seuls draps pour lit simple qu'elle ait de propres.

Dans l'escalier, elle s'arrêta net. Braga se tenait presque au même endroit, le dos tourné à elle. Il avait ôté sa veste. Les bretelles noires de son holster se détachaient nettement sur sa chemise blanche et soulignaient sa carrure. Il avait les hanches étroites d'un athlète et des fesses parfaites, juste assez rondes, juste assez serrées dans son pantalon bleu marine. Comme il avait la tête penchée en avant, elle distinguait la courbe de son front, la ligne de sa pommette, l'angle de sa mâchoire. Il tenait les mains devant sa poitrine, et elle crut deviner qu'il déboutonnait sa chemise. A cette pensée, elle resta figée, incapable de bouger ou de dire un mot, submergée soudain par la force de cette présence. Une nouvelle fois, à sa grande surprise, elle éprouvait une violente attirance pour Tom Braga.

Cette prise de conscience lui fit battre le cœur un peu plus vite, accéléra sa respiration et la réchauffa comme rien ne l'avait réchauffée ce soir.

Stop. On se calme. On arrête tout. Il ne s'est rien passé. N'y pense plus.

— J'ai des couvertures, annonça-t-elle d'un ton ferme, en descendant les dernières marches avant que la tentation de le regarder se déshabiller ne l'emporte.

— Merci.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, tout en faisant glisser son holster. Elle le regarda le plier, puis le poser sur la table basse et comprit qu'il n'avait pas déboutonné sa chemise, mais simplement détaché son holster.

Le mélange de soulagement et de déception qu'elle éprouva la troubla profondément. Braga, lui, ne remarqua rien.

— Vous savez, vous devriez peut-être faire installer un système de sécurité, dit-il comme elle posait les couvertures et l'oreiller à côté du canapé, avec les draps.

— J'y songe. Mais ce n'est pas donné, et je ne suis que locataire, ici.

Elle déplia un drap, l'étendit sur le canapé, le borda, en s'efforçant de ne pas le regarder tandis qu'il ôtait sa cravate et la jetait sur le fauteuil.

— Si votre existence continue à être aussi agitée, ce serait peut-être mieux, tout de même.

Il s'approcha pour l'aider et borda un côté du drap.

— Mais j'espère bien que les choses vont se calmer. Moi, mon truc, c'est la routine et l'ennui.

Cette dernière remarque le fit sourire. Elle sourit en retour, ironique. L'espace d'un instant, ils restèrent ainsi, l'un en face de l'autre,

séparés

par

le

canapé.

L'atmosphère se détendit, et Kate se surprit à trouver agréable la présence de Braga. Beaucoup trop agréable. D'un froncement de sourcils, elle rompit le charme et s'empara du second drap.

Elle le déplaçait lorsqu'il le lui prit des mains.

— Je m'en occupe. Allez vous coucher.

Le ton était sec. Kate leva les yeux. Mais sur le visage de Braga, elle ne vit rien. La chaleur, l'humour - et, oui, même l'agacement - avaient disparu.

Surtout, ne pas oublier : il passe la nuit ici, mais on n'est même pas amis.

Au mieux, Braga était un flic qui avait un sens aigu des responsabilités qu'impliquait son boulot. Et elle était une victime potentielle morte de peur et ravie d'être protégée.

— Très bien.

Elle contourna la table basse, se dirigea vers l'escalier. Sans protester. Avec détachement.

— Bonne nuit, dit-il.

La main sur la rampe, elle se retourna.

— Bonne nuit, répondit-elle. Et elle monta.

17.

Contre toute attente, Kate dort profondément, sans rêver ni faire de cauchemar. Lorsque son réveil sonna à 6

heures, elle eut toutes les peines du monde à émerger du sommeil et à l'arrêter. Ce n'est qu'à ce moment-là, dans les limbes du « j'ai vraiment envie de me rendormir, mais je sais que je ne peux pas » qu'elle se souvint de Braga.

Elle jaillit de son lit comme un diable de sa boîte.

Il lui fallut moins de cinq minutes pour faire ce qu'elle avait à faire, avant de descendre au rez-de-chaussée, pieds nus et enveloppée dans un peignoir en éponge bleu qui avait connu des jours meilleurs.

Objectif numéro un : réveiller Braga et le mettre dehors avant que quiconque apprenne qu'il avait passé la nuit chez elle.

Il faisait encore nuit dehors, mais maintenant qu'elle était reposée et avait les idées plus claires, elle regrettait de l'avoir autorisé à rester. Inutile d'enfoncer le clou en laissant les journalistes s'emparer de ce scoop.

Une odeur de café l'accueillit au pied de l'escalier. De toute évidence, Braga était déjà debout. Un rapide coup d'œil dans le salon lui permit de constater qu'il n'y avait personne sur le canapé et que toute la literie avait été soigneusement repliée et posée sur un des accoudoirs.

La cuisine était allumée. La cafetière était en marche, et une tasse blanche était posée à côté, vide et apparemment propre. De Braga, aucune trace.

Kate allait retourner dans le salon lorsque la porte de la salle d'eau qui se trouvait en dessous de l'escalier s'ouvrit. Braga en sortit, torse nu, en s'essuyant le visage avec une serviette.

Bien sûr, elle le regarda. Elle le détailla, même.

Il avait un torse très viril, large aux épaules, étroit à la taille. Il était bien plus musclé qu'elle ne l'aurait cru, et hâlé, avec d'impressionnants pectoraux, des biceps développés et des avant-bras robustes. La lumière était trop faible pour qu'elle puisse voir si ses abdominaux formaient les fameuses plaquettes de chocolat, mais son ventre était indéniablement plat. Il était poilu, mais pas trop.

Et dire qu'il était sexy était un euphémisme.

Il finit de s'essuyer et leva les yeux vers elle, surpris.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit-elle d'une petite voix.

Pas facile de feindre l'indifférence, après l'avoir regardé comme elle venait de le faire.

Sans s'arrêter, il alla dans le salon. Son dos était aussi impressionnant que sa poitrine.

Larges

épaules,

colonne

vertébrale

rectiligne, peau lisse sur des muscles longs, puissants. Il se dirigea vers l'endroit où il avait posé sa chemise, sa cravate et sa veste.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il en s'habillant, très à l'aise, comme s'il ne voyait rien d'extraordinaire à se trouver là, à demi nu devant elle.

— Plutôt, oui. Et vous ?

S'il arrivait à la jouer décontracté, elle devait bien pouvoir y arriver elle aussi.

D'un geste, elle resserra la ceinture de son peignoir, le ferma bien de haut en bas. En dessous, elle portait un long tee-shirt rose décoré d'une grenouille qui disait : «

Embrasse-moi », et elle ne tenait pas à ce qu'il s'en aperçoive.

— Bien, répondit-il en enfilant sa chemise.

Il est confortable, ce canapé.

— Merci.

Kate dut faire un effort pour ne pas le regarder s'habiller. Cette conversation lui semblait ridicule, dépourvue de naturel.

Héberger pour la nuit le policier qui vous suspectait de Dieu savait quoi avait quelque chose de très ambigu, surtout le lendemain matin. Mais voir ledit flic torse nu et le trouver carrément craquant, c'était aller un peu trop loin dans l'ambiguïté.

Ressentait-il cette gêne, lui aussi ? Si c'était le cas, il ne le montrait pas.

— Bon, je vais prendre un café, dit-elle en réalisant que rester là à le regarder était complètement idiot.

— Il est prêt.

— Oui, merci. J'ai senti l'odeur en descendant. Dans la cuisine, elle lui servit une tasse et se souvint qu'il le buvait noir.

Puis elle se servit à son tour et ajouta une généreuse dose de sucre avant de savourer le breuvage chaud, son odeur, et la promesse du coup de fouet qu'il allait lui donner. La caféine, décidément, il n'y avait rien de tel.

Malgré elle, son regard glissa en direction de la porte qui donnait sur le jardin.

Dehors, on ne voyait que l'aube encore grise. Elle frissonna au souvenir de ce qu'elle avait vu la veille. Il lui semblait que l'inconnu avait su qu'il la trouverait là.

L'avait-il suivie depuis son bureau ? se demanda-t-elle en se rappelant les rideaux pas complètement tirés. L'avait-il observée tandis qu'elle travaillait ?

Qui va nous protéger, Ben et moi, ce soir ?

Lorsque Braga la rejoignit, elle était devant l'évier, tenant sa tasse à deux mains. Il était habillé, cravaté, chaussé, et semblait à peine moins fatigué que la veille. Il avait les yeux rouges, n'était pas coiffé, et avait vraiment besoin de se raser.

On aurait presque dit un voyou. Alors, pourquoi se sentait-elle autant en sécurité à ses côtés ?

— Il s'est passé quelque chose, cette nuit ?

demanda-t-elle en lui tendant la tasse qu'elle avait préparée pour lui.

— Non, dit-il avant de boire une longue gorgée. Puis il leva les yeux et croisa son regard.

— Sauf que j'ai ronflé, peut-être, ajouta-t-il.

Malgré elle, elle sourit.

Une esquisse de sourire apparut dans le regard de Braga. Il but une nouvelle gorgée de café, puis posa sa tasse.

— Bon, j'y vais, dit-il. Vous fermez la porte derrière moi ?

Elle le suivit jusqu'au salon, encore plongé dans la pénombre. D'un coup d'œil rapide par la vitre de la porte d'entrée, il s'assura que tout était normal dehors, puis ouvrit.

Une bouffée d'air frais, chargé des parfums d'automne, s'engouffra dans la maison, virevolta autour des jambes nues de Kate et la fit frissonner. Braga sortit sur le perron.

— Essayez d'éviter les ennuis, d'accord ?

Parce qu'elle les avait cherchés, peut-être ?

Elle ferma les yeux, sentant l'indignation monter en elle. Puis elle repensa au sommeil réparateur qui avait été le sien et à la nuit qu'elle aurait pu passer s'il n'avait pas été là.

— Merci d'être resté, dit-elle.

— Je vous en prie.

Il descendit les quelques marches, puis se retourna,

la

regarda

et

sourit

brusquement.

— Jolie, la grenouille.

Interloquée, Kate fronça les sourcils, avant de baisser la tête. Ça n'avait pas manqué : les pans de son peignoir s'étaient écartés, révélant une tête de grenouille aux yeux globuleux. On ne voyait pas toutes les lettres d'« Embrasse-moi », mais le texte était très facilement compréhensible.

Le rouge aux joues, elle resta ainsi un instant, puis entendit le bruit d'une portière qui claquait et leva les yeux. Braga était déjà dans sa voiture. Quelques secondes

plus

tard,

ses

phares

s'allumèrent, il démarra et recula dans l'allée.

Kate rentra et verrouilla la porte derrière elle. Tandis que la pénombre et le silence l'enveloppaient, elle sentit la peur reprendre sa place en elle.

Braga pensait qu'il y avait un second homme dans le couloir. Mario lui envoyait ses sbires pour lui faire peur et la forcer à respecter leur marché.

Tandis qu'elle prenait conscience de la réalité nouvelle de son existence, son cœur se mit à battre plus vite, son estomac se noua, sa gorge se serra.

Et le pire, c'était que la journée ne faisait que commencer.

Tom comprit qu'il était dans le pétrin avant même que le labo ne le rappelle.

Au sous-sol de la Rotonde se trouvaient les laboratoires de la police scientifique, et c'était là qu'on procédait aux différents tests sur les armes retrouvées au palais de justice après la fusillade, afin d'essayer de savoir exactement qui avait été abattu par quelle arme, tenue par quel assassin. Dès son

arrivée au bureau, Tom avait appelé pour savoir où ils en étaient, mais n'avait pas eu de réponse. Les résultats ne lui importaient pas tant que cela - il avait déjà sa petite idée sur cette affaire -, mais il lui fallait la confirmation du labo pour compléter son dossier. Ensuite, il avait été tellement occupé par d'autres aspects de l'enquête que l'expertise balistique lui était sortie de l'esprit.

Un esprit qui, lorsqu'il n'était pas occupé par la question essentielle - d'où venaient les armes utilisées par les détenus ? -, dérivait inexorablement du côté de Kate White. En dormant chez elle, il avait franchi la limite entre professionnel et privé, et il le savait. Pourtant, monter la garde auprès d'une femme apeurée et de son fils ne violait aucun règlement, aucun code déontologique en vigueur dans la police. Elle n'était suspecte de rien, officiellement. Et il avait dormi sur le canapé.

Le problème, c'était l'attraction qu'il éprouvait pour elle.

Allez, arrête de te raconter des salades.

Elle te fait complètement craquer.

La veille au soir, lorsque, pour la seconde fois en quatre heures - ce qui constituait un record en soi -, un homme était venu la terroriser chez elle, elle s'était effondrée dans ses bras. Ce qu'il avait ressenti e n la tenant contre lui n e pouvait e n aucune manière être considéré comme du détachement professionnel.

Il avait eu envie d'elle. Vraiment.

C e qui n'avait rien de surprenant. « La petite proc' sexy », comme disait Fish, était une femme séduisante. N'importe quel homme

l'aurait

désirée.

Le

désir,

cependant, Tom pouvait encore s'en accommoder. Il n'aimait peut-être pas les conséquences que cela pouvait engendrer, mais il se savait capable de faire avec.

Ce qui compliquait la situation, c'était qu'en plus de la trouver désirable, il la trouvait agréable. Il l'appréciait beaucoup plus qu'il n'aurait dû.

Lorsqu'elle n'était pas morte de peur - un état assez fréquent chez elle, du moins depuis qu'ils se connaissaient -, elle se montrait drôle, intelligente, sûre d'elle. Et pour autant qu'il avait pu en juger, c'était une maman formidable.

D'un fils qui semblait être un gamin sympa.

En d'autres circonstances, il aurait tourné les talons et mis le plus de distance possible entre eux et lui. C'était d'ailleurs ce qu'il avait eu l'intention de faire dès qu'il avait quitté leur maison, ce matin.

Malheureusement, tout tendait à prouver que cela n'allait pas être possible.

Comme n'importe quel enquêteur digne de ce nom, il avait passé une partie de la matinée à se renseigner sur les faits et gestes d'une personne liée à l'affaire et dont les dires n'étaient pas complètement corroborés. Cette personne était Kate.

Pour commencer, elle n'avait pas de casier judiciaire dans l'État de Pennsylvanie, ce qui ne l'avait pas surpris, mais l'avait soulagé malgré tout. Ensuite, à partir du présent, il avait tenté de remonter un peu dans son passé. Ce qu'il avait découvert avait à la fois renforcé son admiration et éveillé en lui de nombreux soupçons.

Embauchée au bureau du procureur à l'âge de vingt-huit ans, sur d'excellentes recommandations, elle avait passé les trois années précédentes à la faculté de droit, en cumulant prêts étudiants et bourses honorifiques. Là, elle s'était distinguée par son excellence, et ce malgré, *dixit* une source, « les difficultés inhérentes à son statut de mère célibataire ». Auparavant, elle avait passé cinq ans à l'université de Drexel, où elle avait décroché un diplôme en psychologie. Cinq ans, cela pouvait sembler beaucoup, mais s'il lui avait fallu tout ce temps, c'est que, pour compléter son prêt étudiant, elle avait dû travailler le soir comme serveuse afin d'assurer une existence décente à son fils.

Avant cela, le tableau devenait un peu plus flou, mais Tom avait réussi à retrouver sa trace à Atlantic City, dans le New Jersey, sans trop de difficultés. C'était là que son fils avait vu le jour - elle avait dix-neuf ans à l'époque. Un certain Chaz White était mentionné sur l'acte de

naissance. Elle - Katrina Dawn Kominski -

avait épousé Charles Edward White, âgé de vingt-quatre ans, sept mois plus tôt. Pour la publication des bans, à la rubrique profession, elle avait indiqué « serveuse », et White avait écrit « P-DG de White Security Company ». Tom avait supposé que Charles Edward White était le Chaz White de l'acte de naissance, et donc le père de Ben, et que, soit il avait un sens de l'humour un peu particulier, soit il avait tendance à se faire mousser, car d'autres documents, notamment son acte de décès, indiquaient qu'il était videur au *Harrah*, un casino. Il avait vingt-cinq ans au moment de sa mort, qui était décrite comme « subite », sans plus de précisions.

Tom s'était souvenu de ce que Ben lui avait dit : son père était mort dans un accident de voiture peu de temps après sa naissance.

Le certificat de mariage mentionnait également les noms des parents de Kate, Lois Smolski Johansen et Walter Sykes Kominski, et son lieu de naissance, Baltimore, dans le Maryland. Les deux parents avaient des casiers judiciaires longs comme le bras, la mère pour toxicomanie et toute une série de délits, le père pour toxicomanie, délits divers et agressions. Tous deux étaient décédés.

C'était dans le Maryland que la piste devenait intéressante. Kate avait un casier de délinquante, auquel il n'avait pas réussi à accéder. À partir de l'âge de neuf ans, elle avait été placée dans des familles d'accueil, pour une durée qui n'avait jamais excédé un an, et à quinze ans, elle avait apparemment disparu sans laisser de traces, pour ne refaire surface que trois ans plus tard à Atlantic City, en déposant une demande de certificat de mariage.

Assis à son bureau encombré de papiers, un gobelet de café à portée de main - le sixième ou le

septième de la journée, parce que la vérité, c'était qu'il n'avait pas fermé l'œil, sur le canapé de Kate -, son carnet devant lui, un crayon entre les doigts, Tom réfléchissait encore à tout ce que cela pouvait signifier pour son enquête lorsque le docteur Bowling le rappela enfin du labo.

— Alors, il a dit quoi ? demanda ensuite Fish, qui avait rejoint Tom pendant le coup de fil.

C'était l'heure du déjeuner, et Fish était passé le chercher pour leur petit tour quotidien chez *Margee*, où l'on mangeait les meilleurs steaks de la ville. Comme à son habitude, Fish était en costume impeccable. Tom, lui, s'était douché, rasé et avait enfilé une de ses vestes préférées, en velours côtelé gris, qui avait un certain nombre d'années, elle aussi, mais tous ses boutons.

L'un dans l'autre, la matinée s'était plutôt bien passée -aussi bien que possible en tout cas quand on travaillait sur les meurtres de quatre policiers et d'un juge et que par ailleurs, partout dans la ville, de nouveaux crimes étaient commis. Tom était juste épuisé et légèrement distrait par l'attrance qu'il éprouvait pour un procureur au passé un peu flou et au casier pas tout à fait vierge, qui avait peut-être joué un rôle dans les meurtres qui l'occupaient.

Mais pendant leur conversation, le docteur Bowling, en revenant sur des faits que Tom connaissait déjà, avait mentionné un détail qui menaçait de faire de cette journée somme toute assez normale une journée d'enfer.

C'est à ce moment précis que Tom comprit qu'il était dans de mauvais draps. Car sa première réaction fut de mentir à Fish, son collègue et ami de toujours, et de dire : «

Rien qu'on ne sache déjà. »

Il hésita un instant, tapotant son crayon sur son carnet, les sourcils froncés.

— Alors, quoi ? insista Fish en se redressant, impatient.

Tom sentit alors à quel point il renâclait à partager l'information qu'on venait de lui communiquer et dut faire un réel effort pour surmonter ses réticences.

— Comme d'habitude. Les constatations habituelles. Sauf que celui qui a tué Rodriguez était probablement gaucher.

Voilà, c'était dit.

Il fallut un instant à Fish pour réagir, puis ses yeux s'écarquillèrent.

— Et la jolie proc', elle est gauchère ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai bien l'intention de me renseigner.

Au même moment, Ike Stella s'arrêta devant les deux hommes. Il arborait une mine sinistre.

— Ah, content de vous trouver tous les deux. On vient de recevoir un appel. Deux corps dans une camionnette de location calcinée, dans le comté de Montgomery. Ça pourrait bien être nos lascars.

— Ceux qui étaient dans la voiture qui attendait devant le palais ? demanda Fish.

Hé hé, mais on dirait qu'on brûle, là, les gars.

Tom se leva, ignorant le trait d'humour de Fish, qui ne faisait rire que lui.

— Bien, on y va.

— C'est ça. Allez-y, approuva Ike avec un regard courroucé à Fish.

Les nerfs à vif, Tom quitta son bureau avec Fish, en s'efforçant de ne pas penser à la façon dont les choses risquaient de tourner pour Kate White si, comme il le devinait, elle n'était pas gauchère.

— Comment ça, les charges n'ont pas été retenues ? cria Kate dans son portable, une main sur son oreille pour se protéger des bruits de la rue. Les charges ne pouvaient pas ne pas être retenues !

— Je vais revérifier, dit une femme à l'autre bout du fil. Il y eut un déclic, suivi d'une musique douce, et Kate retint un grognement. On venait de la mettre en attente.

Ces minutes d'attente étaient les premiers moments de calme de sa journée. Depuis son arrivée au bureau, un peu avant 8

heures du matin, elle n'avait pas touché terre. Elle s'était contentée d'un sandwich à midi et ne s'était rendue aux toilettes qu'en dernier recours, et au pas de charge.

Réorganiser toutes les comparutions était une tâche gigantesque, qui menaçait d'ébranler tout le système judiciaire. Les premières obsèques des victimes de la tuerie du lundi étaient prévues pour le lendemain, et tout était annulé pendant la cérémonie. Dans ces conditions, organiser un emploi du temps relevait de l'exploit.

Tout ce qui ne pouvait pas être repoussé avait été programmé pour aujourd'hui, dans la salle d'audience du centre de détention, le palais de justice étant encore fermé. Il fallait faire en sorte que les témoins, les prévenus, les avocats et les juges concernés se trouvent au même moment au même endroit, ce qui représentait un véritable cauchemar logistique. Elle avait passé la journée à s'arracher les cheveux, et pratiquement tout le monde au bureau du procureur en avait fait de même. Pour finir, elle avait annoncé à Mona qu'elle sortait prendre l'air et avait quitté son bureau.

Il était un peu plus de 17 heures, et elle se rendait d'un pas énergique au centre de détention. En cette magnifique journée d'automne, les trottoirs étaient noirs de piétons et les rues encombrées par tous les travailleurs qui quittaient leur bureau pour rentrer chez eux.

Le matin, Kate n'avait vu que quelques journalistes devant sa maison, et aucun devant le bureau du procureur pendant le reste de la journée, ce qui signifiait que le message était passé : personne au bureau du procureur ne ferait de déclaration à propos de l'affaire qui les intéressait tous.

Clic.

L'interlocutrice de Kate avait repris la communication.

— Je vous prie de m'excuser. D'après le dossier, toutes les charges pesant contre M. Castellanos ont été rejetées. Il a été remis en liberté il y a quelques heures.

Stupéfaite, Kate s'arrêta net au milieu de la foule pressée.

— C'est impossible.

— C'est ce qu'indique le dossier.

Kate ouvrit la bouche. Elle se sentait sur le point

de

suffoquer.

Des

passants

ralentirent, intrigués, mais elle ne les vit même pas.

— Qui a signé la levée d'écrou ?

Trop tard. À l'autre bout du fil, l'employée avait déjà raccroché. Kate resta là un long moment, le téléphone contre l'oreille, à écouter la tonalité. Figée. Abasourdie.

Mario est libre.

Et soudain, malgré le soleil, malgré la température douce de cette fin de journée, malgré sa veste et son pantalon, Kate se mit à trembler de froid.

Elle se rendait justement au centre de détention avec l'intention d'annoncer à Mario qu'elle n'hésiterait pas à charger son dossier et à faire en sorte qu'il soit condamné à perpétuité si un seul de ses sbires osait encore s'approcher de Ben ou d'elle.

Elle s'était même décidée à lui promettre de le sortir de là, parce qu'elle était prête à tout pour qu'il les laisse tranquilles.

Mais elle avait également prévu de le faire mariner aussi longtemps que possible. La seule chose qu'elle savait depuis le début, c'était qu'elle n'avait pas le droit de paniquer. Si Mario comprenait qu'il avait réussi à lui faire peur, elle était fichue. Il recommencerait.

Si ça se trouve, Mario pense que j'ai déjà fait ce qu'il m'a demandé. Peut-être croit-il que c'est moi qui l'ai fait sortir. A moins que le simple fait d'être libre lui suffise et qu'il me laisse tranquille, maintenant.

Un bref instant, elle éprouva un véritable soulagement à cette pensée. Mais la réalité ne tarda pas à la rattraper.

C'est cela. Et c'est la petite souris qui vient chercher les dents de lait, aussi.

— Madame ? Vous vous sentez bien ?

Une voix masculine traversa le brouillard dans lequel elle était noyée. Lentement, elle tourna la tête et vit un homme assez jeune, en costume, qui s'était arrêté et la fixait d'un air inquiet.

Kate croisa son regard, vit les coups d'œil curieux des passants autour d'elle et se força à revenir au moment présent. Si elle devait craquer aujourd'hui, il allait lui falloir attendre encore un peu.

— Oui, oui. Ça va, merci.

Elle réussit même à adresser un faible sourire au bon samaritain, en écartant son téléphone de son oreille pour le refermer d'un claquement. Et pour ne pas attirer plus de badauds, elle se remit à marcher et reprit le chemin du bureau, puisqu'elle n'avait plus rien à faire au centre de détention. Elle se félicitait presque de la façon dont elle arrivait à encaisser le choc lorsqu'une vitrine lui renvoya son reflet : elle était voûtée, ses mouvements étaient brusques, et chacun de ses traits exprimait l'éreintement.

Éperdue, apeurée, choquée, voilà les qualificatifs qui venaient à l'esprit en la voyant.

Quelle surprise ! C'était exactement ce qu'elle ressentait.

Mario est libre.

Elle sentit la panique l'envahir. *Que vais-je faire, maintenant ?*

Elle réalisait avec effarement qu'elle n'avait pas de réponse à cette question lorsque quelqu'un lui saisit le bras.

18.

Kate sursauta comme si on lui avait tiré dessus. Elle tourna la tête si vite pour voir qui la tenait qu'elle craignit de s'être fait le coup du lapin.

— Je vous ai fait peur ? Je vous prie de m'excuser. Où allez-vous ?

Bryan lui souriait. Kate souffla, et son cœur reprit progressivement un rythme normal. Ils se remirent à marcher.

— Je retourne au bureau. Et vous ?

Depuis le moment où Rodriguez l'avait prise en otage dans la salle d'audience deux cent sept, Kate n'avait revu Bryan qu'en passant. L'épreuve ne semblait pas avoir eu trop de conséquences sur lui. Son visage rond était jovial, ses yeux bruns brillaient en la regardant. D'une manière générale, il débordait d'énergie. Il tenait à la main son attaché-case, visiblement bourré de dossiers, comme tous ceux de ses collègues.

— A vrai dire, je rentre d'un rendez-vous avec le maire. Ou, devrais-je dire, *nous* rentrons.

Kate réalisa alors que Bryan n'était pas seul. En se penchant, elle aperçut la silhouette imposante qui avançait à côté de Bryan. L'homme était grand, mince, avait les cheveux blancs. Lorsqu'il vit qu'elle le regardait, il lui sourit.

Sylvester Buchanan, le procureur général en personne. Le grand patron, pour Kate.

En le reconnaissant, elle écarquilla les yeux.

Elle ne l'avait rencontré qu'une fois, brièvement, lors d'une réception pour le départ à la retraite du chef de la police criminelle. C'était en juillet, tout juste un mois après son embauche. Ils avaient été présentés et avaient échangé une rapide poignée de main. Sans doute ne s'en souvenait-il même pas.

— Nous parlions justement de vous, continua Bryan.

— Ah, bon ?

Kate fut aussitôt sur ses gardes. S'ils avaient parlé d'elle, cela signifiait peut-être que Buchanan savait qui elle était. Pour sa carrière, c'était un plus... s'il lui restait une carrière après le passage de Mario dans son existence. Malgré tout, elle se pencha une nouvelle fois en direction du procureur, qui continuait à lui sourire.

— En effet, confirma-t-il. Et je suis heureux de pouvoir vous annoncer une bonne nouvelle.

Le

maire

aimerait

vous

récompenser en vous décernant l'étoile du courage. Il voudrait vous la remettre personnellement vendredi prochain, lors d'un grand dîner de soutien qu'il donne pour Jim Wolf.

De toute évidence, il s'attendait qu'elle soit enchantée. Jim Wolf était un des candidats à l'investiture du parti républicain pour les élections présidentielles. Elle n'avait pas l'intention de voter pour lui s'il remportait les primaires, mais peu importait. L'étoile du courage figurait dans la nouvelle initiative du maire pour lutter contre la criminalité : elle était décernée aux citoyens ayant joué un rôle déterminant dans ce combat. La dernière fois que Kate en avait entendu parler, elle avait été remise à titre posthume à la veuve d'un petit commerçant qui avait décidé de ne plus se laisser intimider par les braqueurs et avait été abattu en pleine rue par une des nombreuses bandes qui avaient essayé de l'attaquer.

La lui remettre parce qu'elle avait soi-disant abattu l'homme qui l'avait prise en otage avait quelque chose d'ironique.

Après tout, la médaille récompensait la lutte contre la violence.

— C'est une soirée très, très spéciale, vous savez, lui confia Buchanan, un peu inquiet tout à coup, comme s'il craignait qu'elle ne prenne pas la mesure de l'honneur qui lui était fait. Il y aura le Tout-Philadelphie, c'est bon pour vous. C'est bon aussi pour le bureau du procureur dans son ensemble.

Cela fera parler de nous. Peut-être même que la presse nationale s'intéressera à l'événement.

Ce n'est pas possible. Ça va continuer comme ça longtemps, les ennuis ?

Avant tout, il fallait rassurer Buchanan sans le vexer.

— Je... je ne suis pas sûre de mériter un tel honneur, bredouilla-t-elle.

Ce qu'elle avait vraiment envie de lui dire, c'était : « Pas question, Léon. Tu peux oublier ça tout de suite. Je n'irai pas à ton pince-fesses. »

— Je vous avais dit qu'elle était modeste, dit Bryan à Buchanan, en ouvrant une des portes de l'imposant édifice qui abritait leurs bureaux à tous les trois. Mais elle mérite cette étoile. Elle a sacrement bien géré la situation. Croyez-moi, j'y étais.

Il s'effaça pour laisser passer Kate et Buchanan. Dans l'entrée, Kate se retourna pour tenter de les convaincre que c'était une erreur, mais fut coupée dans son élan par le bruit d'une cavalcade sur le sol en marbre, sur fond de cliquetis d'appareils photo. Une demi-douzaine de reporters les avaient repérés et approchaient.

Kate obliqua immédiatement en direction des ascenseurs, Bryan et Buchanan sur les talons.

— Madame White, qu'est-ce que cela vous fait d'avoir été désignée pour recevoir l'étoile du courage ?

— Madame White, soutenez-vous Jim Wolf

?

— Kate, pourquoi refusez-vous de parler de ce qui s'est passé dans la salle d'audience deux cent sept ?

— Monsieur Buchanan, est-ce vous qui avez suggéré le nom de Mme White pour l'étoile du courage lors de votre réunion avec le maire, aujourd'hui ?

— Je n'ai rien à dire, répondit Kate en appuyant furieusement sur le bouton d'appel des ascenseurs.

Un coup d'œil au-dessus des portes lui apprit que le plus proche était au troisième étage et descendait. Elle alla se placer devant.

— Mme White est honorée d'avoir été choisie, mais elle mérite amplement cette récompense, déclara Buchanan de cette voix grave, autoritaire, qu'elle lui avait souvent entendue lors de déclarations publiques, et qui n'avait rien à voir avec le ton doux et attentionné qu'il avait employé quelques instants plus tôt à son égard. Et non, poursuivit-il, je n'ai pas suggéré son nom au maire.

Un tintement annonça l'arrivée de l'ascenseur. Les portes s'ouvrirent, et quelques personnes sortirent, étonnées de déboucher sur un groupe aussi compact et aussi agité. Kate se glissa à l'intérieur de la cabine et appuya sur le bouton du neuvième étage. Bryan et Buchanan la suivirent avec empressement.

— Kate, serez-vous aux obsèques du juge Moran demain ?

— Monsieur Buchanan, savez-vous quand un nouveau juge sera nommé ?

— Kate, pensez-vous que...

Les portes se refermèrent. Kate se laissa tomber contre la paroi avec un soupir de soulagement.

— Mais comment ont-ils pu entrer ?

grommela Buchanan, visiblement très agacé. Il va falloir que j'en touche deux mots à la sécurité. Kate... Je peux vous appeler Kate ?

D'un mouvement de tête, elle répondit par l'affirmative.

— Vous pouvez appuyer sur le bouton du quatrième pour moi, s'il vous plaît ?

Kate fit ce qu'il lui demandait sans un mot.

— Et puis, j'aimerais bien savoir aussi d'où ils tiennent tous ces renseignements ! Le maire n'a même pas encore fait d'annonce publique pour la remise de cette récompense ! Fichues fuites.

L'ascenseur s'arrêta.

— Enfin, ça, c'est au maire de faire son enquête. En tout cas, félicitations, Kate, dit-il en posant une main sur son avant-bras. Et à vendredi prochain, alors.

Elle dut prendre sur elle pour ne pas afficher un air horrifié.

— Ça n'a pas l'air de vous enthousiasmer, cette histoire d'étoile, remarqua Bryan comme les portes se refermaient. C'est pourtant une bonne chose, vous savez. Ça va faire parler de vous, ici. Et ça pourrait vous placer sur la voie express en termes de plan de carrière.

Dire qu'autrefois, un commentaire pareil l'aurait ravie au plus haut point.

Autrefois. Il y a trois jours.

— Je n'ai rien à me mettre, répondit-elle d'une petite voix.

C'était la seule excuse qu'elle avait trouvée.

Bryan éclata de rire.

— Ma femme dit exactement la même chose chaque fois qu'on doit sortir. Je suis certain que vous trouverez quelque chose.

— Oui, mais...

Un tintement annonça leur arrivée au neuvième. Ils sortirent de l'ascenseur, et Kate décida de ne plus penser à cette histoire. Elle avait plus d'une semaine pour trouver une excellente raison de ne pas se rendre à ce dîner. Au pire, elle s'inventerait une maladie. Pour l'instant, elle avait d'autres soucis, plus urgents, à régler.

Mario était dans la nature et pouvait débarquer à tout moment, n'importe où.

Cette seule pensée lui retournait l'estomac.

Dans quelle mesure présentait-il un danger physique réel ? Là était la question.

Question à laquelle, malheureusement, elle n'avait pas de réponse.

D'un petit geste absent, elle salua Cindy, la réceptionniste, qui était au téléphone et agita le bout de ses doigts manucures en guise de réponse. Comme toujours, il régnait une activité intense au neuvième étage,

sur

fond

de

bruits

de

photocopieuses, sonneries de téléphone, conversations diverses et, pour la partie olfactive, d'effluves de café et de viennoiseries passées au micro-ondes. En temps ordinaire, ces odeurs lui auraient donné faim, mais aujourd'hui, elle était trop tendue pour que son corps réagisse à une telle pulsion. En fait,

elle était même trop tendue pour avaler quoi que ce soit : son déjeuner avait consisté en une moitié de pomme et un cracker.

— Comment vous sentez-vous ?

Bryan avait posé la question avec un petit regard en coin, comme s'il était gêné.

— Je veux dire, vous tenez le coup ? reprit-il. Dieu sait que ce qui est arrivé lundi était traumatisant, et d'après ce que j'ai pu voir, vous avez repris le collier comme si de rien n'était.

Si vous saviez !

— Ça m'aide, de travailler, dit Kate.

Comme ça, j'y pense moins, vous comprenez ?

— C'est sans doute une bonne solution, oui.

Bryan se tut un instant, la regarda de nouveau, puis reprit :

— Vous savez qu'il y a des psychologues à qui vous pouvez parler. Si vous en ressentez le besoin, bien sûr. C'est totalement confidentiel, aucun dossier n'est créé, ils ne gardent aucune trace de votre visite. On a tous reçu un mémo là-

dessus. Il doit encore être dans votre boîte mail, avec un numéro de téléphone pour prendre rendez-vous. Et je crois qu'il y a une petite affiche sur le panneau de la salle de repos.

— C'est noté, dit-elle.

Traumatisants, les événements de lundi l'avaient été, en effet, et se confier à un psychologue ne pourrait lui faire que du bien. Mais puisqu'elle ne pourrait pas lui avouer ce qu'elle avait réellement vécu, à quoi bon ?

— Et vous, comment allez-vous ?

demanda-t-elle. Vous aussi, vous avez subi un traumatisme.

— Vous voulez dire que j'ai cru mourir de trouille, oui. Pour être honnête, ajouta Bryan avec un petit sourire timide, je suis déjà allé voir un psy. Hier. Et ça m'a fait du bien. Mais je préférerais que vous n'en parliez pas autour de vous.

— Aucun problème. Au fait, je voulais vous demander : est-ce que vous connaissez un gang ou un groupe quelconque qui utiliserait le dragon comme symbole, ou un tatouage de dragon pour identifier ses membres ?

Bryan se rembrunit. Ils avaient atteint son bureau, dont il ouvrit la porte en lui faisant signe d'entrer.

— Pourquoi ?

Kate passa devant lui en haussant les épaules d'un air dégagé.

— Oh, pour rien en particulier, dit-elle en se laissant tomber sur une des chaises qui se trouvaient devant le bureau de Bryan.

C'est juste que j'ai entendu deux, trois rumeurs.

— Il y a les Dragons Noirs, dit Bryan en posant son attaché-case sur son bureau avant de s'asseoir à son tour, bien carré dans son fauteuil, les bras sur les accoudoirs. Ils sont arrivés dans la région il y a quatre ou cinq ans. Ils débarquaient de Baltimore et de Washington D.C. pour l'essentiel. Au départ, ils se sont mêlés aux autres gangs, et on n'y a pas vraiment prêté attention, puis ils ont commencé à faire parler d'eux dans des affaires franchement

glauques.

Vous

vous

souvenez de l'incendie de l'immeuble qui a fait seize victimes, l'an dernier ? C'était l'œuvre des Dragons, en représailles d'un deal de drogue qui avait mal tourné.

Quelques mois plus tôt, on avait retrouvé toute une famille massacrée chez elle - les parents, deux gamins, la grand-mère -

parce que le père ne voulait plus faire partie des Dragons. Vous voyez le tableau.

On essaie de les déloger, de leur faire quitter Philadelphie avant que le gang ne devienne trop puissant. Alors, chaque fois qu'un de leurs membres se fait piquer, il prend le maximum.

Voilà qui était rassurant. Mais si c'était réellement le cas, comment Mario avait-il réussi à sortir de prison ? Kate sentit la panique la gagner.

— Vous avez un cas avec un Dragon ?

s'enquit Bryan avec un froncement de sourcils. C'est peut-être un peu tôt, ce genre d'affaire, pour vous. Vous ne devriez pas vous en occuper seule, en tout cas.

— Non, non, c'était juste par curiosité. J'ai vu un dragon tatoué sur un détenu au centre de détention, l'autre jour, et je me suis dit que ça ressemblait à un signe distinctif qu'utiliseraient les membres d'un gang.

— Vous avez vu juste.

Bryan allait ajouter quelque chose lorsque son téléphone sonna. Il s'excusa avant de décrocher, et Kate se leva. D'un petit geste, il la salua. Elle referma doucement la porte derrière elle et se dirigea vers son bureau.

Elle trouva Mona, un pied dans le couloir, un pied dans son bureau, qui discutait visiblement avec

quelqu'un. Lorsqu'elle l'aperçut, son visage s'éclaira, et elle lança :

« Ah, voilà ! » à la personne qui attendait dans le bureau. Puis elle vint à la rencontre de Kate d'un pas vif, visiblement ravie de la nouvelle qu'elle s'apprêtait à lui annoncer.

— Qui est-ce ? demanda Kate, interloquée.

Levant les yeux au ciel, faisant mine d'éventer, Mona opta pour l'approche théâtrale.

— Le flic sexy ! dit-elle à mi-voix.

Puis, tandis que Kate passait devant elle, elle ajouta haut et fort, d'une voix cette fois très professionnelle :

— M. Braga vous attend.

Kate se retourna juste avant d'entrer dans son bureau. Mona, qui l'avait suivie du regard, lui sourit en levant les deux pouces, surexcitée.

Braga était debout devant la fenêtre, face à la porte. Il avait la tête baissée, comme s'il examinait une tache sur le sol, et les mains dans le dos. Il leva les yeux dès qu'elle entra, et Kate trouva tout à coup son bureau minuscule. Cet homme semblait prendre toute la place. Son coude gauche effleurait le ficus, ses épaules masquaient pratiquement toute la fenêtre. D'un regard, elle constata qu'il s'était rasé depuis leur dernier échange qui ne remontait qu'au matin même et avait concerné un certain tee-shirt rose imprimé d'une grenouille, mais cela, elle préférait l'oublier. Il la fixait d'un regard impassible, mais elle discerna malgré tout la fatigue sur ses traits.

Le problème, c'était qu'en le voyant, elle avait ressenti quelque chose d'agréable.

Comme s'il s'agissait d'un ami.

Or, il ne fallait surtout pas qu'elle l'oublie, cet homme n'avait rien d'un ami.

19.

— Bonjour, dit-il en la suivant du regard tandis qu'elle pénétrait dans le bureau.

Grosse journée ?

— C'est une visite de courtoisie ? demanda-t-elle en posant son attaché-case sur son bureau.

Elle redressa les épaules, se faisant aussi grande que possible, et le regarda dans les yeux.

— Parce que si c'est le cas, je n'ai pas le temps, reprit-elle. J'ai encore quelques trucs à terminer avant de rentrer, et je n'aime pas être en retard pour aller chercher Ben.

— Je n'en ai que pour une minute. Je vous ai apporté quelque chose.

Ses mains apparurent. Il lui tendait un sac en plastique qui contenait un objet assez volumineux.

— Vous m'avez apporté quelque chose ?

Elle ne s'attendait pas à ça. Étonnée, elle prit le sac, regarda de nouveau Braga, crut saisir un léger spasme d'inconfort autour des yeux et de la bouche. *Mais qu'est-ce qu'il me fait, là ?*

— En fait, c'est pour Ben. Un ballon de basket. Je suis tombé par hasard sur ce modèle, avec l'emplacement des mains dessiné dessus pour montrer la position correcte pour tirer. Je me suis dit que ça pourrait peut-être l'aider.

Kate regarda dans le sac. Il y avait effectivement un ballon de basket à l'intérieur, en cuir orange avec de petites mains rouges en surimpression. Un ballon d'entraînement pour débutants ? Cela en avait tout l'air.

— Merci, dit-elle, sincère.

Parce que c'était pour Ben, parce qu'il avait pensé à son fils et aux problèmes qu'il devait avoir en cours de gym, ce cadeau la touchait. Elle lui sourit. D'un sourire lent, doux et plein de charme qu'elle n'adressait pratiquement plus à personne, depuis quelque temps.

Il répondit d'un hochement de tête un peu brusque, sans un sourire. Il n'avait pas bougé, se tenait les pieds un peu écartés, bien plantés sur le sol. A vrai dire, si Kate avait dû deviner le sentiment qui l'habitait, elle aurait dit la colère.

Bien. Donc, il n'est pas question de gentillesse entre nous.

Elle posa le ballon sur son bureau et ravala son sourire.

— Vous vouliez autre chose ?

— Oui.

En trois pas, il gagna la porte et la ferma, sous le regard stupéfait de Kate. Puis il revint vers elle,

offrant cette fois le visage du flic au boulot, qui n'a pas de temps à perdre et pas du tout envie de plaisanter.

Hou la. Mauvais signe.

— Quoi ? demanda-t-elle en essayant de garder son calme.

Elle avait pourtant de plus en plus l'impression que « panique » était devenu son deuxième prénom.

— J'ai besoin que vous me donniez quelques précisions sur la façon dont vous avez abattu Rodriguez. Racontez-moi encore comment cela s'est passé, s'il vous plaît.

L'espace d'un instant, Kate sentit tous les effets physiques de la peur l'assaillir.

Bouche sèche, cœur battant, estomac noué.

Oh, non. Est-ce qu'il le voit ? Est-ce qu'il s'en aperçoit ?

Reprends-toi. C'est un flic, pas un médium.

— Je n'ai plus envie d'en parler. Raconter cela m'est très difficile.

Elle vit ses lèvres se serrer. Il posa les mains à plat sur son bureau, se pencha vers elle. Ils étaient presque nez à nez.

— Vous allez devoir en parler un jour ou l'autre à quelqu'un. Si j'étais vous, c'est moi que je choisirais. Et aujourd'hui.

Elle redressa le menton. En tant que juriste, elle connaissait ses droits.

— Je n'ai rien à vous dire. La loi m'autorise à ne pas répondre à vos questions.

—C'est votre droit, en effet. Et vous comptez l'exercer ? Ils savaient tous les deux qu'une telle attitude – une assistante du procureur refusant de répondre aux questions légitimes d'un enquêteur de la criminelle à propos d'une affaire dans laquelle elle était impliquée - allait provoquer de sacrés remous dans les communautés judiciaire et policière de la ville, et que cela allait remonter en haut lieu. Or, en haut lieu, on détestait les remous. En d'autres termes, un tel refus de la part de Kate serait mal vu et laisserait croire qu'elle avait quelque chose à cacher.

Logique.

Mais à quoi cela servait-il donc d'avoir des droits si on ne pouvait pas les faire valoir lorsqu'on en avait besoin ?

— Non. Que voulez-vous savoir ?

Comme si elle l'ignorait. Comme s'il n'avait pas mis le doigt précisément sur le détail à propos duquel elle redoutait d'être interrogée. Comme si son mensonge n'était pas marqué au fer rouge dans son esprit.

— Comment avez-vous abattu Rodriguez ?

Et je suis désolé si cela vous rappelle de douloureux souvenirs.

Kate eut un sourire ironique. Il n'avait pas l'air désolé du tout. Il avait l'air tendu.

Que savait-il exactement ? S'agissait-il encore du second homme vu par son frère dans le couloir ? Ou d'autre chose ?

Ne panique pas.

Il fallait qu'elle se concentre sur la façon exacte dont elle avait décrit le déroulement des événements lors de sa première déposition. La cohérence, voilà ce qui était important. En tant qu'assistante du procureur, elle avait appris à la chercher chez ceux qui déposaient devant elle, parce qu'une personne qui donnait trois versions différentes d'un même événement, c'était forcément une personne qui mentait.

— Alors ? demanda Braga.

Les ongles de Kate s'enfoncèrent dans le cuir de son attaché-case.

— Il m'a poussée à terre. J'ai vu un pistolet sur le sol. Il a lâché son arme ; j'ai attrapé le pistolet, je me suis redressée et je l'ai abattu. La balle est entrée en plein milieu de sa poitrine.

Ce fut un réel frisson qui agita Kate au souvenir de la façon dont Rodriguez était mort. Elle était pratiquement sûre d'avoir raconté la même chose la fois précédente.

Elle se souvenait même d'avoir précisé que la sécurité n'était pas mise. Alors, pourquoi ce nouvel interrogatoire ? Avaient-ils réussi à prouver que la sécurité était bien mise ? Si c'était le cas, elle pouvait...

— De quelle main teniez-vous le pistolet au moment où vous avez tiré ?

L'espace de quelques secondes, tout s'arrêta pour Kate. Il lui sembla que sa vie défilait devant ses yeux. Voilà donc à quoi il voulait en venir. Elle était donc là, l'incohérence.

À l'instant où Braga posa cette question, elle se souvint très, très précisément que Mario avait tiré sur Rodriguez de la main gauche. Que Mario était gaucher. Que c'était pour cette raison qu'elle n'avait pas remarqué le dragon autour de son poignet droit lorsqu'ils se trouvaient dans le couloir. Parce qu'il ne s'était pas servi de sa main droite.

— De la main gauche.

Elle espérait seulement que son visage ne la trahirait pas. Mais après tout, il était difficile de justifier une arrestation sur un changement d'expression.

— Vous êtes droitière, pourtant, n'est-ce pas ? Comment pouvait-il en être aussi sûr

? Mais à peine se fut-elle posé cette question que tout s'éclaira.

Evidemment. Le ballon de basket pour Ben.

Il lui avait tendu le sachet, et elle l'avait pris. De la main droite. Automatiquement.

Parce qu'elle était bien droitière.

Il avait fait tout cela pour la tester.

La fureur qui s'empara alors d'elle eut raison de toutes les barrières et de toutes les hésitations. Elle le fusilla du regard et montra la porte du doigt.

— Ça suffit, je ... Dehors.

Il se redressa, surpris.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Et j e n 'y répondrai pas . Cette conversation e s t terminée, e t j e vous demande de partir. Immédiatement.

Son cadeau l'avait émue. L'espace d'un instant, elle s'était laissée aller à croire que, d'une certaine manière, il avait de l'affection pour Ben et elle. Elle avait été trompée, prise au piège.

D'un pas rageur, elle alla jusqu'à la porte, avec l'intention de l'ouvrir et d'attendre qu'il s'en aille. Mais il la saisit par le bras au passage et la força à lui faire face.

— Vous êtes droitière, Kate.

D'un mouvement brusque, elle se dégagea.

Ils étaient si proches l'un de l'autre qu'elle dut lever les yeux pour le regarder. Ils se jaugèrent un instant. Le regard de Braga était sombre et furieux, mais sa colère n'était rien comparée à la fureur que ressentait Kate.

— Ne me touchez pas. Et sortez de mon bureau.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi une femme droitière irait tirer sur un homme de la main gauche ?

— Manque de bol, monsieur l'enquêteur, j'ai décidé de ne plus répondre à vos questions.

— Kate...

Elle avait gagné la porte, qu'elle ouvrit en grand.

— Dehors !

— D'autres que moi voudront connaître la réponse.

— J'ai dit, dehors !

Mona jaillit de son bureau, n'en croyant pas ses oreilles. Quelques assistants juridiques qui passaient par là s'arrêtèrent, interloqués. Ce ne fut qu'en les voyant que Kate réalisa qu'elle hurlait.

Ne fais pas d'esclandre.

— Un problème ? demanda Mona. Déjà, Tom Braga sortait.

— Non, non, M. Braga s'en allait.

Il s'arrêta devant elle, scruta son visage.

Elle lui retourna un regard de pierre. Alors, il se pencha vers elle et murmura à son oreille :

— Soit dit entre nous, vous mentez très mal. Votre visage vous trahit toujours.

Et il s'en alla.

Mona avait rejoint Kate. Ensemble, elles regardèrent Braga s'éloigner.

— Moi, je le trouve vraiment craquant, ce type, soupira Mona. Et j'aimerais bien qu'il me chuchote des trucs à l'oreille.

Kate lui jeta un regard noir. Mona leva les mains en signe de défense.

— Bon, bon, j'arrête. Désolée. Mais qu'est-ce qu'il voulait ?

— Rien.

Comme il était évident que Mona ne se contenterait pas de cela, Kate ajouta :

— Il s'est fait trop insistant, c'est tout.

— Mais encore ?

— Bon, j'ai du travail, maintenant.

Laissant Mona en proie à la plus intense des curiosités, Kate referma la porte de son bureau. Puis elle s'adossa au battant et ferma les yeux.

Elle était trop bouleversée pour reprendre le boulot. Elle avait prévu d'appeler le centre de détention pour savoir qui avait signé la levée d'écrou de Mario, d'appeler certains témoins qu'elle avait elle-même convoqués pour le lendemain, avant que la tuerie ne se produise, afin de s'assurer qu'ils savaient que les audiences étaient repoussées. Elle voulait aussi vérifier quelques détails à propos d'une audience qui devait avoir lieu tôt le lendemain matin, avant que le système judiciaire ne se mette en pause pour le temps des funérailles du juge Moran et de celles de deux des policiers. Elle voulait...

Et puis zut. Elle allait rentrer chez elle. Un coup d'œil à sa montre la conforta dans sa décision : de toute façon, elle était déjà en retard, il était presque 18 heures.

Contrairement à ses habitudes, elle prit son attaché-case sans même en vérifier le contenu - la plupart du temps, elle y glissait les dossiers sur lesquels elle comptait travailler dans la soirée. Le ballon de basket était posé par terre, dans son sac. Elle le regarda, hésitante, puis décida que si elle le retrouvait au même endroit le lendemain matin, ce serait pire, et le prit. Enfin, elle quitta son bureau. La porte de Mona était fermée, et la lumière éteinte. Celle de Bryan était close aussi, mais la lumière était toujours allumée, ce qui signifiait qu'il travaillait encore.

Au bout du couloir, elle eut la désagréable surprise de trouver Cindy, toujours à son bureau, qui riait en faisant les yeux doux à un homme qui se tenait de l'autre côté du comptoir. Celui-ci ne vit pas Kate approcher, car il lui tournait le dos, mais elle le reconnut au premier coup d'œil.

Braga.

Mais fait-il encore là ?

Elle préférait ne pas chercher à le savoir.

Qu'il drague Cindy ou cherche à lui soutirer des informations sur elle, elle s'en fichait. Elle était épuisée, physiquement et psychologiquement. Et une fois de plus, tenaillée par la peur.

Car Mario pouvait être n'importe où. Et ce soir, elle serait seule avec Ben.

Elle n'aurait jamais dû laisser Braga dormir chez elle. S'autoriser à dépendre de quelqu'un, même pour peu de temps, rendait les choses encore plus difficiles lorsque

ce

quelqu'un

n'était

plus

disponible.

Tu avais simplement oublié ce que c'était de vivre avec la peur au ventre.

Elle adressa un petit salut de la main à Cindy, puis alla se fondre dans le groupe de gens qui attendaient l'ascenseur. Avec un peu de chance, Braga ne se retournerait pas.

Malheureusement, la chance n'était pas de son côté, ces temps-ci.

— Alors, toujours pas envie de parler ?

Braga s'était glissé à côté d'elle, un peu en retrait, et parlait d'une voix neutre qui ne pouvait être entendue que de Kate. Mais celle-ci, consciente du nombre d'oreilles qui traînaient, ne répondit pas. Immobile, elle fixa les portes fermées de l'ascenseur, devant elle.

— Toujours pas, donc, finit-il par conclure.

Lorsqu'ils arrivèrent au rez-de-chaussée, Kate sortit avec le flot des autres employés et se dirigea vers la porte qui donnait sur le parking souterrain. Braga la suivit.

— Allez-vous-en, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Ma voiture est garée là-dessous aussi.

Sans répondre, Kate descendit la volée de marches qui menait au parking. C'était un endroit immense, avec six niveaux, qui sentait les gaz d'échappement et le caoutchouc, et dont l'éclairage laissait à désirer. Les murs étaient épais, les recoins sombres et malodorants. En principe, il fallait un permis pour se garer là. Kate en possédait un et était presque sûre que Braga, en revanche, n'en avait pas. Mais les policiers se garaient n'importe où, c'était connu.

Quelques personnes regagnaient elles aussi leurs véhicules, et un grand nombre de places s'étaient déjà libérées. Ça et là, on entendait des moteurs démarrer, des pneus crisser sur le sol. Kate frissonna. Il faisait plus frais ici qu'à l'extérieur. D'un pas décidé, elle se dirigea vers l'ascenseur qui conduisait aux niveaux inférieurs.

— Kate, vous devez me parler, dit Braga, toujours derrière elle. Croyez-le ou non, je suis de votre côté.

— C'est cela, oui, lâcha Kate en appuyant furieusement sur le bouton d'appel. Ça marche souvent, ce genre d'argument ?

Parce qu'il faut que je vous avoue que sur moi, ça ne fonctionne pas du tout.

L'ascenseur arriva. Elle pénétra dans la cabine, qui avait connu des jours meilleurs et dans laquelle régnait une odeur qu'elle préféra ne pas chercher à identifier. Braga lui emboîta le pas.

— Peut-être êtes-vous ambidextre, dit-il.

C'est vrai, je n'y avais pas pensé.

Cette fois, Kate vit rouge. Elle se retourna pour le regarder en face.

— Allez au diable. Et emportez votre ballon.

Elle lui fourra le sachet dans les mains, puis tourna les talons et ressortit de l'ascenseur juste comme les portes se fermaient. Braga, surpris, n'eut pas le temps de la suivre et disparut de sa vue.

Et toc.

Pour être bien sûre qu'il ne puisse pas la rattraper, elle courut jusqu'à l'escalier et descendit à toute vitesse jusqu'au niveau moins trois, où était garée sa voiture.

L'endroit était désert et si silencieux qu'elle n'entendait que le claquement de ses talons sur le sol en béton. Une nouvelle fois, elle frissonna, mais pas seulement de froid. D'un pas énergique, elle gagna sa voiture. Elle était presque sûre que Braga n'arriverait pas à la retrouver. Et s'il avait le culot de venir sonner chez elle un peu plus tard, elle lui ordonnerait de s'en aller.

En ce qui la concernait, si elle pouvait ne plus jamais avoir à lui parler, ce serait formidable.

Ressassant sa colère, elle déverrouilla sa portière, l'ouvrit, jeta son attaché-case sur le siège du passager et se glissa au volant, avant de démarrer et de manœuvrer pour quitter sa place. Elle se disait qu'il n'y avait vraiment pas un chat au niveau moins trois lorsqu'elle sentit un mouvement sur la banquette arrière.

Elle tourna la tête et faillit s'évanouir quand le visage de Mario apparut dans l'ombre.

20.

Seul un couinement sortit de sa gorge. Elle avait réussi à retenir son hurlement.

— Putain, fais gaffe, regarde où tu vas !

s'exclama Mario en s'asseyant au milieu de la banquette, arc-bouté sur le siège avant.

Kate se retourna. Elle fonçait droit sur un des piliers en béton qui soutenaient le parking. Elle s'écarta juste à temps. La Camry fit une embardée mais ne heurta rien. Kate pila.

— T'arrête pas, ordonna Mario. Avance normalement, et tout ira bien.

Mais la peur la paralysait. Elle n'arrivait plus à respirer.

Vite, il faut que je fasse quelque chose.

Sortir de la voiture et courir. Elle n'avait pas encore attaché sa ceinture de sécurité, trop préoccupée par Braga, donc fuir était possible. Mais le parking était désert, et la porte la plus proche relativement éloignée.

Si Mario la poursuivait, il n'aurait aucun mal à la rattraper. Savoir que Braga était sans doute encore quelque part sur les lieux lui laissait un peu d'espoir, mais elle n'était sûre de rien et ignorait où il se trouvait. Pas au niveau moins trois, en tout cas. Si elle sortait de la voiture en hurlant, il ne l'entendrait peut-être pas. Il était possible qu'absolument personne ne l'entende et ne vienne à son secours. Et si Mario la rattrapait, il serait fou furieux.

Elle préférait éviter d'en arriver là.

Mieux valait tenir bon pour l'instant, et voir comment les choses se passaient.

Mais elle regrettait amèrement d'avoir planté Braga dans l'ascenseur. Lentement, elle redémarra et se dirigea vers la sortie.

— On peut savoir ce que tu fais, caché dans ma voiture ? demanda-t-elle d'un ton sec, outré, qui cherchait à masquer le fait qu'intérieurement elle était terrifiée.

Ne leur montre jamais que tu as peur.

Facile à dire !

— Je t'attendais, ma belle, répondit Mario d'une voix suave qui la fit frissonner.

Il était inutile de lui demander comment il s'était introduit dans un véhicule fermé à clé. Pour des types comme lui, une portière verrouillée n'était jamais un véritable obstacle. D'ailleurs, maintenant qu'elle y pensait, pour elle non plus, à une certaine époque.

Elle s'engagea dans la rampe de sortie. Une fois dans la rue, peut-être aurait-elle plus de chances de se sortir de ce pétrin.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu t'es pas mouillée pour moi. Je suis pas content. Bien. Il savait donc qu'elle n'avait rien à voir avec sa libération. Le Mario qu'elle avait connu était rancunier.

Il était peu probable qu'il ait changé.

— Tu es libre, non ?

— Mais pas grâce à toi.

— J'y travaillais. Je t'avais dit que ça n'allait pas être facile.

— Tu sais quoi ? T'es qu'une merde, en fait.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'ai des potes que j'aimerais te présenter.

Les potes en question étaient-ils ceux qui lui avaient rendu visite chez elle ?

S'agissait-il des Dragons Noirs ? Il y avait des chances, oui. Kate se raidit, serra son volant jusqu'à en avoir mal aux mains. Les phares de sa voiture éclairaient les graffitis de la rampe tandis qu'ils remontaient vers la surface.

Que vais-je faire ?

— Désolée. Ça tombe mal. J'ai quelque chose de prévu, ce soir.

— T'as pas le choix.

Mario s'avança entre les deux sièges avant.

Dans le rétroviseur, elle vit qu'il était tout en noir, avec un sweat-shirt à capuche portant le logo Eagles et un diamant à l'oreille gauche. L'uniforme classique du mauvais garçon de Philadelphie. Une légère odeur d'oignon émanait de lui. Elle sentit tout à coup quelque chose lui tapoter l'épaule gauche et jeta un œil de côté.

C'était le canon d'un pistolet. Mario avait glissé son bras entre le haut du siège et la vitre. Kate déglutit. Sortir de la voiture en trombe allait être très difficile.

Sans savoir comment, elle parvint à trouver le courage de dissimuler la terreur qui s'empara d'elle et lâcha un petit rire incrédule.

— Quoi ? Tu vas me tuer, maintenant ?

— Noooooon, répondit Mario en faisant glisser le bout du canon sur sa nuque. Sauf si tu me pousses à le faire. Je t'ai toujours bien aimée, Kitty-Kat, tu sais.

Quelle fille vernie je suis, moi.

— Alors, remballe ton foutu flingue. Il ne me plaît pas.

— Ah, c'est pas possible, ça.

Ça ne coûtait rien de demander, hein.

La voiture émergea à la surface. La guérite du gardien du parking était vide, comme tous les jours à cette heure. Il suffisait de s'avancer jusqu'à la barrière et elle se levait automatiquement.

— Prends la direction de la voie rapide de Vine Street, ordonna Mario.

La sortie du parking débouchait dans une de ces petites allées étroites et sombres qui faisaient la mauvaise réputation de Philadelphie. Les rats et les chats errants les appréciaient beaucoup, les ivrognes et les dealers aussi. Le reste de la population, assez peu.

Lorsque Kate tourna, le faisceau de ses phares balaya un mur aveugle en brique rouge, une énorme benne à ordures industrielle et un alignement de poubelles en piètre état. L'allée débouchait dans Thirteen Street. De là, il fallait parcourir environ deux cents mètres avant de trouver la bretelle d'entrée sur la voie express. Thirteen Street traversait le quartier le plus malfamé du centre-ville.

Prostituées, proxénètes, toxicomanes et dealers se partageaient les trottoirs. Les boutiques consistaient essentiellement en peep-shows, vidéoclubs spécialisés dans le X et bars louches. Kate calcula que si elle «

ratait » l'entrée sur la voie express et s'engageait

dans

ce

quartier

particulièrement animé, elle pourrait peut-

être sauter de la voiture sans prendre trop de risques. Mais si Mario lui courait après, qui lui viendrait en aide ? Dans ce genre de coin, les gens avaient tendance à s'occuper de leurs affaires, point.

Pourtant, c'était sans doute sa seule chance. Une fois sur la voie express, sauter de la voiture ne serait plus envisageable, et elle n'avait aucune envie de se retrouver seule avec Mario dans un endroit désert pour y faire la connaissance de ses « potes

».

— Vu la vie que tu mènes, tu devrais remercier ta bonne étoile d'avoir une amie comme moi au bureau du procureur, reprit-elle.

S'il pensait qu'elle était prête à l'aider la prochaine fois qu'il aurait des ennuis, peut-être

serait-il

plus

complaisant

aujourd'hui.

Mario eut un petit rire.

— Le problème, c'est que t'allais essayer de me baiser. Et que maintenant, je te fais plus confiance.

— C'est faux, je n'allais rien essayer du tout.

— Mais on s'en fout, finalement, non ? Je suis libre.

— Tu as un endroit où aller ? De la famille, peut-être ? La carte de la vieille copine, du

« bon vieux temps »,

était la seule dont elle disposait.

— J'ai des potes qui s'occupent de moi, exactement comme je m'occupe d'eux.

Les Dragons Noirs ? Kate aurait aimé poser la question, mais se retint. Mieux valait taire ce qu'elle savait.

Elle envisagea de lui parler de Ben, de lui dire qu'elle était en retard et qu'il l'attendait, qu'il n'avait que neuf ans et pas d'autre famille qu'elle, mais elle savait que Mario s'en contrefichait. Et même s'il connaissait l'existence de Ben, elle ne tenait pas à attirer son attention sur son fils.

— Tu es toujours en contact avec la bande d'autrefois ? Jason, Leah, tous ceux-là ?

Cette fois, il éclata franchement de rire.

— T'es pas au courant, bébé ? Ils sont tous morts. Accident de voiture, à peu près trois mois après ton départ. J'aurais dû être avec eux, sauf que j'étais en taule, à l'époque. Et pour que les choses soient bien claires, ajouta-t-il en se penchant un peu plus, c'est pas moi qui ai buté le vigile, c'est ton petit ami.

Menteur ! Jason n'aurait jamais fait une chose pareille. C'était toi.

Elle

avait

hurlé

intérieurement,

bouleversée d'apprendre qu'ils étaient tous morts. Tous, même Jason aux yeux si bleus.

— Tu prends Thirteen Street, et tu rates pas la bretelle pour la voie express, OK ?

J'aime pas me faire rouler, dit Mario en tapotant l'épaule de Kate avec le canon de son pistolet.

— Et moi, je n'aime pas ça, répliqua-t-elle en indiquant l'arme. Retire ce foutu truc de là.

Nouveau petit rire.

Elle s'arrêta à la sortie de l'allée et regarda à droite et à gauche, prenant son temps avant de s'engager dans Thirteen Street. La rue était bien éclairée, la circulation dense et,

sur

les

trottoirs,

les

piétons

relativement nombreux. Kate estima qu'elle avait environ cent cinquante mètres devant elle pour tenter quelque chose.

Restait le pistolet posé sur son épaule.

Mario tirerait-il si elle essayait d'ouvrir la portière et de se jeter dehors ? S'il était rapide, il réussirait à l'en empêcher. Il était suffisamment près pour pouvoir l'attraper et la maintenir sur son siège.

— T'as du fric ? demanda Mario. Ça doit se faire un tas de blé, un procureur.

— Je n'ai pas grand-chose.

Elle avait exactement six dollars dans son attaché-case

qui,

lorsqu'elle

avait

brusquement freiné en découvrant Mario à l'arrière de la voiture, avait glissé sur le sol, devant le siège du passager. Six dollars, c'était tout ce qu'il lui restait pour finir la semaine, juste assez pour acheter du lait et du pain, et payer la cantine de Ben.

Juste au moment où elle redémarrait pour s'engager dans Thirteen Street, une lueur dans le rétroviseur attira son attention - les phares

d'un

véhicule

entre

une

camionnette blanche et une petite voiture rouge. Quelques secondes plus tard, un nouveau regard dans le rétroviseur lui permit de voir qu'une Ford Taurus noire émergeait de l'allée, pour tourner à son tour. Son cœur se mit à battre à coups redoublés.

Elle était presque sûre qu'il s'agissait de la voiture de Braga.

— T'as combien ? demanda Mario.

Dans l'esprit de Kate, les choses s'enchaînèrent en un éclair. Si c'était bien Braga, bondir hors de la voiture et courir dans sa direction était sa seule planche de salut. Mais écarter l'arme de Mario augmentait nettement ses chances d'y arriver sans dommages.

Vas-y.

Le cœur battant, fébrile, elle jeta un rapide coup d'œil dans le rétroviseur en direction de Mario. Il regardait devant lui d'un air satisfait. L'arme reposait négligemment sur l'épaule de Kate.

Il pense qu'il me tient.

— Cent dollars, à peu près, mentit-elle. Je ne sais pas exactement.

Devant elle, la circulation ralentit. Le feu qui se trouvait à l'entrée de la bretelle d'accès à la voie express passa au rouge.

Elle

freina

doucement,

s'arrêta.

Maintenant. C'était maintenant ou jamais, elle le savait.

— Mon portefeuille est dans mon attaché-

case. Pourquoi est-ce que tu veux le savoir

? demanda-t-elle.

— Parce que j'en ai besoin, répondit Mario.

Il changea légèrement de position, tendit le bras droit entre les deux sièges, en direction de l'attaché-case. Sur son épaule gauche, Kate sentit l'arme bouger. Puis elle ne la sentit plus.

Cette fois, ça y est.

En un éclair, elle tendit la main vers la poignée de la portière, l'ouvrit et se rua hors de la voiture, avec une telle force qu'elle tomba à quatre pattes sur le bitume. Son cerveau enregistra la douleur, mais elle n'y prêta pas la moindre attention.

— Bon Dieu de merde ! s'écria Mario comme la voiture faisait un bond en avant.

Kate ne se retourna même pas. En quelques secondes, elle s'était remise sur pied et courait au milieu de la rue, entre les files de voitures à l'arrêt. Quelques têtes se tournèrent dans sa direction, une ou deux portières s'ouvrirent, on lui cria quelque chose depuis une voiture, mais elle s'en rendit à peine compte. Son unique objectif était d'atteindre la Ford Taurus noire qui se trouvait six voitures plus loin.

Elle n'en était plus qu'à quelques mètres lorsque la portière avant s'ouvrit et que Tom en descendit, l'arme au poing.

— Kate !

— Tom ! Tom, aimez-moi !

Il lui hurla quelque chose en retour, mais elle ne comprit pas ce qu'il disait tant son pouls battait fort dans ses oreilles. Enfin, elle l'atteignit et se rua dans ses bras. Il la serra contre lui.

Sauvée.

Elle s'accrocha à lui, enfouit son visage contre son torse, tenta de calmer sa respiration. Elle l'entendit pousser un juron, puis lui demander ce qui s'était passé, mais elle était incapable de répondre.

Ensuite, le feu dut passer au vert, car autour d'eux, tout le monde regagna sa voiture, la circulation reprit, et les véhicules qui se trouvaient derrière la Taurus se mirent à klaxonner et à tenter de la contourner.

D'un rapide coup d'œil derrière elle, Kate constata que la Camry avait disparu.

Mario m'a volé ma voiture. Mais j'ai réussi à m'enfuir.

Repensant aux risques qu'elle venait de prendre, elle frissonna de la tête aux pieds.

Sans un mot, Tom replaça son arme dans son holster, puis passa un bras autour de ses épaules et l'accompagna jusqu'à la portière côté passager avant de l'aider à monter. Il revint ensuite se mettre au volant, fourra son badge sous le nez d'un automobiliste particulièrement agressif qui les traitait de tous les noms, et démarra.

Encore à bout de souffle, Kate se laissa glisser sur le siège et le regarda.

— On peut savoir ce qui vous arrive ?

lâcha-t-il. On vient de vous voler votre voiture, c'est ça ?

Une fois de plus, elle allait devoir lui mentir. Tout son être l'a poussait à dire la vérité, mais en agissant ainsi, elle perdrait tout. Elle devait être forte, pour Ben, et trouver

rapidement

une

explication

plausible à ce qui venait d'arriver. Elle ne pouvait pas parler de Mario.

Mais si tu dois mentir, reste le plus près possible de la vérité.

— Il y avait un homme caché à l'arrière de ma voiture, dans le parking. Il était armé.

Tom lâcha une bordée de jurons. Kate vit ses traits se tendre. Son visage trahissait une réelle anxiété.

— Il vous a fait du mal ? demanda-t-il en s'arrêtant le long d'un trottoir.

Dans la pénombre, il la regarda, cherchant une trace de blessure.

— Non, répondit Kate en secouant la tête.

— Vous le connaissiez ? C'était le même type qu'hier soir ?

Il avait sorti son téléphone et composait un numéro. À la personne qui lui répondit, il déclara le vol de la Camry et exposa les circonstances de l'incident. Kate ne pouvait pas lui demander de ne pas le faire, il l'aurait aussitôt soupçonnée.

Il ne lui restait plus qu'à trouver une solution.

Et mentir, mentir, mentir.

Lorsqu'il le lui demanda, elle donna le numéro de sa plaque d'immatriculation et une description de son agresseur (en la modifiant un peu mais pas trop, pour le cas où ils arrêteraient vraiment Mario), en précisant qu'elle ne l'avait pas si bien vu que cela, car il faisait sombre et qu'elle avait peur, etc. Tout cela sans cesser de prier pour que Mario ne se fasse pas prendre, car si on l'arrêtait, il pourrait parler. Mais s'il parlait et évoquait ce qui s'était passé à Baltimore, elle n'aurait plus à mentir, et il n'aurait plus aucune emprise sur elle...

S'il n'y avait pas eu Ben, pensa-t-elle, elle aurait presque été soulagée que cela arrive.

— Bien. Un avis de recherche a été lancé.

Quelqu'un passera chez vous un peu plus tard pour prendre votre déposition, dit Tom en raccrochant.

Ils étaient garés devant un bar dont l'enseigne lumineuse rose et vert clignotait, projetant d'étranges ombres colorées sur le tableau de bord. A intervalles irréguliers, les phares des véhicules qui arrivaient dans l'autre sens éclairaient le visage de Tom, qui regardait droit devant lui, songeur. Puis il

se tourna vers Kate.

— Mettez votre ceinture, dit-il. Elle s'exécuta. Il redémarra.

— Où voulez-vous que je vous emmène ?

— Je dois passer chercher Ben.

Elle lui indiqua l'adresse de Suzy, puis emprunta son téléphone pour prévenir celle-ci de son retard, sans donner trop de précisions. Elle tenait à raconter elle-même à Ben ce qui s'était passé. Elle raccrocha, et le silence se fit.

Progressivement, Kate retrouva son calme et se concentra sur le paysage. Lorsqu'ils eurent passé le pont sur la Delaware, il y eut moins de circulation, moins de feux.

Dans le ciel, elle distingua un croissant de lune et réalisa qu'il se reflétait dans le fleuve que longeait la voie express. C'était beau, pensa-t-elle. Et froid, aussi. Presque aussi froid que ce qu'elle éprouvait intérieurement. Elle serra les bras contre sa poitrine et jeta un regard en direction de Tom.

Grave erreur.

— Alors, vous me faites toujours la tête ?

demanda-t-il sans agressivité.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez pa... Il l'interrompit d'un soupir impatient.

— Bon, résumons-nous : une femme droitère se sert de sa main gauche pour abattre une crapule notoire au casier long comme le bras. Ensuite, elle est harcelée chez elle par un autre voyou qui, comme par hasard, connaît son nom et celui de son fils. Un peu plus tard le même jour, un homme - le même ? Un autre ? Allez savoir, on dirait que c'est journée portes ouvertes chez cette femme - tente de pénétrer chez elle. Le lendemain, un individu armé se cache dans sa voiture et elle réussit tout juste à s'en sortir. Alors, j'aimerais

avoir

votre

avis

de

professionnelle sur la chose. Notre amie traverse-t-elle une période de poisse intense, ou est-elle dans le pétrin jusqu'au cou et cherche-t-elle à nous cacher quelque chose ?

Lorsqu'il se tut, Kate le regardait d'un œil méchant.

— Je n'apprécie pas du tout votre attitude, monsieur Braga.

— Ah, bon ? Vous parlez d'une coïncidence

! Figurez-vous que moi, je n'apprécie pas qu'on se fiche de moi.

— Et vous savez ce que je n'apprécie pas non plus ? Cette façon que vous avez de me tendre des pièges. Pourquoi ne m'avez-vous pas directement demandé si j'étais droitière ou pas, au lieu de prétendre que vous aviez un cadeau pour Ben et de me le tendre pour voir comment j'allais le prendre ?

Ce dernier détail l'avait vraiment blessée.

Elle s'en rendait compte, maintenant. Il y eut un silence.

— C'était réellement un cadeau pour Ben.

Le ballon est pour lui.

Kate eut un petit rire.

— Un cadeau que vous avez acheté pour pouvoir me le tendre et voir de quelle main je le prendrais.

— Je l'ai acheté pour qu'il puisse s'entraîner correctement au basket et faire des progrès. En vous le tendant... Bon, d'accord, peut-être que j'avais une idée derrière la tête.

— Peut-être ? répéta-t-elle, ironique.

Pourtant, penser qu'au départ, derrière l'idée du cadeau, il n'y avait peut-être pas celle du piège la rassura. Après tout, Braga aurait pu lui tendre n'importe quel objet.

— Prenez cette sortie, dit-elle en voyant le panneau West Oak.

Braga se rabattit à droite et s'engagea sur la bretelle de sortie.

— Puisqu'on parle d'idées derrière la tête, moi, je pense que vous en aviez une, en changeant de sujet comme vous venez de le faire. De cette manière, vous espériez éviter de trouver une explication plausible à la poisse qui vous poursuit ces derniers temps.

— Bon. Vous voulez une explication ? fit Kate d'un ton acerbe. Je vais vous donner la meilleure que j'aie trouvée : avez-vous pensé une seule seconde que, peut-être, le fait qu'on parle autant de moi depuis cette prise d'otage a pu faire sortir du bois toute une série de malades ? Que s'ils me harcèlent, c'est parce qu'on voit des images de moi à la télé tout le temps ? Et que si une femme droitière - car oui, je suis droitière, je l'avoue - abat un homme de la main

gauche,

c'est

peut-être

tout

simplement parce qu'elle a attrapé l'arme de cette main, en essayant de se relever, et n'a pas eu le temps de la faire passer dans l'autre main avant de tirer pour sauver sa peau ?

Ses mots restèrent un instant en suspens.

Kate eut le sentiment que Braga les pesait, les testait, les repassait dans son esprit. Il s'arrêta au stop, en bas de la bretelle de sortie, puis s'engagea dans West Oak Road.

— C'est votre version ? Elle ravala sa colère.

— Non, ce n'est pas ma version. C'est la vérité. C'est ce qui s'est passé. Vous tournerez à droite, dans Pine Street, un peu plus loin.

Arrivé au niveau de la rue concernée, Braga s'exécuta, et ils pénétrèrent dans la zone résidentielle. Les maisons étaient assez éloignées les unes des autres, et les seules lumières provenaient des fenêtres éclairées et de la lune.

— Donc, vous pensez que le type qui se cachait dans votre voiture était là parce qu'il vous a vue à la télé ?

Le ton était pour le moins sceptique. Il la soupçonnait de mentir, et elle le savait. En réalité, elle n'avait plus envie de mentir, n'en pouvait plus de s'enfoncer ainsi dans le mensonge, et surtout - c'était peut-être le plus dur à accepter - n'en pouvait plus de lui mentir, à lui. Mais comment aurait-elle pu dire la vérité ?

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix mal assurée qui trahissait son sentiment d'impuissance et, ironie du sort, la rendait plus convaincante. Tout ce que je sais, c'est qu'il était dans ma voiture, qu'il avait une arme, et qu'il s'en serait sans doute servi si je n'avais pas réussi à m'enfuir.

L'émotion visible de Kate, ou l'idée de ce qui aurait pu lui arriver, empêcha Braga de répondre.

Kate poussa un long soupir et regarda par la vitre. Ils étaient presque arrivés chez les Perry. De loin en loin, en bordure des jardins, des tas de feuilles mortes jalonnaient le chemin, attendant le passage des services municipaux. On distinguait à peine la grande maison en bois des Perry, située très en retrait de la rue.

— C'est la prochaine allée, dit-elle.

— En fait, il y a juste un petit problème, reprit Braga en s'engageant dans l'allée gravillonnée. Rien de tout ce que vous venez de me dire n'explique pourquoi vous êtes morte de peur depuis notre première rencontre dans votre bureau. Vous n'étiez plus otage, vous étiez en sécurité. Mais vous aviez peur. Et vous avez encore peur.

— Si je vous dis que vous vous trompez, vous ne me croirez pas, alors je ne vois pas ce que je peux faire.

Braga freina, et la voiture s'immobilisa. La maison était à quelques dizaines de mètres de là, mais un

gros pin en cachait presque toute la façade.

— Je ne me trompe pas.

— Vous voyez ? fit Kate avec un petit rire.

Écoutez, je vous remercie pour votre aide, mais maintenant, je préférerais que vous vous en alliez. Je demanderai à mon amie de nous raccompagner, Ben et moi.

Braga mit la voiture au point mort et coupa le contact. Les phares s'éteignirent automatiquement. Dans la pénombre, Kate distingua le contour de son visage et la lueur de son regard lorsqu'il se tourna vers elle.

— Ça m'étonnerait que vous teniez vraiment à ce que je m'en aille, dit-il avec une assurance un peu froide. J'ai l'impression que vous oubliez une chose.

L'homme qui vous a volé votre voiture a aussi vos clés. Je suppose que celles de votre maison sont sur le même anneau que celles de votre voiture ?

Kate frémit. Elle n'avait pas pensé à cela.

Désormais, Mario et ses sbires n'avaient même plus besoin de commettre une effraction pour entrer chez elle.

— Alors, je vais vous ramener tous les deux et je dormirai une nouvelle fois sur le canapé. Demain, vous ferez changer vos serrures et installer une alarme. Ensuite, vous pourrez vous débrouiller toute seule.

Kate aurait voulu refuser, l'envoyer sur les roses, lui dire d'aller au diable, mais elle en était incapable. Savoir que Mario pouvait entrer chez elle n'importe quand la terrifiait.

— Très bien, lâcha-t-elle sèchement en ouvrant sa portière.

Elle contourna la Taurus d'un pas rapide et fut surprise d'entendre que Braga sortait lui aussi de la voiture. Il la rejoignit en quelques pas.

— Vous n'êtes pas obligé de venir avec moi, dit-elle. En fait, je préférerais que vous n'entriez pas. Je n'ai pas envie de devoir expliquer la situation à Suzy

— Je voudrais juste que vous répondiez à une question, et vous remarquerez que je le précise d'entrée.

Il la prit par le bras, mais sans brusquerie, et il ne serra pas. Elle aurait pu se dégager facilement si elle l'avait voulu, mais elle n'en fit rien. Elle se tourna vers lui et leva les yeux pour le regarder en face.

— Quoi ?

— Avez-vous participé de quelque façon que ce soit à la planification ou à la réalisation de la tentative d'évasion ?

— Non ! s'écria-t-elle. Je savais que vous aviez ce genre d'idée derrière la tête. Mais non, absolument pas. Je vous le jure !

— Bien. C'est tout ce que je voulais savoir.

Tom glissa alors sa main libre derrière la nuque de Kate, se pencha vers elle et l'embrassa.

21.

Les lèvres de Tom étaient chaudes, fermes, et dès l'instant où elles se posèrent sur les siennes, Kate se sentit défaillir. Ce n'était pas parce que c'était Tom, se dit-elle pour se rassurer, tandis que sa propre bouche s'entrouvrait pour s'offrir et l'embrasser à son tour. Simplement, cela faisait des années - depuis la naissance de Ben, en réalité - que personne ne l'avait embrassée, des années qu'elle n'avait pas eu de contact physique avec un homme. Alors, les battements de son cœur, l'accélération de son pouls, sa respiration saccadée, tout cela n'était que réflexes instinctifs. Il n'y avait pas de place pour les sentiments.

Les mains de Tom descendirent le long de son dos, la plaquèrent contre lui. Elle ferma les yeux. Il l'embrassait avec un tel savoir-faire, son baiser était si profond qu'elle sentit tout son corps s'enflammer.

De son côté, sa bouche se fit plus affamée, plus gourmande. C'avait été si long...

Immédiatement, elle aima le goût de Tom, aima sa chaleur, aima le contact de son corps contre elle. Elle glissa ses doigts dans ses cheveux, lui caressa la nuque, sentit qu'il la hissait jusqu'à lui - à moins qu'elle ne se fût elle-même mise sur la pointe des pieds. Plaquée contre lui, elle sentait son désir. La chaleur qui se répandait en elle la surprit, l'enchantait.

Tom aussi avait le souffle court. Ses lèvres quittèrent brièvement celles de Kate, descendirent vers son cou, coururent jusqu'à son oreille. Il la serra si fort qu'elle n'aurait pas pu se dégager, même si elle l'avait voulu.

Mais elle ne le voulait pas. Non, surtout pas. Jamais.

— Tom... murmura Kate.

Elle renversa la tête, lui offrant sa gorge. Il y déposa une série de petits baisers brûlants qui ne firent qu'attiser un peu plus son désir. Sous la caresse un peu rêche de ses joues, elle se sentait fondre.

C'était tellement bon... Puis les lèvres de Tom reprirent possession des siennes, et elle cessa de penser, se laissa emporter par la vague, le serra violemment contre elle et l'embrassa. Ce fut un baiser fervent, affamé, fébrile.

— Kate ? C'est toi ? demanda une voix à quelques mètres de là.

Ils se séparèrent en un éclair. Kate sursauta, sentit le froid lorsque les bras de Tom s'ouvrirent pour la lâcher. Suzy se tenait sur le perron et scrutait la pénombre d'un regard inquiet. Kate ne l'avait même pas entendue sortir.

— Oui, oui, c'est moi, lança-t-elle, encore ivre de ce baiser. J'arrive !

Il faisait trop sombre à l'endroit où ils se trouvaient pour que Suzy ait pu les voir.

Elle leva les yeux vers Tom, le visage en feu, et malgré la pénombre, distingua la fièvre dans son regard. Ils ne se touchaient plus, mais entre eux circulait un courant électrique presque palpable. Kate

n'avait qu'une envie : se ruer dans ses bras.

— Je retourne à la voiture, dit-il en tournant

les

talons.

Elle

inspira

profondément et fit de son mieux pour ne plus penser à la minute qui venait de s'écouler. Suzy l'attendait, ce n'était pas le moment.

« J'y réfléchirai plus tard », se dit-elle en se dirigeant vers la maison.

Il ne s'écoula pas plus de cinq minutes avant que Kate ressorte avec Ben, mais cela suffit à Tom. Lorsque Ben apparut en traînant les pieds, son cartable à la main, il avait retrouvé son calme et affichait une expression on ne peut plus neutre. Il expliquait

son

geste

par

l'afflux

d'adrénaline dû à la fatigue. La frustration qu'il ressentait face à l'attitude de Kate, sa peur pour elle, ajoutées au manque de sommeil

et

à

une

trop

grande

consommation de café, avaient aussi joué, et ce baiser avait été une façon d'expulser la tension qui l'habitait. Déjà, avant de passer au bureau de Kate, son après-midi avait été mouvementé. Les deux corps calcinés retrouvés dans une camionnette incendiée étaient ceux de deux repris de justice connus pour être des associés de Rodriguez et Soto. Ils avaient été abattus d'une balle en plein milieu du front, juste avant que l'on ne mette le feu à la camionnette. Leur assassin était en liberté.

Avait-il quelque chose à voir avec l'évasion

? Peut-être. Mais échafauder quoi que ce soit sur un peut-être aurait été une erreur.

S'agissait-il du même type qui avait volé la voiture de Kate ? Encore un peut-être, mais le lien était ténu. Pourtant, les corps calcinés étaient la première chose à laquelle il avait pensé lorsque Kate lui avait raconté ce qui lui était arrivé. La voir courir vers lui, terrifiée, puis apprendre à quoi elle venait d'échapper avait réveillé son instinct protecteur. Il ne voulait pas qu'on lui fasse du mal. En fait, il ne pouvait pas supporter cette idée.

Et ça, ce n'était pas bien du tout.

Cette réaction signifiait que ses émotions entraient en ligne de compte. Or, il refusait de s'impliquer sentimentalement avec une femme. Physiquement, oui. Il était toujours partant pour un bon moment et faisait en sorte que ses partenaires ne soient pas déçues. Mais il était toujours très clair dès le départ : une relation suivie était hors de question. Le bon moment terminé, il s'en allait.

Mais là, pour la première fois, s'en aller risquait de ne pas être si facile.

Kate était-elle en danger ? Était-elle dangereuse ? Ou les deux ? Voilà ce qu'il essayait de déterminer. Vu la façon dont progressait l'enquête, en tant que flic, il avait de bonnes raisons de garder un œil sur elle. Mais ce n'était pas ce qu'il faisait vraiment. Pour être exact, il ne faisait pas que cela.

Ce qu'il y avait entre eux, et qui n'était pas une relation amoureuse, avait grandi en lui sournoisement et avait fini par l'obnubiler.

Il avait eu envie de coucher avec elle très vite, mais au vu des circonstances, avait fermement écarté

cette

possibilité.

D'accord, elle l'attirait, mais il n'était pas idiot. Du moins était-ce ce qu'il pensait jusque là. Après ce qui venait de se passer, il n'en était plus si certain.

Parce que certains soupçons pesaient sur Kate, Tom n'aurait jamais dû envisager quelque relation que ce soit avec elle.

Quand il lui avait posé la question, elle avait nié avoir joué un rôle dans la tentative d'évasion. Très bien. Mais à quoi s'était-il attendu, exactement ? À des aveux complets ?

Et pourtant, il la croyait. Sur ce point précis.

Ce qui ne l'excusait pas de l'avoir embrassée.

Un

geste

complètement

stupide.

Il n'avait pas su résister à cette soudaine pulsion. Dès l'instant où ses lèvres avaient touché celles de Kate, il s'était enflammé.

Le fait était que, de son côté, elle n'avait pas caché son attirance pour lui. D'ailleurs, à la façon dont elle l'avait embrassé en retour, il avait cru comprendre qu'elle mourait d'envie d'aller plus loin. Il avait recouvré ses esprits, maintenant, mais le feu affamé qu'elle avait attisé en lui avait laissé des traces. Et ne demandait qu'à reprendre.

Il ne voyait qu'une solution : céder à la tentation, assouvir son désir et tourner la page. Il allait séduire Kate, coucher avec elle et l'oublier. C'était aussi simple que cela.

Mais l'était-ce vraiment ? Sans doute lui jouait-elle la comédie. Consciente de son pouvoir de séduction, peut-être espérait-elle s'en servir pour le convaincre de son innocence.

Elle avait beau nier, il ne lui faisait pas entièrement confiance, mais cela ne l'empêchait pas de penser à elle plus que de raison. Son attitude le mettait hors de lui, mais un seul sourire de sa part suffisait à bouleverser ses certitudes. Il oscillait en permanence entre l'envie de la secouer et celle de l'embrasser. Une chose était sûre, en tout cas : ce qui arrivait n'avait rien de prémédité. C'était une surprise totale.

Jamais il n'avait envisagé qu'il éprouverait un jour ce qu'il éprouvait pour elle.

Comme s'il existait un lien entre eux.

Comme s'il était désormais responsable d'elle...

Bon sang ! Même son fils, il le trouvait sympa.

Ce fils qui, justement, ouvrait la portière arrière et se glissait dans la voiture, derrière lui.

— Salut, dit Ben. Vous êtes ici parce qu'on a volé la voiture de ma mère ?

Tom le regarda dans le rétroviseur.

— Oui.

Ben referma la portière.

— Alors, qu'est-il réellement arrivé ?

Cette formulation adulte dans la bouche d'un enfant poussa Tom à se retourner.

Ben le fixait de ses grands yeux bleus.

Seigneur, ce gamin ressemblait tellement à Kate...

— Ça, il faudra le demander à ta mère. Ben fit une grimace.

— Elle ne me le dira jamais. Elle essaie toujours de me protéger de tout un tas de trucs parce que je suis trop jeune, soi-disant.

— Oui. C'est ce que font les mamans, en général.

La portière avant s'ouvrit et Kate monta dans la voiture. Tom eut juste le temps de voir qu'elle avait les joues rouges et les lèvres un peu plus pulpeuses que d'ordinaire avant que le plafonnier ne s'éteigne.

Elle lui lança un regard furtif, presque timide, qui ralluma en un éclair le feu qu'il avait eu tant de mal à étouffer.

Mais cette fois, ce n'était pas aussi agréable. Tom serra les dents et démarra.

Elle n'avait pas envie de l'apprécier.

Ce fut la pensée qui traversa l'esprit de Kate tandis qu'elle observait Tom en compagnie de Ben.

Une patrouille était passée prendre sa déposition à propos du vol de sa voiture.

Elle avait raccompagné les policiers jusqu'au perron. De là, son attention avait été attirée par la scène qui se jouait devant son garage. Ben et Tom jouaient au basket.

Voir cet homme grand, sportif, encore en tenue de bureau, sourire à son fils en lui lançant la balle la perturbait d'une manière qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. Il faisait complètement nuit, maintenant, et le froid était plus piquant. En dehors du halo de lumière devant le garage, on ne voyait rien, et cela l'angoissait. Elle savait que Mario était là, dehors, quelque part, et qu'il n'en avait pas fini avec elle. Mais ce soir, Tom serait avec elle et Ben, et ils seraient en totale sécurité. Malgré la fatigue et l'inquiétude, elle était fascinée par la facilité avec laquelle cet homme, qu'elle ne connaissait pas une semaine plus tôt mais qui semblait prendre une importance démesurée dans leur vie, avait établi le contact avec Ben. Elle les regarda un long moment, vit Ben tirer, rater le panier, et Tom lui montrer la position des pieds sur le sol, celle des mains sur le ballon - ils avaient pris le « cadeau » -, avant de s'écarter pour laisser tirer Ben une nouvelle fois. Ben s'exécuta et mit la balle dans le panier. Tandis qu'il courait pour la récupérer, Tom applaudit, et Kate vit un sourire illuminer le visage de Ben, fier comme un paon. Kate sourit, elle aussi.

Le bonheur de Ben la réchauffait au plus profond de son être. Pour la première fois depuis des jours, elle se sentit un peu plus détendue, un peu plus sereine.

Parce que Ben était heureux, elle était heureuse. C'était aussi simple que cela.

Et elle venait de prendre conscience d'une chose : pour atteindre son cœur, il fallait conquérir son fils. C'était une petite faille sournoise dans les défenses qu'elle avait mis des années à se bâtir. Jusqu'à présent, elle ne s'en était pas rendu compte, parce qu'elle avait pris soin de ne jamais s'engager dans une relation, qu'elle n'avait pas laissé un seul homme approcher et risquer de briser le cercle très fermé qu'elle formait avec Ben.

Céder à l'attraction qu'elle éprouvait pour Tom Braga serait la chose la plus idiote à faire. Même sans ses petits arrangements avec la vérité, même si son passé n'avait pas été une bombe à retardement menaçant de détruire sa vie à tout moment, même s'il n'avait pas été un policier renflant ses mensonges comme un chien de chasse sur la piste d'un renard, elle ne voulait pas d'un homme. Elle avait un fils à élever, une carrière à poursuivre, et pas la moindre place dans sa vie pour quoi que ce soit ou qui que ce soit d'autre.

Non, elle ne voulait pas d'un homme.

Même si repenser à ce baiser la rendait toute chose.

Ce qu'elle allait s'empresse de ne plus faire, d'ailleurs.

Et si jamais elle était tentée de revenir sur ses résolutions dans ce domaine, elle se rappellerait pourquoi elle n'avait plus de vie amoureuse : elle ne voulait pas que Ben s'attache à quelqu'un qui disparaîtrait tôt ou tard de sa vie. Car les hommes n'étaient jamais que de passage, elle le savait bien.

Mais Ben, lui, l'ignorait. Et elle préférait qu'il ne sache jamais à quel point il était douloureux d'être quitté par quelqu'un qu'on avait appris à aimer.

Sous le panier, Ben et Tom s'amusaient toujours autant. Sur le perron, Kate ne souriait plus. Elle se détourna.

— Ben, lança-t-elle par-dessus son épaule.

Tu as des devoirs.

— Oh, maman... plaida-t-il.

—C'est l'heure, répondit-elle sans se laisser amadouer. Elle rentra, se dirigea vers la cuisine. Ben arriva

quelques minutes plus tard, les joues rouges, le front en sueur, son nouveau ballon à la main. Kate s'assit à la table avec lui, sortit ses affaires de son cartable, essaya de voir ce qu'il avait à faire. Elle était fatiguée, hantée par la certitude effrayante que Mario ne l'oublierait pas, déstabilisée par sa propre réaction face à un homme qu'elle entendait marcher dans le salon, mais les devoirs de Ben, c'était incontournable. Elle avait tiré les rideaux pour ne plus voir la nuit, si bien que la pièce formait une espèce de cocon bien éclairé, confortable, dans lequel flottait une légère odeur de pizza - Tom avait insisté pour passer en prendre une sur le chemin du retour.

— Tu as oublié ton cahier de textes, dit-elle à Ben.

— Je sais ce que j'ai à faire, répondit-il, plus résigné que râleur. Je t'assure. Tu as vu ce que m'a donné Tom ? ajouta-t-il d'un ton nettement plus enthousiaste.

Il lui montrait le ballon, l'air réjoui. Elle n'eut pas le cœur de jouer les rabat-joie.

— Waouh, dit-elle. Il est chouette. Tu lui as dit merci ?

— Ben oui, quand même, lâcha Ben. Je crois que j'ai déjà fait des progrès, avec.

Bon, même s'il y avait eu un autre motif derrière le cadeau, elle était vraiment très contente que Tom ait offert ce ballon à Ben.

— C'est bien. Tu crois que tu vas pouvoir le poser cinq minutes, pour qu'on se débarrasse des devoirs une fois pour toutes

?

— Pff... soupira-t-il en posant le ballon pour s'asseoir à la table.

Il sortit son cahier de maths, prit un crayon à papier et leva un regard soucieux vers Kate.

— Qu'est-ce qu'on va faire, sans voiture ?

Elle lui avait expliqué que leur voiture avait été volée, sans préciser dans quelles circonstances, et dans l'ensemble, il avait trouvé cela plus excitant qu'autre chose. Il était possible qu'il s'inquiète pour leurs déplacements à venir, mais Kate se plaisait à penser qu'elle savait reconnaître une tactique de procrastination quand elle s'y trouvait confrontée.

— L'assurance doit m'en prêter une demain. Fais tes maths.

— J'aime pas les maths.

— Je sais. Il faut les faire quand même.

Pendant toute l'heure qui suivit, Kate eut conscience de ne pas être seule avec Ben.

Avec Tom dans les parages, la maison lui paraissait plus petite. Elle l'avait entendu aller et venir dans le salon, puis zapper un moment avant de s'arrêter sur une chaîne sportive qu'elle et Ben ne regardaient jamais. Il avait aussi passé quelques coups de fil. La télé était en sourdine, et il ne parlait pas fort, mais ces bruits inhabituels la perturbaient.

Lorsque Ben eut enfin fini ses devoirs, il se leva et se dirigea d'un pas guilleret vers le salon.

— C'est l'heure d'aller se coucher, dit Kate en se levant à son tour, le cœur battant à l'idée de voir Tom.

— Je peux pas rester encore un peu ?

Comme il y a Tom...

— Non.

Dans le salon, ils trouvèrent Tom affalé sur le canapé, col de chemise déboutonné, manches retroussées. Il avait ôté sa veste, sa cravate et ses chaussures et posé les Pieds sur la table basse. La télécommande en main, on aurait dit qu'il était chez lui.

Il était débraillé, fatigué et tellement séduisant que si Kate avait été d'humeur romantique, elle aurait fondu.

Mais ce n'était pas le cas. En les entendant arriver, il se redressa et tourna la tête. Un sourire engageant donna un peu de chaleur à son regard, et Kate sentit son cœur se serrer.

— Alors ? Les devoirs sont terminés ?

demanda-t-il. Kate comprit alors ce qui la mettait si mal à l'aise. On aurait dit qu'ils formaient une famille, ce soir. Et il n'était pas question qu'elle s'aventure sur ce terrain-là.

22.

— Ouais, répondit Ben en se dirigeant, l'air de rien, vers le fauteuil.

— Non, non, non, dit Kate en le retenant au passage pour le faire pivoter vers l'escalier.

Allez, dis bonsoir à Tom.

Ce dernier eut un regard compatissant à l'intention de Ben, qui haussa les épaules.

Kate était prête à parier qu'il avait levé les yeux au ciel. C'était comme s'ils se liguèrent contre elle, comme si un lien privilégié les unissait, en tant qu'hommes.

— Bonne nuit, Tom, dit Ben. Merci de m'avoir montré, pour le basket.

— Je t'en prie. Bonne nuit.

Kate accompagna Ben à l'étage - c'était un moyen comme un autre de repousser le moment où elle se retrouverait en tête à tête avec Tom. Elle savait bien qu'elle n'y échapperait pas, mais pour le moment, elle avait besoin de faire le point, seule.

— Il est sympa, Tom, dit Ben.

— Oui. Mais tu sais, il n'est là que temporairement. Dès que toute cette histoire sera résolue, on ne le reverra probablement plus.

Sur le seuil de la salle de bains, Ben se retourna vers sa mère. Il semblait inquiet.

— Est-ce que quelqu'un essaie de te faire du mal, maman ?

— Mais non, voyons.

Ben la connaissait si bien... Il avait perçu son angoisse. Mais c'était à elle de le protéger, et non le contraire.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Parce qu'il t'arrive tout le temps des trucs dangereux, en ce moment. Et puis, Tom est policier, et c'est la deuxième nuit qu'il passe à la maison.

— Mais ça, c'est parce que... parce que... En fait, c'est juste une précaution. Après ce qui s'est passé au tribunal, on a parlé de moi partout dans les médias, et Tom préfère rester dans le coin le temps que les choses se calment. Ce qui ne devrait pas tarder.

— Moi, je me disais que ça pourrait peut-

être être ton amoureux.

Kate dut faire un réel effort pour ne paraître ni surprise ni consternée. Elle n'avait jamais eu de petit

ami depuis la naissance de Ben. Comment une telle éventualité avait-elle pu traverser l'esprit de son fils ?

Elle se refusa à le lui demander. Une des choses qu'elle avait apprises en fac de droit, c'était qu'il ne fallait jamais poser une question dont on n'était pas sûr de vouloir connaître la réponse.

Excellent adage.

— Non, répondit-elle d'une voix ferme. Il ne sera pas mon amoureux. C'est juste quelqu'un de gentil qui fait bien son travail. Voilà tout. Allez, va prendre ta douche.

Ben referma la porte derrière lui. Kate s'adossa au mur et ferma les yeux. Elle se sentait terriblement seule, et s'en rendait compte justement parce que Ben venait d'évoquer ce sujet. Depuis maintenant neuf ans, tout ce qu'elle faisait n'avait qu'un seul et même objectif : assurer un avenir décent à son fils. Avait-elle oublié de penser à son propre avenir ?

Peut-être. Mais j'ai fait ce que je devais faire.

Quand Ben fut enfin endormi, Kate n'en pouvait plus de fatigue. Avec le vol de son attaché-case et de son contenu, c'est-à-dire son ordinateur portable, son téléphone et, parce qu'elle s'en servait de sac à main, ses papiers, ses cartes de crédit (Mario allait avoir de mauvaises surprises, elles étaient toutes dans le rouge) et différents objets personnels, le lendemain promettait d'être une journée difficile. Le point positif, c'était que même avec la meilleure volonté du monde, elle ne pouvait pas travailler ce soir.

Elle était donc libre de faire ce dont elle mourait d'envie : aller se coucher.

Mais d'abord, elle devait redescendre et régler le problème Tom.

Elle le trouva dans la cuisine, en train de placer une chaise sous la poignée de la porte du jardin. Il y en avait déjà une contre la porte du garage.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je prends des précautions. Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Si vous n'aviez pas été là, c'est exactement ce que j'aurais fait. Tout en me disant que ça ne servait pas à grand-chose, de toute façon.

— Vous auriez eu raison. Mais le problème, c'est qu'un individu se balade dans la nature avec vos clés et peut pénétrer dans la maison sans aucune difficulté. Enfin, maintenant, il ne peut plus. Il lui faudra d'abord casser quelque chose, et en principe, je devrais l'entendre.

— Ce n'est pas faux. Vous avez aussi mis une chaise contre la porte d'entrée ?

— Non, mais je vais le faire.

— Très bien.

Tom s'était redressé et se tenait à un mètre d'elle. Ils souriaient tous les deux, un peu bêtement, et même s'ils venaient d'évoquer la possibilité d'inconnus s'introduisant chez elle, l'atmosphère était chaleureuse et détendue. Tom était sexy en diable, et Kate sentait son pouls s'accélérer. L'instant d'après, ce fut plus fort qu'elle, elle repensa à leur baiser.

Non. Non, non, non.

Son sourire disparut. Elle se redressa, s'éloigna de Tom.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Il faut qu'on parle.

Sur ce, elle tourna les talons et se dirigea vers le salon.

— Vous vous mettez à parler comme moi, maintenant ? Il la suivit. Lorsqu'elle fut près de la table basse, elle se retourna pour lui faire face, en s'efforçant d'ignorer l'air chargé d'électricité et son cœur qui battait à tout rompre.

— D'abord, je voudrais vous remercier d'avoir offert le ballon à Ben et d'avoir joué avec lui ce soir.

Il haussa les épaules, impassible.

— Je vous en prie. J'aime bien Ben.

— Ça me fait plaisir. Parce que Ben vous aime bien aussi. D'ailleurs, c'est un peu le problème.

— Quel problème ?

Elle prit le temps de rassembler son courage et d'éclaircir un peu ses pensées, puis se lança.

— Écoutez, à propos de ce qui s'est passé ce soir...

Il s'était passé trop de choses, elle allait devoir préciser.

— Enfin, je veux dire, quand on... quand on s'est embrassés...

Il fallait qu'elle arrête de bégayer, c'était ridicule.

— En fait, je ne fais jamais ça. Je veux dire, je n'embrasse pas les hommes comme ça.

Je n'ai pas d'aventures. Je ne sors avec personne. J'ai trop de travail, et puis... ce n'est pas bon pour Ben.

Voilà, c'était dit. Une bonne chose de faite.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que je vous suis vraiment reconnaissante de rester ici ce soir et que j'apprécie beaucoup tout ce que vous faites pour moi, mais... je crois qu'ensuite, nous ferions mieux de ne plus

nous voir.

— Je ne savais pas qu'on se voyait. Elle eut un soupir impatient.

— Vous comprenez très bien ce que je veux dire. Je pense qu'il ne faut plus que vous reveniez à la maison. Je ne tiens pas à ce que vous voyiez Ben. Je sais que vous devez faire votre travail, et je répondrai à vos questions quand vous en aurez, mais désormais, je veux que nous nous en tenions à une relation strictement professionnelle. Plus de...

Elle s'interrompit, cherchant le moyen le plus approprié de décrire ce qui s'était passé devant chez Suzy.

— ... baiser ? suggéra Tom.

— C'est ça. Exactement.

— D'accord. Marché conclu.

Il avait accepté avec une telle facilité qu'elle ne trouva rien à ajouter. À vrai dire, la réaction de Tom la décevait un tout petit peu. Parce que ce baiser, tout de même, ça lui avait plu.

Non, elle devait être honnête. Elle avait adoré.

— Bon. Parfait. Alors... euh... les draps que vous avez utilisés hier soir sont dans le sèche-linge. Je vais aller les chercher, et...

La présence de Tom la mettait mal à l'aise, tout à coup.

— Non, je m'en charge, coupa-t-il. Je sais où est le sèche-linge, et je trouverai tout ce qu'il me faut. Montez vous coucher. Vous avez besoin de sommeil.

Parfait. Mettre de la distance entre eux, c'était exactement ce qu'il lui fallait.

Surtout dans la mesure où une partie d'elle-même ne pensait qu'à supprimer cette distance.

— Bon. J'y vais, alors.

Elle se dirigea vers l'escalier, sentant le regard de Tom sur elle. Posant une main sur la rampe, elle se retourna.

— Bonne nuit.

Il répondit d'un hochement de tête.

En montant l'escalier, Kate s'efforça de se convaincre qu'elle avait fait le bon choix.

Le seul possible, étant donné les circonstances. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de manque.

« Mais quelle idiote tu fais, se morigéna-telle quelques instants plus tard. Comment peux-tu être en manque de quelque chose que tu n'as jamais eu ? »

Pendant les deux jours qui suivirent, les funérailles du juge Moran et des gardes abattus mirent la ville sens dessus dessous.

Aux milliers d'anonymes venus se recueillir s'ajoutèrent des milliers de policiers venus saluer une dernière fois leurs collègues. La ville cessa de fonctionner. Les drapeaux étaient en berne. Les cloches sonnaient presque continuellement. Devant la cathédrale, des écrans géants passaient des films retraçant la vie des défunts, tandis que dans le parc, en face, on retransmettait les obsèques en direct. Kate assista à la messe, entre Bryan et Mona. Ce fut un moment éprouvant.

Devant le chagrin des familles des victimes, elle ne put s'empêcher de penser qu'elle aurait elle aussi pu mourir et que Ben aurait été parmi ces gens à la pleurer, seul.

Les médias étaient également venus en force. Kate, Bryan, l'avocat Ed Curry et Sally Toner, la greffière, furent assaillis par les journalistes. Une équipe de CNN

parvint à les aborder tous les quatre ensemble tandis qu'ils tentaient une sortie par un parking souterrain. Le journaliste hurla ses questions pour couvrir le bruit alentour. Ed Curry, qui n'était pas tenu à la même discrétion que le personnel judiciaire, y répondit. Et l'interview, à la grande consternation de Kate, fut sans doute diffusée dans le pays tout entier.

Mais que pouvait-elle y faire ? Rien, sinon tenter de traverser cette épreuve le mieux possible.

Plusieurs fois, elle aperçut Tom, toujours en compagnie de collègues. Il semblait d'humeur sombre.

Après avoir déposé Ben à l'école le matin, il l'avait accompagnée jusqu'à son bureau, où l'assurance devait mettre une voiture à sa disposition dans l'après-midi. C'était sur le chemin que, rompant un silence gêné, il lui avait annoncé la nouvelle.

— Je serais vous, je ferais très attention, aujourd'hui. Hier après-midi, on a retrouvé les corps calcinés de deux hommes dans une camionnette. Il semblerait qu'il s'agisse des deux gars qui attendaient Rodriguez et ses copains dehors. Mais ces derniers sont morts bien avant que les deux types prennent une balle dans la tête et une rasade d'essence sur le dos, ce qui signifie que c'est quelqu'un d'autre qui les a butés, et ce quelqu'un est dans la nature. Vu la poisse qui vous suit depuis quelques jours, je pense qu'il n'est pas complètement impossible que vous rencontriez cette personne. Alors, prenez vos précautions, d'accord ? Ne vous baladez pas seule dans les parkings mal éclairés. Ne restez pas seule en général, d'ailleurs.

Tout en l'écoutant, Kate n'avait qu'un nom en tête. *Mario*.

Mobile, mode opératoire, circonstances.

C'étaient les trois points à étudier quand on traitait un dossier de meurtre. Mario avait été libéré la veille dans l'après-midi, donc les circonstances avaient tout à fait pu le mettre en présence de ces deux hommes. Un mobile, il en avait un, forcément, puisque les deux hommes savaient qu'il devait s'évader. Quant au mode opératoire, elle ne se posait même pas la question. En matière de violence,

elle était encline à croire que Mario aimait varier les plaisirs et n'avait qu'un maître mot : efficacité.

Mais elle ne pouvait pas en parler à Tom.

Le risque était trop grand.

C'est à cet instant qu'elle avait eu une révélation. Avec la mort du reste de la bande, Mario était le seul à savoir qu'elle était présente lorsque David Brady avait été abattu... mais elle était aussi la seule à savoir la même chose pour Mario. Or, à l'époque, il était déjà majeur, et même s'il disait

le

contraire,

c'était

très

probablement lui qui avait appuyé sur la détente. Elle savait aussi qu'il avait abattu Rodriguez et participé à une tentative d'évasion qui avait coûté la vie à un juge et à plusieurs gardes.

Donc, elle était plus un danger pour lui qu'il n'en était un pour elle.

Et il en avait conscience. Mario était beaucoup de choses, mais idiot, non.

S'il cherchait à supprimer tous les témoins de ses crimes, elle était forcément en tête de liste.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ça hier soir ? avait-elle demandé.

— Je ne voyais pas l'intérêt de vous inquiéter. J'étais chez vous, et je savais que vous étiez en sécurité. Aujourd'hui, c'est différent.

Ah ça, vous pouvez le dire...

Elle avait tenté de garder son calme, de ne pas montrer la panique qui s'emparait d'elle. Devant son silence, Tom avait repris

:

— J'ai passé quelques coups de fil à des gens de confiance. Quand vous rentrerez chez vous ce soir, vos serrures auront été changées et vous aurez une alarme. Mais vous savez, rien n'est efficace à cent pour cent. Si vous avez un problème et que vous êtes en danger, il faut que vous m'en parliez avant que les choses ne se terminent mal pour vous - et peut-être pour Ben.

Tom avait mis des mots sur son pire cauchemar. Si Mario venait chez elle et que Ben se trouvait là, jamais il ne le laisserait repartir.

Devait-elle tout avouer à Tom, et donc faire en sorte que Ben, au moins, ne coure aucun danger ?

Aucun danger ? Avec sa mère en détention et sa vie foutue en l'air ?

Et partir ? Elle pouvait laisser tomber son boulot et disparaître avec Ben. Mais elle n'avait pas un sou, et son salaire n'arrivait que lundi. Sa paie ne suffirait pas, d'ailleurs. Il fallait plus d'argent que cela, pour se loger et tenir en attendant de retrouver du travail.

De toute façon, cela n'empêcherait pas Mario de continuer à la chercher. Elle en savait trop. Tant qu'elle serait en vie, il se sentirait menacé. Ce qui la condamnait à vivre dans la peur.

Dans l'incertitude.

Et si elle mettait Ben en sécurité pendant qu'elle essayait de régler seule le cas de Mario ? Tom l'avait regardée, attendant sa réponse.

— Je vous le répète, il n'y a pas de problème.

— Vous me le répétez, ça, c'est sûr.

Il ne la croyait pas. Et elle n'avait plus la force d'essayer de le convaincre. Elle n'en pouvait plus de mentir.

Ils approchaient du centre-ville lorsqu'elle avait pris sa décision. Puisque Mario voulait jouer à ce jeu-là, elle jouerait.

Et pour Ben, elle remporterait la partie.

Avant toute chose, elle devait mettre son fils à l'abri. Même si Tom présentait un certain danger de son côté, lui demander sa protection jusqu'à ce que Ben soit en sécurité était la meilleure solution.

Alors, elle s'était tournée vers Tom et l'avait regardé.

— Vous savez que vous êtes en train de me faire peur, là. Vous pensez vraiment que Ben et moi sommes en danger ?

— Je pense surtout que vous connaissez la réponse mieux que moi.

— Bon, entre nous, vos soupçons, je commence à en avoir marre. Mais je n'ai pas envie de discuter de ça. Je... j'ai un service à vous demander.

— Quoi ?

— Croyez-vous que vous pourriez passer la nuit à la maison encore une fois ?

Il lui avait lancé un regard impénétrable.

— Oui. Pourquoi pas ?

— Mais sans... sans...

C'était idiot, mais elle n'arrivait toujours pas à le dire.

— Sans vous embrasser ? Ne vous inquiétez pas. Je ne vous toucherai plus. C'était une erreur, je crois qu'on est tous les deux d'accord là-dessus. Je passerai juste la nuit chez vous pour faire en sorte que Ben et vous soyez en sécurité.

L'entendre dire de leur baiser qu'il s'agissait d'une erreur l'avait un peu déroutée, même si c'était vrai.

— Merci. C'est vraiment très gentil à vous.

Et je suis contente de voir que vous comprenez que je n'ai rien contre vous. Je ne peux pas tout mener de front en ce moment, c'est tout.

— Pas de problème.

Lorsque Tom l'avait déposée devant son bureau, elle avait déjà une ébauche de plan en tête. D'abord, elle s'arrangerait pour que Ben couche chez les Perry vendredi soir. Ensuite, elle dirait à Tom qu'ils partaient en week-end à la campagne. De cette façon, elle pourrait affronter Mario seule. Il avait son téléphone portable, donc elle pouvait le joindre. Elle lui donnerait rendez-vous chez elle pour discuter, et là, elle l'abattrait. Elle prétendrait ensuite l'avoir surpris en train de cambrioler sa maison. En plaidant la légitime défense, elle s'en sortirait sans difficulté.

Fin du problème.

C'était une solution horrible, qu'elle condamnait de tout son être, en mère et juriste respectable qu'elle était devenue.

Mais aujourd'hui, elle se battait pour sa vie et celle de Ben. Et pour livrer ce nouveau combat, Kat, la jeune fille déterminée et dure qui avait survécu à une enfance de cauchemar, semblait décidée à reprendre du service.

Et à aller jusqu'au bout.

Voilà pourquoi le vendredi soir elle s'engagea seule dans son allée dans sa petite Honda Civic de location.

Tom la croyait chez les Perry pour récupérer Ben avec qui elle avait prévu de passer le week-end dans un petit hôtel de la Brandywine Valley. Elle avait envisagé de lui raconter, si Mario venait et que tout se passait comme prévu, qu'elle avait changé d'avis au dernier moment et décidé de rentrer chez elle pour être un peu seule et décompresser. Tom la soupçonnerait peut-

être de quelque chose - rien de nouveau sous le soleil -, mais Mario mort, il n'aurait plus la possibilité de découvrir quoi que ce soit de dangereux pour elle ou Ben.

Et ils seraient en sécurité pour toujours. La vie pourrait reprendre comme avant.

Tout ce qu'elle avait à faire, c'était tuer un homme.

Malgré sa volonté d'en finir, cette pensée lui retourna l'estomac.

La veille, elle avait appelé son propre portable et avait laissé un message : «

Appelez-moi. » Si l'appareil tombait entre les mains de la police, elle avait une explication toute prête : espérant convaincre son voleur de lui rendre ses affaires, elle avait cherché à le contacter.

Mario avait rappelé, comme elle l'espérait.

Elle lui avait dit vouloir lui parler, et rendez-vous avait été pris pour le vendredi soir, minuit, chez elle.

Elle arriva chez elle vers 19 heures. Grâce à Tom, un nouveau système d'ouverture télécommandé avait été installé, qui, en plus, allumait automatiquement dans le garage. Elle n'avait pas encore vu la facture, mais préférerait ne pas y penser tant que ce ne serait pas absolument nécessaire. Pour l'instant, c'était le cadet de ses soucis.

D'un pouce ferme, elle actionna la télécommande de la porte du garage. Par la fenêtre du salon, elle aperçut la lampe qu'elle avait délibérément laissée allumée le matin même, en se disant que rentrer dans une maison déjà éclairée serait plus rassurant.

Mais ça ne l'était pas. Elle était beaucoup trop sur les nerfs.

Je vais tuer un homme ce soir. Sauf si Mario ne vient pas...

Cet espoir avait son corollaire, malheureusement.

S'il ne vient pas, je vivrai dans la peur jusqu'à ce qu'il réapparaisse.

De ces deux maux, lequel était le pire ? Elle l'ignorait. Mais elle avait son arme, posée sur le siège du passager, juste à côté d'elle, au cas où Mario aurait décidé de lui faire une surprise en débarquant plus tôt que prévu. Il ne lui avait pas donné de nouvelles depuis presque deux jours, et elle s'attendait à tout.

Devant elle, la porte du garage terminait sa course. Avec les nouvelles serrures et l'alarme, il était peu probable que Mario soit déjà à l'intérieur. Pourtant, elle se sentit soudain terriblement vulnérable.

Elle entra dans le garage et resta immobile dans la voiture verrouillée de l'intérieur, attendant avant d'en sortir que la porte se referme. Une fois le garage fermé, elle serait en sécurité et aurait tout le temps nécessaire pour se préparer. Pour trouver du courage.

Elle était tellement obnubilée par la porte du garage, qu'elle regardait redescendre dans le rétroviseur afin de s'assurer que personne ne se glissait en dessous, qu'elle faillit ne pas le voir.

Mario.

Il était déjà là.

23.

Kate se figea. Ses mains se crispèrent autour du volant. Le choc était tel qu'elle ne put même pas hurler. Mario était dans le coin, à gauche, en partie caché par une série de cartons qu'elle n'avait jamais déballés. Elle ne voyait que le haut de son buste, et ses jambes, écartées devant lui. Il était apparemment assis par terre, la tête penchée sur le côté. Et à moins que ses yeux ne lui jouent des tours, il avait un impact de balle en plein milieu du front.

En tout cas, elle était pratiquement sûre qu'il avait rendu l'âme. On l'avait assassiné.

De mieux en mieux.

La terreur l'envahit presque aussitôt.

Mario avait été abattu dans son garage, par quelqu'un qui avait réussi à y entrer et s'y trouvait peut-être encore. D'un regard paniqué, elle balaya la pièce autour d'elle, s'assurant que les portières de la voiture étaient toujours verrouillées et que personne ne se cachait dans l'ombre. Du pouce, elle actionnait déjà frénétiquement la télécommande du garage. Il fallait qu'elle sorte de là. Vite. Avant qu'une deuxième balle ne trouve son front à elle.

Mario avait les yeux et la bouche ouverts.

Son visage était mou. Sur son front, le trou devait mesurer un centimètre de diamètre.

Il était noir, et un filet de sang en coulait.

Elle vit tout cela en staccato, car elle regardait partout autour d'elle tandis que la porte montait avec une lenteur glaciale.

Appelle la police. Appelle Tom.

La veille, elle s'était racheté un téléphone.

Elle se rua dessus et composa le numéro de Tom. De sa main libre, elle passa la marche arrière, pour pouvoir sortir dès que la porte serait assez haut. En attendant, elle était coincée à l'intérieur, prise au piège. Jamais elle n'avait ressenti de peur aussi intense.

— Tom Braga à l'appareil.

Quel soulagement c'était d'entendre sa voix !

— Tom. II... il faut que vous veniez.

— Kate ? Que se passe-t-il ?

Elle eut la présence d'esprit de se souvenir qu'officiellement, elle ne connaissait pas Mario. Il n'y avait qu'un inconnu dans son garage.

— Il y a un mort dans mon garage. S'il vous plaît, venez. Vite.

— Un mort ? Nom de Dieu ! Y a-t-il quelqu'un d'autre ? Vous êtes en danger ?

— Je... je ne crois pas.

La porte était enfin suffisamment haut pour qu'elle puisse reculer. Au mépris de toute prudence, elle enfonça l'accélérateur.

La Civic bondit en arrière et descendit l'allée d'une traite, jusqu'à la rue.

L'obscurité l'absorba.

— Je ne sais pas. Ça y est, je suis ressortie du garage. À l'autre bout du fil, elle entendit une bordée de Jurons, puis Tom s'adressa à quelqu'un.

Kate, assourdie par les battements de son cœur, n'entendit rien de ce qu'il disait. Une voiture, en arrivant dans la rue, faillit la heurter et klaxonna en l'évitant. Kate passa la première et démarra en trombe. Elle tremblait de la tête aux pieds et n'avait qu'une idée en tête : s'éloigner le plus vite possible de chez elle.

— Kate ! cria la voix de Tom dans son oreille.

— Oui, je suis là.

— Il y a une patrouille dans votre quartier.

J'arrive, j'en ai pour quelques minutes.

— D'accord.

Arrivée au bout de sa rue, Kate s'arrêta au stop et entendit une sirène approcher, avant d'apercevoir le gyrophare.

— Je la vois, dit-elle.

— Bon, et moi je l'entends. Ça va aller ?

Elle tremblait déjà un peu moins, et son cœur retrouvait un rythme plus normal.

Elle commençait à se sentir plus en sécurité.

Si Mario est mort...

— Ça va aller ? répéta Tom.

Toujours arrêtée au stop, elle regarda la voiture de police arriver, la croiser, aller piler à l'entrée de son allée. Dans quelques instants, elle suivrait les agents jusque chez elle, leur ouvrirait le garage où gisait Mario, mort, et répondrait à leurs questions. Tout se passait comme prévu, à un détail près.

Un détail qui avait une sacrée importance.

Elle était innocente. Sur ce point-là, en tout cas. Elle n'avait pas tué Mario.

— Kate ! insista Tom, plus inquiet. Vous êtes sûre que ça va ? Où est Ben ?

— Oui, oui. Ça va. Ben n'est pas avec moi.

Je viens de rentrer et j'ai trouvé ce... cet homme, dans le garage. Je crois qu'on l'a abattu d'une balle dans la tête. Je... C'est de la folie...

— Je suis chez vous dans un quart d'heure, dit Tom. Le central vient de recevoir un appel de la patrouille. Les gars se sont arrêtés devant chez vous. Vous y êtes ?

— Je suis au bout de la rue. Je fais demi-tour pour les rejoindre. Dites-leur que j'arrive.

Elle fit sa manœuvre et roula jusqu'à la voiture de patrouille.

— C'est vous, derrière eux ? demanda Tom.

Ils viennent de nous dire qu'une voiture rouge se garait derrière eux.

— Oui, c'est moi.

Kate inspira profondément et regarda les deux agents s'avancer vers elle. Déjà, elle formulait dans son esprit ce qu'elle allait leur dire.

— Je vais leur parler, maintenant, reprit-elle à l'intention de Tom. Dépêchez-vous d'arriver.

Puis elle raccrocha, coupa le moteur et descendit de voiture.

L'enquête n'avait pas été confiée à Tom, ce qui lui allait parfaitement. Il connaissait trop bien Kate et savait que ses réponses ne lui auraient pas convenu. Kirchoff et Stone étaient sur le coup, et il se contentait de les observer. Debout dans le salon de Kate, il regardait Kirchoff, qui était jeune et encore assez impressionnable, écouter une nouvelle fois Kate lui raconter comment elle avait découvert le corps.

Elle était assise sur le canapé, les mains sur ses genoux, les jambes serrées l'une contre l'autre, mises en valeur par une paire d'escarpins à talons hauts. Ses cheveux

tirés

en

arrière

faisaient

particulièrement ressortir la finesse de ses traits et ses grands yeux bleus qui fixaient Kirchoff. Sexy et fragile à la fois, l'innocence faite femme. Tom secoua la tête. Kirchoff n'avait aucune chance. Il opinait, compatissant, buvait les paroles qui sortaient de ces lèvres roses et douces.

Son calepin était ouvert sur ses genoux, oublié. Il était tellement certain d'avoir affaire à une innocente victime qu'il ne prenait même plus la peine de noter quoi que ce soit.

Tom, de son côté, avait une tout autre opinion de la chose. Ces battements de cils, ces regards baissés, ces petits poings serrés

- il avait déjà vu tout cela.

La petite proc' sexy mentait encore comme une arracheuse de dents. En plus classe.

Et ce qui l'agaçait le plus, c'était de savoir que lui, Tom, ne chercherait pas à la confondre. Du moins pas en public.

Finalement, ce fut plus fort que lui. Il quitta le mur contre lequel il était appuyé depuis le début et s'approcha.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

demanda-t-il à Kirchoff, interrompant Kate en pleine description.

Kirchoff leva les yeux. Dans son regard, la surprise céda presque aussitôt le pas au respect.

— Oui, oui, dit-il. Désolé de vous avoir retenue si longtemps, ajouta-t-il à l'adresse de Kate.

— Je vous en prie, dit-elle en lui souriant.

Un joli petit sourire qui fit fondre Kirchoff.

— Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas, poursuivit-elle comme il se levait.

— Je vous tiens au courant, promit Kirchoff avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Tom eut beaucoup de mal à contenir son exaspération.

Le regard de Kate trouva le sien tandis qu'elle s'avançait. Dans le garage, la légiste n'avait pas terminé, et derrière elle, les photographes de l'identité judiciaire mitraillaient les lieux. Us avaient déjà fouillé la maison de fond en comble, relevé toutes les empreintes possibles, passé le luminol pour trouver des traces de sang, etc. Il était un peu plus de 22 heures, l'équipe n'en avait plus pour très longtemps.

— Allez préparer un sac, dit-il à voix basse.

Je vous emmène chez moi.

Elle se figea, stupéfaite.

— Vous préférez rester ici ? Kate secoua la tête.

— On vous a proposé mieux ? Nouvelle dénégation.

Kirchoff, intrigué, les observait. D'un coup d'œil, Tom lui fit détourner le regard. Déjà, Kate se

dirigeait vers l'escalier.

Tom se traita de tous les noms en la regardant monter. Heureusement pour lui, Fish était déjà reparti. Sinon, il en aurait pris pour son grade.

Il se trouvait entre la cuisine et le garage et discutait avec Lally Cohen, la légiste, lorsque Kate arriva et posa une main légère sur son épaule.

— Prête ? demanda-t-il sans se retourner.

— Oui.

Une petite valise noire était posée à côté de Kate. Il s'en empara et se dirigea vers la porte d'entrée. Kate le suivit. Il l'ouvrit et s'effaça pour la laisser passer, sans cesser de se moquer de lui-même.

Les brunes lui en avaient fait voir, mais visiblement; les blondes y arrivaient aussi.

— Il va falloir qu'on prenne votre voiture, dit-il. Je suis venu avec Fish.

Elle hocha la tête et regarda autour d'elle.

Un cordon de police avait été installé, et il y avait des voitures un peu partout -

véhicules de patrouille et camionnettes de l'identité judiciaire. Un peu plus tôt, il y avait même eu une ambulance, mais elle était repartie, personne n'ayant besoin de ses services.

L'homme qui se trouvait dans le garage était bien mort.

— Vous pensez qu'ils en ont encore pour longtemps ? demanda Kate.

— Une heure ou deux. Vous pourrez sans doute revenir dès demain.

Il la suivit jusqu'à la Civic, lui ouvrit la portière, mit sa valise à l'arrière et alla s'installer au volant. La nuit était claire et fraîche. Dans le ciel, la lune ressemblait à une balle de ping-pong.

En emmenant Kate chez lui, il s'appêtait à commettre ce qui serait sans doute la plus grosse bêtise de sa carrière. Et le pire, c'était qu'il le savait.

— Vous avez les clés ? fit-il.

Elle les lui tendit. Il démarra. Le trajet commença en silence, puis il finit par demander :

— Alors, c'était le type qui vous avait volé votre voiture ?

Il l'avait entendue le dire à Kirchoff.

— Je crois, oui.

— À votre avis, qui l'a abattu ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ça a dû vous faire un sacré choc, de le trouver dans votre garage.

— Oui. Un sacré choc, comme vous dites.

— Je vous croyais en week-end à la campagne.

— J'ai changé d'avis.

— Alors, vous avez laissé Ben chez sa baby-sitter pour pouvoir passer la nuit toute seule chez vous.

— C'est ça, oui.

— Dites-moi si je me trompe, mais c'est bien hier que vous m'avez demandé de passer la nuit chez vous parce que vous aviez peur ?

— J'avais peur pour Ben, dit-elle d'un ton cinglant qui trahissait son agacement.

— Pas pour vous ?

— Non.

Il laissa passer quelques instants avant de reprendre :

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit, l'autre jour, dans votre bureau ?

— Quel jour ?

— Le jour où vous étiez en colère parce que j'avais apporté le ballon pour Ben.

— Vous voulez dire le jour où vous m'avez tendu un piège pour savoir si j'étais droitière ou gauchère ?

— Voilà. Je vous ai dit que vous mentiez très mal parce qu'on lisait sur votre visage comme dans un livre ouvert. Eh bien, ma remarque est encore valable.

Kate se redressa brusquement dans son siège. Son menton tremblait, ses yeux lançaient des éclairs.

— Ça suffit. J'en ai plus qu'assez. Ras le bol d'être passée à la question en permanence.

Vous allez faire demi-tour et...

— Pas question, Katrina Dawn Kominski.

Kate ravala sa tirade. C'était comme si elle avait pris une claque en pleine figure. Une bonne minute s'écoula avant qu'elle ne retrouve l'usage de la parole.

— Vous avez enquêté sur moi.

— Je suis enquêteur. C'est un peu normal.

— Ça vous a plu, de fourrer votre nez dans ma vie ?

— Pas beaucoup. C'était nécessaire, c'est tout.

— Alors, vous savez tout sur moi, hein ?

Sa voix s'était brisée, signe de la profondeur des blessures du passé. Des blessures si graves qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour dissimuler la douleur et la honte qu'elles lui avaient laissées. Il se serait giflé d'avoir parlé de ça.

Enfin, presque. S'il devait tomber fou amoureux d'une femme qui semblait mentir aussi facilement qu'elle se recoiffait, la première chose à faire était de jeter un pont du côté de la vérité.

— J'en sais beaucoup. Je sais que vous avez eu une enfance difficile, que votre mari est mort et que vous avez fait un sacré boulot pour arriver à vous en sortir, avec Ben.

Tom la regarda, puis demanda d'un ton plus doux :

— Pourquoi ne pas me raconter vous-même la suite ? Elle le fixa d'un regard furieux.

— Vous me faites le coup du gentil flic, maintenant ?

— Ce n'est pas le flic qui vous le demande, Kate.

— Ben voyons ! Depuis le premier jour où vous êtes venu m'interroger, vous essayez de prouver que je mens. Pourtant, vous y étiez, dans la salle d'audience, ce jour-là.

Vous avez vu la même chose que moi.

Comment pouvez-vous imaginer que j'aie quelque chose à voir avec ce carnage ?

— Je n'imagine rien de tel.

Ils arrivaient chez lui. Il se gara devant la maison de brique rouge.

— Alors, pourquoi toutes ces questions ?

— Je pense qu'il y a autre chose. Vous mentez, vous avez peur, et il y a beaucoup trop d'individus dangereux dans votre vie ces temps-ci pour que ce soit une coïncidence. Le dernier en date étant celui de ce soir. Mort, qui plus est.

Il coupa le contact. Kate avait croisé les bras et semblait hors d'elle. Tom était en colère, lui aussi. À cause d'elle. Plus exactement, à cause de sa propre réaction face à elle.

— Allez au diable, dit-elle. Et rendez-moi les clés, je m'en vais.

— Ah, bon ?

Il lui tendit les clés.

— Et pour votre protection rapprochée, vous pensez vous adresser où, ce soir ?

Parce que je ne voudrais pas vous inquiéter, mais à mon avis, il faut garder à l'esprit que quelqu'un l'a tué, le type qu'on a retrouvé dans votre garage.

Il descendit de voiture. Elle n'avait pas bougé lorsqu'il arriva de son côté, aussi lui ouvrit-il la portière. Elle descendit sans un mot. Il prit sa valise, ferma la voiture, et ils gagnèrent la maison en silence.

Il s'effaça pour la laisser entrer chez lui. Le temps qu'il referme la porte, pose ses clés et la valise, elle était déjà dans le salon. Un salon qu'il vit tout à coup d'un œil nouveau

- parce qu'elle s'y trouvait.

D'un œil nouveau et critique.

Contrairement à Kate, il n'avait pas essayé d'arranger son intérieur. Cette maison, il y dormait, y regardait de temps en temps un match, y faisait sa lessive et, de temps en temps, la cuisine, quand il ne supportait plus les sandwiches et la pizza. A part ça, il n'y était jamais. Son canapé était vieux, en moleskine craquelée, confortable mais franchement pas inoubliable. Les chaises étaient dépareillées. Il y avait un lampadaire, une petite lampe posée sur la table basse, un tapis sur le sol, et dans un coin, une télévision à écran plasma. Les seules photos avaient été posées sur le manteau de la cheminée par sa mère, qui lui reprochait toujours son manque de goût pour la décoration et proposait régulièrement de s'en charger, offre qu'il refusait tout aussi régulièrement.

Kate se tenait devant la cheminée et regardait autour d'elle. Tom alla poser sa valise au pied de l'escalier qui menait aux chambres puis se rendit dans la cuisine.

— Vous avez faim ? lança-t-il en prenant une bière. Vous voulez boire quelque chose

?

— Non, merci.

Il regagna le salon, but une gorgée.

La présence de Kate chez lui le mettait mal à l'aise. Comme s'il avançait dans une direction qu'il n'avait pas choisie. Lorsqu'il la vit prendre une à une les photos sur la cheminée, il se rembrunit.

— Vous voulez bien me parler de votre casier de délinquante juvénile ? dit-il avant de boire une nouvelle gorgée. Il n'est pas disponible. Je pourrais demander une autorisation d'aller y fourrer mon nez, comme vous dites, mais ce serait aussi simple que vous m'en parliez vous-même.

— Vol à l'étalage, ça vous va ? Je me suis fait prendre. Et j'ai piqué vingt dollars à ma famille d'accueil. J'ai été prise aussi.

J'ai frappé un gars à la tête avec une bouteille. Ça m'a valu trois mois en maison de correction.

Elle le fixait d'un air de défi. Il but une gorgée.

— Ça, c'était à Baltimore, dit-il. Comment avez-vous fait pour vous retrouver à Atlantic City ?

Le visage de Kate se tendit, son regard s'assombrit. Tom comprit qu'il avait mis le doigt sur quelque chose.

— Vous savez quoi ? Je n'ai plus envie de répondre à vos questions. C'est votre tour, maintenant. La seule chose que je sais de vous, c'est que vous êtes enquêteur à la criminelle et que vous avez un frère. Vous avez d'autres frères et sœurs ?

Tom termina sa bière et jeta la canette dans une poubelle presque pleine. Puis il regarda Kate. Elle était à trois mètres de lui, quatre peut-être, devant la cheminée, belle comme jamais. Quelques mèches échappées de son chignon encadraient son visage. Son tailleur sévère de femme active soulignait avec ironie la féminité du corps qui l'habitait.

Elle avait élevé au rang d'art le fait de changer de sujet quand la discussion n'allait pas dans le sens qui lui convenait.

Et pour cette fois, il n'avait rien contre.

— J'ai une mère, trois sœurs mariées, un frère, marié aussi, et tellement de neveux et nièces que je ne les compte plus. Tout ce petit monde habite Philadelphie, donc on se voit assez souvent. En fait, ma mère organise un déjeuner tous les dimanches et elle essaie de nous forcer à venir. Mais ces derniers temps, je n'ai pas été très assidu.

Le visage de Kate s'adoucit, comme si cette idée de réunion familiale lui plaisait.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules. Évoquer la vraie raison de son absence aux déjeuners familiaux risquait de l'emmener en terrain miné.

— Trop de boulot.

— Vos sœurs et votre frère, ils sont plus jeunes que vous ? Plus âgés ?

— Je suis l'aîné.

Un léger, très léger sourire se dessina sur les lèvres de Kate.

— J'aurais dû m'en douter.

— Ah, bon ? Et pourquoi ?

— C'est bien d'un aîné, d'être aussi autoritaire, toujours à vouloir contrôler les choses...

— Vraiment ?

Elle regardait les photos et ne répondit pas.

— Ce sont eux ? dit-elle en les désignant d'un geste.

— La plupart, oui.

— Et ça, c'est un de vos neveux ?

Elle avait pris le cadre en argent et le lui montrait. C'était la photo d'un bébé potelé en salopette bleue, assis sur un tapis, un hochet à la main. Il avait de grands yeux marron et des cheveux bruns très drus.

Son sourire éclatant révélait deux petites incisives blanches.

Le cœur de Tom s'emballa. Il déglutit. Les mots semblaient coincés dans sa bouche.

C'était idiot d'avoir autant de mal à en parler, après tant d'années.

— Non. C'est mon fils. Kate le regarda, surprise.

— Votre fils ?

— Joshua. Il est mort dans un accident de bateau, avec sa mère, mon ex-femme, peu de temps après cette photo. Il avait dix mois.

Kate reposa la photo précautionneusement et se tourna vers lui.

— Je... je suis désolée. Je ne savais pas.

Elle avait fait quelques pas et posé une main sur son bras. Malgré tous ses efforts, Tom sentit sa gorge se serrer.

— C'est arrivé il y a onze ans. On ne peut pas dire que ce soit une tragédie récente.

Michelle et moi étions divorcés depuis deux semaines. Elle avait emmené Josh faire du bateau sur la Delaware, avec son nouveau copain. Un autre bateau leur est rentré dedans. Tout le monde avait bu.

Personne ne portait de gilet de sauvetage.

Mais ça n'aurait pas changé grand-chose pour Josh. Il a été tué sur le coup.

Ce récit factuel ne disait rien du chagrin, de l'horreur des funérailles avec ce petit cercueil, des cauchemars qu'il avait faits ensuite pendant des années, des nuits hantées par des images de son fils, son bébé disparaissant dans la terre froide. Il ne décrivait pas les ténèbres dans lesquelles il avait plongé et s'était perdu, jusqu'à ce qu'enfin, jour après jour, pas à pas, il réussisse à retrouver le chemin de la vie.

— C'est tellement... triste...

La voix de Kate s'était brisée. Elle lui tenait le bras, maintenant, et son regard n'était que compassion. Elle était si près de lui qu'il sentait son parfum.

— Vous avez dû avoir le cœur brisé.

Oui, c'était exactement ce qu'il avait ressenti. Le cœur brisé. Et la douleur avait été telle qu'il s'était juré de ne jamais refaire courir pareil danger à cette pauvre chose si vulnérable.

— Je m'en suis sorti.

— Je suis tellement désolée, Tom.

Des larmes brillaient dans les yeux de Kate. Un battement de cils les fit rouler, doucement, en silence, sur ses joues.

— Bon sang, vous pleurez ? Pour moi ? dit-il un peu rudement.

Elle releva le menton, comme pour le défier.

— Oui. Oui, je pleure, parfaitement. Vous voyez une raison pour que je ne pleure pas ?

Ce fut plus fort que lui. Il ne pouvait supporter de lire sur son visage la douleur qu'elle éprouvait pour lui. Alors, il referma les mains sur ses bras et l'attira contre lui.

Elle ne résista pas. Au contraire. Elle se fonda contre lui, et il sentit sa chaleur se communiquer à son corps, comme s'il lui redonnait vie.

C'était une erreur, il n'arrêtait pas de se le répéter.

Mais il l'embrassa malgré tout.

24.

Ce fut un véritable embrasement. Les lèvres de Tom étaient chaudes, affamées, et Kate les goûta avec la même intensité fébrile qu'il prenait les siennes. Il la plaqua de tout son poids contre le mur ; sa main trouva sa poitrine et s'y attarda. De la gorge de Kate monta un gémissement.

Impatiente, la main de Tom tira sur son tee-shirt et se fraya un passage entre le coton et la peau. Lentement, elle remonta sur ses hanches, sur son torse. Sa paume était tiède, un peu rêche, indiscutablement masculine, et son contact sur sa peau fit battre le cœur de Kate si fort qu'elle n'entendait plus que cela. A travers l'étoffe du soutien-gorge, la main de Tom caressa sa poitrine. Lorsque son pouce s'attarda sur un téton, elle eut le sentiment de se noyer. Sans perdre de temps, Tom fit remonter le soutien-gorge par-dessus ses seins et les cueillit dans ses mains, les embrassa, les pétrit. Elle sentit durcir les pointes de ses seins, sentit le plaisir commencer à l'électriser, et se plaqua contre lui sans cesser de gémir et de l'embrasser avec une voracité qui l'étonnait elle-même. Toutes ses inhibitions étaient tombées.

Ce que Tom lui faisait était tout simplement trop bon pour qu'elle puisse y résister.

Elle sentait son sexe durci, puissant, contre son ventre. Il délaissa ses lèvres pour descendre jusqu'à ses seins, qu'il titilla de ses lèvres jusqu'à ce qu'elle rejette la tête en arrière en gémissant. Puis, de nouveau, il s'empara de sa bouche et, cette fois, l'urgence de son baiser la fit chavirer, trembler,

comme

si

toute

force

l'abandonnait, excepté celle de manifester elle aussi son désir. D'une main experte, il défit sa jupe, qu'elle sentit glisser à terre.

L'instant d'après, il traçait un chemin de baisers sur son ventre, ses hanches et le long de sa cuisse, tout en lui retirant son collant et sa culotte. Il remonta de la même façon, sur l'autre jambe, après lui avoir ôté ses chaussures. De nouveau face à elle, il acheva de la déshabiller.

Entièrement nue, elle sentit la fraîcheur du mur contre son dos, le regard de Tom sur elle. Elle était exposée, offerte, à sa merci, mais incapable de bouger ni même de cacher son sexe tant elle avait faim de lui.

L'espace d'un instant, rien ne se produisit.

Puis elle sentit ses lèvres sur ses seins et sa main, qui se glissait entre ses cuisses, où elle entama un délicieux va-et-vient.

Kate garda les yeux fermés. Pas un instant elle ne le regarda. C'était une forme de déni, sans doute, mais elle était bien trop loin, déjà, pour s'en soucier. En elle montait l'irrésistible vague du plaisir.

Elle frissonna et s'arc-bouta contre le mur pour venir à la rencontre de la bouche et de la main de Tom.

De nouveau, leurs lèvres se trouvèrent, et elle s'abandonna à leur baiser, lui caressant la nuque, enfouissant ses mains dans ses cheveux. Il la souleva, les deux mains sous ses fesses, et elle referma ses jambes autour de ses hanches. Il s'était déshabillé sans qu'elle s'aperçoive de rien et était nu, lui aussi.

Quelques secondes plus tard, il l'allongea sur le grand canapé, se coucha sur elle et la pénétra. Il était puissant, massif. Le sentir en elle si vite accrut encore son plaisir et lui arracha un cri.

Mais son cri fut étouffé par la bouche de Tom. Il plongeait en elle, loin, fort, et ne lui laissait plus que la possibilité de gémir, de crier, d'aller à sa rencontre, consumée par le désir, électrisée par le plaisir. Elle s'accrocha à ses épaules et, dans un ultime baiser, le dos cambré, s'abandonna à la jouissance, qui parcourut son corps en vagues successives et la secoua jusqu'au tréfonds de son être.

Elle était encore au sommet du plaisir lorsque Tom, dans un dernier coup de reins, jouit en elle avec un grognement sourd, guttural.

Lentement, elle revint sur terre et découvrit

qu'être nue sur un canapé en moleskine n'avait pas grand-chose de confortable, surtout quand un homme d'environ quatre-vingts kilos était affalé sur vous. Ça collait.

Le corps de Tom était hâlé, et bien plus musclé qu'elle ne l'avait pensé au départ. Il avait encore une main posée sur son sein.

Son visage disparaissait entre l'épaule et le cou de Kate. Sa barbe naissante lui piquait la peau, et son souffle frôlait sa nuque.

Tout à coup, il leva la tête et la regarda. Ses yeux étaient de braise, ses pommettes un peu rouges, sa bouche terriblement sensuelle. Kate White, vingt-huit ans, assistante du procureur, se sentit rougir comme une jeune oie blanche.

— Voilà qui était pour le moins inattendu, dit-elle, parce qu'elle était gênée, parce qu'il fallait bien dire quelque chose, parce qu'il la regardait.

Mais le ton n'y était pas. Trop guilleret.

Il leva une main vers son visage, et son pouce glissa sur ses joues, sous ses yeux, comme pour essuyer le reste de ses larmes.

— Oui, souffla-t-il. Effectivement.

Puis il l'embrassa. Ce fut d'abord un baiser doux et délicat, qui se changea en tout autre chose. Quelques secondes plus tard, il la fit rouler sur lui - finalement, la moleskine, ça ne collait pas tant que cela.

Cette fois, ce fut différent, plus mesuré, plus lent, mais pas moins intense, ça non.

Elle le chevauchait, et il la maintenait sur lui, les mains plaquées sur ses hanches, ses puissants coups de reins lui donnant le rythme. La tête renversée en arrière, Kate s'abandonna une nouvelle fois au plaisir et jouit. Encore et encore.

Il était 3 heures du matin lorsqu'elle émergea de nouveau. Quelque part dans la maison, une pendule venait de sonner. Elle était toujours nue, allongée entre Tom et le dossier du canapé.

Il ronflait. Et malgré tout le reste, cela la fit sourire.

Elle s'aperçut que sa main se promenait doucement sur le torse de Tom et la retira brusquement.

Ce n'est pas une bonne idée. Allez, fini de rigoler.

Il fallait qu'elle s'en aille, qu'elle réfléchisse à tout cela.

Heureusement, il dormait profondément.

Elle parvint à s'extirper du canapé et découvrit avec surprise que ses jambes étaient encore un peu faibles. Cette nuit avait été incroyable. Jamais elle n'avait eu tant de plaisir. Certes, la dernière fois qu'elle avait fait l'amour, elle avait dix-neuf ans. Mais c'était rassurant de constater que son corps n'avait pas oublié les délicieuses sensations qu'il pouvait procurer et recevoir. Rien que d'y repenser, une flamme vive naissait entre ses cuisses.

Alors, elle n'y pensa plus. Tant qu'elle ne saurait pas comment elle allait gérer la situation, elle devait mettre ces souvenirs de côté. Sinon, ça compliquerait les choses.

Tom compliquait les choses.

Malgré elle, son regard se posa sur lui.

Allongé sur le canapé, un bras sous la tête, l'autre dans l'espace libéré par Kate, entièrement nu, il était grand et profondément viril. Elle ne lui voyait pas un seul défaut physique. Mona aurait dit qu'il était canon. Kate sentit son corps se tendre au souvenir de ce que cet homme lui avait fait cette nuit. Elle se détourna.

Elle ne tenait pas à ce qu'il la surprenne en train de l'observer dans son sommeil.

D'une manière générale, elle ne tenait pas à ce qu'il la trouve nue dans son salon. Elle ramassa prestement ses vêtements, se rhabilla, alla récupérer sa valise et monta chercher à l'étage une salle de bains.

Trente secondes plus tard, elle était sous la douche. La salle de bains était à l'image du reste de la maison, banale, mais l'eau était chaude et il y avait du savon. Kate n'en demandait pas plus.

Les cheveux rassemblés sur le sommet du crâne, elle se lava et réfléchit.

Mario était mort. Ça, c'était la bonne nouvelle. D'ailleurs, elle n'avait pas dû enregistrer complètement cette donnée, car elle ne se sentait pas aussi euphorique qu'elle aurait dû l'être. Tout de même, elle se sentait moins tendue. Il n'y avait plus d'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. Plus

personne sur cette terre ne savait qu'elle était présente lors de l'assassinat de David Brady.

En d'autres termes, sa vie pouvait reprendre son cours.

La

mauvaise

nouvelle,

c'était

que

quelqu'un avait abattu Mario dans son garage.

Cette

histoire-là

n'avait

probablement rien à voir avec elle. On avait tué Mario où on l'avait trouvé, voilà tout - c'était bien fait pour lui, d'ailleurs. Il n'aurait pas dû venir plus tôt que prévu.

Son

assassin

allait

probablement

disparaître dans la nature.

Probablement.

À la place des enquêteurs, elle aurait commencé par chercher qui avait réussi à faire sortir Mario de prison.

Seulement, ça, c'était à Tom et à ses collègues de s'en occuper, pas à elle. Et pour des raisons évidentes, elle n'avait aucune intention d'en parler à Tom.

Son passé était mort avec Mario.

Sur cette réjouissante pensée, elle se rinça, ferma les robinets et sortit de la douche. La serviette qu'elle avait trouvée n'était pas très grande, mais elle était épaisse et propre. Elle se sécha, s'en enveloppa, puis entreprit de se laver les dents. Elle était en plein brossage lorsque son regard dévia sur le côté. La porte de la salle de bains était entrouverte, et Tom, en peignoir foncé, adossé au chambranle, la regardait par l'entrebâillement.

Kate faillit s'étrangler avec le dentifrice.

Le temps qu'elle se rince la bouche et retrouve l'usage de la parole, il avait poussé la porte et souriait, les bras croisés sur sa poitrine.

— Le verrou est cassé, dit-il en guise d'explication lorsqu'elle le fusilla du regard. La porte ne reste jamais fermée.

Mais tu remarqueras que je ne suis pas entré.

Force était de reconnaître qu'il avait respecté son intimité.

— C'est vrai.

— En me réveillant tout seul, j'ai d'abord cru que tu étais partie, puis j'ai entendu du bruit, et en montant, j'ai vu la vapeur qui envahissait le palier, alors j'ai compris.

Il avait apparemment pris une douche de son côté, plus rapide que celle de Kate. Ses cheveux humides étaient plaqués en arrière, et il y avait encore quelques gouttes d'eau sur son torse.

Et, gouttes d'eau ou pas, il était tellement beau qu'elle en avait le souffle coupé.

Elle réalisa soudain qu'elle n'était vêtue que d'une toute petite serviette nouée autour de sa poitrine et qui ne descendait qu'à mi-cuisse. Il ne la déshabillait pas ouvertement du regard - il était trop intelligent pour cela -, mais il ne se refusait pas le plaisir de la regarder non plus.

— En fait, je pensais me mettre en pyjama et trouver un lit dans lequel passer le reste de la nuit, dit-elle.

— Alors, tu en as trois à ta disposition.

Deux dans la chambre d'amis, et le mien.

Kate sentit sa gorge se serrer, son cœur passer à la vitesse supérieure. Leurs regards se trouvèrent. Tom n'avait pas bougé, mais il ne souriait plus, ou à peine.

Il semblait très détendu. Pourtant, Kate eut le sentiment qu'il guettait sa réaction avec la plus grande attention. Hélas, elle ne savait absolument pas quoi dire.

Devant son silence, le regard de Tom s'assombrit, et le reste de son sourire disparut. De nouveau, la tension se fit sentir entre eux.

Elle savait ce qu'il était en train de lui demander. Et elle avait beau essayer, elle n'arrivait pas à trouver une réponse.

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Écoute, je sais que tu ne voulais pas ce qui s'est passé, reprit-il d'une voix posée.

De mon côté, je ne suis pas ravi non plus.

Mais c'est arrivé. On pourrait reprendre chacun notre route et faire comme si de rien n'était, mais ce serait idiot, tu ne crois pas ? Il y a quelque chose entre nous, un truc qui passe, depuis le premier jour.

Alors, je te propose qu'on essaie, pour voir.

Prendre sa route. S'éloigner. De lui, de ce qui venait de se produire. Elle avait des dizaines de raisons de le faire. Ben en était la principale. Avait-elle envie de laisser entrer cet homme dans la vie de son fils pour le temps que durerait ce « quelque chose », ce « truc » entre eux ? Et puis, elle ne devait pas oublier sa carrière. Arriver où elle s'était promis d'arriver allait prendre la moindre parcelle de temps, d'attention et d'énergie dont elle disposait.

Il y avait aussi le mensonge, et tout ce que Tom ne saurait jamais sur elle et sur son passé.

Enfin, et surtout, il fallait qu'elle l'admette, il y avait elle.

Les gens qu'on aimait finissaient toujours par s'en aller, et c'était douloureux. Avait-elle

réellement

envie

d'en

refaire

l'expérience ?

Mais en levant les yeux vers lui, si sexy si fort, si rassurant à tout point de vue, elle sentit son cœur battre à coups redoublés et repensa à la question qu'elle s'était posée quelques jours plus tôt : à force de se battre, ne s'était-elle pas un peu oubliée ?

— Le suspense est terrible, dit Tom avec un sourire en coin.

Elle ne put s'empêcher de sourire elle aussi, et comprit à cet instant précis qu'elle était prête à se lancer.

— D'accord. On essaie.

Tom se redressa, le visage réjoui, et lui ouvrit les bras. Elle s'y lova.

Ils passèrent le reste de la nuit dans le grand lit de Tom, mais dormirent peu. Ils firent l'amour, discutèrent, s'endormirent dans les bras l'un de l'autre pour se réveiller un moment plus tard et recommencer. Kate raconta à Tom sa rencontre avec le père de Ben, qui travaillait dans le même casino qu'elle, leur coup de foudre et leur mariage impromptu dans une chapelle d'Atlantic City, l'arrivée de Ben et la fuite de Chaz, que la vie de famille n'intéressait pas du tout. Elle lui parla de son décès, de la misère dans laquelle elle s'était retrouvée avec Ben, des

« associés » de Chaz qui venaient la harceler pour des dettes de jeu et de la décision qu'elle avait prise, un jour, de ne pas imposer cette vie-là à son fils. Elle lui parla de son départ pour Philadelphie, avec tout ce qu'elle possédait dans une voiture. De son installation, des galères, des services sociaux qui lui avaient permis de s'en sortir, puis de faire des études. Du moment où elle avait décidé de s'appeler Kate. De devenir Kate. Pour Ben.

Elle ne lui parla pas de ce qui l'avait poussée à quitter Baltimore, ni de David Brady.

Tom, lui, parla de son père, policier lui aussi, qui était mort subitement d'une crise cardiaque, un jour, alors qu'il se rendait au boulot. Il parla de ses efforts pour assumer du mieux possible le rôle de chef de famille. De son mariage, trop jeune, avec sa petite amie du lycée, de sa décision de s'engager dans la police, alors que Michelle n'était pas d'accord. De l'arrivée de leur bébé et de la balle prise lors d'une arrestation - Kate avait aperçu une cicatrice sur son abdomen. Quand il était enfin sorti de l'hôpital, son fils était né, et son mariage avait vécu. Josh n'avait que six semaines lorsque Michelle était partie.

Il ne dit pas un mot sur la mort de Josh.

Kate comprenait. Quand cela est possible, mieux vaut laisser les pires souvenirs reposer dans un coin de sa mémoire.

Ils durent finir par s'endormir vraiment, car lorsque Kate rouvrit les yeux, il ne faisait plus noir, et un rai de lumière filtrait par les rideaux. Elle perçut alors un vrombissement

sourd,

étrange

-

probablement ce qui l'avait réveillée -, et leva la tête pour voir d'où il provenait. Son regard s'arrêta sur le carton qui servait de table de nuit. Au moment où elle comprit qu'il s'agissait du téléphone de Tom sur mode vibreur, ce dernier ouvrit un œil et tendit un bras pour se saisir de l'appareil.

— Tom Braga, dit-il en le collant à son oreille. Clignant des yeux, Kate lut sur le réveil posé juste à côté qu'il était 7 h 42.

Avec un grognement, elle se laissa retomber dans la position qu'elle venait de quitter, la tête sur la poitrine de Tom, qui l'enlaça de son bras libre.

— Tu as besoin que je passe te chercher ?

Kate entendait parfaitement l'interlocuteur de Tom.

— Non, je prends ma journée, répondit ce dernier.

— Tu prends ta journée ? Ça fait au moins dix ans que ça t'est pas arrivé !

— Justement, il faut que je me rattrape.

— Ça n'a rien à voir avec la Civic rouge garée devant chez toi, bien sûr ?

Kate souleva un peu la tête et vit Tom froncer les sourcils.

— Mais tu es où, là ?

— Je fais le tour du pâté de maisons. Ta voiture est à la Rotonde, je te rappelle.

J'étais censé passer te chercher ce matin.

— Ah, oui, c'est vrai. Désolé. J'avais complètement oublié. Merci quand même.

— Elle t'a eu, c'est ça ? La petite proc' sexy t'a eu.

Tom baissa les yeux vers Kate.

— Elle s'appelle Kate, Fish.

— Bon Dieu, Tom...

Kate n'entendit pas la suite. Tom avait raccroché. Il composa un numéro et annonça à la personne qui répondit qu'il prenait une journée de congé. Lorsqu'il raccrocha, Kate lui caressait le torse.

— La petite proc' sexy, hein ? dit-elle en lui lançant un regard sévère.

Tom sourit.

— Ah. Tu as entendu, donc. Je dirais même super sexy.

A un observateur extérieur, ils auraient sans doute paru très proches, très complices, serrés l'un contre l'autre dans ce lit, simplement recouverts d'un drap.

Comme un couple. Ce qu'ils étaient, d'une certaine manière, désormais, pensa Kate.

En s'endormant, elle s'était demandé si elle paniquerait au réveil, si elle regretterait ce qui s'était passé et qui, à la lumière du jour, semblait franchement stupide. Elle n'avait pas assez dormi et se sentait fourbue. Quant à son prince, il avait des petits yeux, les cheveux en pétard et vraiment besoin de se raser.

Mais il la regardait avec un immense sourire. Et il avait raison, il y avait quelque chose entre eux, une

connexion qui s'établissait dès qu'ils étaient en présence l'un de l'autre. Pour ne rien gâcher, elle avait retrouvé dans ses bras l'envie de faire l'amour et s'était découvert un goût pour le plaisir auquel elle n'était pas prête à renoncer de sitôt.

Conclusion : elle ne regrettait rien.

— Au fait, je voulais te dire : tu es belle comme un cœur, le matin, dit-il en roulant sur elle.

— Toi aussi, répondit Kate en laissant courir ses doigts sur ses épaules.

Parce que la destination qu'ils étaient en train de prendre sautait aux yeux, elle ajouta :

— Je dois voir Ben à midi.

— Aucun problème, dit Tom.

Et il l'embrassa.

« Bon, d'accord, je suis peut-être un idiot

», se dit Tom un peu plus tard, en se retrouvant au bowling de Southland Lanes où Ben avait été invité pour une fête d'anniversaire,

en

compagnie,

apparemment, de tous ses camarades de classe. Kate avait proposé d'y aller seule et de le rejoindre un peu plus tard. Mais il avait refusé, à la fois parce qu'il craignait, étant donné la propension de Kate à s'attirer des ennuis, que les choses ne dégénèrent s'il n'était pas là pour superviser le tout, et aussi parce qu'il avait envie de voir comment il allait réagir dans cette situation plutôt... familiale.

Une chose entraînant une autre, Ben insista pour que Kate et lui fassent une partie. Kate commença par refuser, et il comprit pourquoi ensuite - elle jouait très, très mal, tous ses essais finissaient dans la gouttière. Mais elle finit par céder, avec la grâce qui était la sienne. Tom, en revanche, se débrouillait plutôt bien et aligna les strikes, ce qui lui valut l'admiration de Ben, les encouragements des autres parents présents et les hurlements ravis des enfants, situation qui, en temps ordinaire, lui aurait fait prendre la tangente vitesse grand V.

En fait, loin de s'ennuyer, il s'amusait.

Grâce à la présence de Kate à ses côtés.

Kate qui se moquait d'elle-même chaque fois qu'elle ratait son lancer, qui l'applaudissait,

applaudissait

Ben,

plaisantait avec les autres parents, plus détendue et gaie qu'il ne l'avait jamais vue.

Et belle. Il ne fallait pas l'oublier, ça.

Quelque part entre la partie de bowling et le dîner au restaurant italien, il arriva à cette conclusion sans appel : il était bel et bien idiot. Après avoir juré de ne pas se laisser prendre au piège, il venait de tomber très amoureux de cette femme, et il sentait qu'il s'attachait tout aussi vite à son fils. Il était redevenu vulnérable.

En sortant du restaurant, ils tombèrent nez à nez avec la mère de Tom. La journée s'était trop bien passée pour qu'il n'y ait pas un couac quelque part...

S'il avait pu, Tom aurait gardé Kate et Ben pour lui tout seul encore quelque temps. Sa mère avait la mauvaise habitude de toujours se mêler des affaires de son fils, en particulier de sa vie amoureuse.

Dans le regard d'Anna, le ravissement se mêla aussitôt à l'étonnement. Dans celui de son fils, l'étonnement se teinta d'horreur.

— Tommy ! lança-t-elle en ouvrant les bras pour enlacer son fils.

Le nez dans les effluves de *Shalimar*, Tom eut juste le temps de voir qu'arrivaient derrière sa mère Natalia, Dean et leurs deux enfants. Les petits, à leur tour, sautèrent au cou de leur oncle, puis il fallut embrasser Natalia, serrer la main de Dean... Et enfin, cinq paires d'yeux brillant de curiosité se tournèrent vers Kate, qui se tenait un peu à l'écart.

Alors, Tom alla la prendre par la main et fit les présentations, conscient qu'après cela, il allait y avoir de la surchauffe sur les lignes téléphoniques de la famille Braga.

Tandis que Kate était soumise à un interrogatoire en règle de la part de sa mère - *Vous faites quoi dans la vie ? Vous êtes originaire de quel coin ? Oh, veuve, comme c'est triste !* -, Natalia l'examina de la tête aux pieds avec intérêt. Quand elle croisa le regard de Tom, il vit dans ses yeux une joie non dissimulée, et la certitude qu'elle avait compris : cette fille-là était spéciale.

La famille, quelle plaie ! pensa-t-il. Dès qu'il le put, il déclara qu'ils devaient rentrer.

— C'est une jeune femme très bien, elle me plaît, lui murmura sa mère à l'oreille en lui disant au revoir.

Puis elle reprit à voix haute, à l'adresse de Kate :

— Nous déjeunons ensemble tous les dimanches. Il y a de bons petits plats. Vous devriez venir, avec votre fils. Tom, tu les amèneras, n'est-ce pas ? conclut-elle à l'intention de son fils.

Tom marmonna une réponse, prit Kate par la main et l'entraîna d'un pas vif. Il sentit les regards de sa mère et de sa sœur dans son dos jusqu'à ce qu'ils tournent dans la rue suivante, où était garée la voiture.

— Je suis désolé, dit-il à Kate, gêné.

Mais en la regardant, l'air amusé, les cheveux dans le vent, les yeux brillants, jeune, belle et heureuse, il comprit pourquoi sa famille l'avait dévisagée de la sorte.

Et puis, il y avait Ben. Ils connaissaient tous Tom suffisamment pour savoir que, pour lui, une sortie avec une femme et son fils n'avait rien, mais alors rien d'anodin.

Ils comprendraient tout de suite que cela n'avait rien à voir avec les célibataires qu'il avait eues régulièrement au bras sans jamais les leur présenter officiellement.

Donc, tous allaient tirer la même conclusion de cette rencontre : Kate, c'était du sérieux. Et ils n'auraient peut-être pas tort.

— Tu plaisantes ? Ils sont formidables ! Ta mère est si gentille. Et ta sœur te ressemble tellement ! Mon Tommy...

Elle lui lança une œillade en battant des cils. Il ne put que rire.

— Vous êtes combien, dans ta famille ?

demanda Ben tandis qu'ils montaient dans la Civic. Beaucoup, non ?

— Beaucoup, oui, répondit Tom en démarrant et en prenant la direction du quartier de Kate. Dix-neuf, au dernier recensement.

— Waouh, lâcha Ben, impressionné.

Comment vous faites pour tenir tous dans une seule maison ?

Pour ce fils unique d'une mère célibataire, une famille aussi grande était difficile à imaginer.

— On se serre, répondit Tom en riant.

Par mesure de sécurité, et parce qu'il avait senti Kate se tendre à l'approche de sa maison, il décida d'entrer en premier pour s'assurer qu'il n'y avait aucun danger et que tout avait été nettoyé correctement dans le garage. En dehors de quelques traces de pneus sur la pelouse, tout semblait normal de l'extérieur. Il fit le plus vite possible à l'intérieur, en espérant que Ben ne s'étonnerait pas outre mesure de cette précaution. Puis il revint et fit signe à Kate qu'ils pouvaient entrer.

Il était un peu plus de 20 heures, et les effets d'une semaine quasiment sans sommeil commençaient à se faire sentir. Il eut un regard mauvais pour le canapé.

Laisser Kate et Ben seuls était hors de question, mais Kate avait été claire sur un point : pas de manifestation d'affection devant Ben. Elle ne tenait pas à ce que son fils se fasse une idée fautive - ou vraie ? - de leur relation.

Par conséquent, la seule solution pour l'instant, c'était d'apprendre à aimer ce canapé.

Il ressortit jouer un moment au basket avec Ben, qui faisait des progrès mais voyait tout de même arriver le tournoi avec une certaine angoisse. Puis ils regardèrent tous les trois un film à la télé, Ben et

lui sur le canapé tandis que Kate s'installait, un peu raide, dans le grand fauteuil.

Tom ne tarda pas à s'endormir et ne se réveilla que quand son téléphone, dans la poche de son jean, se mit à vibrer. Sur l'écran, le générique défilait. Kate et Ben s'étaient levés et le regardaient. Il sursauta, plaqua une main sur sa poche comme s'il allait dégainer, puis reprit ses esprits et répondit. C'était Fish.

— Je voulais juste te dire qu'on avait retrouvé la voiture de ta copine.

Cette fois, il était complètement réveillé.

— Quoi ? Où ?

— Pas très loin de chez elle, dans Mulberry Street. Elle a été remorquée jusqu'à la fourrière.

— Ah...

Kate entraîna Ben en direction de l'étage, de toute évidence pour éviter qu'il n'entende des choses qui ne lui étaient pas destinées. Tom se leva et alla dans la cuisine.

— Tu as d'autres infos ?

— On a relevé les empreintes du macchabée de son garage un peu partout.

Je pense qu'on peut affirmer qu'il a conduit jusque-là et fait le reste du chemin à pied jusque chez elle. Comment il est entré, ça, ça reste une énigme. Il n'y avait aucune trace d'effraction.

— Peut-être qu'il est arrivé à faire fonctionner la télécommande du garage.

Ou peut-être que quelqu'un lui a ouvert.

Tom s'en voulut que cette pensée ait pu lui traverser l'esprit.

— Peut-être.

— Des pistes sur celui qui l'a tué ?

— Pas encore. Tu es où, là ? demanda Fish après un silence.

— Chez Kate.

— Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne me surprend pas. Tu crois que tu vas arriver à garder du recul ?

Tom savait reconnaître une mise en garde lorsqu'il en entendait une.

Kate venait de le rejoindre dans la cuisine, et la seule vision de ses longues jambes et du mouvement de ses hanches lorsqu'elle marchait l'excita. Il s'appuya contre l'évier pour savourer ce spectacle.

Tu crois qu'elle t'a tout dit ? Ça m'étonnerait. Tu sais qu'elle te ment, mais tu ne sais toujours pas à quel propos. Tu ne sais pas non plus de quoi elle avait peur. Elle t'a parlé de son passé, mais pas une

seule fois elle n'a mentionné les raisons qui l'ont poussée à quitter Baltimore.

— Je t'appelle si j'ai du nouveau, dit Fish.

— OK. Merci.

Tom raccrocha, remit le téléphone dans sa poche et dit à Kate :

— Ta voiture a été retrouvée.

— Où ça ?

— À quelques rues d'ici.

Il aurait aimé voir son expression, mais la lumière n'était pas allumée dans la cuisine.

Il était fou d'elle, c'était un fait. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il ne réfléchissait plus. La petite dame ne jouait pas complètement franc jeu avec lui, et il le savait. Même s'il avait du mal à l'avalier.

— Est-ce que mes affaires étaient toujours à l'intérieur ? Mes dossiers, mon téléphone ?

— Fish ne m'a rien dit. Mais si c'est le cas, de toute façon, tu vas devoir attendre quelques jours avant de les récupérer.

— J'ai vraiment besoin de mon attaché-

case. Les dossiers, j'ai pu m'en procurer des copies, mais il me faut mes notes.

— Je vais voir ce que je peux faire pour accélérer la procédure.

Elle lui sourit.

— Merci.

— Où est Ben ?

— Il prend un bain.

Peut-être qu'elle le manipulait. Il pria pour que ce ne soit pas le cas. Mais l'ombre de ce doute suffit à rendre ses gestes un peu brusques lorsqu'il passa une main derrière sa tête pour l'embrasser, avant de la soulever pour la poser au bord de l'évier, sans quitter sa bouche. Elle referma les bras autour de lui, les jambes autour de ses hanches, et lui rendit son baiser avec une ardeur qui l'excita si violemment qu'il crut ne pas pouvoir se retenir.

— Maman !

Elle se raidit, s'écarta. À contrecœur, il la lâcha. En se laissant tomber par terre, elle lui lança un

regard désolé. Puis elle monta s'occuper de Ben.

C'était ça, la vie avec un enfant.

Et il se savait capable de l'assumer.

Au bout du compte, parce que Natalia lui avait téléphoné et l'avait supplié, parce que Vicky et Tina l'avaient appelé pour lui dire à quel point leur mère serait déçue s'il ne venait pas, parce que Charlie, qui sortait de l'hôpital, serait là aussi, et parce que Kate n'était pas contre et que Ben était tout à fait pour, Tom les emmena au déjeuner de la tribu Braga le dimanche. Tout se passa exactement comme il l'avait prévu - Kate et Ben furent littéralement assaillis par tous les membres de la famille -mais le poulet à la *parmigiana* était divin, et pour être honnête, ils lui avaient manqué, tous. Il trouva même un certain plaisir à regarder Kate répondre aux questions et participer aux

conversations

de

la

véritable

ménagerie qu'était sa famille.

— Elle est craquante, frangin, lui dit Charlie après le repas, sur le ton du compliment.

Ils étaient sur la terrasse, derrière la maison, Tom dans une chaise longue, Charlie dans le fauteuil roulant dont il espérait se débarrasser le plus tôt possible, et ils buvaient une bière. Les femmes étaient restées à l'intérieur, et les beaux-frères ne tarderaient pas à les rejoindre dehors. Les enfants s'ébattaient sur la pelouse en criant à pleins poumons. Ben n'était pas en reste et semblait vraiment s'amuser. Tom se surprit à se réjouir qu'il s'intègre si bien.

— Tu l'as dit.

— C'est du sérieux ?

Tom haussa les épaules. Charlie se mit à rire.

— Tu sais que maman est aux anges. Elle pense que tu as trouvé l'âme sœur.

— Elle m'énerve quand elle est comme ça, soupira Tom.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus.

Leurs beaux-frères les rejoignaient, et la conversation prit aussitôt un tour plus général.

De retour chez Kate, ils étaient tous trop fatigués pour faire autre chose que finir les devoirs, avant de regarder un peu la télé.

Tom et Ben se retrouvèrent tous les deux, Kate ayant quelques dossiers à revoir dans son bureau. Tom était en train de se dire que tout cela lui semblait de plus en plus normal lorsque Ben le regarda.

— Y avait un paquet d'enfants, chez ta mère.

— Oui, tu peux le dire.

— On a joué à plein de trucs. C'était super.

— C'est l'impression que j'ai eue, oui.

— Alors, t'es le petit ami de maman, maintenant, oui ou non ?

Tom se redressa et fixa Ben. Ce gamin était intelligent, aucun doute là-dessus. Mais il n'était pas certain que Kate serait ravie qu'ils aient cette conversation-là tous les deux.

— Je... je pense que c'est à elle que tu devrais poser la question.

— Elle voudra jamais me répondre. Tu sais comme elle est. Elle me surprotège, soupira Ben.

Ce n'était pas faux. Et dans la bouche d'un enfant de neuf ans, cela faisait sourire.

Mais Ben posait une vraie question, et Tom tenait à ce que les choses soient bien claires entre eux.

— Bon. Disons que oui, je crois bien que je suis son petit ami. Est-ce que cela t'ennuie

?

Ben secoua la tête.

— Non. Ça me soulage de savoir que quelqu'un d'autre est là pour s'occuper d'elle. Elle est pas toujours facile, tu sais.

Tom ne put retenir un éclat de rire.

— Je sais. Peut-être qu'on va pouvoir s'entraider, tous les deux.

Kate sortit de son bureau peu après. En voyant leurs mines de conspirateurs, elle se rembrunit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Mais Tom n'avoua rien, et si Ben avoua quelque chose, Tom n'en sut rien.

Lorsqu'elle redescendit après avoir couché Ben, Kate s'assit sur les genoux de Tom pour lui souhaiter une bonne nuit. Une chose entraînant une autre, ils se retrouvèrent dans la petite salle d'eau sous l'escalier, à faire l'amour dans un silence absolu parce qu'elle avait peur de réveiller Ben, qui dormait du sommeil du juste.

Ensuite, elle monta se coucher et Tom fit son lit sur le canapé, pour que les apparences soient sauvées.

Le lendemain commença sous les meilleurs auspices. Il faisait froid mais beau. C'était le premier jour du tournoi de basket à l'école, et après qu'ils eurent déposé Ben, Kate passa le reste du trajet à en parler, Tom essayant de la rassurer et de lui faire comprendre que même s'il ne marquait pas de panier, Ben survivrait. Il la déposa devant son bureau et garda la Civic jusqu'au sien. Là, il passa quelques coups de fil pour que l'assurance vienne la reprendre et que Kate puisse récupérer sa voiture. Fish fit quelques plaisanteries de mauvais goût sur Kate et lui, mais Tom était trop occupé pour y prêter attention. Il avait mille choses à régler et tentait de procéder méthodiquement. Il travaillait sur les liens avec le milieu qu'entretenaient les deux hommes retrouvés morts dans la camionnette lorsque Kirchoff s'arrêta devant son bureau.

— Je voulais juste vous dire qu'on a identifié le type abattu dans le garage de Mme White.

— Ah, oui ? Alors ?

Si

Kirchoff

lui

communiquait

l'information, c'était par pure politesse, parce qu'il avait vu Tom chez Kate et qu'il avait compris que cette affaire l'intéressait.

— Tout est là, dit Kirchoff en montrant le dossier qu'il avait dans les mains.

— Je peux jeter un œil ?

Kirchoff lui tendit les documents.

— Le type est un certain Mario Castellanos.

Il a été libéré il y a quelques jours à peine, mais ce n'était pas son premier séjour à l'ombre. Il a un casier plus épais qu'un annuaire. Pour l'instant, on n'a aucune idée de ce qu'il fichait dans ce garage.

Tom n'en avait aucune idée non plus, même après avoir compulsé le dossier.

Mais en refermant la chemise cartonnée, il avait beaucoup d'autres idées sur tout un tas de choses.

Sur les choses à propos desquelles Kate lui avait menti, entre autres.

26.

Lorsque Tom entra dans son bureau, Kate était au téléphone avec Bryan, qui appelait pour connaître les résultats de l'audience qu'elle venait de quitter. C'était le dernier dossier sur lequel il la supervisait.

Dorénavant, elle n'aurait plus de comptes à ne rendre à personne. L'appel avait interrompu Mona, venue proposer à Kate une robe de soirée en satin noir « à tomber

», pour le dîner de gala en l'honneur de Jim Wolf auquel Kate n'avait aucune envie de se rendre.

— ...

seriez

absolument

ravissante,

chuchotait Mona en quittant le bureau.

Elle tomba nez à nez avec Tom.

— Oh... Bonjour, vous...

Sa façon de saluer Tom attira l'attention de Kate, qui était toujours au téléphone.

Elle regarda Tom entrer et, derrière lui, Mona ouvrir de grands yeux et faire mine de s'éventer. Force était de constater qu'il était sexy. Il n'avait pas l'air de très bonne humeur, mais cela n'empêcha pas le cœur de Kate de se mettre à battre un peu plus vite que la normale.

Elle ne regrettait rien de ce qui s'était passé entre eux. Rien du tout.

Pourtant, lorsqu'elle lui sourit, il ne répondit pas. Son visage resta fermé.

Sinistre, même. Impénétrable. Un malaise sournois s'installa en Kate.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle après avoir raccroché.

— Viens avec moi, on va faire un tour.

Un coup d'œil à la pendule lui apprit qu'il était 16 h 45.

— Où ?

Comme il ne répondait pas, elle eut la certitude que le pire était arrivé et bondit de son fauteuil.

— C'est Ben ? Il lui est arrivé quelque chose

?

— Non. Pour autant que je sache, Ben va très bien. Prends ton manteau.

Elle obtempéra, de plus en plus inquiète.

— Que se passe-t-il ? insista-t-elle en le rejoignant.

Il secoua la tête sans répondre, lui fit signe de sortir et lui emboîta le pas. Sans la toucher. Kate sentit l'angoisse monter en elle.

— Je ne veux pas en parler ici, dit-il enfin.

Ils n'échangèrent plus un mot. Kate signala à Mona qu'elle sortait faire une course, salua Cindy à la réception, lança quelques banalités aux collègues qu'ils croisèrent.

Tom n'ouvrit pas la bouche.

Enfin, lorsqu'ils furent dans la rue, marchant d'un bon pas, elle le prit par le bras.

— Tu veux bien me dire ce qui se passe, oui

? J'imagine les pires horreurs, moi, figure-toi.

Ils arrivaient à hauteur de la cour centrale du temple maçonnique, une merveille architecturale qui consistait en une série de bâtiments reliés par de petits patios. Ici, on trouvait calme et sérénité à toute heure de la journée, à quelques mètres à peine de la cohue urbaine. Tom s'arrêta devant une imposante statue en bronze et lui fit face.

En dehors de quelques touristes ici et là, ils étaient seuls. S'il cherchait la tranquillité, il l'avait.

— Alors ? fit Kate, agacée.

— Mario Castellanos, ça te dit quelque chose ? demanda Tom en la regardant droit dans les yeux.

Le souffle lui manqua soudain, et elle crut qu'elle allait s'évanouir.

— Pourquoi ?

— C'est le nom du type qui a été abattu dans ton garage.

Kate ne répondit pas. Elle ne pouvait pas.

Elle ne supportait plus l'idée de mentir encore, surtout à Tom. Mais elle ne pouvait pas non plus dire la vérité.

— Je me suis renseigné sur lui, reprit Tom.

Il a un casier de trois kilomètres, qui remonte à sa jeunesse à Baltimore. Et tu sais ce qui est drôle ? C'est qu'il se trouvait à Baltimore à la même époque que toi.

Dans le même quartier, en plus.

Il se tut, attendant une réponse.

Kate ne dit rien. Elle avait le sentiment qu'un rouleau compresseur lui écrasait la poitrine.

— Et attends, ajouta Tom. Question coïncidence, j'ai encore mieux. Il était au tribunal le jour de la fusillade. Pour témoigner à un procès. Dans la confusion générale, on a perdu sa trace, puis on l'a retrouvé au moment de l'évacuation du bâtiment. Il était dans une cellule du premier étage, tout seul comme un grand.

Ah, et puis encore un truc marrant : Castellanos était gaucher.

Tom avait un sourire méchant, cette fois.

Désabusé, et méchant.

Kate n'arrivait plus à respirer. Muette, elle le regarda.

— Mais dis quelque chose, bon Dieu ! rugit Tom, les traits défigurés par la colère.

Il l'attrapa par le bras, et elle sentit la puissance de sa poigne à travers son manteau. Mais il ne la secoua pas, ne chercha pas à lui faire de mal. Il l'attira simplement contre lui et plongea son regard dans le sien.

— Que veux-tu que je te dise ? demanda-telle avec une froideur qui l'étonna elle-même.

— La vérité. Connaisais-tu Mario Castellanos ? Durant sa formation de juriste, elle avait appris une règle importante : quand les choses se compliquaient, mieux valait garder le silence.

Elle ne pouvait rien dire. Il était sur la piste de son terrible secret, même s'il n'était encore sûr de rien. Mais entre savoir quelque chose et le prouver devant un tribunal, il y avait un monde. Elle avait passé le week-end avec lui, dormi dans ses bras, mais au bout du compte, Tom était un flic. Une nouvelle fois, elle devait ne compter que sur elle. Sa vie était en jeu.

— Lâche-moi, dit-elle en tentant de se dégager, sans succès.

— Bien. Je prends ça comme un grand oui.

— Tu le prends comme tu veux. Mais tu me lâches.

— Castellanos était le second type que Charlie a vu dans le couloir, n'est-ce pas ?

Tu le connaissais, il était dans le couloir avec toi, et je serais prêt à parier mon badge que c'est lui qui a tué Rodriguez.

Son ton était monté d'un cran. La colère faisait trembler sa voix. Kate se sentit blêmir.

— Bon Dieu, Kate, dis-moi que tu n'as rien à voir avec cette tentative d'évasion et l'introduction d'armes dans le tribunal !

— Je te l'ai déjà dit.

— Oui, et je t'ai crue, comme un idiot !

Il la lâcha brusquement, s'écarta de quelques pas, puis se retourna vers elle.

— Tu crois vraiment que je suis le seul à vouloir te poser ces questions ? Il se trouve que j'ai fait le rapprochement un peu plus vite que les autres parce que je travaille sur la fusillade du palais, que j'ai eu accès au dossier

concernant

le

meurtre

de

Castellanos et que je connais un peu ton passé. Mais je ne peux pas garder ça pour moi ! Je ne peux pas me taire, moi !

— Alors, qu'est-ce qu'on fait là ? Tu voulais me prévenir ?

— Tu veux savoir la vérité ? J'espérais que je me trompais. J'espérais qu'il y avait une explication à tout ce verdier. J'espérais que tu nierais tout. Mais j'ai vu juste. Je le lis sur ton visage.

Il eut un rire amer. Kate serra les poings.

— Tu l'as tué ? Castellanos ? demanda sèchement Tom.

Elle s'attendait si peu à cette question qu'elle ne parvint pas à réprimer sa réponse.

— Non !

Visiblement, il fut surpris aussi. C'était la première réponse à toutes ses questions.

— Ah. Donc, nous avons un non.

— Va te faire voir ! lança Kate en s'éloignant, furieuse contre elle-même. Et ne t'approche plus de moi. Si tu as encore des questions à me poser, je te donnerai le nom de mon avocat, ajouta-t-elle par-dessus son épaule.

Il ne chercha pas à la rattraper, la laissa partir sans un mot. Ce n'était pas plus mal, se dit Kate en songeant qu'elle n'aurait jamais dû entamer une liaison, et encore moins avec un policier.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

Elle le savait, pourtant. Mais elle avait malgré cela pénétré dans la zone interdite.

C'était à cause de son bébé décédé, elle en était certaine. Cette histoire avait brisé la petite carapace

qu'elle s'était construite autour du cœur. Et elle avait laissé Tom entrer.

Aujourd'hui, elle allait devoir l'en faire sortir, et c'était douloureux. Bien fait pour elle.

Lorsqu'elle regagna la rue, les larmes l'aveuglaient, mais elle les ravala.

Je ne vais quand même pas pleurer sur ce type !

Savoir que c'était fini lui faisait mal et l'empêchait de regarder objectivement l'autre aspect du problème : Tom avait compris. S'il parvenait à ajouter quelques pièces à son puzzle, et même s'il n'y parvenait pas, elle risquerait gros. Cette pensée la terrifia. Une seule chose la rassurait : il n'était pas au courant pour David Brady, et Mario étant mort, personne ne l'apprendrait jamais. Or, c'était ce fait-là qui pouvait détruire sa vie.

C'était ce fait-là qui serait retenu.

Car aux yeux de la loi, c'était un fait avéré.

Elle était innocente de tout le reste, elle devait bien garder cela à l'esprit. Elle pourrait donc peut-être surmonter cette épreuve et poursuivre sa vie et sa carrière sans encombre.

Peut-être même qu'elle arriverait à faire passer Tom pour ce qu'il était, un pauvre type obnubilé par des soupçons sans fondement.

Mais cela ne remplacerait pas sa présence, ni le bonheur de ce qu'ils avaient vécu ensemble ces derniers jours.

Cette fois, elle ne parvint pas à retenir ses larmes. Elle les sentit rouler sur ses joues et les essuya d'un revers de main. Autour d'elle, des passants curieux, interloqués ou compatissants ralentissaient. Ses larmes redoublèrent.

Et merde !

Elle s'engagea dans la première allée venue, tourna le dos à la rue et renifla un bon coup avant de s'essuyer les joues avec les deux mains.

Elle ne pouvait pas retourner au bureau avec des yeux de lapin russe, Mona allait...

Ses pensées furent interrompues par un énorme 4 x 4 noir aux vitres fumées qui s'engagea dans l'allée et s'arrêta à côté d'elle.

Elle le regarda, étonnée. L'instant d'après, un coup violent s'abattit sur l'arrière de son crâne, et elle s'effondra.

27.

Quand Tom regagna la rue, Kate avait disparu. Il était fou de rage et jurait à voix basse, se traitant de toutes sortes de noms d'oiseaux. Jamais il n'aurait dû sortir avec elle. Elle l'avait mené par le bout du nez, il en était certain. Pourtant, en fin de compte, quel que soit le nombre de mensonges qu'elle lui avait servis, Kate courait peut-être encore un grand danger, et il était incapable de faire comme si de rien n'était.

Castellanos avait été tué d'une seule balle en plein front. Exactement comme les deux types retrouvés dans la camionnette incendiée. Tous trois étaient liés à la tentative d'évasion du palais de justice. Pas besoin d'être un génie pour en déduire qu'ils avaient sans doute été éliminés par le ou les mêmes tueurs.

Tant qu'il ne saurait pas avec certitude qui était qui dans cette histoire et de quoi il retournait exactement, il allait suivre Kate comme un foutu chien de garde, à moins qu'elle ne retourne à son bureau, où elle serait relativement en sécurité.

Même si Charlie était dans l'incapacité d'affirmer qu'il l'avait vu, Tom était prêt à parier que Castellanos était l'autre homme du couloir de sécurité. Restait à déterminer comment il était parvenu à sortir de sa cellule puis à y retourner. Plus il y réfléchissait, plus il en était convaincu : Castellanos dans le rôle du tueur de Rodrí-

guez, cela tenait bien mieux la route que la version de Kate. Il n'en avait pas encore la preuve absolue - il avait juste vu la vérité sur le visage de Kate. Ses yeux avaient cillé, et elle était devenue blanche comme un linge.

Bingo.

Mais, il l'avait dit à Kate, il était le seul à avoir assemblé toutes les pièces du puzzle.

Pour le moment. Peut-être que personne d'autre n'y arriverait jamais. Peut-être qu'en demandant au labo de refaire des analyses sur l'arme de Charlie, avec laquelle

Kate

avait

soi-disant

tué

Rodríguez, on trouverait une empreinte partielle, de l'ADN, quelque chose appartenant à Castellanos, et il aurait alors la preuve matérielle qu'il recherchait. Mais au lieu d'appeler le labo, il était dans la rue, en train d'essayer de soutirer ses secrets à une femme qu'il aurait dû menotter et placer en détention. Il ne communiquait pas non plus ses réflexions à Fish, Stella ou Kirchoff. Non, il se creusait les méninges pour trouver un moyen, n'importe lequel, d'éviter cela, justement. Kate connaissait Castellanos ; Castellanos avait participé à la tentative d'évasion et tué Rodríguez ; Kate se trouvait dans le couloir de sécurité avec Rodríguez et Castellanos quand tout cela s'était produit. Donc,

en toute logique, la probabilité qu'elle soit impliquée dans la tentative d'évasion semblait très élevée. Si l'on ajoutait à cela le fait qu'elle lui avait menti, ainsi qu'à tout le monde, de nombreuses fois, la probabilité devenait une quasi-certitude. En quoi avait-elle pu aider les candidats à l'évasion ? La première hypothèse qui venait à l'esprit était : en leur faisant parvenir des armes.

Ce qui faisait d'elle, dans le meilleur des cas, la complice d'homicides volontaires.

Le pire des cas était une éventualité qu'il préférait ne pas envisager.

Mais elle lui avait affirmé qu'elle n'avait rien à voir avec la tentative d'évasion, et au fond de lui, malgré tout, il continuait à la croire.

Alors, pourquoi mentait-elle ? De quoi avait-elle peur ? Quelle était la nature exacte de ses liens avec Castellanos ? Et que diable s'était-il donc passé dans le couloir de sécurité ? Car, en y repensant, la femme terrifiée dont le regard s'était rivé au sien tandis qu'on l'entraînait vers ce couloir n'était pas tout à fait la même que celle qui en était sortie.

Et en dépit de ce qu'il avait dit à Kate, il savait qu'il n'aiderait personne à assembler les pièces du puzzle tant qu'il n'aurait pas percé son secret.

En gardant ce qu'il savait pour lui, il compromettait

son

intégrité,

compromettait l'enquête. Il devenait complice. Durant toutes ses années dans la police, jamais il n'avait été tenté de virer de bord. Contrairement à d'autres dans son service, il avait une réputation sans tache.

Il était perçu comme incorruptible. Et il l'était, bon sang !

Qu'il soit prêt à tout perdre pour Kate le consternait et le mettait en rage.

Mais il l'était.

Parce qu'il avait été assez stupide pour tomber amoureux d'elle.

— Madame White ?

C'était une voix d'homme. Elle était douce et rauque, mais le ton avait quelque chose de menaçant qui fit frémir Kate tandis qu'elle reprenait lentement conscience.

— Vous m'entendez ? Madame White ?

Le contact d'un objet froid contre sa nuque la fit sursauter et acheva de la ramener à elle. Ses yeux s'ouvrirent dans une complète obscurité.

La chose froide fut retirée. Froide, et métallique. Comme le canon d'un revolver.

Son cœur tressauta dans sa poitrine, son pouls s'accéléra. Elle ne voyait rien, absolument rien. Et c'était la chose la plus terrifiante au monde.

— Vous êtes réveillée, reprit la voix, satisfaite.

Un tissu doux et sec, semblable à celui d'un drap ou d'une taie d'oreiller, recouvrait ses yeux. Voilà pourquoi il faisait si noir.

S'agissait-il d'un pansement ? Avait-elle eu un accident ? En sentant une douleur lancinante derrière son oreille droite, elle se rappela avoir pris un coup sur la tête.

Instinctivement, elle voulut repousser le pansement, essayé de voir. Mais elle avait les mains menottées dans le dos.

Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque lorsqu'elle comprit que ce n'était pas un pansement qui recouvrait ses yeux, mais un bandeau.

— Qui est là ?

Le ton se voulait dur, mais ce fut un tout petit filet de voix qui sortit de sa gorge. Elle était assise sur un siège en cuir ou en vinyle, entre deux personnes. Elle percevait leur chaleur, sentait leur eau de toilette - il lui sembla reconnaître aussi une vague odeur d'ail - et entendait leurs respirations. Mais la voix qui lui parlait appartenait à quelqu'un d'autre. Elle venait de devant. Kate avait conscience d'être en mouvement, et elle comprit rapidement, à certains sons notamment, qu'elle était dans un véhicule. Assise à l'arrière. La personne qui lui parlait se trouvait, lui semblait-il, à la place du mort.

Le souvenir du 4 x 4 noir qui s'était engagé dans l'allée avant de s'arrêter à sa hauteur lui revint subitement.

— Disons que nous sommes des amis de Mario. *Oh, non. Pas ça...*

— Que voulez-vous ?

Un petit rire lui répondit. Elle frémit.

— Avant d'en venir à ça, je dois vous dire un truc : Mario était plutôt bavard. Il nous a tout raconté. Comment vous avez abattu ce flic à Baltimore, tout ça...

Kate eut l'impression que sa cage thoracique se resserrait, l'empêchant de respirer. Elle faillit nier, mais se ravisa et ne dit pas un mot. Qui que soient ces gens, et quoi qu'ils veuillent, plaider son innocence ne servirait à rien. Ouvrir la bouche, c'était de toute façon leur apporter la confirmation qu'elle savait de quoi ils parlaient. Mieux valait ne rien dire.

— Je suis sûr que vous vous rappelez...

Elle perçut un léger mouvement du côté du siège avant, et l'un de ses gardiens - il devenait assez évident qu'il s'agissait d'hommes - bougea sur son siège et la bouscula.

— Il y a autre chose, en plus.

Elle entendit un petit bruit métallique et se crispa instinctivement. Mais l'arme avec laquelle ils la menaçaient n'était pas un revolver : c'était un magnétophone.

Kate écouta, sous le choc. Il s'agissait d'un enregistrement

de

la

conversation

téléphonique qu'elle avait eue avec Mario le jour où elle l'avait appelé pour lui demander de la retrouver chez elle le vendredi soir.

— Nous avons aussi le pistolet qui a servi à tuer Mario. Il est couvert de vos empreintes - on a fait ce qu'il fallait pendant que vous étiez inconsciente. Vous êtes procureur. Je vous laisse faire le calcul.

Kate avait la nausée. La tête lui tournait.

— A quoi voulez-vous en venir ? demanda-t-elle d'une voix étonnamment ferme.

— À ceci : vous n'appartenez plus à Mario, désormais, mais à nous. Et nous voulons que vous nous rendiez un service.

—Lequel ?

Nouveau petit rire.

— Ne vous inquiétez pas, nous vous le ferons savoir le moment venu. Pour l'instant, rappelez-vous simplement que nous sommes là.

Le véhicule s'immobilisa. Le cœur de Kate cognait si fort qu'elle entendait son pouls.

Sa bouche s'assécha. Que se passait-il ?

Pourquoi s'arrêtaient-ils ? L'homme à sa droite la poussa rudement en avant, puis il lui ôta les menottes.

— Parlez de ceci à quiconque et vous êtes morte, dit la voix.

On lui arracha son bandeau, et elle fut poussée dehors. Elle heurta rudement le sol, à quatre pattes. La portière claqua derrière elle, et les pneus crissèrent quand le véhicule démarra en trombe. C'était bien le 4 x 4 noir, mais elle n'arriva pas à en voir plus. Impossible de lire la plaque d'immatriculation dans le noir.

Car elle était dans le noir. La nuit était tombée. Elle se trouvait dans l'allée derrière son bureau. Penser que Tom, cette fois, n'avait pas été là pour la protéger ne fit qu'accentuer le sentiment de désolation qui était le sien.

Une nouvelle fois, son passé lui revenait en pleine figure. Mais il fallait assurer le quotidien. Aller chercher Ben et rentrer chez elle.

Ignorant sa tête douloureuse et ses genoux écorchés, elle alla récupérer ses clés et s'enquérir de l'endroit où était garée sa voiture. Tom avait demandé qu'on la lui ramène au parking et qu'on confie les clés à Bob, le gardien. Comme il était déjà 18 h 30 et que le parking était presque désert, celui-ci proposa de l'accompagner jusqu'à sa voiture, qui se trouvait au deuxième niveau. Son attaché-case était resté dans son bureau, mais elle ne se sentait pas capable de monter le chercher et de risquer de rencontrer un collègue, aussi accepta-t-elle. Bien sûr, cela revenait à peu près à refermer la porte de l'écurie une fois le cheval échappé, mais tout de même, mieux valait

ne

prendre

aucun

risque

supplémentaire.

Lorsque

les

portes

de

l'ascenseur

s'ouvrirent au deuxième sous-sol, la première chose qu'elle vit fut Tom. Ses yeux s'écarquillèrent. Un instant, un bref instant, elle fut si heureuse de le voir qu'elle n'eut plus mal du tout. Puis la réalité reprit le dessus, et elle se renfrogna.

Il allait et venait devant sa Camry, visiblement inquiet, se passant la main dans les cheveux tout en parlant au téléphone. Il se retourna, la vit et se figea.

En la regardant avancer vers lui, il dit quelque chose à son interlocuteur et referma son téléphone d'un claquement.

Ses yeux restaient rivés sur elle. Sa fureur était palpable.

— Vous connaissez ce monsieur, madame White ? demanda Bob, l'air soucieux, tandis qu'elle se raidissait et relevait le menton en réponse au regard de Tom.

Déjà, le gardien empoignait le talkie-walkie accroché à sa ceinture.

— Oui, oui.

— Vous êtes sûre ? Parce qu'il a l'air...

Bob s'interrompit, de peur que Tom ne l'entende. Mais Kate avait compris ce qu'il voulait dire. Furibond. À cran. Dangereux.

— Bon sang, mais où étais-tu ? s'écria Tom en venant à sa rencontre.

Il ignora Bob, ce qui était une indication supplémentaire de sa contrariété.

— Merde ! Tu m'as foutu la trouille !

— Dites donc, vous, faudrait peut-être surveiller votre langage en présence de...

commença Bob en accélérant le pas pour garder une foulée d'avance et s'interposer entre elle et Tom.

D'un mouvement brusque, Tom lui fourra son badge sous le nez et le fusilla d'un regard glacial, ce qui eut l'effet escompté : Bob se tut et s'arrêta net.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit Kate. Je le connais. Merci de m'avoir accompagnée.

Bob s'éloigna, maussade.

— Où

étais-tu

passée ?

grommela

rageusement Tom. Je suis allé à ton bureau je ne sais combien de fois. J'ai fait tous les étages de ce foutu immeuble. J'ai refait dix fois le trajet entre ici et le temple, en changeant d'itinéraire. C'était comme si tu avais disparu de la surface de la terre.

Cette fureur avait un côté positif : elle rendait Tom totalement incapable de remarquer que Kate venait de subir un réel traumatisme.

Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle était parfaitement calme, et elle en était fière.

Elle constata qu'il s'était garé à côté de sa voiture.

Comme elle le dépassait, il lui saisit le bras.

— Attends une minute. Ça fait une heure et demie que je me ronge les sangs, et tu ne veux même pas me dire où tu étais ?

— Cela ne te regarde pas, répliqua Kate en se dégageant. Tu te rappelles notre conversation, tout à l'heure ? L'histoire de l'avocat, tout ça ? Au cas où tu ne l'aurais pas pigé, c'était toi en train de te faire jeter.

Il la regarda, incrédule. Elle en profita pour se glisser dans sa voiture et verrouiller les portières.

— Bon sang, Kate...

Il frappa le capot lorsqu'elle mit le contact et ne s'écarta de son chemin que lorsqu'elle enclencha la vitesse.

Tu fais bien.

Il la suivit jusque chez les Perry. Ce qui ne lui posa pas de problème. Lorsqu'elle arriva chez Suzy, elle avait un plan. Elle allait récupérer Ben et s'enfuir.

Elle ne savait pas exactement qui étaient les truands au 4 x 4. Ce qu'elle savait, c'est qu'ils lui faisaient peur, bien plus que Mario. Il ne s'agissait pas de petits voyous des rues. Ils étaient plus menaçants, plus organisés, plus aguerris. On aurait dit des professionnels. Des gars de la mafia.

Les Dragons Noirs étaient-ils associés à la mafia ? Elle l'ignorait et, à vrai dire, s'en contrefichait. Dans quelques jours, ce serait le cadet de ses soucis.

Tout cela était trop gros et trop dangereux pour elle. S'en prendre à Mario était une chose. Face à un groupe comme celui-ci, elle partait perdante. Elle savait comment ces gens-là travaillaient. Si elle acceptait une seule fois de faire ce qu'ils demandaient, elle mettrait le doigt dans un engrenage qui menait soit à l'obéissance totale, soit à la mort. C'était aussi simple et aussi terrible que ça.

Partir ce soir était impossible. Elle n'avait pas assez d'argent. Pour pouvoir aller en Californie - ou peut-être dans l'Oregon ou dans l'État de Washington, le plus loin possible -, elle avait besoin d'un petit pécule. Sur son compte en banque, il n'y avait pour l'instant que sa dernière paie.

Pouvait-elle se permettre d'attendre la suivante ?

Les truands au 4 x 4 avaient parlé d'un «

service ». Mais elle ignorait de quel type de service il s'agissait et n'avait aucune idée de la date à laquelle il lui serait réclamé.

Et attendre de le découvrir n'était probablement pas une bonne idée.

Elle pouvait vider son plan d'épargne retraite, sur lequel il devait y avoir environ mille dollars. Elle pouvait mettre certains objets au clou. Son alliance, qu'elle ne portait jamais, mais qu'elle gardait soigneusement pour la donner à Ben un jour. Un Caméscope. Probablement d'autres choses, en cherchant bien. C'était un moyen facile et rapide de réunir de l'argent - elle l'avait fait de nombreuses fois auparavant. Cela ne ferait pas une grosse somme, mais ajoutée à son salaire, il faudrait bien que cela suffise, au moins à payer un logement pour quelques semaines. Et en attendant de trouver un vrai boulot, elle pourrait travailler comme serveuse si nécessaire.

La perspective de laisser derrière elle tout ce pour quoi elle avait travaillé si dur la rendait malade. La maison, les meubles -

elle allait devoir tout abandonner, sauf ce qu'elle pourrait transporter dans sa voiture. Embarquer

toutes ses affaires dans un camion de location n'était sans doute pas une idée très sage. Il était très possible qu'on la surveille.

Et puis, il y avait son travail en cours au bureau. Des audiences. Des dépositions.

Des procès. Tout laisser en plan la bouleversait. Mais c'était le seul moyen.

Elle devait penser avant tout à sa sécurité et à celle de Ben.

Elle était presque sûre que les truands ne chercheraient pas à la retrouver. Elle ne représentait pas une menace pour eux, pas comme elle l'avait été pour Mario.

Elle allait donc disparaître.

Chez les Perry elle eut du mal à faire comme si de rien n'était, s'excusant d'être en retard, posant les questions habituelles sur la journée de chacun, mais n'ayant qu'une chose en tête : ils allaient partir.

Ben serait triste.

Elle serait triste.

Mais avait-elle le choix ?

— Ça va, maman ? demanda Ben, alors qu'ils arrivaient à la maison.

En appuyant sur la télécommande du garage - Seigneur, elle allait même regretter

cette

porte

à

ouverture

désespérément lente -, elle regarda Ben.

— Je vais très bien. Pourquoi ?

— Parce que je t'ai dit que j'avais marqué un panier au basket, et tout ce que tu as répondu, c'est « han-han ».

— Tu as marqué un panier ? Super !

En dépit de tout, le visage de Kate s'illumina. Ben hocha la tête et lui sourit fièrement.

— C'était un coup de bol. J'ai juste jeté le ballon en l'air, il a touché le bord du panier et il est tombé dedans.

— Génial. Et sinon, les aut...

La porte était ouverte, et elle s'apprêtait à avancer lorsque Ben l'interrompit.

— Il faut que j'aille le dire à Tom.

Il ouvrit sa portière et bondit dehors. Kate regarda dans le rétroviseur. La Taurus venait de s'engager dans l'allée.

28.

Kate entra dans le garage, coupa le moteur et descendit de voiture. Tom s'était garé dans l'allée. Ben avait couru jusqu'à lui et lui racontait sans doute déjà, au comble de l'excitation, le panier qu'il avait marqué.

Tom l'écoutait en souriant.

L'estomac de Kate se retourna.

Ce serait difficile de tout abandonner, mais le pire serait de quitter Tom.

Entamer une relation avec lui avait été une erreur, y mettre un terme était la seule option possible, mais laisser Tom derrière elle la ferait souffrir plus que tout le reste, elle le savait.

Se composant un visage impassible, elle les rejoignit.

— Il faut rentrer, mon chéri, dit-elle à Ben.

Tom leva les yeux vers elle. Son sourire avait disparu. Il s'était apparemment calmé pendant le trajet, mais sa colère était latente. Elle le comprit à la dureté du regard qu'il lui lança.

— Tu veux parler à Tom, c'est ça ?

demanda Ben en les dévisageant tour à tour.

Pas facile de cacher quelque chose à cet enfant...

—Exactement. Alors, tu veux bien filer, s'il te plaît ? Ben fit une grimace, regarda Tom, qui hocha la tête, compatissant, et se dirigea vers la maison.

— Tu peux t'attaquer à tes devoirs, lança Kate par habitude.

Elle savait pourtant qu'il n'allait pas le faire et que, d'ailleurs, ses devoirs n'avaient plus grande importance. Dans une semaine ou deux, il serait dans une nouvelle école.

— Je veux que tu partes, dit Kate sans préambule lorsque Ben disparut dans la maison. On s'est bien amusés, mais maintenant, c'est fini.

Appuyé contre sa voiture, Tom la fixa d'un œil morose.

— Écoute, je sais que tu me mens depuis le début. J'avoue que je ne sais pas vraiment ce que tu caches, mais je finirai par le découvrir, à moins que tu ne souhaites nous simplifier la tâche à tous les deux et me le dire.

— Au revoir, Tom.

— Ce sont des tueurs à gages, Kate. Le meurtre de ces deux gars dans la camionnette calcinée, celui de Castellanos, c'est du boulot de pros. Je suis prêt à parier mon badge là-dessus. Ce qui me flanque

une peur bleue, c'est l'idée que tu puisses être la suivante. Réfléchis à ça : tous les gens qui étaient impliqués d'une manière ou d'une autre dans cette tentative d'évasion sont morts aujourd'hui

- sauf toi.

Kate se figea et serra les poings. Et si les gars du 4 x 4 revenaient, mais cette fois-ci avec l'intention de tuer ? Et s'ils n'étaient pas les seuls à lui vouloir du mal ?

— Je n'arrête pas de te le dire, je n'avais rien à voir avec ça.

Son cœur battait la chamade. Elle devait se forcer pour respirer normalement.

— Et je te crois sur parole, dit-il en se redressant. Tu veux mettre un terme à notre relation ? Très bien. Pas de problème. C'est fini. Mais que toi et Ben restiez seuls ici la nuit ne me plaît pas.

Même avec les nouveaux verrous et le système d'alarme, tu es une cible trop facile. Il suffit d'enfoncer la porte d'un coup de pied, de tirer quelques balles et de déguerpir avant que la police ne débarque.

Trop facile, surtout pour un professionnel.

Kate sentit sa gorge se serrer. Elle n'avait jamais vu les choses sous cet angle. Et elle aurait aimé ne pas les voir ainsi ce soir.

— Et si tu exposes à toute la police de Philadelphie ta version de ce qui s'est passé dans le couloir du palais de justice, je n'aurai plus de souci à me faire pour ma sécurité, n'est-ce pas ? Parce que je serai en prison.

— Je n'ai pas l'intention de dire quoi que ce soit à qui que ce soit pour l'instant. En dehors de Fish et moi, personne n'a de soupçons sur toi. Et moi, j'ai une version, comme tu dis, mais pas de preuves.

— Bon, très bien. Tu peux rester, lâcha-telle d'un ton assez revêche, avant d'ajouter, plus gentiment : Merci.

Et elle ne parlait pas seulement de sa proposition de veiller la nuit sur Ben et elle.

— Je t'en prie.

Elle se retourna et se dirigea vers la maison. Accepter qu'il reste, le temps qu'elle rassemble ses affaires et décampe avec Ben, était une bonne idée. Il y avait trop d'inconnues dans cette histoire.

Mieux valait accepter sa protection.

Ce qu'elle redoutait, c'était l'effet de sa présence sur son cœur.

Deux jours plus tard, Kate dut se rendre à l'évidence : elle essayait de gagner du temps. Tout en s'occupant de préparer sa fuite, elle ne cessait de remettre son départ au lendemain. Pendant la journée, elle continuait à gérer ses dossiers en prenant soin de tout annoter très précisément pour éviter un trop grand flottement au moment où son successeur - probablement Bryan dans un premier temps - prendrait la relève. Elle amassa autant de liquide qu'elle le put, prépara les valises en douce et

les mit dans le coffre de la Camry. Elle rangea aussi dans le coffre ses biens les plus précieux - le livre de naissance de Ben, les rares choses qui lui venaient de son père, des souvenirs précieux et des photos irremplaçables.

Lorsque Bryan l'appela pour discuter d'un dossier en cours, ou quand Mona lui apporta sa longue robe noire et ses boucles d'oreilles en strass en insistant pour qu'elle les essaie, elle joua le jeu.

Accepter l'idée de quitter Tom fut beaucoup plus difficile.

Il ne se passait pourtant plus rien entre eux. Il la retrouvait au bureau en fin de journée et la suivait jusque chez elle ; il dînait avec eux, jouait au basket avec Ben (qui n'avait plus marqué d'autre panier à l'école, mais semblait le prendre avec philosophie), regardait la télé et dormait sur le canapé. Il ne lui posait aucune question et lui parlait d'ailleurs très peu.

Leur relation aurait pu être qualifiée de polie mais réservée. Lorsque Ben demanda à Kate en privé s'ils s'étaient disputés, Kate répondit : « Bien sûr que non », mais son fils lui jeta un regard qui signifiait : « C'est ça, ouais. » En tout état de cause, Tom n'était là que pour assurer leur protection, et Kate s'efforçait de l'éviter. Elle avait le sentiment qu'il en faisait autant de son côté. Néanmoins, le simple fait de vivre sous le même toit que lui lui apprit certaines choses : il était bougon et taciturne le matin avant d'avoir bu son café. Il laissait de la vaisselle sale dans l'évier et ne rabattait pas la lunette des toilettes. Le soir, il était enjoué avec Ben, beaucoup moins avec elle, même si elle sentait parfois son regard la suivre dans la pièce.

Mais tout bien considéré, elle aimait l'avoir à la maison.

Elle n'aurait jamais dû accepter qu'il reste.

Car maintenant, elle n'avait plus du tout envie de partir.

Vers midi le jeudi, elle reçut le message qu'elle attendait. Elle était aux toilettes lors d'une suspension de séance au palais de justice, qui avait rouvert, lorsque quelque chose attira son regard vers la droite.

Sous la cloison qui la séparait du box voisin, elle vit le pied d'un homme, en pantalon et mocassins noirs. Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Bonjour, madame White. Il est presque temps pour vous de nous rendre ce service.

Répondez si vous m'entendez.

Elle était glacée jusqu'au sang. Mais que pouvait-elle faire ? Se boucher les oreilles ?

Faire semblant d'être sourde ? Bondir et détalé ?

Joue le jeu.

— Je vous entends, dit-elle.

— Bien. Demain soir, vous vous rendez à un dîner de gala pour Jim Wolf, au théâtre du Trocadéro. Nous vous appellerons là-

bas pour vous donner de plus amples instructions. Veuillez répéter ce que je viens de dire.

Les poings de Kate se crispèrent sur ses genoux.

— Vous m'appellerez pour me donner des instructions pendant que je serai au dîner pour Jim Wolf.

— C'est cela. Vous allez à ce dîner, vous y restez jusqu'à ce qu'on vous appelle, vous faites ce qu'on vous demande, et tout ira bien. Si vous vous plantez, ou si vous parlez de ça à qui que ce soit, vous êtes morte. C'est compris ?

— Oui.

— Bien.

Elle entendit s'ouvrir la porte du box voisin et son interlocuteur sortir d'un pas rapide.

Il lui fallut un long moment pour retrouver ses esprits et cesser de trembler. Elle fut même en retard pour la reprise de l'audience.

Qu'allaient-ils lui demander de faire ?

A première vue, rien de bon.

Peut-être allait-elle devoir transmettre un message ? Ou voler quelque chose, ou quelqu'un ? Ou...

Plus elle y réfléchissait, pires étaient les hypothèses qu'elle envisageait. Jim Wolf était

un

personnage

hautement

controversé. Un ancien vice-président visiblement bien placé pour devenir le candidat républicain aux futures élections présidentielles. Il était tout à fait concevable qu'il soit le prochain président des États-Unis. Son service de sécurité était impressionnant. L'accès au dîner de gala était strictement contrôlé. Elle avait déjà dû remettre le nom de la personne qui l'escorterait à la soirée - Tom, à qui elle avait demandé de l'accompagner quand tout allait pour le mieux entre eux - pour obtenir l'aval du FBI ou des Services secrets, elle ne savait pas très bien.

Était-il possible qu'ils cherchent à l'utiliser dans une tentative d'assassinat ?

C'est un signe. Il faut qu'on parte. Ainsi, rien ne pourra avoir lieu.

Mais elle devait faire attention. Ils savaient où elle garait sa voiture. Ils l'avaient déposée dans l'allée lundi. Ils l'avaient trouvée dans les toilettes aujourd'hui.

On l'épiait. Mais qui ? Le pire, c'était qu'elle n'en avait pas la moindre idée. Ce pouvait être n'importe qui - des collègues, des jurés, des employés du palais, des passants. Kate frémit en pensant que cette

surveillance

était

peut-être

même

permanente.

Ils ne doivent pas deviner que je vais partir.

De retour à son bureau, elle traita les affaires courantes, mit de l'ordre dans ses dossiers et fit un peu de rangement, évitant les échanges avec ses collègues. Le moment venu, elle prit son attaché-case -

l'argent était caché dedans - et son manteau. Elle aurait aimé de tout son cœur pouvoir dire au revoir à Mona, à Bryan, à Cindy et au reste de l'équipe du neuvième étage. Elle avait été fière de travailler là, fière d'être l'une d'eux, fière de la vie qu'elle s'était forgée pour elle-même et pour Ben. Mais elle partit comme tous les soirs, pour n'éveiller aucun soupçon, à peine un peu plus tôt que d'habitude afin d'éviter Tom. Et ce fut avec une énorme boule dans la gorge qu'elle quitta l'immeuble pour la dernière fois.

En principe, elle aurait dû retrouver Tom à l'arrière de l'immeuble à 18 heures, comme tous les soirs. Tom attendrait un moment, elle le savait. Il l'appellerait sur son portable. Il se rendrait à son bureau. Il la chercherait dans l'immeuble. D'abord, il serait inquiet, puis, quand il verrait que sa voiture n'était plus là, il devinerait qu'elle était partie sans lui, et il serait furieux.

Une fois qu'elle aurait récupéré Ben et qu'ils seraient tous les deux en sécurité hors de la ville, elle l'appellerait et lui annoncerait qu'elle partait. Mais pas avant.

Et sans lui dire pourquoi.

Malgré le danger, elle fit un dernier crochet par sa maison. Il y avait encore certains objets qu'elle devait récupérer. Le doudou de Ben. Quelques-unes de ses peluches préférées. Le livre qu'il lisait en ce moment. Le ballon de basket pour débutants.

C'est le ballon qui la fit finalement pleurer.

Quand elle sortit de sa maison pour la dernière fois, les larmes coulaient sur ses joues, et c'était entièrement à cause de ce fichu ballon de basket.

A partir de ce jour et pour toujours, chaque fois qu'elle le regarderait, elle penserait à Tom.

Et son cœur se briserait.

À

quel

moment

était-elle

tombée

amoureuse de lui ? Elle l'ignorait. Mais le résultat était là.

Elle ne s'attarda pas chez les Perry. Ne sachant pas, bien sûr, qu'il ne les reverrait jamais, Ben leur lança un « salut »

nonchalant, auquel elle fit écho, avec, elle l'espérait, la même décontraction.

— C'est quoi, tout ça ? demanda-t-il, comme elle s'y attendait, en découvrant les affaires empilées sur le siège avant, sur lesquelles Kate avait pourtant posé son manteau.

— Oh, rien. Des trucs que j'ai récupérés aujourd'hui. Elle s'était demandé une grande partie de l'après-midi si elle devait lui dire la vérité, mais avait décidé de temporiser le plus longtemps possible. Elle redoutait surtout qu'il se mette à pleurer et la supplie de ne pas partir. S'il pleurait, elle pleurerait aussi. Or il fallait absolument qu'elle garde son calme.

— Comment ça s'est passé à l'école ?

La tentative de diversion opéra. Ben lui raconta sa journée, et elle fit les commentaires qu'elle espérait appropriés, tout en bifurquant non pas vers la maison, mais vers l'autoroute. Il allait bientôt réaliser qu'ils ne prenaient pas le chemin habituel et lui poserait la question...

La nuit tombait. Ses phares éclairèrent des arbres quasi dénudés, un garage au rideau métallique, un terrain vague, tandis qu'ils quittaient le quartier résidentiel. En s'arrêtant au stop juste avant l'accès à l'autoroute, elle vit qu'il était 18 h 10. Tom devait être en train de s'impatienter. Il n'était probablement pas encore trop inquiet à son sujet, mais ça n'allait pas tarder.

Partir était un tel déchirement...

— Qui c'est ? demanda soudain Ben, la tirant de ses pensées.

Presque au même moment, la vitre arrière gauche explosa. Elle sentit de petits éclats de verre Securit voler jusqu'à sa tête et se retourna précipitamment.

— Maman ! hurla Ben, terrorisé.

Un homme vêtu de noir, avec des gants noirs, avait passé un bras dans l'ouverture béante et cherchait à ouvrir la portière.

— Non ! cria-t-elle.

Une voiture pila devant elle dans un crissement de pneus, l'empêchant de redémarrer. Un homme en jaillit. Derrière elle, un deuxième véhicule s'arrêta à son tour, lui coupant toute retraite. Sans cesser de hurler, Kate se rua entre les deux sièges avant pour essayer de saisir Ben et de le retenir avant que

l'homme, qui avait réussi à ouvrir la portière et qui... non, non, c'était impossible... sortait son fils de la voiture !

— Laissez-le tranquille !

— Maman !

Elle n'arrivait pas à le tenir. Son blouson bleu, en tissu satiné, lui glissait entre les doigts.

— Ben ! cria-t-elle lorsqu'elle lâcha prise.

Aussitôt, elle se précipita dehors.

— À l'aide, à l'aide !

Mais l'endroit était désert, mal éclairé, et il faisait presque nuit.

Il n'y a personne pour nous aider.

— Maman ! Maman !

— Lâchez-le !

Comme elle tentait d'agripper la main de Ben, elle reçut un violent coup à l'arrière de la tête. Aveuglée par la douleur, elle tomba à genoux et se serait sans doute évanouie si le désir forcené de sauver son fils ne l'avait maintenue consciente. Tandis que le monde tournoyait autour d'elle, ses yeux ne le quittaient pas. Il se débattait comme un forcené, donnant de grands coups de pied dans tous les sens. Mais seul contre cet homme immense cagoule de noir, il n'avait aucune chance. L'homme l'entraîna vers la camionnette blanche qui bloquait la Camry à l'arrière.

— Maman !

— Ben ! gémit-elle d'une voix étranglée tandis qu'elle tentait de se relever.

Elle ne vit l'autre homme qu'au dernier moment. Il la frappa à l'estomac, et ce fut comme si un train l'avait heurtée de plein fouet. Pliée en deux, le souffle coupé, elle faillit vomir et tomba de nouveau à genoux. Puis il se plaça derrière elle, passa un bras autour de son cou et la força à se relever.

— Vous n'auriez pas dû essayer de vous enfuir.

Elle reconnut sa voix. C'était l'homme du 4

x 4 et des toilettes.

— Maman ! Maman !

La voix terrifiée de Ben lui transperça le cœur.

Tremblante, les genoux à peine en mesure de soutenir le poids de son corps, Kate eut un haut-le-cœur

et s'étrangla. Ben venait d'être jeté au fond de la camionnette blanche. La portière glissa sur ses rails et claqua.

Ben !

Son hurlement ne résonna qu'à l'intérieur de sa tête, car le bras autour de son cou était désormais trop serré pour permettre à ses cris de s'échapper.

« Ben ! » cria-t-elle de nouveau silencieusement tandis que la camionnette démarrait en trombe, avant de disparaître dans la nuit.

— Madame White, il faut que vous m'écoutez attentivement, dit l'homme qui la tenait. Vous n'avez pas obéi aux ordres, et vous avez mis votre fils en danger. Ce soir et demain, vous allez vous comporter normalement, comme si tout allait bien.

Demain soir, vous allez vous rendre à ce dîner de gala. Vous attendrez qu'on vous appelle et vous ferez ce qu'on vous demandera.

Il marqua une pause et relâcha juste assez sa prise pour permettre à Kate de respirer un peu.

— Vous faites ça, vous récupérez votre fils.

Vous allez raconter cette histoire aux flics ou à qui que ce soit d'autre, vous ne répondez pas au téléphone, ou vous ne faites pas ce qu'on vous dit, et votre garçon est mort. Vous comprenez ?

— Ben, gémit Kate, les yeux désespérément rivés sur la direction prise par la camionnette.

— Vous comprenez ? insista l'homme en serrant de nouveau son bras.

— Oui. Oui !

Il la lâcha. Ses genoux se dérobèrent, et elle s'effondra.

29.

Ils allaient tuer Ben.

La peur glaçait le sang de Kate ; son cœur cognait, lent et sourd. A deux reprises, elle dut se garer pour vomir durant le court trajet qui la ramena chez elle. Elle ne savait que trop comment fonctionnaient ces gens.

Ils avaient Ben, maintenant. Quoi qu'elle fasse, ils le tueraient. Attendraient-ils même jusqu'au lendemain ? Ou était-il déjà...

Cette pensée lui donna le tournis.

« Arrête », s'ordonna-t-elle tandis que des images de son petit garçon terrifié et martyrisé défilèrent dans son esprit.

En frémissant, elle se força à éloigner ces pensées épouvantables. Si elle ne gardait pas la tête froide, Ben n'aurait réellement aucune chance.

Faites qu'il ne lui arrive rien de mal !

Arrivée chez elle, elle ressentit une vague de nausée si forte qu'elle faillit ne pas atteindre les toilettes à temps.

Je n'aurais pas dû attendre. J'aurais dû partir hier, ou la veille...

Elle était restée pour obtenir plus d'argent.

Elle était restée parce que partir lui faisait horreur. Elle était restée à cause de Tom.

Tom.

Penser à lui la calma un peu. Elle avait quelqu'un vers qui se tourner, quelqu'un de son côté, après tout.

Vous allez, raconter cette histoire aux flics ou à qui que ce soit d'autre... et votre garçon est mort.

Mais Ben mourrait si elle ne le faisait pas, elle en était convaincue.

Je dois faire attention. Il se peut qu'ils soient en train de me surveiller.

Bien. Il faut que tout ait l'air plausible. Je suis chez moi, en train de faire exactement ce qu'ils veulent.

Rapidement, elle fit le tour du rez-de-chaussée, alluma toutes les lampes, ferma les rideaux en s'assurant que les panneaux se rejoignaient au centre, afin que personne ne puisse voir à l'intérieur. Puis elle monta dans sa chambre et fit de même. Enfin, elle appela Tom.

— Bon sang, mais où es-tu ? s'écria-t-il aussitôt. Nom de Dieu, Kate...

— Tom, écoute-moi.

Il dut entendre la détresse dans sa voix, car l'inquiétude prit aussitôt le pas sur sa colère.

— Que se passe-t-il ?

Elle inspira profondément. Savoir qu'ils étaient en train de l'observer la perturbait.

Si elle avait pensé qu'en leur obéissant elle avait une chance de revoir Ben, elle aurait fait n'importe quoi. Mais elle n'y croyait pas. Parler était la seule solution, si solution il y avait.

— Il est arrivé quelque chose, lâcha-t-elle d'une voix rauque.

— Je te rejoins tout de suite. Elle essaya de réfléchir.

— Non, non. Ne viens pas à la maison.

Arrête-toi au carrefour entre Spruce et Mulberry et attends-moi là.

— Mais que se passe-t-il, bon sang ?

— Tom, je t'en prie. Combien de temps te faut-il pour arriver ?

— Un quart d'heure maximum.

— Bon. Gare-toi et reste dans la voiture. Je te rejoins.

— Kate, dis-moi ce qui se passe, nom de Dieu !

— Tout à l'heure. Et elle raccrocha.

Elle était en tailleur-pantalon noir et chaussures plates, la tenue idéale pour passer inaperçue dans la nuit. Elle retourna dans le garage chercher son manteau noir dans la voiture, s'interdisant de regarder les affaires de Ben qui se trouvaient

dessous.

Son

manteau

boutonné

jusqu'au

menton,

elle

s'enveloppa la tête dans son écharpe de laine grise pour cacher ses cheveux blonds, trop voyants. Dans le salon, elle alluma la télé, afin de renforcer l'illusion d'une présence. Puis elle alla dans la cuisine, éteignit la lumière et attendit un moment.

Enfin, elle inspira un grand coup, ouvrit la porte du jardin et se glissa dehors.

La lune d'un blanc laiteux était pleine, mais encore basse dans le ciel et ne projetait qu'une faible lumière. Il faisait froid, le vent soufflait, et cela lui fit du bien. Le cœur battant, elle progressa en jetant des regards furtifs dans tous les sens, n'avançant que dans les endroits les plus sombres. Une fois au carrefour, elle demeura soigneusement hors de vue et guetta Tom. Il arriva quelques minutes après elle. Sans lui laisser le temps de se garer, elle sortit de l'obscurité et alla frapper à la vitre du côté passager. La portière se déverrouilla avec un *clic*, et elle se glissa dans sa voiture.

D'un

regard

angoissé,

elle

balaya

l'obscurité autour d'eux. Le plafonnier n'était resté allumé que quelques secondes.

Quelqu'un avait-il pu les voir malgré tout ?

Faites qu'ils ne surveillent pas tout le quartier !

— Bon sang, mais à quoi ça rime, tout ça ?

Kate s'enfonça dans le siège, serrant ses bras autour d'elle, tremblante.

— Ne reste pas là. Démarre. Quitte ce quartier.

Il obtempéra sans poser d'autres questions et prit la direction du centre-ville.

— C'est horrible. Ils ont enlevé Ben.

— Quoi ? Il pila.

— Ne t'arrête pas ! S'ils nous voient...

— Qui ça, « ils » ? Qui peut nous voir ? Qui a enlevé Ben ?

Tom redémarra. Ses mains étaient crispées sur le volant, ses traits tendus, mais sa voix calme, posée.

Kate

repensa

instantanément au flic qui avait essayé de parler à Rodriguez dans la salle deux cent sept du tribunal.

— Je ne sais pas. La mafia, je crois. Ou peut-être... je n'en sais rien. Tout ce que tu soupçonnais à mon sujet... c'est vrai. J'ai menti. Sur tout ça. Je... Ils ont dit qu'ils le tueraient si j'allais voir la police ou qui que ce soit. Mais je pense qu'ils le tueront de toute façon. Je ne sais plus quoi faire.

Aide-moi, je t'en prie.

Elle tremblait tant qu'elle claquait des dents.

Elle entendit Tom inspirer profondément.

— Très bien. Quand ont-ils enlevé Ben ?

La maîtrise de soi dont il faisait preuve aida Kate à se ressaisir. Elle ne pouvait pas perdre les pédales. La vie de Ben était en jeu.

— Il y a une demi-heure environ.

— Ça s'est passé où ?

— Pas très loin de chez les Perry. J'étais arrêtée à un stop, sur le point de tourner pour prendre la voie express, et... ils l'ont tiré de la voiture.

Son estomac se retournait. Les larmes lui montaient aux yeux.

— Qui l'a tiré de la voiture ?

— Je te l'ai dit, je n'en sais rien. J'ai vu deux hommes, qui portaient des passe-montagnes. L'un d'eux m'a frappée, l'autre a attrapé Ben. Mais il devait y en avoir d'autres dans la camionnette et dans la voiture.

Tom lâcha un juron à mi-voix. Mais lorsqu'il reprit la parole, ce fut sur le même ton posé.

— Peux-tu me faire une description un peu plus détaillée des véhicules ? Ça aide beaucoup d'être précis quand on lance un avis de recherche.

— C'était une camionnette blanche, avec une porte coulissante, comme un utilitaire.

Et une voiture sombre. Une grosse berline.

Les menaces proférées par l'homme lui revinrent alors, et la terreur l'envahit.

— Tu ne peux pas lancer un avis de recherche. Ils m'ont dit de ne pas appeler la police. Ils m'ont ordonné de rentrer chez moi, de me comporter comme si de rien n'était. J'ai allumé les lumières et la télé pour qu'ils pensent que j'étais encore à la maison.

Elle se tut un instant, presque essoufflée, puis reprit :

— Ils veulent que je fasse quelque chose pour eux demain soir, au cours du dîner de soutien à Jim Wolf. Ils ont dit qu'ils m'appelleraient quand je serai sur place, pour me dire ce qu'ils veulent que je fasse.

Si je le fais, ils libéreront Ben. Sinon, ils le tueront.

— Bon sang...

Un instant, l'émotion noua la voix de Tom.

Puis il se ressaisit.

— Écoute, Kate, je dois émettre un avis de recherche pour ces deux véhicules, tout de suite. Et je dois appeler Rick Stuart, de la brigade d'intervention - ils ont les compétences nécessaires, ce sont toujours eux qui interviennent dans les affaires d'enlèvement. Je dois aussi contacter Mac Willets, au FBI.

— Non.

Kate se balançait d'avant en arrière sur son siège, le regard vide. La panique avait un goût de bile dans sa gorge.

— Tu ne peux pas. Ils m'ont suivie. Ils savent des choses sur moi. Et s'ils écoutent les fréquences de la police ? Ils sauront que je l'ai contactée. Et si l'un d'eux est un flic ?

Tom demeura silencieux un instant.

— Tu es un peu parano, là.

— Non. Non, je ne suis pas parano. On ne peut pas savoir.

— Très bien. Alors, on va aller chez moi, tu vas tout me raconter, et ensuite, on verra ce qu'il y a de mieux à faire.

Kate n'objecta rien. C'était ce qui ressemblait le plus à un plan, et elle n'avait pas mieux à proposer.

Un quart d'heure plus tard, après qu'elle eut insisté pour qu'ils se garent dans une petite rue adjacente et entrent par la porte de derrière, ils pénétraient dans le salon de Tom.

Il alluma la lumière et la dévisagea.

— Comment te sens-tu ? Tu as dit qu'ils t'avaient frappée. Où ça ?

Kate se doutait qu'elle n'avait pas bonne mine. La tête lui tournait ; elle avait des nausées, grelottait et transpirait en même temps. Ses yeux étaient gonflés et irrités, ses lèvres parcheminées.

— Ça n'a pas d'importance.

Son regard croisa celui de Tom. Sa voix trembla.

— J'ai tellement peur qu'ils fassent du mal à Ben.

— Viens là.

Il l'attira dans ses bras et la serra fort, lui offrant un réconfort silencieux pendant quelques instants. Kate referma ses bras autour de sa taille, appuya son visage contre sa poitrine et inspira son odeur familière, sentit sa chaleur. Qu'aurait-elle fait si elle n'avait pas pu se tourner vers lui

? Il était si solide, si fort... Elle avait une confiance absolue en lui. Mais elle ne s'autorisa qu'un moment de relâchement avant de se dégager de son étreinte.

Il la laissa s'éloigner.

Se tordant les mains, elle le regarda avec anxiété.

— Il faut que je te raconte ce qui s'est passé, pour qu'on décide de ce qu'on va faire.

— Tu n'as mal nulle part ? Tu en es sûre ?

— J'en suis sûre.

— Alors, je t'écoute.

Il déroula l'écharpe qu'elle avait passée autour de sa tête, défit son manteau. Elle l'enleva et le jeta avec l'écharpe sur un petit fauteuil à bascule, près de la cheminée.

— Assieds-toi, d'abord. Tu as l'air au bord de l'évanouissement.

C'était effectivement le sentiment qu'elle avait. Elle se laissa tomber sur le canapé et sirota le whisky-Coca -beaucoup de whisky très peu de Coca - qu'il lui apporta, en lui racontant rapidement toute l'histoire. Les débuts à Baltimore, avec Mario et la bande

; le meurtre de David Brady ; Mario la reconnaissant dans le couloir de sécurité, tirant sur Rodriguez et tentant de la faire chanter pour qu'elle le sorte de prison ; les visites, chez elle, des acolytes de Mario, auxquelles Tom avait heureusement coupé court ; Mario, encore, à l'arrière de sa voiture, qui désirait lui présenter ses «

potes » ; la décision qu'elle avait prise de le supprimer, et le rendez-vous qu'elle lui avait fixé chez elle ; son soulagement lors qu'elle avait cru que le cauchemar était enfin miraculeusement terminé après l'avoir trouvé mort dans son garage. Elle lui raconta aussi comment elle avait été enlevée dans la rue par les « potes » de Mario, qui l'avaient menacée et avaient exigé qu'elle leur rende un service.

Comment un homme l'avait suivie dans les toilettes du palais de justice, un peu plus tôt dans la journée. Et comment Ben lui avait été arraché.

Quand tout fut dit, elle ferma les yeux et laissa les larmes couler sur son visage, douces et chaudes.

— Chut... fit doucement Tom.

Il avait écouté chaque mot attentivement, le visage fermé. Il retira le verre qu'elle tenait dans ses mains et le posa sur la table à côté du canapé. Puis il se pencha vers elle, la prit dans les bras et alla s'asseoir avec elle dans le vieux fauteuil vert, à côté du canapé.

— Ne pleure pas. Ça va aller.

Elle enfouit son visage contre son épaule et pleura tout son soûl.

— Moi, ça n'a pas d'importance, lâcha-telle enfin en hoquetant. C'est Ben. Il faut qu'on retrouve Ben.

— On va le retrouver, dit Tom d'une voix apaisante. Je pense qu'on a un peu de temps. Ses ravisseurs seraient stupides de lui faire du mal avant d'avoir obtenu ce qu'ils veulent de toi.

Sa main courait sur sa nuque, ses longs doigts chauds glissaient doucement dans sa chevelure. Au cours de son récit, Kate lui avait dit avoir été frappée à l'arrière de la tête, et elle grimaça lorsque la main de Tom s'arrêta sur la bosse.

— Ça fait très mal ?

— C'est juste une bosse. Je survivrai.

Agacée, elle repoussa sa main. Ses petites blessures n'étaient rien comparées à la torture qu'elle vivait depuis l'enlèvement de

Ben.

Une

angoisse

sourde

l'engourdisait, comme un poison lent courant dans ses veines et répandant la détresse jusqu'au plus profond de son être.

C'était insupportable. Pourtant, les yeux encore rougis par les larmes, elle rassembla toute sa volonté pour contrôler ses émotions et regarda Tom.

— A ton avis, si je fais ce qu'ils me disent, demain soir, y a-t-il une chance pour qu'ils le relâchent ?

— Non.

Au moins était-il honnête. Elle pensait la même chose.

— Nous devons trouver qui l'a enlevé.

Mario était membre des Dragons Noirs.

C'est un gang...

— Je suis au courant. Je sais tout sur Castellanos. J'ai fait des recherches approfondies sur lui ces derniers jours, crois-moi. Je sais que tu lui as rendu visite au centre de détention, par exemple.

— Ah, bon ?

Avait-elle réellement pensé qu'il avait cessé d'enquêter sur elle ? Au moins n'aurait-il plus à le faire, maintenant. Elle lui avait offert son secret sur un plateau, et les conséquences judiciaires de cette confession restaient à déterminer. Mais peu lui importait. Tout ce qu'elle voulait, c'était sauver Ben. À tout prix.

— As-tu imité la signature du juge Hardy sur la levée d'écrou qui a permis à Castellanos de sortir de prison ?

Kate se redressa, écrasant ses dernières larmes des deux mains en parlant.

— Quoi ? Quelqu'un a falsifié la levée d'écrou ? Non, ce n'est pas moi, je t'assure

!

Tom soutint son regard.

— J'ai récupéré au greffe l'enregistrement vidéo de la levée d'écrou. Je ne l'ai pas encore regardé. Je n'étais pas sûr d'avoir envie de savoir.

— Je te jure que ce n'est pas moi, dit-elle.

Les mensonges, c'est terminé.

Il inclina légèrement la tête pour lui signifier qu'il la croyait.

— Quelqu'un l'a fait. Et la première chose à faire, c'est d'identifier cette personne, parce qu'il me semble clair que Castellanos a été libéré de prison pour pouvoir te présenter ses « potes », quels qu'ils soient.

Sinon, pourquoi le faire sortir ? Et pourquoi le tuer ? En réalité, je pense que celui qui l'a abattu ou a commandité son assassinat voulait être le seul à pouvoir se servir de toi.

— J'avais l'intention de vérifier qui avait signé l'ordre de libération de Mario, dit Kate. Mais je n'ai jamais eu le temps de le faire. Et puis, cela ne me semblait pas si important.

— Eh bien, maintenant, ça l'est.

Tom se leva, la soulevant sans peine, et la déposa sur le canapé. Puis il sortit son téléphone portable de la poche de sa veste.

— Tom... fit Kate, paniquée.

— Je dois appeler les gens dont je t'ai parlé.

Rick Stuart de la brigade d'intervention et Mac Willets du FBI. Et il faut que je parle à Fish, aussi. Nous avons besoin d'aide. Je connais ces gars personnellement, et ils ont toute ma confiance. Cette affaire restera entre nous jusqu'à ce qu'on ait mis un plan sur pied.

Kate acquiesça. L'idée de mettre quelqu'un d'autre au courant lui glaçait le sang, mais elle faisait confiance à Tom.

Il alla passer ses coups de fil dans l'entrée.

Lorsqu'il reparut, Kate tremblait de nouveau, recroquevillée dans un coin du canapé.

— Ils sont en route, dit-il. Willets pense comme toi qu'il pourrait s'agir d'une conspiration de meurtre contre Jim Wolf.

Si c'est le cas, c'est un gros coup. Même s'il se trompe, ça nous donnera un peu de marge pour négocier un accord.

— Quel genre d'accord ?

— En échange d'une coopération totale de ta part, on peut te proposer l'immunité judiciaire pour les crimes et délits que tu pourrais avoir commis, y compris le meurtre du vigile. On mettra tout ça par écrit quand tout le monde sera là.

Kate inspira profondément. Ne plus avoir cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête serait miraculeux. Mais sans Ben, à quoi bon ?

— Je m'en fiche, dit-elle. Je veux retrouver Ben, c'est tout.

— Eh bien, moi, je ne m'en fiche pas.

Tom la prit par la main pour l'aider à se lever.

— On va obtenir cet accord. Et on va sauver Ben. Si tu allais te passer un peu d'eau fraîche sur le visage pendant que je fais du café ? La nuit va être longue.

Pour Kate, le reste de la nuit et l'essentiel de la journée suivante passèrent dans un flou nébuleux. Les confrères et collègues que Tom avait appelés à la rescousse arrivèrent, et à partir de là, tout sembla se dérouler dans un espace-temps différent. Il y eut des moments marquants, comme la signature de l'accord d'immunité que Tom et l'agent spécial Mac Willets rédigeaient pour elle, et qui la libérait définitivement de tout risque de poursuite pour la mort de David Brady. Il y eut aussi le visionnage, dans la cuisine, en compagnie de Tom et de Fish, de la vidéo de surveillance montrant un homme blanc d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume gris et tendant la levée d'écrou de Mario au greffier. La qualité de l'enregistrement était mauvaise, et l'angle de prise de vue ne permettait pas de voir le visage du sujet, dont la description générale pouvait correspondre à des centaines de personnes. Pourtant, en regardant l'homme s'avancer vers le comptoir - ce qu'elle fit une douzaine de fois -, Kate eut la nette impression qu'elle le connaissait. Le formulaire de levée d'écrou fut envoyé au labo pour recherche d'empreintes. En contrepartie d'un service rendu, les résultats, qui d'ordinaire demandaient plusieurs semaines, furent promis pour le lendemain. Mais cela suffirait-il pour resserrer le filet autour de ceux qui détenaient Ben ?

Ben, qui avait peut-être froid ou faim. Qui était certainement terrifié.

Kate, rongée par la panique, incapable de dormir ou de manger, passa la nuit à boire du café en tentant, dans la mesure de ses moyens, de débrouiller l'écheveau qui menait jusqu'à Ben.

Avant l'aube, il fut décidé qu'elle devait rentrer chez elle, pour pouvoir en partir le matin comme si elle y avait passé la nuit.

Elle irait travailler, en tâchant de se comporter

aussi

normalement

que

possible. En fin de journée, elle rentrerait chez elle, où Tom viendrait la chercher à 19

heures pour l'accompagner au dîner de gala. Là, elle donnerait le change jusqu'à ce qu'elle reçoive le coup de fil. À aucun moment les ravisseurs ne devaient se douter de quoi que ce soit.

Même si Ben était délivré avant, se rendre au dîner et attendre le coup de fil faisaient partie de l'accord qu'elle avait passé pour obtenir l'immunité.

Tom la ramena chez elle vers 5 heures du matin. Le plus discrètement possible, il se glissa avec elle à l'intérieur en passant par la porte de derrière. La maison était telle que Kate l'avait laissée, lumières allumées et rideaux soigneusement tirés. Elle prit une douche, se changea, but du café, mais n'avalait qu'une bouchée du toast que Tom lui avait préparé. Manger lui donnait des nausées.

Peu après 7 heures, lorsqu'il fut temps pour elle de partir au travail, il l'accompagna à sa voiture, dans le garage.

— Une voiture te suivra, lui dit-il tandis qu'elle

déverrouillait

la

fermeture

centralisée d'une pression sur sa clé. Tu ne le verras peut-être pas, mais tu auras quelqu'un aux trousses toute la journée.

Ils étaient convenus qu'il ne la retrouverait que le soir.

— D'accord.

Kate ouvrit

sa porte, déclenchant

l'allumage du plafonnier. Elle fut aussitôt sur ses gardes. Mais ils se trouvaient dans un garage sans fenêtre. Personne ne pouvait les voir.

— C'est quoi, tout ça ?

Tom regardait les affaires de Ben, ses biens les plus précieux, encore entassés sur le siège du passager. Pour ne pas voir le doudou de son fils, elle détourna les yeux.

— Les affaires de Ben, lâcha-t-elle simplement. Des choses que je ne pouvais pas laisser.

— Tu allais vraiment partir sans me dire un mot ?

— Au moment où j'ai pris cette décision, je n'avais pas le sentiment d'avoir le choix.

— Tu m'aurais brisé le cœur, tu sais.

Un petit sourire désabusé se dessina sur la bouche de Tom, mais son regard était sombre et sérieux.

— Soit dit en passant, reprit-il, je tiens à ce que tu saches que je suis follement amoureux de toi.

En dépit de tout, le cœur de Kate se mit à cogner fort dans sa poitrine. La main chaude et douce de Tom se posa sur sa joue, et il se pencha en avant pour l'embrasser. Mais avant que leurs lèvres ne se touchent, elle l'arrêta d'une main contre sa poitrine.

—Je suis amoureuse de toi, moi aussi, souffla-t-elle.

Le sourire de Tom s'élargit.

— C'est bien ce que je me disais.

Il l'embrassa, et leurs lèvres ne se quittèrent que lorsque Kate monta dans sa voiture.

Les quatorze heures suivantes furent les plus longues de la vie de Kate. À 21 heures, lorsqu'elle quitta la scène dans la robe noire moulante de Mona, tenant à la main la récompense (un trophée en forme d'étoile en plastique doré) que le maire venait de lui remettre dans un tonnerre d'applaudissements, elle surmontait à peine sa terreur. Les ravisseurs n'avaient pas donné signe de vie. On avançait un peu du côté des liens entre les Dragons Noirs et la mafia, mais ce n'était pas suffisant. Jim Wolf avait quitté le théâtre. Après avoir échangé des amabilités avec les généreux donateurs de l'assemblée, il avait été embarqué par ses gardes du corps. Ceux-ci, après avoir été informés de l'éventuelle tentative d'assassinat, avaient préféré jouer la sécurité, même si la vie d'un petit garçon était en jeu. Toujours pleine de ressources, l'équipe avait trouvé un sosie -

un homme du même gabarit, vêtu du même costume - qui était en cet instant en réunion dans une petite salle isolée avec des donateurs potentiels - en fait un groupe d'agents du FBI.

Mais les minutes s'écoulaient sans que le téléphone de Kate sonne, et elle ne pouvait s'empêcher de redouter le pire.

Elle s'asseyait à côté de Tom - tellement beau en smoking que, dans n'importe quelle autre situation, elle aurait été subjuguée - à leur table lorsque le téléphone de son compagnon se mit à sonner.

Il s'excusa pour aller répondre. S'excusant à son tour, elle le suivit. S'il prenait l'appel maintenant, cela devait concerner Ben.

Avait-il été retrouvé ? Est-ce que...

Il raccrocha et la regarda.

— L'homme qu'on voit sur la vidéo du greffe a été identifié, dit-il. Il s'agit d'Edward Curry. C'était l'avocat de la défense au procès de Soto, rappelle-toi.

Apparemment, il a imité la signature du juge et a enregistré la levée d'écrou lui-même. En plus, ses empreintes collent avec une de celles qu'on a retrouvées sur le pistolet dont s'est servi Soto pour abattre le juge Moran, donc on le tient aussi pour avoir introduit les armes au palais. Ed Curry. Kate était sous le choc.

— Ils l'ont arrêté ? Il a dit quelque chose ?

À propos de Ben. Elle ne pensait qu'à Ben.

Tom lui fit signe que non.

—Ils ne veulent pas l'arrêter tout de suite, pour ne pas alerter les ravisseurs de Ben. Il a été placé sous surveillance. On l'arrêtera plus tard.

S'il n'y a plus aucun espoir de retrouver Ben. Il ne l'avait pas dit, mais Kate l'avait deviné, et elle sentit la peur l'étreindre.

— Mon Dieu... Que se passera-t-il si...

Son téléphone se mit à sonner.

En proie à la pire des angoisses, Kate plongea une main dans l'élégante pochette prêtée par Mona, assortie à la robe. L'écran de son téléphone annonçait « Numéro inconnu ».

— Allô ?

— Bonsoir, madame White.

C'était lui. D'un mouvement de tête, elle le fit comprendre à Tom, qui se raidit, empoigna le talkie-walkie accroché à sa ceinture et s'éloigna pour donner des ordres.

— Où est mon fils ? demanda Kate.

— Je vous le dirai... dès que vous nous aurez rendu un petit service.

Il y avait beaucoup de friture sur la ligne, ainsi qu'un léger vrombissement, assez sourd, ponctué de tintements. *Clic-clic-clic*. Elle en déduisit qu'il appelait d'un portable.

— Vous m'écoutez ? demanda l'homme.

— Oui.

Vrombissement. *Clic-clic-clic*.

— Je veux que vous alliez dans les toilettes pour femmes qui se trouvent dans le couloir, près des cuisines, et que vous ouvriez la fenêtre.

Pour que quelqu'un puisse se glisser à l'intérieur ? Un tueur, peut-être ?

Tom l'avait rejointe. D'un geste, il lui fit signe de prolonger le plus possible la conversation. Ils essayaient de localiser l'appel.

— Vous m'avez bien entendu ? demanda l'homme.

— Je veux d'abord parler à Ben, dit Kate, ainsi qu'on le lui avait recommandé. Je ne ferai rien tant que je n'aurai pas parlé à mon fils.

— Madame White...

Vrombissement. *Clic-clic-clic*.

— J'exige de parler à Ben. Je ne ferai ce que vous me demandez que si j'entends sa voix

! lâcha-t-elle, au bord de l'hystérie.

Sans doute fut-elle convaincante, car l'homme soupira, avant de répondre :

— Attendez un moment.

Elle entendit des voix étouffées, comme si deux personnes discutaient pour savoir que faire. Puis son interlocuteur reprit le combiné.

— Deux secondes.

Quelques instants plus tard, elle entendit la voix de Ben.

— Maman ?

— Ben ? Ben, mon chéri, comment vas-tu ?

— Tu te souviens du cauchemar que j'avais fait sur le tyrannosaure ?

Il avait une petite voix, mais un drôle de ton, qui alerta Kate.

— J'ai refait le même hier soir.

Il y eut un bruit d'étoffe, suivi d'un coup, et d'un « äie ! » étouffé de Ben.

— Ben ! hurla Kate.

Mais il ne pouvait plus l'entendre, et elle le savait. En dehors de la friture, elle ne percevait plus rien.

— Ben !

Elle n'arrivait plus à respirer et crut qu'elle allait s'évanouir.

Ne perds pas pied. Tu dois tenir bon pour Ben. — Allez ouvrir la fenêtre, madame White, fit l'homme, qui avait repris le téléphone.

— Vous l'avez frappé ! Je vous préviens, si vous lui avez fait du mal...

Elle n'alla pas plus loin. Il avait raccroché.

Elle regarda Tom, qui demanda aussitôt à ses collègues s'ils avaient repéré l'origine de l'appel. A la grimace qu'il fit en écoutant la réponse, elle comprit que non. Épuisée par le stress, elle se laissa tomber contre le mur. D'un peu partout arrivaient les gars de l'équipe qui avait été mise sur pied par le FBI et la police de Philadelphie. Il y avait même une femme en perruque blonde et robe de soirée noire, dont la mission était de prendre la place de Kate une fois le coup de téléphone reçu. Mais Kate les remarqua à peine. Elle saisit le bras de Tom.

— Je crois que je sais où il est.

— Quoi ?

— Cet été, je l'ai emmené au port pour voir les bateaux. Il y avait un immense panneau annonçant une exposition au musée, avec un tyrannosaure. Ce soir-là, à cause du tyrannosaure, il a fait un cauchemar. Et là, il vient de me parler de ce cauchemar, pour me dire qu'il avait refait le même. D'où il se trouve, il a dû voir ce panneau. Il essayait de me dire où il est.

— Bon Dieu... souffla Tom. Il est futé, ce môme.

Le port de Philadelphie se trouvait tout au bout de South Broad Street et s'ouvrait sur la baie de Chesapeake. Le long de plusieurs kilomètres de quais étaient amarrés des bateaux de toutes sortes : bâtiments militaires, parfois en cale sèche, porte-avions, quelques sous-marins, mais aussi des navires marchands et des cargos de l'autre bout du monde, ainsi que quelques bateaux de pêche. A l'écart, le long d'un quai un peu plus avenant, on trouvait les bateaux de croisière. Des dizaines d'entrepôts en tôle grise s'alignaient en regard de ces quais. D'énormes conteneurs empilés les uns sur les autres attendaient d'être vidés dans les entrepôts ou chargés sur les bateaux. Un peu partout, grues, ponts roulants et chariots à palettes attendaient la reprise du travail, à l'aube du jour suivant. Entre les entrepôts, parallèlement

aux

quais,

couraient

d'étroites voies bétonnées. Partout ailleurs, le sol était recouvert de gravier parsemé d'herbes folles. D'immenses lampadaires inondaient les quais de lumière, mais la zone des entrepôts, elle, était plongée dans l'obscurité. Un seul et unique gardien se tenait dans une guérite à l'entrée de la partie réservée aux bateaux de croisière.

Deux autres gardiens patrouillaient sur les quais à hauteur des bateaux de commerce.

En dehors d'une poignée de dockers qui finissaient de décharger un cargo, le reste du port semblait désert.

Six véhicules, en file indienne, s'arrêtèrent sans bruit sur une des voies bétonnées. Il y avait là deux voitures de patrouille, sirènes éteintes, deux véhicules de police banalisés, et deux voitures appartenant au FBI. En tout, vingt personnes. Le temps étant compté, on avait déjà appelé les renforts

qui,

au

même

moment,

encerclaient le périmètre du port. Les communications radio étaient interdites, pour le cas où les ravisseurs auraient accès à un scanner de la police.

—Ça va être coton, de fouiller tout ça, marmonna Fish.

Il était à l'arrière de la voiture de Tom.

Kate, à l'avant, regardait dehors, en direction de l'immense panneau situé en bordure nord de la zone portuaire, juste au-dessus de l'autoroute toute proche, perchée sur de hauts piliers métalliques.

Il était visible de n'importe où dans le port, et probablement à plus de quatre cents mètres alentour. Face à l'ampleur de la tâche,

elle

eut

un

instant

de

découragement. Sans indice permettant de réduire le périmètre de fouille, chercher Ben allait relever de la proverbiale quête de l'aiguille dans la botte de foin.

Ben, où es-tu ?

— À ton avis, pourquoi ne s'est-il encore rien passé au théâtre ? demanda Kate.

Tom avait eu ses collègues restés sur place.

L'agent à la perruque blonde avait ouvert la fenêtre des toilettes, et une véritable armée attendait, prête à arrêter quiconque s'approcherait de l'endroit.

Or, pour l'instant, personne ne s'était manifesté.

— Il était prévu que Wolf se retire par le couloir qui passe juste à côté de ces toilettes. Peut-être qu'ils attendent ce moment-là pour passer à l'action. Son départ a été fixé à 22 heures, et ce n'est que dans vingt minutes. Il n'y a donc pas lieu de penser que les choses ont mal tourné.

Cela faisait maintenant dix minutes qu'elle avait parlées à Ben au téléphone. Dix minutes, c'était une vie, dans une situation pareille.

Et s'ils savent déjà que leur plan a échoué

? S'ils pensent qu'ils n'ont plus besoin de Ben ?

Tom gara la Taurus, et ils descendirent.

Kate accueillit l'air frais avec soulagement.

Elle avait le sentiment d'étouffer en permanence. La soirée était froide. Elle avait passé son manteau par-dessus sa robe de soirée, mais ses pieds nus dans les sandales à talons aiguilles prêtées par Mona étaient gelés. La brise marine était chargée d'iode. On entendait le clapotis de l'eau contre les coques des bateaux.

— Quoi qu'il arrive, tu restes avec moi, lui dit Tom. Je te dirais bien de m'attendre dans la voiture, mais c'est trop risqué. Et puis, je sais qu'à la première occasion, tu filerais.

— C'est le panneau en question ? demanda Willets, l'agent du FBI chargé de l'opération.

— Oui, répondit Kate.

Les mains sur les hanches, Willets fit un tour sur lui-même, puis laissa échapper un petit sifflement.

— Et merde... Ce truc se voit de partout dans le port.

— S'il vous plaît, faites vite, supplia Kate.

Willets hocha la tête, puis rejoignit les autres. Cinq minutes plus tard, la zone avait été divisée en carrés, et chaque entrepôt était fouillé systématiquement, avec la plus grande discrétion. Seuls Tom et Kate étaient restés près des voitures.

Kate parce que, en tant que civile, elle n'avait pas le droit de participer aux opérations, et Tom parce qu'il se refusait à la laisser seule.

— On peut faire quelques pas, au moins ?

demanda Kate en frissonnant.

Elle était gelée, mais savait que la peur plus que le froid était responsable de son état. La peur de s'être trompée, la peur que Ben ne soit pas là et que... Elle ne parvenait même pas à aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Je n'en peux plus de rester immobile.

Tom regarda autour d'eux, puis glissa un bras sous celui de Kate.

— Allez, viens.

Ensemble, ils avancèrent le long de l'allée où étaient garées les voitures. Les grands entrepôts se fondaient dans l'obscurité, anonymes. Penser que son fils était peut-

être prisonnier dans l'un d'eux donnait à Kate envie de courir et de faire coulisser toutes les portes en hurlant son nom. La seule chose qui l'en empêchait, c'était de savoir qu'au premier doute, les ravisseurs abattraient Ben. Mais le temps filait. Dès 22 heures, ils sauraient que les choses avaient mal tourné pour eux... Elle s'arrêta soudain et ferma les yeux.

— Qu'y a-t-il ? murmura Tom.

— Chut. Je veux juste voir si j'arrive à sentir sa présence.

C'était peut-être idiot. Mais peut-être pas.

Ben était toute sa vie. Elle l'aimait de tout son être et savait qu'il l'aimait de la même manière. Le lien qui les unissait était presque tangible. Elle le sentait, tel un câble invisible qui s'étirait dans l'obscurité.

Elle n'avait jamais été tentée par la parapsychologie. Ce lien, c'était autre chose. C'était l'amour, et elle espérait qu'il agirait comme un aimant.

Ben. Où es-tu, Ben ?

Quelque chose, elle ignorait quoi, trottait aux limites de son esprit. Obéissant à son instinct, elle tourna la tête sur la droite, puis bifurqua dans cette direction, entre deux entrepôts, attirée par quelque chose.

Avec ses talons aiguilles, dans les gravillons, elle avançait d'une démarche mal assurée.

Ben. Tu es là ?

— Kate...

Tom, qui lui avait emboîté le pas, lui reprit le bras.

— Chut.

Elle ignorait où elle se dirigeait, ignorait ce qui l'attirait, mais cela lui semblait important. Ils longèrent un premier entrepôt, traversèrent l'allée bétonnée, en longèrent un deuxième, s'enfoncèrent dans l'obscurité. Sans le regarder, elle devina que Tom avait sorti son arme.

Puis elle l'entendit.

Un vrombissement, puis *clic-clic-clic*.

C'était le bruit qu'elle avait entendu au téléphone.

Son cœur fit un bond. Elle tourna brusquement la tête en direction du bruit.

Cela venait de l'entrepôt qui se trouvait sur leur gauche, et dont la porte coulissante était ouverte sur une largeur d'un mètre environ. À l'intérieur, c'était le noir complet, en dehors d'un éclat argenté terne.

Kate fit quelques pas et comprit qu'il s'agissait d'un reflet sur un pare-chocs.

Plus précisément, le pare-chocs d'un 4 x 4

noir.

— Tom.

Elle se retourna pour lui signaler ce qu'elle venait de voir. Ils se regardèrent. Tom faillit dire quelque chose, mais ses yeux glissèrent sur Kate pour aller se poser au-delà, et il se figea.

— Maman.

Kate suivait le regard de Tom lorsqu'elle entendit la voix de Ben. Un instant, un bref instant, ce fut la plus belle chose qu'elle ait jamais entendue... mais cette petite voix était faible, et vacillante.

Elle vit alors ce que Tom regardait fixement : Ben, dans l'embrasement de la porte, éclairé par le faisceau d'une lampe torche, un bras vêtu de noir replié sur son cou et le canon d'un pistolet posé sur sa tempe.

— Ben !

Instinctivement, Kate avança vers son fils.

Tom l'attrapa par le bras pour l'en empêcher.

— Ne bougez pas, ne faites pas un bruit, ou je bute le gamin, ordonna une voix derrière eux.

Kate sursauta. C'était celle de l'homme du 4 x 4, de son interlocuteur au téléphone.

— Ike ?

L'incrédulité de Tom était palpable. De toute évidence, il savait à qui appartenait cette voix.

— Pose ton flingue, Tom. Gentiment, sans faire d'écart. Et madame White, si j'étais vous, je ne bougerais pas. C'est votre gamin, là-bas. Avec un trou dans la tête, il ne serait plus aussi mignon.

— L'endroit est truffé de flics, dit Tom. Le périmètre est bouclé. Vous ne pourrez pas sortir de là.

— Tu me sous-estimes. On pourrait vous buter tous les trois et débouler comme si de rien n'était en disant qu'on est venus aider aux recherches. Personne ne poserait la moindre question. Allez, pose ton flingue. Ne me force pas à buter le même.

L'homme qui tenait Ben dut serrer sa prise un peu plus fort, car l'enfant émit un petit gémissement. Kate aurait voulu courir le prendre dans ses bras, mais elle savait qu'à la moindre tentative de ce genre, on abattrait son fils sans hésiter.

Tom lui lâcha le bras et posa lentement son arme par terre.

— Maintenant, recule, dit Ike. Et fais en sorte que je puisse voir tes mains.

Tom obtempéra, et Ike récupéra son arme.

— Pourquoi ? demanda Tom.

— Disons qu'on est un certain nombre à avoir besoin d'arrondir nos fins de mois. Je bosse pour Genovese depuis déjà un moment. Wolf lui a fait une crasse, et Genovese a lancé un contrat d'un million sur sa tête. On devait introduire un type à nous habillé en serveur. Wolf boit toujours un thé avant de reprendre la route, après ce genre de raout. On avait prévu de l'empoisonner.

Kate ne put réprimer une exclamation étonnée.

— L'empoisonner ?

— C'est plus discret. Une balle, ça laisse toujours des indices sur celui qui l'a tirée.

Le poison, ça ne fait pas effet tout de suite, et ce n'est pas facile à retrouver. Et puis il y a un message, derrière. Et c'est justement ce que voulait Genovese.

— Et Ed Curry ? demanda Tom. Il bosse aussi pour Genovese ?

— Non, c'est juste un type qu'on peut faire chanter. Comme Mme White. Alors, il fait ce qu'on lui demande, quand on le lui demande.

— Plus maintenant. Il a été arrêté.

— Merde.

Cette idée sembla réellement perturber Ike, et Kate devina qu'il craignait que Curry ne devienne trop bavard.

— Mais non, reprit-il d'un ton plus assuré.

Tu es en train de me mener en bateau, là.

Je te connais.

— Pas du tout. Curry est sous les verrous.

Mais il n'est pas trop tard pour essayer de passer un accord avec nous. L'immunité contre Genovese.

— Ça ne risque pas. Énerver Genovese, ce n'est pas une bonne idée. Bon, allez, fini de discuter. Tu crois que je ne vois pas où tu veux en venir ? Hop, tout le monde dans l'entrepôt. Et pas d'embrouille.

Kate ne quittait pas le visage de Ben du regard. Il était pâle, semblait épuisé, et paralysé par la peur. Elle connaissait ce sentiment.

L'homme qui le tenait s'écarta lorsqu'ils entrèrent.

— Maman, gémit Ben comme elle passait devant lui.

— Ça va aller, mon chéri, mentit-elle.

Elle aurait voulu se ruer sur lui et l'embrasser, le serrer contre elle, mais quelqu'un l'attrapa par le bras et l'attira brusquement à l'intérieur. Elle se tordit la cheville. L'homme lui fit une clé dans le dos, et elle ne put retenir un cri de douleur.

L'entrepôt était vide, en dehors d'une pile de palettes, dans un coin. Près du petit groupe se trouvaient deux chaises de jardin et un sac de couchage, ainsi qu'un poêle à essence. Dès qu'elle le vit, Kate comprit que c'était de là que venait le bruit qu'elle avait entendu au téléphone, puis à l'approche

de

l'entrepôt

le

vrombissement régulier du brûleur, et le cliquètement du mécanisme faisant pivoter la source de chaleur.

Du coin de l'œil, elle vit aussi que le gardien de Ben ne le serrait plus aussi fort et ne pointait plus son arme sur sa tempe.

Malgré sa propre terreur, elle chercha le regard de son fils et lui sourit.

Tom entra derrière elle, les mains en l'air, suivi de près par Ike. Kate eut la certitude qu'ils allaient mourir, tous les trois, d'ici quelques minutes. Tom connaissait Ike ; Kate et Ben pouvaient identifier les autres.

Et dans la mafia, on ne laissait pas de témoins.

— Bon Dieu, Ike, tu ne vas quand même pas buter une femme et un gamin ! s'écria Tom.

Le faisceau de la lampe torche fonça sur lui.

Au même moment, l'homme qui tenait Ben hurla.

— Aïe ! Il m'a mordu ! Ce petit con m'a mordu !

Si incroyable que cela puisse paraître, Ben s'était libéré et se ruait vers la sortie en hurlant.

— Merde !

— Attrape-le !

— Coince-le !

— Vas-y, mon grand, fonce !

— Cours, Ben ! Ne t'arrête pas !

Sentant que la prise de son gardien se relâchait sur son bras, Kate ne réfléchit pas et, avec l'énergie du désespoir, lui enfonça un talon aiguille dans le genou. Il hurla et elle parvint à se dégager. A son tour, elle courut vers la sortie en criant. Mais Tom, aux prises avec Ike et l'homme qui avait laissé filer Ben, bloquait la porte, et l'empêcha de courir derrière son fils, qu'elle entendait crier dehors. Pour échapper à son gardien, qui s'était redressé, elle courut vers la pile de palettes. Au moment où elle se retournait, elle vit Tom, plié en deux, sur le point de tomber.

Il y eut deux détonations.

Un cri s'éleva, rauque. Était-ce Tom ?

L'espace d'un instant, Kate eut le sentiment que tout se passait au ralenti.

Non, il ne fallait pas. Pas Tom.

Puis la voix de Willets retentit, puissante, autoritaire. Et tellement bienvenue...

— FBI ! On ne bouge plus !

Très vite, la lumière fut allumée dans l'entrepôt, les ravisseurs menottes, et Kate retrouva Tom, qui n'était pas blessé et avait réussi à prendre son arme à Ike et à lui mettre une balle dans la jambe.

Quelques minutes plus tard, Ben arriva en compagnie de Fish. Il était toujours pâle et fatigué, mais la peur avait disparu de son visage. Il courut vers Kate, qui le serra plus fort que jamais dans ses bras.

— Tu as été tellement courageux, mon chéri, souffla-t-elle au creux de son oreille.

Je n'arrive pas à croire que tu aies mordu cet horrible individu.

Ben se dégagea.

— Il fallait bien que quelqu'un prenne les choses en main, sinon on y restait tous.

Puis il se tourna vers Tom avant d'ajouter :

— Bon, moi, j'ai fait ma part, je lui ai sauvé la vie. Maintenant, c'est à toi de prendre le relais.

Tom éclata de rire.

— Ça me paraît honnête, comme marché !

Et il referma ses bras autour de Ben et de sa mère.

31.

Huit mois plus tard...

Debout devant l'autel, Tom regarde sa future épouse avancer vers lui. Charlie, son témoin, est à sa gauche. Fish et ses trois beaux-frères sont à côté de Charlie. De l'autre côté se tiennent ses sœurs, sa bellesœur et Mona, toutes sur leur trente et un.

Assise au premier rang, sa mère se tapote les yeux avec un mouchoir en dentelle et le regarde, aux anges.

L'église est comble. Pas un parent, pas un cousin, pas une connaissance ne manque à l'appel. En tout, cela doit faire au moins cinq cents personnes.

Au départ, Kate et lui avaient opté pour un mariage civil, dans l'intimité. Après tout, pour lui comme pour elle, c'était une redite. Donc, pas de réception, pas de chichis.

Et voilà à quoi on en est arrivés.

Mais franchement, en ce moment précis, il s'en fiche éperdument.

Parce que Kate, magnifique dans sa longue robe blanche, lui sourit. Et parce que Ben, au bras de qui elle remonte l'allée qui mène à l'autel, Ben qui fait vraiment grand garçon dans son smoking, lui sourit aussi.

D'ici environ une demi-heure, en fonction de l'inspiration du prêtre, qu'il connaît depuis toujours, tous les trois formeront une famille.

De temps en temps, la chance frappe à votre porte.